

Nouvelles et mélanges. [Par Rodolphe Töpffer.]





NOUVELLES ET MÉLANGES.

IMPRIMERIE FERDINAND RAMBOZ,

Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78.

NOUVELLES

ET

MÉLANGES.







Genève,

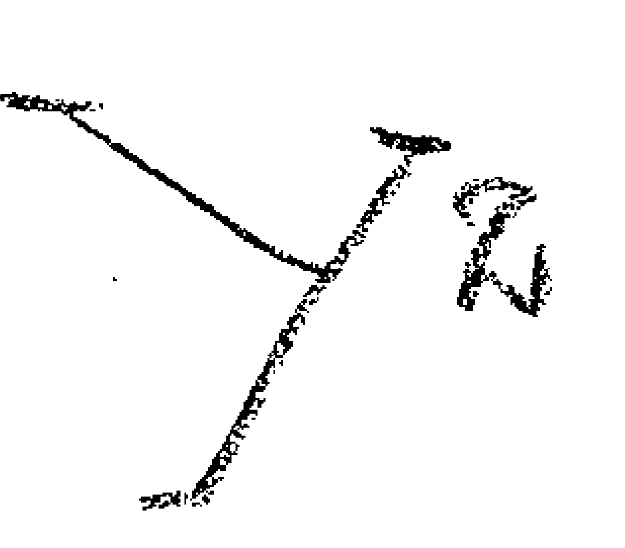
LEDOUBLE, LIBRAIRE, Rue de la Cité.

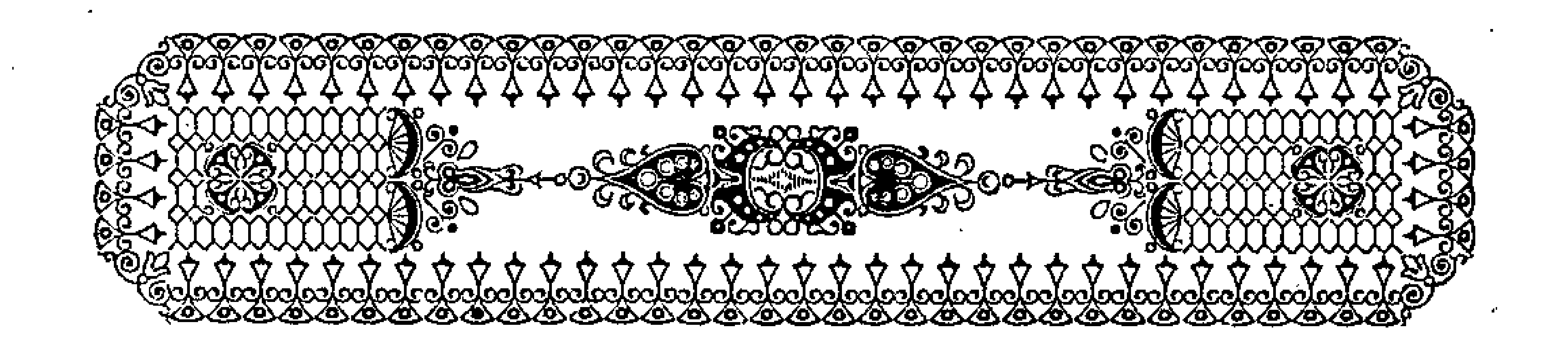
AB. CHERBULIEZ ET Ce, Libraires, au haut de la Cité.

PARIS,

AB. CHERBULIEZ ET Ce, Rue de Tournon, 17.

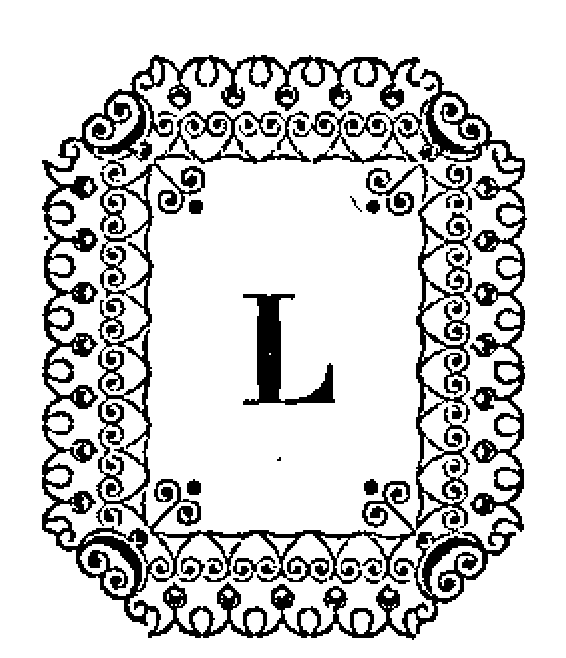
1840.





Le Col d'Anterne.





A vallée de Servoz est la première qui se présente au sortir de celle de Chamonix. Si les neiges ont disparu des cimes voisines, si les prés ont repris leur verdure, si le soleil du soir dore les rochers qui l'enserrent, cette vallée est riante bien que sauvage. Quelques cabanes y sont éparses, et parmi elles, une petite auberge, où j'arrivai le 12 juin au soir.

On peut sortir de cette vallée de bien des

façons. Certains en sortent par la grande route, c'est le plus simple; mais, dans ce temps-là, jeune, et de plus touriste, je dédaignais cette plate façon de sortir des vallées. Un touriste veut des cimes, veut des cols, veut des aventures, des dangers, des miracles; pourquoi? c'est sa nature. Ainsi qu'un âne n'imagine pas qu'on aille, du moulin au four, autrement que par le plus court, le plus plat, le meilleur chemin; ainsi un touriste n'imagine pas davantage qu'on aille de Servoz à Genève autrement que par le plus long, le plus ardu, le plus détestable chemin. Les commis-voyageurs, les marchands de fromage, les financiers, les vieilles gens font comme l'âne; les gens de lettres, les artistes, les Anglais et moi, nous faisons comme le touriste.

C'est pourquoi, dès que je fus arrivé dans la petite hôtellerie de Servoz, je m'informai de la nature des cols et passages. On me parla du Col d'Anterne : c'est une gorge étroite, resserrée entre les pics des Fiz et les bases du mont Buet; le sentier est difficile, la cime âpre et décharnée... je vis que c'était mon affaire, et je résolus de m'y engager le lendemain sur les traces d'un bon guide. Par malheur, il n'y a point de guides dans l'endroit, et l'on ne put que m'indiquer un chas-

seur de chamois qui pourrait, disait-on, m'en tenir lieu; mais il se trouva que cet homme était déjà engagé par un touriste anglais, qui voulait se rendre à Sixt par la même route que je me proposais de prendre.

Ce touriste, je l'avais vu sur le seuil de l'auberge, à mon arrivée. C'était un *gentleman* de bonne mine, d'une mise aussi propre que recherchée, et de manières très-distinguées, car il ne me rendit point le salut que je lui adressai en passant : c'est, chez les Anglais bien élevés, un signe de bon ton, d'usage du monde. Toutefois, quand j'eus appris que le seul homme de l'endroit qui pût me guider au Col d'Anterne se trouvait déjà engagé par ce touriste, je revins auprès de celui-ci, fort désireux de l'amener à me permettre de me joindre à lui pour passer le Col, en payant de moitié le chasseur de chamois.

L'Anglais était assis en face du Mont-Blanc, que d'ailleurs il ne regardait pas. Il venait de bâiller; je bâillai aussi, en signe de sympathie; après quoi, je crus devoir laisser s'écouler quelques minutes, pendant lesquelles Milord ayant eu le temps de se familiariser avec ma personne, je me trouverais ensuite comme présenté, comme *introduit* à lui. Lorsque le moment me parut propice : Magnifique! dis-je à demi-voix,

et sans m'adresser encore à personne, sublime spectacle!...

Rien ne bougea, rien ne répondit. Je m'approchai : Monsieur, dis-je fort gracieusement, arrive sans doute de Chamonix?

— Uï.

— J'en suis moi-même parti ce matin.

L'Anglais bâilla une seconde fois.

— Je n'ai pas eu, Monsieur, l'avantage de vous rencontrer en route; il faut que vous ayez passé par le Col de Balme?

— No.

— Par le Prarion, peut-être?

— No.

— J'y arrivai hier par la Tête-Noire, et je me propose de passer demain le Col d'Anterne, si toutefois je puis trouver un guide. Vous avez pu, me dit-on, vous en procurer un?

— Uï...

Uï! no! le diable l'emporte! disais-je audedans de moi-même. Sot animal! Puis, me décidant à brusquer l'affaire : Y aurait-il de l'indiscrétion, Monsieur, dans le cas où je ne pourrais me procurer un guide, à vous demander la permission de m'associer à vous, en payant le vôtre de moitié?

— Uï. Il y avé de l'indiscréchon.

— En ce cas, je n'insiste point, lui dis-je. Et je m'éloignai tout enchanté de ce colloque intéressant.

C'est une heure charmante, en voyage, que celle du soir, lorsque dans une contrée solitaire et sauvage, on erre doucement, à l'aventure, sans autre soin que de voir ce qui se présente, que de converser avec le passant, que d'amener à point un appétit que la marche a déjà aiguisé, et que le repas qui s'apprête va bientôt satisfaire. Tout en me promenant, je me dirigeai sur un rocher couvert de ruines : on l'appelle le *Mont Saint-Michel.* Deux chèvres y broutaient, qui s'enfuirent à mon approche, me laissant maître de la place, où je m'assis auprès de jeunes aunes qui croissent en ce lieu.

Ce n'est point ici une aventure dont je dispose les circonstances. Ne vous attendez à rien, je vous prie, lecteur. J'étais assis, c'est tout. Mais c'est beaucoup, je vous assure, à cette heure et dans ce lieu. La vallée est déjà dans l'ombre ; mais, du côté où elle s'ouvre sur le Mont-Blanc qui est tout voisin, une resplendissante lumière éclaire et colore les glaces de cette cime majestueuse, dont les dentelures se découpent avec magnificence sur un sombre azur. A mesure que le soleil s'abaisse, l'éclat se

retire par degrés des plateaux de glace, des transparens abîmes; et quand, de la dernière aiguille, disparaît la dernière lueur, il semble que la vie ait cessé d'animer la nature. Alors les sens, jusqu'à ce moment charmés, attentifs, et comme enchaînés à ces sommités, se ressouviennent de la vallée; la joue sent fraîchir le souffle du vent, l'oreille retrouve le bruit de la rivière, et des hauteurs contemplatives l'esprit redescend à songer au souper.

Un pâtre était venu chercher les chèvres. Au retour, je fis route avec lui. Ce bon homme avait certaines notions sur le Col d'Anterne, et je lui eusse certainement proposé de me servir de guide le lendemain, sans l'extrême pusillanimité que je croyais remarquer en lui. « Les gens, encore, disait-il, mais les messieurs! non. La neige est haute, en dessus! Pas huit jours qu'il y a péri deux cochons : ceux de Pierre; et sa femme aussi, qui les ramenait de la foire de Samoins. Deux cochons tout élevés! Si encore elle les avait vendus, l'argent se serait retrouvé! Je vous dis que c'est un mauvais passage en juin. » Je lui soutins, sur la foi de mon itinéraire, que le Col d'Anterne est au contraire un passage très-facile, puisqu'il n'est élevé que de 7086 pieds au-dessus du niveau de la mer;

tandis que la limite des neiges éternelles est à 7812 pieds. Et comme la force de mon argumentation ne me parut pas avoir convaincu le pâtre, je pris mon crayon, et faisant, sur la couverture même de l'itinéraire, une soustraction victorieuse, je démontrai que nous avions encore, à partir du sommet du Col, 726 pieds de roc nu, par conséquent sans neige ni glace.

— Mâ s'y fiaz [1] ! dit-il dans son patois. Vos chiffres, je m'y connais pas; mais tenez : il y a deux ans d'ici, dans ce même mois, un Anglais y est resté. C'était le fils. Je vis son père tout en pleurs et en deuil. On lui fit fète chez Renaud, on lui mit devant des noix sèches, de la viande, du bouché; rien n'y fit. C'est son fils qu'il voulait. On l'eut trente-six heures après, mais c'était le cadavre.

Il me parut évident que cet homme faisait quelque confusion de noms, car l'itinéraire était positif, et la soustraction péremptoire. Au surplus, je voulais un peu de dangers, et en supposant que le pâtre n'eût fait que représenter, avec l'exagération d'un esprit timide, des choses au fond vraies en quelque degré, il se trouvait que le Col d'Anterne était le col qui me convenait

[1] Il ne faut pas s'y fier.

tout particulièrement entre les cols. Je persistai donc dans mon projet de le traverser; sans guide, puisque je n'en trouvais point, mais avec le secours de mon excellent itinéraire, et en ayant soin de partir peu de temps après l'Anglais, de manière à suivre de loin ses traces.

En rentrant à l'hôtel, je trouvai le souper servi. Une petite table était dressée pour moi; plus loin, Milord avait la sienne, où il mangeait en compagnie d'une jeune demoiselle, sa fille, que je n'avais point encore vue. Elle était belle, éblouissante de fraîcheur, et ses manières présentaient ce mélange de grâce et de roideur qu'on rencontre souvent chez les jeunes Anglaises qui appartiennent aux classes aristocratiques. Comme je sais l'anglais, j'aurais pu profiter de leur conversation, sans toutefois y prendre part; mais elle se borna à l'échange de quelques monosyllabes qui exprimaient un dédain rempli de dignité, au sujet du service des gens, de la qualité des mets, ou de l'équivoque propreté des ustensiles. Ces mets eux-mêmes étaient singulièrement choisis, et plus singulièrement répartis. Mademoiselle s'était fait servir un large beefsteak, et ses jolies lèvres ne dédaignaient point de livrer passage à quelques rasades d'un vin que je jugeai devoir faire partie de la provi-



sion de voyage. Pendant ce temps, Milord s'occupait de se préparer un thé qui devait constituer tout son repas. Il mettait à cette opération ce soin minutieux, cette importance grave que sait y mettre un Anglais comme il faut; et, bien que toute la maison fût sur pied à l'occasion de ce thé, prête à tout faire, prête à se mettre au feu pour que ce thé fût parfait, Milord accueillait toute la maison avec cette humeur roide qui, souvent aussi, caractérise l'Anglais de qualité, en voyage, à l'auberge, et sur le continent.

Sur la fin du souper, le guide entra : Holà! hé! dites donc, Monsieur, il nous faut partir de grand matin. Je viens d'examiner le temps : vers midi nous pourrions avoir de l'orage. C'est mauvais par là haut, à cause des neiges. Et puis, c'est pas l'ombrelle de cette demoiselle qui la tirerait de là!

Cette façon cavalière de s'exprimer choquait visiblement Milord. Avant de répondre, il entama avec sa fille un colloque en anglais. Pour la clarté du récit, je reproduis ce colloque dans cette sorte d'idiome qu'emploient entre eux les Anglais, lorsqu'ils conversent en français.

Milord à sa fille : Cette guide avé iune très-irréverencious manière.

— Il me paraissé iune stiupid. Disé à lui que je ne voulé paartir que si la ciel n'avé pas iune niuage.

Milord au guide : Je ne voulé paartir que quand la ciel n'avé pas iune seule niuage.

— Eh bien, c'est pas ça! répartit le guide. De grand matin il y aura des nuages, je vous en préviens; et tout de même il faut partir de grand matin. Laissez donc, nous connaissons le temps et les endroits, nous autres!

Milord à sa fille : C'été iune fourbe. *Au guide :* Je disé à vos, que je ne voulé paartir que quand la ciel n'avé pas iune iunique niuage.

— Comme vous voudrez, ça vous regarde. Je parie que le ciel sera découvert vers neuf heures! Une supposition : vous partirez à neuf heures, mais je vous dis que vers midi il veut faire de l'orage, et à midi nous serons justement au milieu des neiges; au lieu de cela, si nous partons de grand matin, à midi nous sommes à Sixt, et vienne la tourmente alors!

Milord à sa fille : C'été iune fourbe. Comprené-vous le chose, Clara? Il connaissé qu'il faisé mauvais temps démain, et il voulé nous engager à commencer le journée de grande matin, parce que, plus tard, il faisé le pluie, et il perdé son aagent.

— Je croyé aussi.

— Ces hommes été tute remarquabelment voleurs!

— Tute. Ordonné lui voter volonté; il été bien attrapé!

Milord au guide: Mon ami, je distingué paafaitement bien voter estratadgem! Je ne voulé paartir que quand la ciel il n'avé pas plus de niuage que siur cette plate... (*à Clara*): How do you say *plate,* Clara?

Clara: — Assiette.

— ... que siur cette assiette... Entendez-vos!

— J'entends, j'entends; mais c'est une bêtise. Tenez, laissez-moi vous amener Pierre. Avec ses deux cochons que ça lui a coûté!...

— Je défendé vos d'améner des cochons...

— C'est pour faire voir à Monsieur...

— Je défendé vos!

— Comme vous voudrez.

— Je défendé, diabel!

Le guide sortit, et de cette façon je ne pus, contre mon usage, décider dès la veille l'heure du départ. Je penchais à croire le guide sincère dans ses assertions, mais n'ayant pas voix en chapitre, je dus me contenter d'associer ma destinée à celle de Milord, et c'est dans cette résolution que j'allai me coucher.

Les guides ont leurs idées. Malgré les ordres qu'il avait reçus, celui-ci vint au petit jour faire vacarme, pour réveiller Milord et le presser de partir. Milord, déjà blessé dans ses plus intimes susceptibilités par la façon bruyante dont s'y prenait le chasseur pour réveiller son monde, sortit du lit, vint mettre le nez à la fenêtre, et voyant le ciel tout couvert de nuages, ne put contenir sa vive indignation : Vos été iune fourbe, Mosieur! iune fourbe! criait-il au guide, de derrière sa porte; je connaissé voter estratadgem! je connaissé!... je déclaré encore iune fois que je ne parté pas s'il y avé iune sieule iunique niuadge dans tute la circumférence de la firmamente!.. Allé vos-en! Tute suite! Tute!..

Le guide se retira en grommelant, mais sans trop comprendre le motif d'un si brusque accueil. Du reste, ses prédictions météorologiques ne tardèrent pas à se réaliser. Dès huit heures, le soleil perça le dais de nuages qui avait jusque-là plané sur la vallée, et bientôt, ayant dissipé les vapeurs devenues plus légères, on le vit briller dans un ciel parfaitement pur. Alors seulement Milord et sa fille, se décidant à partir, montèrent sur leurs mulets, qui, sellés et bridés, attendaient depuis plus de deux heures devant l'auberge, en compagnie du guide. Un troisième

mulet portait leur valise à Sixt, par une route moins longue et plus facile. Environ vingt minutes après leur départ, ayant chargé sur mon dos mon petit havresac, je partis à pied sur leurs traces.

Cette montagne, que nous gravissions, est pittoresque, intéressante. Jusqu'à mi-hauteur, ce sont des croupes magnifiquement boisées : d'abord des noyers, puis les hêtres mêlés aux sapins, bientôt les premiers bouleaux, dont le tremblant feuillage couronne des troncs sveltes et argentés; enfin, les rochers des Fiz. Ce sont des roches qui s'élancent vers la nue, plus élevées, plus menaçantes à mesure qu'on s'en approche; et formant une vaste chaîne qui court du côté de Sallanche, où elle se termine par la majestueuse aiguille de Warens. Ces roches sont vermoulues, minées par les eaux; elles ont formé, par des éboulemens successifs, dont le plus récent eut lieu dans le siècle passé, ces croupes aujourd'hui boisées, parsemées de rians pâturages, mais qui recouvrent des corps d'hommes, des hameaux, des pays entiers. De loin en loin, quelques hardis chasseurs ont escaladé les Fiz ; ils disent que sur cet âpre sommet on trouve un lac sombre, profond, dont on raconte, dans la contrée, des choses merveilleuses.

Le dernier village que l'on dépasse, lorsqu'on monte depuis Servoz, c'est le village du *Mont*. Frappé du délabrement qui régnait dans ce petit hameau, où je n'apercevais ni habitans, ni bestiaux, j'y fis halte auprès d'une fontaine; mais personne ne parut à qui je pusse demander la cause d'une solitude si profonde. Si je l'eusse pu, un triste désenchantement eût accompagné ma curiosité satisfaite; en effet, dès le lendemain, en entrant à Bonneville, notre cocher m'indiquait du doigt la prison qui recelait tous les malheureux habitans de ce village.

C'est une histoire funeste. Ce hameau, comme les autres de la vallée, avait sa part de biens et de vertus; comme dans les autres, le travail, la simplicité des mœurs y faisaient régner l'ordre, une modique aisance; les générations s'y succédaient, obscures, mais unies et paisibles. Cependant quelques-uns, à la fin des guerres de l'Empire, revenus dans leurs foyers, y rapportèrent des habitudes d'oisiveté, d'ivrognerie; ils y enseignèrent comment ailleurs on délaissait l'église, comment on s'y moquait du curé; ils dirent que les Savoyards sont en estime à Paris, qu'en peu d'années ils y recueillent, pour des services point rudes, une grosse somme d'argent; en sorte que plusieurs, séduits, s'expatrièrent,

pour revenir après quelques années. Ils rapportaient la grosse somme, mais, en même temps, des vices inconnus, un libertinage honteux, la science et le besoin de la débauche. Déjà auparavant le dédain des vieilles maximes, le mépris des rustiques usages, des pratiques religieuses, avaient préparé le sol : la corruption y germa, prit racine, s'étendit, pénétra jusqu'au cœur de tous ces foyers; l'intempérance, la maladie, la misère, comme autant d'ulcères, rongèrent ces familles jadis saines et aisées, et au bout de peu d'années, cette petite société, ruinée par l'abandon des habitudes d'ordre et de labeur, et unie seulement par le lien du vice et du besoin, formait contre la propriété des communes voisines un abominable complot. Ils s'appropriaient des bestiaux, ils contestaient des titres, ils prétendaient à des terrains, jusqu'à ce que, amenés devant la justice, ils gagnassent leur cause au moyen du faux témoignage, auquel ils s'étaient engagés tous, solidairement, par un exécrable serment. Le terme était enfin venu de ces crimes: les pères et les mères avaient été jetés dans les cachots; et leurs enfans, orphelins, flétris, dispersés, mangeaient autour des cabanes, ou sur le pavé des villes, le pain amer de l'aumône.

Heureusement, je ne savais point ces choses.

Assis auprès de la fontaine, j'en admirais le cristal, les mousses éclatantes; je me figurais que ces bonnes gens que je ne voyais pas sous le porche des maisons, autour des étables, travaillassent dans la forêt, ou fissent paître au loin leurs nombreux bestiaux. Comment, dans ces lieux écartés, sous ces aimables ombrages, se peindre une peuplade dévorée par ces plaies qui rongent la populace des grandes villes! Comment renoncer, au sein des hautes Alpes, à ce charme d'innocence, que l'on vient y chercher comme dans un inviolable asile! Et pourtant, bien des fois déçue, l'illusion renaît sans cesse, parce que, pour nous, hommes des villes, cette grande nature nous émeut, ce silence des montagnes nous parle, notre cœur s'élève, s'épure, il semble reprendre sa primitive innocence, et bientôt ne concevant plus le mal, les vices, les abjectes passions, il va prêtant à toutes choses ce charme qui l'enivre.

Je l'éprouvais, ce charme, dans toute sa pureté, et davantage à mesure que je m'élevais. Cependant, vers onze heures, quelques nuages planaient au-dessus des gorges profondes; le Mont-Blanc avait cet aspect mat qui laisse les arêtes du roc se dessiner toutes noires sur une blancheur terne, et du côté du sud le vent souf-

flait par froides bouffées. Je songeai aux prédictions du guide, mais seulement pour rire du bon milord qui, afin de ne pas donner dans un piége imaginaire, s'en était tendu un très-réel à lui-même. De temps en temps, quand le taillis était moins épais et la pente plus escarpée, je voyais les deux mulets au-dessus de ma tête. Milord et sa fille cheminaient sans mot dire, lorsque le guide, qui conduisait à la main le mulet de la jeune Miss, s'étant arrêté pour lui montrer quelque chose, il s'ensuivit une sorte d'altercation.

Il faut savoir que les guides, en cet endroit, montrent au voyageur une tache, de couleur ferrugineuse, qui se voit à une grande hauteur contre la paroi des Fiz. Ils appellent cette tache l'*Homme des Fiz*, parce qu'ils prétendent qu'elle a la forme et l'aspect d'une culotte jaune, tandis que, tout autour, d'autres apparences complètent, selon eux, la figure du géant. C'est cette curiosité que le guide indiquait du doigt à la jeune Miss; mais, pour lui montrer l'homme, il lui désignait la culotte. L'on sait tout ce que ce mot a d'inconvenant pour des oreilles anglaises; aussi une expression de haute pruderie se peignit-elle sur le visage de la jeune personne,

tandis que Milord laissait voir sur le sien les signes de la plus comique indignation.

— Ici en haut, à gauche, répétait le guide, une culotte jaune?

— Je défendé vos, guide, de dire cette mote!

— C'est que Monsieur ne la voit pas. Tenez, juste au bout de mon bâton..... une culotte jaune?

Ici la jeune Miss redoubla de pudique malaise, et Milord outré de cette récidive : Vos été iune malproper, Mosieur! j'avé dite à vos de ne pas prononcer cette sale mote! Je payé vos, c'été vos d'avoir de l'obédience! (*à sa fille*) Piqué la miulette, Clara.

La caravane reprit sa route. Le guide, simple chasseur de chamois, guide seulement par occasion, et point au fait, comme le sont ceux de Chamonix, des *mœurs et coutumes*, comprenait toujours moins à qui il avait affaire. Mais au fond, soucieux seulement de son salaire, il n'insista pas, et mettant à sa bouche une énorme pipe, bien bourrée de tabac, qu'il venait de sortir de sa poche, il se mit à battre le briquet...

Clara à Milord : Oh! le détestabel perfiume, si cette gaaçon voulé fiumer son pipe!

Milord à Clara : Je n'avé pas connoissé iune si intolérabel homme! *Au guide :* Je défendé

vos, guide, de fiumer, pourquoi, mon file, il craigné le perfiume....

— C'est pas du *perfium*, c'est du bon tabac, et puis du bon!

— C'est iune perfiume mauvaise, je défendé vos!

— Eh bien tenez, la bête est sûre, je marcherai derrière....

Clara : Oh! Oh!... ne quitté pas la miulette!!

Milord : Ne quitté pas!... Ohe! what fellow we have there! Je défendé vos de fiumer! Si vos fiumé, je refiusé absoliument de payer vos!!

— Ah ben! ceux-là!... vaut mieux mener les bêtes à la foire! dit le guide, en remettant sa pipe dans sa poche. Voyons, avançons! ajouta-t-il. Le temps se brouille; il s'agit de passer les neiges.

Effectivement le ciel s'était de nouveau entièrement chargé de nuages; toutes les cimes étaient cachées, et le vent, déjà plus violent, faisait tourbillonner la poussière des ravins. Nous montions depuis près de trois heures, et néanmoins le haut du col paraissait encore éloigné. Depuis que nous avions atteint le bas des rochers des Fiz, en même temps que nous laissions derrière nous les dernières traces de végétation, ces rochers, que nous commencions à tourner,

nous dérobaient la vue de la vallée de Servoz. La scène était donc changée : à gauche, des rocs verticaux ; à droite, les bases du Buet, toutes de glaces et de pierres nues ; autour de nous, une contrée déserte et morne, dont l'aspect n'était varié que par les blanches plaques de neige qui se montraient à chaque instant plus nombreuses, pour devenir bientôt continues.

Milord à Clara : J'avé la suspicion que cette drôle ne connoissé pas la *true* chémin ?

— J'avé aussi, répondit Clara, avec un air d'inquiétude.

Milord : Vos méné nous dans iune mauvaise chémin, guide ?

— Ici ! c'est pas de quoi se plaindre. Attendez-donc d'être en haut. Avançons, avançons !

Clara à Milord : Oh ! je craigné beaucoup, mon père !

— Avançons, avançons ! Vous n'avez pas voulu m'écouter hier ; c'est à savoir maintenant comment nous nous en tirerons.

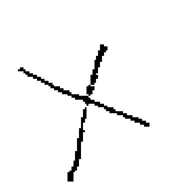
— Je voulé ritorner ! ritorner absoliument !! s'écria la jeune Miss très-effrayée.

— Impossible, Mamselle. Mais c'est sûr qu'il vaudrait mieux pour nous que nous fussions à cette heure de l'autre côté.

— Arrêtez la miulette, guide, arrêtez! dit Milord.

Le guide, tout préoccupé, ne tint compte de cette injonction. Arrêtez! répéta la jeune Miss. Arrêtez! répéta Milord, tute suite! tute!!

Le guide, sans s'arrêter et sans répondre, regardait attentivement le ciel en arrière de nous. C'est mauvais, dit-il. Puis, arrêtant brusquement les mulets : Monsieur, Mamselle, il faut descendre.



— Descender!! s'écrièrent-ils tous les deux à la fois.

— Et vite! Retourner, c'est impossible. Voici la tourmente qui nous prend à dos : le vent nous l'amène grand train. Nous n'avons qu'une chance, c'est qu'elle ne nous attrape pas. Le col est loin encore, si nous y voulons passer, nous sommes *péris* avant d'y arriver. Il faut grimper cette rampe à gauche, elle abrège ; au delà nous sommes en dehors du vent. A bas! les mulets trouveront leur route. A bas donc!

Le sang-froid de cet homme imposa à Milord, en même temps que ses paroles lui causaient une grande inquiétude. Il descendit sans mot dire ; alors je m'approchai. La jeune Miss était toute tremblante. Sans demander permission, je lui aidai à descendre de sa monture, tout en lui

adressant quelques paroles rassurantes. Quand son père vit ses pieds délicats s'enfoncer profondément dans la neige, un mouvement d'effroi se peignit sur son visage. — Guide, dis-je aussitôt à l'homme qui accrochait en toute hâte les étriers à la selle des mulets, c'est à vous de nous tirer d'ici. On m'a parlé de votre courage, de votre force; vous êtes Félisaz, le plus habile chasseur de la vallée : nous nous confions à vous. Me tournant ensuite vers Milord : N'ayez pas de crainte, Monsieur. Je suis fort aussi; habitué aux montagnes. Entre ce brave homme et moi, nous soutiendrons Mademoiselle, vînt-elle à fléchir sous l'excès de la fatigue. — Oblidgé, me répondit-il, tout distrait par une vive émotion.

Moins troublé que l'Anglais, je n'étais pas moins inquiet. Les récits du pâtre, que j'avais à peine écoutés la veille, se présentaient à mon imagination, et me faisaient juger notre situation très-périlleuse. Cet homme m'avait raconté dans tous leurs détails les circonstances qui avaient accompagné la mort du jeune Anglais, celle de la femme de Pierre; il me semblait les voir se reproduire toutes avec une effrayante vérité! La malheureuse, arrivée près du sommet avec sa compagne, avait manqué de forces

pour s'enfuir, et, au bout de quelque temps, elle avait péri enveloppée dans la tourmente : c'est un vent qui, s'engouffrant dans les anfractuosités de ces gorges étroites, y tourbillonne avec violence, en déplaçant d'énormes masses de neige, sous lesquelles demeurent ensevelis tous les objets sur lesquels il promène ses fureurs. Or, c'était un tourbillon de cette sorte qui, s'élevant derrière nous, comme du fond de la vallée, semblait devoir nous atteindre avant peu d'instans. Dès que le guide l'avait aperçu, et bien avant que nous pussions nous douter du danger, il ne l'avait plus quitté des yeux; mesurant avec sagacité sa distance, pressentant sa direction, et jugeant, avec un coup d'œil aussi sûr que prompt, qu'il fallait, pour ne pas périr, escalader au plus vite la pente qu'il venait de nous montrer.

Nous nous y engageâmes. A peine libres, les mulets s'étaient enfuis avec vitesse, la tête haute et les naseaux au vent. Guidés par leur instinct, ils avaient quitté le sentier par lequel nous étions venus, et, se jetant sur la gauche pour s'éloigner de la trombe, ils s'enfonçaient dans une gorge obscure, où bientôt nous les perdîmes de vue. Avançons! arrivons! criait sans cesse le guide. Mais la pente était si roide

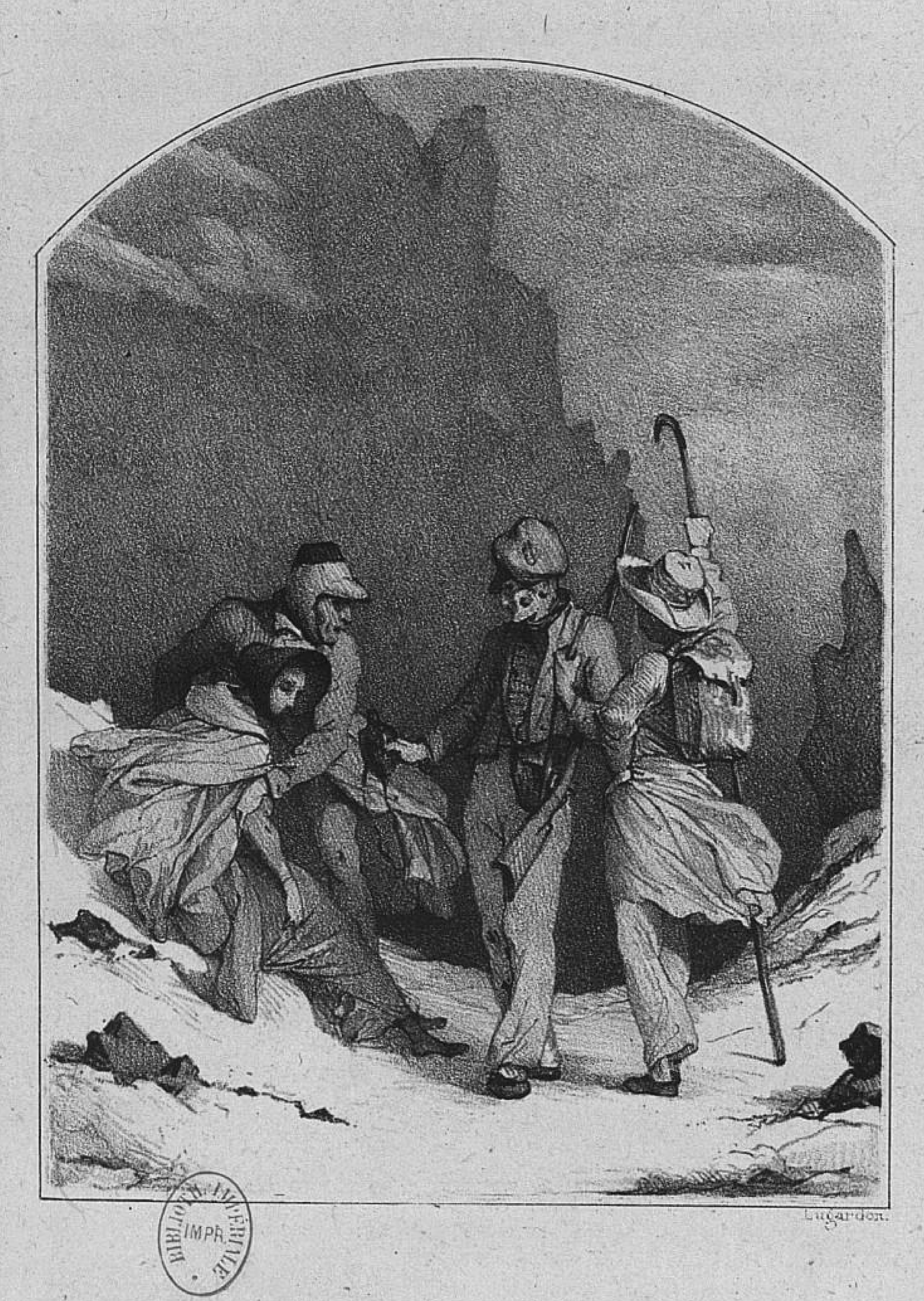
que, sans la neige qui se tassait sous les pieds, il eût été impossible au plus agile chasseur de s'y tenir debout. Malgré cette circonstance favorable, nous avancions à peine, troublés plutôt que soutenus par les pressantes injonctions du guide. La jeune Miss comprimant sa frayeur pour ne pas ajouter à l'effroi qui semblait enchaîner son père, faisait des efforts inouïs pour s'élever; mais ses forces s'y consumaient, et déjà, après avoir, par une réserve naturelle, manifesté quelque embarras en acceptant l'appui de ma main, elle en était à se suspendre à mon bras, à me laisser le plus souvent le soin de la soutenir, de la porter presque. Epuisé moi-même, et me croyant à chaque instant arrivé au dernier terme de mes forces, le danger extrême que courait cette jeune demoiselle ranimait mon courage, et je tentais encore un effort. Enfin, elle atteignit au haut de la pente. Nous l'y laissâmes, car son père réclamait tous nos secours.

Une circonstance singulière avait ajouté à la détresse de ce pauvre monsieur. Pendant qu'il cherchait à diminuer la roideur de la pente en faisant des contours en zigzag, ses pas l'avaient conduit sur un bloc de roche, caché sous la neige, et posé, comme il arrive quelquefois, en équilibre. Le poids du corps avait

fait un peu basculer cette masse énorme, et la frayeur de Milord avait été si soudaine et si vive, qu'incapable de la surmonter, il s'était laissé tomber sur ses genoux tremblans. Son visage était pâle et défait; sa fille, qui, du haut du col, venait de l'apercevoir dans cet état, poussait des cris de désespoir, et nous-mêmes nous ne savions que résoudre. Laissez-moi, nous dit-il; et sauvez mon enfant! — Alors le guide : Courage! mon brave Monsieur, ce n'est rien; et s'adressant à moi : Portons-le! Nous réunîmes nos efforts, et avec des peines infinies, nous atteignîmes au sommet.

Il y avait sur ce sommet un espace de quelques pieds, qui, sans cesse balayé par le vent, se trouvait dépouillé de neige. C'est là que nous nous trouvions réunis tous les quatre. La tourmente approchait toujours. — Il ne faut pas vieillir ici, dit le guide. Je prends le monsieur : c'est le plus lourd; vous, Mamselle. Nous n'avons plus qu'à descendre, mais par-dessus vingt pieds de neige. Vous autres, mettez vos pas où j'aurai fait les miens. N'oubliez pas ça, c'est pour éviter les trous qui sont à l'entour des rocs. Courage! mon brave monsieur; courage! Mamselle. C'est rien! Voici qui va vous revenir...

En disant ces mots, le guide avait tiré de sa



LE COL D'ANTERNE page 26.

çaient de froid, et empêchaient d'ailleurs tous ses mouvemens. A chaque moment elle se trouvait arrêtée, sans que je pusse, vu la nature de l'obstacle, la soulager en rien. Le guide s'en aperçut et aussitôt, s'apostrophant lui-même : Bête que tu es!.. c'est en haut qu'il fallait parler. Pardi! il faut que Mamselle fasse comme les femmes du pays, de ses jupes une culotte!... La situation, depuis quelques heures, avait bien changé. Aussi la jeune Anglaise, non sans embarras, à la vérité, mais cette fois sans fausse pruderie, mit la main à l'œuvre, et ramenant par derrière l'extrémité antérieure de sa robe, elle l'y fixa avec une épingle, se faisant ainsi une sorte de pantalon bouffant, qui lui permirent de faire quelque espace de chemin avec plus d'aisance.

Pour Milord, le soin de sa fille le préoccupait tout entier. Oblidgé! me disait-il à chaque pas, oblidgé! Mon Dieu! mon Dieu! Guide, été-ce encore longtemps comme cela? — Tenez, lui répartit le guide, nous sommes sauves, mais regardez donc là où nous devions passer!

A ces paroles du guide, nous nous séparâmes les uns des autres comme par un commun mouvement, et tournant nos yeux de ce côté, nous regardâmes en silence. La trombe s'y brisait avec

un fracas épouvantable. D'immenses traînées de neige, frappant sur les rocs, rejaillissaient par les airs, et le vent, ressaisissant ces gerbes égarées, les heurtait les unes contre les autres, en sorte qu'on voyait comme une vaste nuée soudainement déchirée par tous les vents déchaînés. Au spectacle de ces horreurs, Milord croyant à peine sa fille échappée à la plus affreuse mort, se retourna vers elle, pénétré d'une émotion profonde, et comme pour la serrer dans ses bras.... mais, émue elle-même, et saisie par le froid, cette jeune fille venait de perdre connaissance.

Je me dépouillai aussitôt de mon habit dont j'enveloppai cette jeune demoiselle, puis je la soulevai dans mes bras, pendant que son père tirait de mon havresac quelques hardes, dont nous entourâmes ses jambes et ses pieds glacés. Elle rouvrit les yeux, et rougit en se voyant dans mes bras. — Cela va déjà mieux, dis-je à Milord; reprenez, Monsieur, le bras du guide, et marchons. Je porterai Mademoiselle jusqu'à ce que nous soyons en meilleur gîte. En cet instant la jeune Miss dit d'une voix faible : Merci, Monsieur.... marchez, mon père, je vous en prie; et passant son bras autour de mon cou, elle s'y retenait pour me rendre moins lourd le far-

deau de sa personne. — Puisque c'est comme ça, dit le guide, tirons à droite ; je sais une barraque. Effectivement, au bout de vingt minutes, ce brave homme nous trouva un mauvais chalet, dont la cheminée seule perçait l'épaisse couche de neige sous laquelle il était enterré. Ces cabanes sont fort basses ; le guide déblaya la neige, fit un trou à la toiture, descendit le premier, reçut la jeune fille de mes bras dans les siens, et bientôt nous fûmes tous ensevelis dans cette demeure, dont les parois étaient des poutres noires, enfumées, et le plancher un humide terreau, dont la nature indiquait assez le séjour qu'y avaient fait les troupeaux l'été précédent.

Sans cette misérable demeure, qui nous fut si précieuse, il est difficile de prévoir ce que serait devenue notre jeune compagne. A la tourmente, qui avait éclaté avant de nous atteindre, avait succédé une pluie froide, mêlée de neige, dont les gouttes serrées piquaient le visage, gênaient la vue, et bornaient notre horizon à quelques pas, en telle sorte que le guide lui-même n'avait plus d'autre indice pour nous conduire que la pente de la montagne : c'était le reste de la tempête qui passait sur nos têtes. D'ailleurs, bien que la jeune Miss fût légère, il m'eût été absolument impossible de la trans-

porter plus loin; et de son côté, le guide ne ne pouvait me succéder dans mon office, sans abandonner la conduite de notre petite caravane au milieu d'une route dont les difficultés et les dangers réclamaient toute son attention, et toute la liberté de ses mouvemens. C'est ce que ce brave homme avait pressenti avant nous, quand il s'était écrié brusquement : Je sais une barraque! Dès que nous y fûmes entrés, il en ébranla la porte, la souleva sur ses gonds, puis, l'inclinant convenablement et de façon qu'elle nous présentât le côté le moins humide, j'étendis pardessus tout ce que recélait mon havresac, et nous y déposâmes la jeune Miss. Milord, silencieux, mais en proie à une forte agitation intérieure, soutenait de l'un de ses bras la tête de sa fille, pour qu'elle ne reposât pas sur le bois; et, de l'autre, il ramenait sur son corps refroidi tout ce qui nous restait de vêtemens secs.

Pendant ce temps, Félisaz avait choisi parmi les *tavillons*[1] intérieurs de la toiture, le petit nombre de ceux que n'avaient pas encore atteints les dégels du printemps, et les ayant mis en tas sur quelques brins de paille recueillis un

[1] Planchettes de bois de sapin dont les chalets sont ordinairement couverts.

à un, entre les poutres, sous les solives du chalet, il sortit son briquet de sa poche et se prit à dire en regardant Milord : — Craignez rien. C'est pas pour ma pipe, c'te fois ! A ce mot, qui, à l'insu du pauvre chasseur, renfermait un bien cruel reproche, un trait de vif regret pénétrant jusqu'au cœur de l'Anglais, fit refluer la rougeur sur ses joues. Sa bouche resta muette, mais son regard exprimait la honte, toujours touchante chez un homme d'âge, et je pus y lire qu'il ne se pardonnait pas d'avoir été dur envers cet homme, à qui il se voyait maintenant redevable des jours de sa fille.

Déjà la flamme pétillait au foyer; nous nous approchâmes. A cette douce chaleur, la jeune Miss semblait revenir à la vie, les couleurs reparaissaient sur son beau visage; peu à peu ses membres déroidis lui permettaient de plus faciles mouvemens, et ses premières paroles, toutes remplies de reconnaissance pour nos soins, lui donnaient un air de grâce charmante, quand déjà sa beauté brillait d'un éclat inattendu, au milieu de cette noire demeure, et à la claire flamme du bienfaisant foyer. Pour Milord, assuré désormais que sa fille lui était rendue, il passait en ce moment, de l'angoisse la plus vive, à l'émotion de la plus puissante joie, et les lar-

mes ruisselaient sur son visage avant qu'il eût encore pu prononcer une seule parole. De temps en temps, quittant la main de sa fille, il serrait la mienne, il serrait celle du guide, et cet homme lui répondait avec simplicité : Je vous disais bien, mon bon monsieur, c'est rien !... Non, courir de grands dangers, voir pendant deux heures comme prochaines, comme présentes, les atteintes de la mort, ce n'est point acheter à trop haut prix ces momens sans pareils, où l'espérance renaît au sortir de l'angoisse, où le bonheur reparaît soudainement dans toute sa chaude vivacité, où la joie du cœur déborde, se répand au dehors, se confond dans la joie de tous et de chacun. J'oublierai bien des folles joies, bien des rians plaisirs que j'ai cueillis sur le sentier de la vie, mais jamais mon cœur ne perdra le souvenir de cette heure passée avec trois étrangers, dans un chalet enfumé, au sein des neiges, et au bruit de la tempête !

Le guide, toujours actif et prévoyant, avait fabriqué auprès du feu une sorte d'étendage, où il suspendait et retournait nos vêtemens; ceux de la jeune Miss s'étaient séchés sur sa personne, et déjà remise sur son séant, elle assurait pouvoir partir. Par le trou que nous avions fait à la toiture, et que Félisaz avait agrandi pour fournir

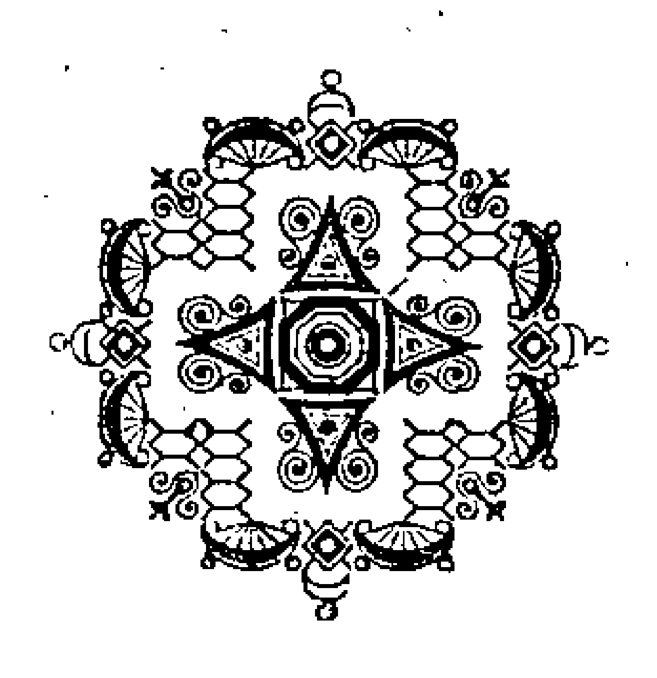
à l'entretien de notre feu, un rayon de soleil qui se fit jour en cet instant, acheva de nous rendre la sécurité. — Signe de froid, dit le guide, la neige portera. C'est égal; mes souliers ne seront pas de trop sur les pierres! Il désignait ainsi une sorte de semelles en bois qu'il venait de tailler avec son couteau, pour l'usage de la jeune Miss, dont la chaussure délicate, et déjà fort endommagée, n'était en état de résister ni à l'humidité des neiges, ni, plus bas, aux aspérités du sentier. Pendant que nous achevions nos préparatifs de départ, il se mit à les lui ajuster lui-même, et bientôt nous quittâmes le chalet après avoir éteint le feu avec de la neige.

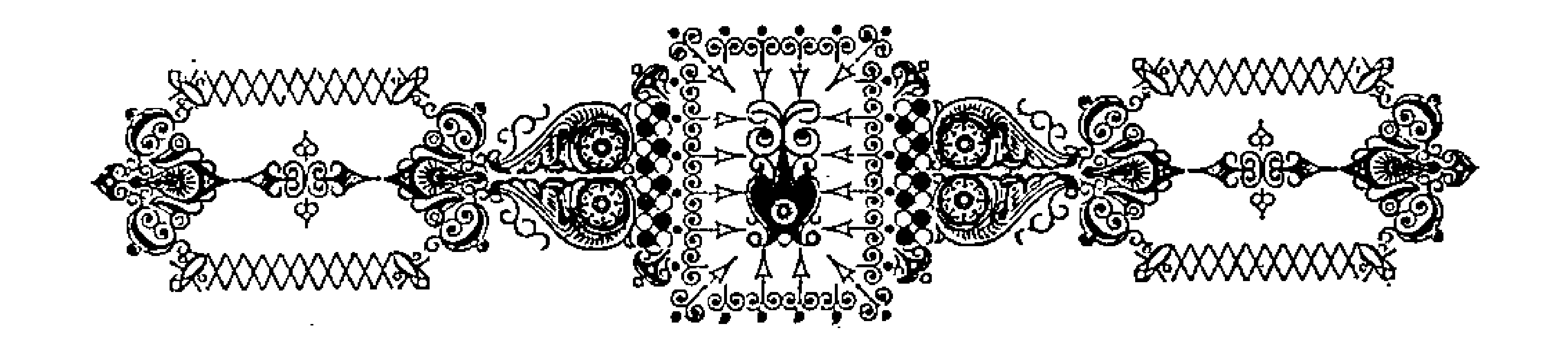
La soirée était belle, mais quel attrayant éclat lui donnaient à nos yeux les heures qui venaient de s'écouler! Combien la douce splendeur du soir était en accord avec cette sérénité qui succédait dans nos âmes à tant de sinistres agitations! Nous marchions ensemble, heureux de ne plus craindre, et néanmoins unis encore par le récent souvenir d'un danger commun, et d'un commun dévouement. La jeune Miss s'appuyait sur mon bras; son père l'avait voulu lorsque par discrétion elle s'y refusait : dans ses idées, c'était un égard qui m'était dû; dans les miennes, c'était un procédé auquel j'attachais autant de

prix que j'y trouvais de secret plaisir. Au bout de trois quarts d'heure, nous fûmes hors des neiges. — Maintenant, s'écria Milord avec transport, j'été heureuse, bien beaucoup heureuse! et je rendé grâces à Dieu!.... Puis s'adressant à moi : Vos été mon ami, Monsieur! Je n'avé pas d'auter chose que je pouvé dire à vos!... Vos, la guide, demandez à moi, et vos obtenez tute de mon gratitude et de mon affection. Vos été iune excellente, iune digne homme. J'avé mal judgé vos, hier, et j'en avé iune grande remords!... Fiumez le pipe, mon ami, pour oblidger moi! — Qu'à cela ne tienne! répondit Félisaz, et aussitôt il se mit à l'œuvre.

Le reste de la descente fut facile; nous arrivâmes à Sixt avant la nuit. Là, l'Anglais et la jeune Miss retrouvèrent leur valise, et purent enfin changer de vêtemens. Ils exigèrent que je soupasse avec eux, écoutant en ceci le mouvement de leur cœur, bien plus que l'extrême fatigue qui devait leur faire un si grand besoin du repos. Sur la fin du souper, le guide fut appelé, Milord porta un toast en son honneur, et, tout en lui glissant dans la main quelques pièces d'or, il sut lui témoigner qu'il est des services qui s'acquittent moins avec de l'argent, qu'avec l'estime et une affectueuse reconnaissance.

Le lendemain, nous nous séparâmes. La journée me parut longue, la route ingrate; que dirai-je de plus? Cette jeune Miss, je l'avais portée dans mes bras; pendant quelques instans sa vie, ses grâces, sa beauté, avaient été l'objet de ma sollicitude vive et tendre, en fallait-il davantage pour que, bien des jours encore, je trouvasse ingrats tous les lieux où elle n'était pas!





L'Héritage.

CHAPITRE PREMIER.

L'ENNUI est mon mal, lecteur. Je m'ennuie partout, chez moi, dehors; à table, dès que je n'ai plus faim; au bal, dès que je suis dans la salle. Nulle chose ne s'empare de mon esprit, de mon cœur, de mes goûts, et rien ne me paraît long comme les journées.

Je suis pourtant de ceux qu'on appelle les heureux de ce monde. A vingt-quatre ans, je n'ai d'autre malheur que celui d'avoir perdu mes parens; et encore le regret que j'en éprouve est le seul sentiment que je nourrisse avec quelque douceur. D'ailleurs, je suis riche, choyé, fêté, recherché; sans souci du présent ni de l'avenir : tout m'est facile, tout m'est ouvert. Ajoutez un parrain (c'est mon oncle), qui me chérit, et qui me destine son immense fortune.

Au milieu de tous ces biens, je bâille à me démantibuler la mâchoire. Je trouve même que je bâille trop; j'en ai causé avec mon médecin : il dit que c'est nerveux, et me fait prendre de la valériane soir et matin. Pour bien dire, je ne m'étais pas attendu à ce que ce fût si grave, et comme j'ai une horrible peur de mourir, toutes mes idées se sont portées du côté d'un mal intérieur qui me mine et qu'on me cache. A force d'étudier les symptômes, de tâter mon pouls, d'examiner mes sensations internes et externes, d'approfondir la nature particulière de mes migraines, et leur coïncidence avec une accélération notable dans mes bâillemens, j'en suis venu à acquérir une certitude.... une certitude que je garde pour moi, dans la crainte que si je la confiais à mon médecin, il n'allât la par-

tager, ce qui me tuerait de la frayeur de mourir.

Cette certitude, c'est que j'ai un polype au cœur! Un polype, j'avoue que je ne sais pas bien comment c'est fait, et je ne cherche pas non plus à le savoir, de peur de faire d'affreuses découvertes : mais j'ai un polype au cœur, je n'en doute plus. Aussi bien ce polype explique tout ce qui se passe dans mon individu : il donne à mes bâillemens une cause, à mon ennui un principe. J'ai donc modifié mon régime, réformé ma table. Point de vin, des viandes blanches. Le café proscrit, il excite aux palpitations. Des mauves le matin, c'est souverain pour les polypes au cœur. Point d'acides, rien de fort ni de pesant : ces choses agissent sur la digestion, qui réagit sur le système nerveux; aussitôt la circulation est gênée, et voilà mon polype qui grossit, s'étend, végète.... Au fond, c'est vrai que je me le figure comme un gros champignon.

Je passe donc des heures à songer à mon champignon. Quand on me parle, j'ai mon champignon qui m'empêche d'écouter; quand j'ai dansé un galop, je me reproche cet excès, comme fâcheux pour mon champignon; je rentre de bonne heure, je change de linge, je me fais donner un bouillon sans sel, à cause de mon champignon; je vis en regard de mon

champignon. Ainsi ce mal m'occupe beaucoup, mais je ne trouve pas qu'il guérisse de l'autre, l'ennui.

Je bâille donc. Quelquefois j'ouvre un livre. Mais les livres..... si peu sont agréables. Les bons, c'est sérieux, profond; il faut se donner de la peine pour saisir, de la peine pour jouir, de la peine pour admirer..... Les nouveautés? j'en ai tant lu, que rien ne me paraît si peu nouveau. Avant de les ouvrir, je les connais; au titre, je vois toute l'affaire; à la vignette, je sais le dénouement; et puis mon champignon qui ne supporte pas les émotions vives.

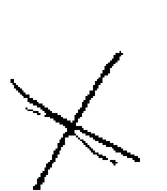
Les études sérieuses? j'en ai aussi essayé; commencer n'est rien, mais poursuivre....; je me demande bientôt dans quel but. Ma carrière, à moi, c'est de vivre de mes rentes, c'est d'aller à cheval, c'est de me marier et d'hériter. Sans que je prenne la peine d'apprendre rien, j'aurai tout cela, et le reste aussi. Je suis colonel dans la garde nationale; on me porte au conseil; j'ai refusé d'être maire: les honneurs pleuvent sur ma tête. Et puis, mon champignon, qui ne s'accommoderait pas d'une grande contention d'esprit.

— Qu'est-ce? — Le journal. — Donne, c'est bon. Voici de quoi me récréer quelques instans. Je cherche aux nouvelles, j'entends aux nou-

velles de ville ; car celles d'Espagne me touchent peu, celles de Belgique m'assomment. Allons ! point de suicide,..... point d'accident sinistre ; rien en meurtres ni incendies. Le sot journal ! C'est voler l'argent de ses abonnés.

Que je regrette les beaux jours du choléra ! Dans ce temps-là, mon journal m'amusait : il tenait ma frayeur en haleine, et le plus petit fait relatif au monstre m'intéressait à lire. Je le voyais avançant, reculant, venant jusqu'à ma porte, m'ouvrant la gueule.... Tout n'était pas gai dans ces suppositions, mais au moins, entre l'espérance qu'il ne viendrait pas et l'effroyable peur qu'il ne vînt, point de place pour l'ennui ; sans compter une flanelle qui me chatouillait l'épiderme, en sorte que j'avais toujours à gratter quelque part.

Au fait, je ne sache pas d'ennui, pas de torpeur physique ou morale, qui ne cède à une démangeaison. Je suis certain que..... Qu'est-ce encore ?



— Monsieur Retor.

— Dis donc que je n'y suis pas.

— C'est que..... le voici.

— Monsieur Retor, je suis trop occupé pour vous recevoir.

— Deux minutes seulement.....

— Je n'en ai pas une à perdre.

— C'était pour vous soumettre ce tableau chronologique de l'histoire universelle des peuples.....

— (Le diable l'emporte, lui et son tableau universel des peuples!!) Eh bien, quoi?

— Je vous fais observer, Monsieur, qu'aucun tableau du même genre n'a encore atteint à la moitié de la perfection de celui-ci. Vous voyez là quatre chronologies différentes, avec la réduction en années de l'ère chrétienne, et en années du monde. Vous avez ici toute la série complète des anciens rois d'Egypte et de ceux de Babylone.....

— (Je voudrais qu'on te la pendît au dos ta queue de rois de Babylone, et tes cinq chronologies, coquin! C'est déjà trop d'une, et il m'en veut faire acheter quatre, et une autre!!!) M. Retor, c'est très-beau, mais je ne m'occupe plus d'histoire.

— Vous avez ici l'empereur Kan-tien-si-long...

— Superflu, M. Retor; je suis sûr que votre tableau est parfait.

— Monsieur veut-il permettre que je lui remette deux exemplaires?.....

— Je n'en saurais que faire. J'ai celui de Hocquart.

— Celui de Hocquart! plein d'erreurs! Je prie Monsieur de me donner seulement une demi-heure d'attention pour comparer.....

— (Infâme! me faire, à moi, des propositions semblables!) Rien, M. Retor. Vos tableaux m'ennuient, je n'en veux point.

Ici il y a un long moment de silence, pendant que M. Retor roule lentement son tableau, et que je le regarde faire, très-impatient de le saluer cordialement.

— Monsieur n'aurait point occasion.....

— Non.

— ... d'acheter une encyclopédie.....

— Non.

— Trente volumes in-folio.....

— Non plus.....

— Avec les planches.....

— Rien.

— Et table des matières.....

— Non!

— Par Mouchon?

— Eh non! non!!!

— Alors, Monsieur, j'ai l'honneur de.... Monsieur m'obligerait pourtant beaucoup de prendre un seul de ces tableaux.

— Comment? ce n'est pas fini!!

— Je suis père de famille.....

— Intolérable !

— ... sept enfans....

— Je n'y peux rien.

— Et pour cinq francs, au lieu de dix.

— (Sept enfans ! Ils en feront quinze ! et à chacun il me faudra acheter un tableau chronologique de l'histoire universelle des peuples !) Voilà vos cinq francs, et laissez-moi.

Je ferme la porte sur lui rudement, et je reviens m'asseoir. Une bile amère, une humeur abominable s'ajoute à mon ennui. Ce polype me veut emmener, m'emmènera ! En parcourant du plus pitoyable regard mon tableau chronologique de l'histoire universelle des peuples, que l'autre a laissé étalé sur ma table, il n'est pas un des noms qu'il retrace, jusqu'à Kan-tien-si-long et Nectanebus, qui ne me semble mon ennemi personnel, un insolent fâcheux, un drôle à sept enfans, qui conspire avec les pères de famille contre ma bourse et ma santé. La colère me prend, me monte, me transporte..... Au feu le tableau !

C'est singulier comme quelquefois la fureur est raisonneuse et l'emportement prévoyant. Voilà que, même avant de l'y avoir mis, je retire mon tableau du feu : c'est que, d'une part, j'éprouve comme si je brûlais les cinq francs qu'il

vient de me coûter ; de l'autre, ce tableau pourrait un jour être utile à mes enfans. C'est ceci, surtout, qui est prévoyant ; car je ne suis pas marié, et il est à croire que je ne me marierai point.

Je pense pourtant quelquefois que, marié, je m'ennuierais moins. Tout au moins nous serions deux pour nous ennuyer : ce doit être plus récréatif. Voyons-nous, d'ailleurs, que les pères de famille soient sujets à l'ennui ? Pas le moins du monde. Les pères de famille sont actifs, gais, en train ; toujours du bruit, du mouvement autour d'eux ; une femme qui les adore.....

Une femme qui m'adorerait un an, deux ans, encore. Mais si elle allait m'adorer trente ans, quarante ans ! Voilà ce qui me glace d'effroi. Quarante ans adoré ! Que ce doit être long, interminable! Et puis, des enfans qui crient, pleurent, disputent, chevauchent sur des bâtons, renversent des meubles, se mouchent de travers, s'essuient mal..... Et pour toute compensation, leur former l'esprit et le cœur avec mon tableau chronologique de l'histoire universelle des peuples ! Ah ! il faut beaucoup, beaucoup réfléchir avant de se marier, sans compter mon polype au cœur.

J'ai pourtant des vues sur une jeune personne

qui me conviendrait à tous égards. Figure agréable, jolie fortune : nos caractères se conviennent. Mais elle a cinq tantes, père, mère, deux oncles : en tout onze à douze grands parens. Depuis qu'on parle de ce mariage, tout ça me prévient, me sourit, me caresse, m'épouse ; c'est à périr d'ennui. Je leur bâille contre ; ils redoublent. Alors je sens positivement que mon amour chancelle, et que je reste garçon.

Cependant, comme les cœurs sensibles ont un impérieux besoin d'affections tendres, le mien s'est porté d'un autre côté. Je sens très-distinctement que j'adore une autre jeune personne que j'avais primitivement dédaignée, pour ne pas nourrir deux flammes à la fois. Celle-ci a un profil si fin, des yeux si beaux, et un esprit si aimable et naturel, qu'il est impossible de ne pas l'aimer ; et point de grands parens. C'est ce qui fait que je deviens de jour en jour plus fou de ses attraits et d'une fortune disponible.

Il n'y a qu'une chose ; c'est que pas un autre que moi ne lui fait sa cour. Cela finit par être cause que je me trouve bien bon de soupirer là tout seul. Si belle que soit une fleur à cueillir, si tous l'ont dédaignée, pourquoi la voudrais-je ? moi surtout qui me pique d'un goût délicat et distingué.

Il y a quelque temps, quand j'arrivai au bal, elle dansait avec un bel officier. Gracieuse, riante, animée, elle ne parut seulement pas s'apercevoir que j'entrais. Voilà mon ardeur qui se rallume, mon cœur qui s'embrase, j'étais à deux doigts de l'hyménée. Vite je vais l'engager pour la première russe. — Avec plaisir, Monsieur. — Pour la seconde contredanse? — Avec plaisir. — Pour la troisième walse? — Avec plaisir. — Le cinquième galop? — Avec plaisir, toujours avec plaisir; plus un seul qui me la dispute. Mon ardeur décroissait à tel point, que je me mis à manger des petits gâteaux toute la soirée.

C'est depuis ce jour que j'ai porté mes hommages à une autre demoiselle, pour qui j'avais d'abord peu de goût, uniquement parce que tout le monde s'entendait pour me la conseiller, mon parrain surtout. C'est Mlle S**, la cousine de Mme de Luze; cela veut dire qu'elle tient à la première famille et aux salons les plus distingués de la ville. Elle est grande, d'un beau port, recherchée des cavaliers autant à cause de son esprit qu'à cause de sa beauté, et plus riche de beaucoup que les deux premières. Aussi suis-je certain que je serais déjà marié avec elle, si ce n'était mon parrain.

Lundi passé, j'arrivai tard au bal. Il y avait

foule autour d'elle. Je dus me contenter d'un engagement pour la sixième contredanse, et de la faveur d'un tour de russe partagé entre trois cavaliers. Ces obstacles excitant ma passion, l'amour le plus vif, l'ardeur la plus réelle commençait à me transporter ; je songeais déjà à des démarches positives pour le lendemain, et pas même le regard visiblement approbateur de mon parrain ne pouvait refroidir ma flamme.

Bien qu'elle ne parlât que des choses du bal, je lui trouvai un esprit délicieux, et d'autant plus qu'elle se contentait de sourir très-petitement à toutes mes saillies. J'ai beaucoup d'esprit quand je veux. Probablement, pensais-je, elle en a autant que moi. Chose inappréciable ! Ainsi nos entretiens seront piquans ; qu'elle parle ou qu'elle se taise, il y aura à penser, à deviner, à goûter infiniment de charme. Tout en songeant ainsi, je l'enlevais dans le tourbillon de la russe, avec un enivrement que je n'avais pas encore ressenti. Il me semblait tenir dans mes bras un céleste assemblage de beauté, d'esprit, de sentiment, et son corsage de satin, mollement pressé sous mes doigts, mêlait comme de voluptueux parfums à mon charmant délire.

J'étais décidé, absolument décidé, et d'ailleurs las d'être indécis, lorsqu'en sortant, je trouve

mon parrain qui m'attend : « Eh bien, t'y voici enfin venu ! Bien fait ; car elle t'adore ! — Vrai ? — Un mot, et tu as son oui. La famille te trouve charmant, tous te veulent. — En êtes-vous donc sûr ? lui dis-je, désappointé. — Lui s'approchant de mon oreille : Il est déjà question d'un appartement qui plairait à la jeune personne. Hem ! Je te dis que tu es né coiffé. Laisse-moi faire..... » A mesure que mon parrain me parlait, l'enivrement s'en allait, le céleste assemblage aussi, et le corsage avec. J'y veux, lui dis-je froidement, j'y veux réfléchir. Et je n'y pensai plus.

C'est ainsi que je me retrouve presque aussi incertain qu'auparavant..... Qu'est-ce encore ?

— Monsieur dînera-t-il ?

— Parbleu ! si je dînerai.

— Mais chez lui ?

— Attends un peu ; oui, je dînerai ici.

— Je vais servir.

— Eh bien non, ne sers pas. Toute réflexion faite, je dînerai en ville.

CHAPITRE II.

S'IL vous en souvient, lecteur, nous nous ennuyâmes fort ensemble, lors de notre dernière entrevue. Je vous laissai bâillant, vous me laissâtes allant dîner en ville.

C'était chez un de mes amis, marié, père de famille, aussi heureux et amusé que moi-même je le suis peu. Lui et sa jeune épouse se comblaient d'amitiés, leurs regards s'échangeaient tout remplis d'une vraie tendresse, et, à bien des petits soins, à mille choses en apparence indifférentes, je pouvais juger de l'étroite union de leurs âmes. L'un aimait le mets que l'autre aimait; l'un ne buvait pas que l'autre ne bût aussi; la croustille de pain laissée à dessein par l'un, était furtivement convoitée, saisie et dévorée par l'autre; de façon que, préoccupés ainsi de leur mutuelle affection, ils ne me parlaient que pour la forme, et je figurais là

comme un tiers tout au plus nécessaire pour introduire du piquant dans leurs innocentes et chastes amours.

Je m'ennuyais profondément, et d'autant plus que je m'ennuyais en dépit de moi-même, contre mon propre vouloir, malgré des conseils intérieurs que je me donnais à moi-même. Sache donc, me disais-je, sache jouir de ce doux spectacle; et, faisant un retour sur toi-même, sache porter envie à ce couple aussi heureux qu'aimable, à ce bonheur qu'il ne tient qu'à toi de te procurer. Sache... De grâce, répondais-je à cette voix estimable, sache te taire. Tu ressembles à mon parrain. C'est mon parrain qui te pousse à me parler ainsi. Sache me laisser manger en paix cette côtelette, c'est pour le moment ma seule jouissance, mon unique envie.

Il est certain qu'une des choses qui nuisent le plus à la bonne influence des reproches intérieurs, c'est le timbre de voix, l'air que nous leur prêtons dans notre esprit. Pendant infiniment longtemps, je n'ai pas distingué la voix intérieure de ma conscience, de la voix de mon précepteur. Aussi, quand ma conscience me parlait, je croyais lui voir un habit noir, un air magistral, des lunettes sur le nez. Elle me semblait pérorer d'habitude, faire son métier, gagner son

salaire. C'est ce qui était cause que, dès qu'elle se mettait à me régenter, je me mettais à regimber, du ton à la fois le plus respectueux et le plus insolent du monde, toujours désireux de me soustraire à sa dépendance, et jaloux de faire autrement qu'elle ne disait. J'ai tiré de là une règle que je compte mettre en pratique quelque jour. C'est de donner à mes enfans un précepteur si aimable, si indulgent, si rempli de bonté naturelle, si dénué de pédanterie et de toute affectation, que si leur conscience vient plus tard à revêtir la figure de ce digne maître, elle n'en ait que plus de droit à les conduire et à s'en faire écouter. Ah! quel dommage qu'avec des vues si sages sur l'éducation de mes enfans, j'aie une si incertaine vocation pour le mariage!

Je mangeais donc ma côtelette. Quand elle fut mangée, comme l'appétit m'avait quitté, je devins impatient de voir se terminer ce repas que mes heureux hôtes prolongeaient au contraire, tant en propos qu'en coups de dents. Quel unisson dans leurs appétits! pensais-je, mais surtout, quel appétit! Est-il bien possible qu'on puisse manger autant lorsqu'on s'aime! C'est donc là que conduit l'amour conjugal! Oh! qu'il est différent de cet amour passionné dont le trouble fait le charme, qui vit de ses seules pensées,

qui s'alimente de sa propre flamme! Et tu songerais, Edouard (c'est mon nom de baptême), tu songerais.....

— Vous êtes tout pensif, me dit alors obligeamment la jeune épouse de mon ami. Qu'avez-vous donc?

— Il est triste, lui répondit pour moi celui-ci, comme sont les vieux garçons. A propos, où en sont tes amours? Edouard.

— Ils sont, lui dis-je, beaucoup moins avancés que les vôtres.

— Diable! je l'espère bien.

— Moi aussi.

Je ne sais comment ce mot désobligeant m'échappa. Mon ami se tut; sa femme parla d'autre chose, et je restai tout honteux et en colère contre moi-même, faisant en silence des petites boulettes avec de la mie de pain, et regrettant amèrement de n'avoir pas dîné chez moi, où je n'aurais désobligé personne. Aussitôt que je pus le faire sans trop d'impolitesse, je pris congé, et je m'empressai de regagner mon logis.

Il y avait bon feu; je sortis mon curedent. Après la démangeaison, je ne connais rien comme le curedent pour aider les heures à couler. Sans le curedent, il y a ce grand moment de la journée, qui s'écoule entre le dîner et les

réunions du soir, dont je ne saurais absolument que faire. Toutefois, c'est là un de ces passe-temps qu'il est plus séant de goûter que de décrire.

Le jour dont je parle, tout en me récréant ainsi, je songeais à mon ami, le père de famille, et, remaniant par la pensée son air, son ton, sa phrase, j'en vins à m'applaudir presque de la brusque repartie qui m'était échappée. Au fond, il existe une secrète rancune entre les jeunes mariés et les vieux garçons; tout au moins il ne peut y avoir entre eux entière et intime sympathie. Les jeunes mariés plaignent le vieux garçon, mais leur pitié ressemble, à s'y méprendre, à de la moquerie. Le vieux garçon admire les jeunes mariés, mais son admiration n'est séparée de la raillerie que par un cheveu. Je me disais donc que j'avais eu raison de couper court à leurs quolibets, et que si j'avais mis un peu de vigueur dans ma ruade, c'était mon droit, celui du faible, puisque je me trouvais un contre deux.

Monsieur! — Qu'y a-t-il? — Ah! Monsieur! — Eh bien? — On sonne au feu! — Ce ne sera rien. — Quatre maisons, Monsieur! — Où çà? — Dans le faubourg. — Apporte-moi de l'eau chaude pour me faire la barbe. — Monsieur veut... — Je veux me faire la barbe. — Monsieur

entend-il crier? — Oui. — Dois-je tout de même apporter de l'eau chaude à Monsieur? — Eh oui, imbécille. Veux-tu que parce qu'on crie au feu je ne me fasse pas la barbe?....

« C'est vraiment une belle chose que les assurances, pensai-je en ôtant ma cravate; voilà des gens qui peuvent voir brûler leurs maisons tout tranquillement, les bras croisés. Les drôles échangent des masures contre des maisons neuves. Un peu de désagrément, c'est vrai; mais qu'est-ce, en comparaison d'autrefois. Avec ça, il est heureux pour les assureurs, que le vent ne soit pas plus fort. »

— Eh bien! apportes-tu cette eau chaude? — Voici!... — Tu trembles, je crois. — Ah! Monsieur... six maisons!... toutes en flammes,.... on craint déjà pour le quartier neuf.... et ma mère qui ne demeure pas bien loin! — Et tu ne sais donc pas que, outre les secours qui abondent toujours, ces maisons sont toutes assurées? — Oui Monsieur, mais ma mère ne possède que son mobilier. Si Monsieur.... — Y aller? c'est que je vais avoir besoin de toi. Eh bien, va, reviens me dire ce qui se passe, et au retour achète-moi de l'eau de Cologne.

Je me mis à faire ma barbe, avec d'autant plus d'intérêt que j'essayais un nouveau savon per-

fectionné. L'écume m'en sembla aussi riche et moelleuse que le parfum en était subtil et délicat; seulement, l'eau n'étant pas très-chaude, j'en fus contrarié au point de maudire cet incendie qui en était la cause. Pendant ce temps, toutes les cloches de la ville carillonnaient, des cris lugubres retentissaient dans les rues voisines, et des troupes de gens venaient s'emparer en face de chez moi des seaux de la ville déposés sous un hangar. A ce bruit, j'allai vers ma croisée, tout délecté par une certaine émotion secrète que causent d'ordinaire ces scènes tumultueuses. Il faisait nuit, en sorte que je ne vis point les gens, mais j'aperçus au ciel une lueur rougeâtre, sur laquelle les toits et les cheminées des maisons se dessinaient en un noir opaque. Quelques reflets arrivaient jusqu'à la grosse tour de la cathédrale, du sommet de laquelle les cloches en émoi m'envoyaient leurs volées, tantôt en un bruit éclatant, tantôt en un murmure lointain, selon que le batail frappait de mon côté ou du côté de l'horizon. C'est magnifique! me dis-je, et je revins vers la glace pour achever de me faire la barbe.

Elle fut très-longue à faire et très-critique, à cause d'une petite coupure demi cicatrisée qui, située sur l'arête du menton, exigeait les plus

grands ménagemens; d'ailleurs, j'allais voir de temps en temps les progrès de la lueur rougeâtre, qui ne cessait de s'augmenter en étendue et en intensité. Déjà quelques flammèches, s'élevant en gerbe au haut des airs, retombaient gracieusement avec tout l'éclat d'un gigantesque feu d'artifice. Au fait, pensai-je, ce doit être un très-beau spectacle, j'ai fort envie d'y passer avant de me rendre au Casino. Je me hâtai donc d'achever ma toilette, et après avoir bouclé mon manteau et mis mes gants blancs glacés, je sortis, me dirigeant du côté du faubourg. Il n'y avait personne dans les rues, les boutiques étaient fermées; seulement, je croisai deux ou trois équipages qui portaient au Casino quelques personnes de ma connaissance.

J'arrivai bientôt au faubourg. Le mal était affreux, l'effet sublime. Quatre ou cinq toitures embrasées lançaient au ciel des tourbillons de flamme et de fumée, et, au milieu de cette scène lugubre, une clarté de fête illuminait les quais, les ponts, et des milliers d'hommes agissant parmi le désordre et les clameurs. Les habitans des maisons menacées jetaient leurs meubles par les croisées, ou emportaient au travers de la foule leurs effets les plus précieux, jusque dans un temple voisin qu'on leur avait ouvert pour

les y déposer. De longues files d'hommes, de femmes, d'enfans, communiquant avec la rivière, faisaient arriver les seaux jusqu'aux pompes, dont le bruit cadencé dominait les cris de la foule. Au milieu du feu, des hommes armés de haches abattaient des poutres enflammées, tandis que d'autres, du haut des maisons voisines, dirigeaient au centre de l'immense brasier le jet bruyant des pompes.

— Sait-on, demandai-je à un bonhomme très-affairé, sait-on comment le feu a pris? — Allez à la chaîne, me dit-il. — Fort bien; mais répondez-moi, sait-on.... — Votre serviteur, de tout mon cœur.

Cet homme me parut d'une grossièreté singulière, et je me mis à déplorer ce mauvais ton des basses classes, si commun aujourd'hui, qu'un homme bien élevé ose à peine s'adresser aux passans, même en employant les formes les plus polies. Mais une autre voix vint interrompre ces réflexions :

— Hé? l'amateur aux gants blancs, un peu d'aide par ici. On vous fera place...

Je marchai d'un autre côté, vivement blessé de cette insolente et familière apostrophe.

— Ici! ici! Factionnaire? amenez-nous ce joli cœur.

Indigné, je tirai sur la gauche.

— Holà! Ici, le marquis!

Exaspéré, je tirai sur la droite.

— Gredin! si tu ne viens pas travailler, je te vas donner à boire!

Horriblement blessé dans mes sentimens les plus honorables, je me décidai à quitter cette détestable société pour me rendre de ce pas au Casino. On ne passe pas! me dit un factionnaire, en me barrant le chemin avec son fusil.

— Permettez, Monsieur, vous devez comprendre à ma mise, que votre consigne ne s'adresse pas à moi. Je me rends au Casino.

— Au Casino! mille tonnerres! ne voyez-vous pas qu'on manque de bras? à la chaîne! Marche!

— Savez-vous, mon ami, que vous pourriez avoir à vous repentir de votre brutale grossièreté. Je veux bien ne pas vous demander votre nom, mais ôtez-vous de là, à l'instant.

— Je m'appelle Louis Marchand, qui ne vous craint pas, chasseur au cinquième, capitaine Ledru. A la chaîne! canaille. Croyez-vous donc que ces braves gens travaillent là dans l'eau pour leur plaisir?... Casino que vous êtes!... Allez danser, n'est-ce pas? quand ces femmes se morfondent....

Pendant ce débat, les toitures enflammées venaient de s'écrouler avec un fracas terrible que suivit un moment de silence, car l'immense foule, les yeux attachés sur ce spectacle, avait suspendu son travail..... On entendait distinctement le pétillement des flammes, auquel se mêlait le sourd retentissement d'une pompe qui arrivait dans cet instant d'une commune éloignée. Un homme à cheval survint qui cria : Courage! courage! mes amis, on est bientôt maître du feu. Plusieurs personnes l'entourèrent aussitôt, et je l'entendis qui leur disait : Le feu gagne le quartier neuf, il vient de prendre aux foins de la *Balance*. Nous manquons de monde. Trois hommes ont péri!... Puis il reprit le galop, et disparut. A l'ouvrage! cria-t-on de toutes parts; à l'ouvrage! le feu est au quartier neuf! Je fus entraîné par la foule, et je me trouvai bientôt former un anneau de l'immense chaîne.

Je n'eus pas d'abord le temps de me reconnaître. Les seaux se suivaient avec une rapidité continue, et, faute d'habitude ou d'adresse, je donnais à chacun une secousse qui faisait jaillir l'eau contre moi, au grand détriment de ma toilette. J'en étais fort contrarié, car je n'avais point renoncé encore au projet d'aller au Casino.

Je voulus tirer mes gants, mais ils étaient si bien collés à mes mains, que je dus renoncer à cette opération, pour laquelle il m'eût fallu beaucoup plus de temps qu'on ne m'en laissait. Je me trouvais placé sur le quai, tout près de l'endroit où la chaîne aboutissait à la rivière, par des degrés qui descendaient jusque sous l'eau. Là, par un froid intense, des hommes en blouse, dans l'eau jusqu'aux genoux, remplissaient les seaux sans relâche, à la lueur d'une torche; et, dans le cahotement de cette chaîne inclinée sur une rampe rapide, ils recevaient sur leurs épaules une partie de l'eau qu'ils tendaient aux hommes placés au-dessus d'eux. Autour de moi, des femmes de tout âge, mais non de toute condition, formaient le plus grand nombre, et des manœuvres, des ouvriers, quelques messieurs remplissaient le reste des chaînons. Quoique placés assez loin de l'incendie, le vent, portant de notre côté, nous amenait une pluie de feu qui ajoutait encore à l'impression de cette scène sinistre.

Il y a quelques instans encore que, insulté, indigné, je ne songeais qu'à aller réparer dans les salles du Casino les outrages faits à ma dignité, mais introduit presque forcément au milieu de cette nouvelle scène, mes pensées avaient

pris un autre cours, et malgré le froid, l'eau et la contrariété, je passais peu à peu sous l'empire d'émotions entraînantes et vives, dont le charme énergique m'était inconnu. Une sorte de fraternité fondée sur le commun besoin qu'on a les uns des autres, l'entrain du travail, la conscience d'être utile faisaient régner autour de moi une gaîté cordiale, qui se manifestait par des saillies sans grossièreté, par des procédés remplis d'un généreux dévouement.—Allons, bonne femme, donnez-moi votre place, passez aux seaux vides. —Laissez-faire, l'ami, je suis blanchisseuse: les bras dans l'eau, c'est mon métier... — Hé! les gants blancs! Ce n'était pas à ce bal-ci que vous alliez! Voulez-vous changer de place?—Bien obligé, brave homme, je commence seulement. — Courage! amis, ça assouplit les bras. Pardieu! blanchisseuse, nos chemises se lavent sans vous : mon jabot est en lessive. C'est égal. En avant! une, deux! droite, gauche!— Survient un homme : Veux-tu boire, toi? me dit-il.—Je veux bien, l'ami, mais après ceux-ci, après cette bonne femme qui travaille depuis plus longtemps que moi. — Non, non, buvez, buvez, pas de façons; et je bois le meilleur verre de vin que j'aie bu de ma vie.

En même temps que je me laissais gagner à

ces émotions expansives, je me sentais peu à peu pénétrer de respect pour ces hommes en blouse, dont la torche me permettait de voir l'infatigable et rude travail. Pour eux, le zèle seul, l'abnégation d'eux-mêmes, le dévouement simple mais grand du manœuvre qui estime lui-même à bas prix ses indispensables services, étaient les seuls mobiles de leur activité désintéressée. Ils ne pouvaient ni causer, ni participer à la gaîté qui régnait dans nos rangs; ils n'avaient pas pour récréation la vue de l'incendie, ni pour récompense les regards de la foule. Aujourd'hui, pensais-je, dans l'ombre de la nuit, ces braves font le plus pénible de l'œuvre; demain, à la clarté du jour, ils rentreront ignorés dans les rangs obscurs de leurs camarades... et un saint respect, une admiration enthousiaste, une vénération pleine et reconnaissante saisissant mon cœur avec force, je me serais mis à leurs genoux : j'étais honoré de leur servir d'aide, plus que je ne le fus jamais du sourire des grands, de l'accueil flatteur des puissans. En ce moment, les voitures que j'avais rencontrées le même soir allant au Casino, se présentaient à mon imagination pour essuyer mes plus fiers dédains, et pour me faire jouir moi-même avec transport de ce que mon égoïsme

ne m'avait pas, comme à eux, fait préférer la fade société des oisifs à l'émouvante confraternité des blanchisseuses et des manœuvres.

Vous le voyez, lecteur, j'avais bien changé de rôle. Je n'étais plus l'homme blasé, ennuyé, que vous connaissez ; je n'étais plus le monsieur venant assister à l'incendie comme à un curieux spectacle. Je n'étais plus l'oisif insulté par les travailleurs, mais, bien au contraire, par une transformation assez plaisante pour vous qui venez de lire mon histoire, j'étais devenu le plus acharné contre les passans que je voyais de ma place errer sans se mettre à l'œuvre. — Hé! l'amateur? leur criais-je, ici! Il y a place, entrez en ligne, Messieurs. Indignes gens! Voyez donc ces hommes dans l'eau depuis six heures de temps, et puis restez là les bras croisés! Allons, factionnaire! de la crosse contre ces fainéans! Bonne dame, n'est-ce pas une honte? Et vous, Mademoiselle, je vous en conjure, retirez-vous: le froid vous saisit, vous êtes trop jeune pour cette besogne.

La jeune enfant à qui je m'adressais ainsi se trouvait placée en face de moi. Je ne l'avais pas d'abord remarquée au milieu du désordre et de l'obscurité, mais, depuis que la lueur croissante de l'incendie avait permis de distinguer les vi-

sages, ses traits, sa jeunesse, et la blancheur délicate de ses mains avaient peu à peu attiré mon attention, aussi bien que la douce commisération que je voyais briller dans son regard, toutes les fois qu'elle le tournait du côté des flammes. Insensiblement toutes les impressions que je viens de décrire s'étaient confondues avec le sentiment que j'éprouvais à voir cette fille belle et d'un si jeune âge, venant ajouter à l'œuvre robuste de la foule, l'effort de ses débiles bras. Une tendre pitié m'émouvait pour elle, et bien que ce fût ce sentiment qui me portait à lui conseiller de se retirer, je sentais déjà que son absence m'aurait enlevé à une douce ivresse, et qu'elle eût désenchanté pour moi toute cette scène où j'avais rencontré inopinément de si vives émotions.

Elle ne répondit à mes paroles que quelques mots, d'après lesquels je compris qu'elle attendait sa mère pour se retirer, et qu'un embarras bien naturel la forçait à rester, plutôt que de se retirer seule, ou à la merci de quelqu'un des hommes qui étaient autour d'elle. Cependant elle paraissait de plus en plus transie, et déjà ses voisins s'apercevaient que ses mains affaiblies ne pouvaient plus suffire à l'activité de la chaîne. L'un d'eux, le même homme qui m'avait interpellé en m'appelant les *gants blancs*, lui dit :

Pauvre petite, laissez-nous faire. Allez vous réchauffer chez vous. Voulez-vous que je vous y conduise? Qui prend ma place? — Prenez la mienne, m'écriai-je, je l'emmènerai. — Avec plaisir, Monsieur les gants blancs. Bon voyage! et à nous les affaires. Attention les troupiers! Un temps, deux mouvemens! Depuis qu'il en boit, le drôle devrait n'avoir plus soif. Bravo! mère Babi; à vous la croix d'honneur. Si le diable crève, c'est vous qui l'aurez gonflé. Une prise, et en route!

Pendant que les éclats de rire accompagnaient les gais propos de ce brave homme, j'avais saisi la main glacée de la jeune enfant, et je m'éloignais de la chaîne vers les rues obscures, où ne pénétrait plus la lueur de l'incendie. J'étais si rempli d'un trouble délicieux, en me voyant devenu le seul protecteur de cette aimable fille, que j'oubliais entièrement de m'enquérir auprès d'elle du lieu de sa demeure, où pourtant je voulais la conduire. Pour elle, elle marchait précipitamment; puis, ralentissant peu à peu le pas, elle finit par s'arrêter comme oppressée. Je ne sus point distinguer si c'était l'effet de l'émotion, ou d'un malaise causé par le froid; mais l'ayant soutenue de l'un de mes bras, je détachai de l'autre mon manteau dont je la couvris, tout

ému du plaisir de le voir servir à un si charmant emploi. Quelques instans après, ayant fait un effort : « Monsieur, me dit-elle d'une voix jeune et timide dont le son charma mon oreille, puisque je ne rencontre pas ma mère, permettez que je me retire seule... — Je ne puis, lui dis-je, vous accorder cette demande, quelque envie que j'aie de ne pas vous déplaire. Vous êtes souffrante, je ne vous quitterai pas que vous ne soyez chez vous, et entourée des soins que vous méritez. Jusque-là, daignez vous confier à moi ; votre jeunesse m'inspire autant de respect que d'intérêt...

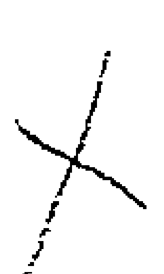
Elle ne répondit rien, et nous continuâmes à marcher. Je sentais son bras trembler sur le mien, et le trouble de la pudeur agiter sa démarche. Lorsque nous fûmes arrivés auprès d'une certaine allée, elle retira son bras : « C'est ici, dit-elle ; il me reste, Monsieur, à vous remercier... — Mais trouverez-vous votre mère, quelqu'un? — Ma mère ne peut tarder à venir ; je vous remercie, Monsieur. — Alors, permettez que je m'en assure, car, pour le moment, je ne crois pas qu'il y ait personne chez vous, et dans tout le voisinage je n'aperçois pas une seule lumière. Veuillez me précéder. Il y a plus d'honnêteté à ce que je vous remette aux mains de

madame votre mère, qu'à ce qu'elle sache qu'un inconnu vous a reconduite. Pendant que je parlais ainsi, la timide enfant, à la vue d'une personne qui passait, était entrée dans l'allée où je la suivis. Je n'osai plus, dans cet endroit obscur, lui offrir mon bras, ni l'intimider de mon approche; néanmoins, comme au contour de l'escalier, je vins à manquer la marche, elle me tendit sa main par un geste involontaire, et en la saisissant, j'éprouvai ce vif enivrement qui est comme les prémices du véritable amour, mais que je n'avais pas rencontré encore au milieu des sentimens factices et des convenances du grand monde.

Quand nous fûmes parvenus au troisième étage, la jeune fille ouvrit une porte. Je crus m'apercevoir qu'elle versait quelques larmes : « Avez-vous quelque chagrin? lui dis-je. — Non, Monsieur.... mais.... je ne sais comment vous engager à vous retirer.... Il me semble que vous ne devez pas entrer ici à cette heure.... — Je n'entrerai pas, lui dis-je, si je vous chagrine si fort; mais j'attendrai ici, jusqu'à ce que votre mère soit de retour. Entrez, allumez une lumière, reposez-vous et ne m'enviez pas, en souffrant que je reste ici sur le seuil, le bonheur de croire que je veille sur vous jusqu'à ce qu'un

autre me relève. » Alors elle entra en déposant le manteau auprès de moi, et peu d'instans après une lumière parut qui éclaira un modeste réduit : espèce de cuisine propre et bien arrangée, où quelques meubles élégans contrastaient avec les ustensiles de ménage qui brillaient sur les tablettes.

Dans ce moment, je ne pouvais pas voir les traits de la jeune fille, mais son ombre, répétée sur les rideaux qui cachaient au fond de la chambre une alcôve retirée, me laissait deviner une taille charmante et les grâces d'un maintien à la fois noble et tout embelli de jeunesse. Au mouvement de l'ombre, je jugeai qu'elle était occupée à réparer le désordre de ses cheveux, dont je voyais ondoyer les boucles flottantes autour d'un cou dont la lueur de l'incendie m'avait déjà révélé l'élégante beauté. Tout imparfait que fût ce spectacle, il me paraissait enchanteur, et de momens en momens mon cœur se livrait avec plus d'abandon à l'entraînante douceur d'un sentiment plein de charme et de vivacité.



Cependant les instans s'écoulaient dans un absolu silence. L'ombre seule m'apprenait quelque chose de celle dont la vue était encore refusée à mes yeux, impatiens de la contempler. Je vis qu'elle s'était assise, la tête appuyée sur sa

main ; mais un vacillement, que j'attribuai d'abord à la flamme tremblante de la lumière, me causait des illusions qui commençaient à me donner quelque inquiétude. Je regardais avec anxiété la figure qui semblait se pencher pour se relever avec effort, je croyais entendre quelques soupirs étouffés ; à la fin, ne pouvant maîtriser mon trouble, j'entrai précipitamment, et je vis la jeune fille qui, pâle et les yeux éteints, succombait sous le poids de la fatigue, du malaise et du trouble. En un clin d'œil elle fut sur mes bras, et je la transportai sur le lit que cachaient les rideaux de l'alcôve. Là, je m'empressai de la couvrir de mon manteau, puis, cherchant parmi les ustensiles épars dans la cuisine, je trouvai bientôt du vinaigre, avec lequel j'humectai doucement son front et ses tempes.

Je ne tardai pas à être inquiet de l'état de cette jeune fille, et embarrassé de ma situation ; non point qu'elle ne me parût plus charmante qu'aucune de celles où j'ai pu me trouver dans ma vie, mais parce que réellement elle pouvait compromettre et affliger justement celle qui m'était déjà si chère. A mesure que mes soins lui procuraient quelque soulagement, sa jolie main faisait quelques signes qui trahissaient les touchantes alarmes de sa pudeur. Alors je m'é-

loignais du lit, appelant de tous mes vœux le retour de la mère, qui seule pouvait apporter un remède efficace aux angoisses de la jeune malade. Plusieurs fois je crus entendre, vers le seuil, quelque bruit qui m'annonçait son approche; mais trompé dans mon attente, je rentrais bientôt dans mes perplexités.

Après quelques instans de silence, ayant écarté doucement le rideau, je reconnus que la jeune fille s'était endormie paisiblement. Par un scrupule, dont je compris la cause, elle avait écarté le manteau de dessus elle, et s'était enveloppée de la couverture. Je ne pus résister au désir de contempler ses traits, en sorte qu'ayant approché la lumière, mes yeux purent se repaître du spectacle de sa beauté, que rehaussaient un air de grâce négligée et le doux éclat d'une pâleur touchante. Quelques cheveux épars voilaient à demi son front virginal, tandis que son cou délicat reposait sur les tresses en désordre de sa longue chevelure. Jamais, dans une situation plus enivrante, de plus rares attraits n'avaient séduit ma vue, ni plongé mon cœur dans le délire de plus vifs transports. Néanmoins, j'eusse plutôt percé mon sein d'un fer, qu'osé flétrir par un seul baiser les roses intactes de ce modeste visage. Seulement, je m'étais baissé pour pouvoir

respirer cette haleine dont la douce atteinte suffisait à embaumer mon cœur et mon imagination des plus purs parfums de l'amour...

— C'est infâme! Que faites-vous là? Qui êtes-vous?

Je me retournai rouge et tremblant comme un coupable... «Madame, balbutiai-je, je ne fais rien de mal... Vous l'apprendrez vous-même de votre enfant, lorsque ce sommeil qui a suivi son malaise, l'aura soulagée...

— Quel malaise? dit-elle en baissant la voix. Qu'avez-vous à faire ici? Je ne suis pas sa mère...

— Si vous n'êtes pas sa mère, quel droit avez-vous de vous courroucer ainsi, à propos des soins que je donne à une enfant que le hasard a remise à ma garde?...

— A votre garde! Bien gardée, ma foi!!.... Indigne que vous êtes!.... Est-ce qu'on s'introduit ainsi dans une maison honnête?... Sortez!.

— Vous me paraissez, Madame, emportée par de bien vils soupçons. Et au lieu de me retirer, comme c'était mon intention de le faire dès que je pourrais remettre à des mains sûres ce précieux dépôt, vos propos et votre air tendraient plutôt à me retenir dans ce lieu...

— C'est notre voisine, Monsieur, dit alors la jeune fille d'une voix tremblante; elle ignore

vos bontés... Veuillez la laisser auprès de moi, et recevoir les remercîmens que je vous dois...

— Je le ferai, puisque vous m'en priez.... mais puis-je encore vous être utile en cherchant à retrouver madame votre mère, ou à lui porter de vos nouvelles?...

— On la trouvera sans vous, reprit brutalement la voisine; passez seulement votre chemin.

Sans répondre à cette femme, je pris congé de l'aimable enfant, en lui exprimant le vœu que je formais de la voir se rétablir promptement, et l'intention où j'étais de venir m'informer d'elle auprès de sa mère. Après quoi, je sortis, sans songer à mon manteau resté sur le pied du lit.

J'étais indigné contre cette voisine, et vivement blessé d'avoir été surpris dans l'unique moment où une curiosité bien naturelle m'avait porté à m'approcher du lit; mais il me semblait, au regret avec lequel je m'éloignais de ce réduit, comme si j'y eusse laissé mon cœur. A mesure que je cheminais, ce passé, encore si voisin, prenait peu à peu la teinte d'un songe lointain que je tâchais de ressaisir, et pendant que je le disputais ainsi à l'empire des impressions nouvelles, je m'égarais dans les rues sans plus songer à ma demeure, à l'incendie, ni à l'heure avancée. Seulement, la vue d'un passant me

faisait battre le cœur; dans chacun je m'attendais à voir, je croyais reconnaître la mère de ma protégée, et j'entourais déjà de respect et d'amour cet être inconnu qui avait donné le jour à mon amie. Mon amie! ainsi la nommais-je déjà dans mon cœur, dans ce secret sanctuaire, où nulle entrave ne gêne la tendresse du langage, où l'amour seul dicte les mots, et prête à chacun sa douceur, ses charmes et son prestige.

Après avoir ainsi erré pendant longtemps, je me trouvai dans le voisinage du faubourg. Alors seulement, je vins à songer à l'incendie, et les événemens de la soirée se retracèrent à mon esprit, mais comme des impressions presque effacées, au milieu desquelles je retrouvais sans cesse l'image de la jeune fille, ses mains blanches sur les seaux, son beau regard réfléchissant l'éclat des flammes. Reprenant un à un mes souvenirs, je l'accompagnais de nouveau, je la couvrais de mon manteau, je saisissais sa main dans l'obscurité; mais surtout je sentais avec émotion sur mes bras l'empreinte de son jeune corps, et je retrouvais avec délices ce moment où, chargé de ce doux faix, je l'avais transportée sur son lit, dans la solitude de sa demeure. Pendant que ces pensées me ravissaient, je passais presque sans curiosité devant les lieux que naguère dé-

vorait la flamme. L'incendie, maîtrisé à la fin par les efforts de la foule, exhalait en tourbillons d'une noire fumée ses dernières fureurs. Des solives charbonnées, des monceaux de ruines et de décombres gisaient entassés sur ce vaste espace, occupé quelques heures auparavant par des maisons populeuses, par des familles paisibles, maintenant errantes et désolées. Autour, veillaient quelques hommes du guet, et une pompe promenait son jet solitaire sur les points où les rafales d'un vent glacé ranimaient des feux mourans et mal éteints. Quittant ce théâtre de désolation, je me perdis dans le silence et l'obscurité des rues, et quelques instans après j'étais dans ma demeure.

CHAPITRE III.

Il était deux heures de la nuit lorsque je rentrai chez moi, le soir de l'incendie. Encore tout rempli des impressions de la soirée et de l'image de ma jeune protégée, j'étais en proie à une secrète agitation qui m'ôtait toute envie de dormir; aussi, après avoir ranimé mon feu dont les tisons fumaient encore, je m'établis à rêver. C'était, cette fois, volontairement, par goût, sur un sujet qui me touchait au cœur, au lieu que d'ordinaire je rêvais forcément, par fainéantise et sur rien du tout.

Mais il est singulier comme les moindres objets qui nous entourent entrent en part dans la direction que prennent nos pensées. Tout en rêvant, j'avais devant les yeux mes instrumens de barbe que j'avais laissés épars sur ma cheminée, et parmi eux le savon perfectionné qui répandait encore un subtil parfum de rose. Ce

parfum, que je n'avais point cherché, portait insensiblement à mes organes comme des émanations aristocratiques, qui faisaient peu à peu rebrousser ma pensée jusqu'au moment où je m'étais trouvé à cette même place, m'apprêtant à aller promener ma personne dans les salles du Casino, sous les regards de femmes brillamment parées, et au milieu de l'élégance du monde fashionable.

Je chassai bien vite ces scènes de luxe et de grandeur, pour retourner dans l'humble demeure de ma jeune amie, mais j'avoue que je n'y rentrai déjà plus avec le même charme qu'auparavant. La simplicité des meubles me paraissait nue, les ustensiles de cuisine blessaient mes regards, et le ton commun de la voisine résonnait à mon oreille de la façon la plus ingrate. J'avais besoin, pour contrebalancer l'effet désastreux que faisaient ces choses sur mes amoureuses rêveries, de tenir mon imagination constamment occupée de la jeune enfant, dont le port, les traits, la voix et même le costume ne m'avaient rien offert que de noble et de gracieux. C'est en me maintenant ainsi toujours sur le même objet, que je parvins à m'endormir avec des affections encore intactes. Dérangé bientôt par le retour de Jaques, je profitai d'un

intervalle de demi-réveil pour me déshabiller et me mettre au lit.

Il est à croire que j'étais très-fatigué, car je ne fis qu'un somme jusqu'à deux heures après midi. Au moment où j'ouvris les yeux, la lumière du jour me frappa très-désagréablement, en venant contraster avec l'univers nocturne au milieu duquel mon imagination s'était endormie la veille. Je commençai donc par regretter la nuit, et surtout l'incendie, que, selon toute probabilité, je ne pouvais espérer de voir se renouveler le soir suivant, ni les autres. J'en éprouvai un grand vide et beaucoup de découragement.

Mais j'avais du moins une démarche intéressante en perspective pour ma journée : je devais retourner chez ma jeune amie. C'était beaucoup, et je m'efforçais de m'en réjouir. Toutefois, je crus reconnaître que dix heures de profond sommeil, et surtout le retour de la lumière du jour, avaient un peu effacé sa charmante image et dépouillé ses attraits de quelque prestige. Je craignais de la retrouver bien portante, enhardie par l'appui de sa mère, occupée peut-être à quelque soin de ménage. Je considérais qu'une foule de circonstances fortuites, qui ne pouvaient plus se reproduire, avaient contribué à lui donner pour quelques

momens à mes yeux un charme accidentel pour lequel je m'étais passionné, comme s'il eût pu être durable. Enfin, réfléchissant à certaines idées romanesques tendant au mariage, qui m'avaient paru naturelles peu d'heures auparavant, je ne pouvais m'empêcher de les trouver parfaitement extravagantes, et cela, au grand détriment de ma passion naissante qui perdait ainsi l'avantage d'un dénouement possible.

C'est ainsi que je redevenais peu à peu l'homme de la veille. Cette flamme passagère, qui avait un instant brillé dans mon cœur, pâlissait par degrés, et déjà l'ennui, plus pâle encore, renaissait à côté. Toutefois, et c'est ainsi que tout se fane à l'expérience, je ne pouvais redevenir exactement le même. Chaque émotion, une fois éprouvée, laisse son vide dans le cœur, et n'y peut plus renaître. A une seconde aventure pareille, je n'eusse plus retrouvé la même pureté d'impressions, ce charme vif de ce qui est nouveau, inopiné; et le sentiment que j'avais prodigué sans fruit quelques-uns de ces précieux trésors m'était trop peu étranger, pour que je ne trouvasse pas quelque lie au fond de cette coupe à laquelle je venais de m'enivrer.

Tel est l'état où je me trouvai au bout d'une ou deux heures d'ennuyeux loisir. Tout m'était

redevenu indifférent : j'avais oublié mon polype; mes habitudes mêmes, qui d'ordinaire me servaient à combler le vide des journées, avaient perdu leur empire, et je restais immobile auprès de mon feu, sans plaisir à y demeurer et sans envie de le quitter. Une carte, fixée au coin de ma glace, me priait à passer la soirée chez madame de Luze ; je la considérais avec dédain, avec dégoût ; je me révoltais contre ses avances intempestives, et finissant par y voir madame de Luze elle-même, qui me faisait le plus flatteur accueil au profit de sa jeune cousine (c'est l'épouse que me destine mon parrain), je me surprenais à lui refuser mon salut, à lui tourner le dos, à ne l'écouter pas, et à jouir, du même coup, de la figure déconfite de mon parrain. Non! leur disais-je à tous, non. Hier encore je pouvais trouver quelque amusement à vos prévenances ; aujourd'hui, plus. Une enfant pauvre, simple, obscure, passerait encore avant vous, si je me sentais quelque force pour aimer, le moindre désir de quitter cette place, d'où je bâille à vos avances, et m'ennuie de votre accueil. Et pour mieux le leur prouver, je jetai la carte au feu.

— Jaques ?

— Monsieur a-t-il appelé ?

— Allume la lampe, et souviens-toi que je ne veux recevoir personne.

— C'est qu'il y a monsieur votre parrain qui a fait dire comme ça, qu'il viendra vous prendre pour aller chez madame de Luze.

— Eh bien, n'allume pas la lampe, car je vais sortir.

— Alors faudra-t-il?....

— Rien.

— C'est qu'il viendra.

— Tais-toi.

— Et alors....

— Jaques, tu es le plus insupportable domestique que je connaisse.....

— C'est que ça n'est pas gai, ce que Monsieur dit là.

— Je crois vraiment que tu n'en conviens pas.

— Si, Monsieur! mais.....

— Ne réplique rien. Va-t-en, laisse-moi, disparais.

Je m'occupai aussitôt de mettre mes bottes pour sortir, afin d'échapper à mon parrain, dont l'importunité provoquait en moi les plus violens mouvemens d'humeur. Non, disais-je, tant que cet homme voudra faire mon bonheur, je n'aurai pas un instant d'heureux! Quel rude esclavage! et qu'un héritage est dur à gagner! Il me plairait

de rester tranquille chez moi; eh bien, non; il faut que je m'en chasse moi-même! Ici, mon tirant de bottes cassa; je ne manquai pas de m'en prendre à mon parrain, que j'envoyai à tous les mille diables d'enfer.....

— Monsieur!

— Recouds ce tirant. Vite.

— C'est que,..... monsieur votre parrain est là!

— Imbécille! J'étais sûr que tu me le pousserais dessus. Eh bien, moi, je n'y suis pas. Entends-tu?

Jaques sortit épouvanté, et sans oser prendre de mes mains la botte, dont le tournoiement menaçant accompagnait l'emportement de mes gestes et la fureur de mes yeux. Il était à peine sorti, que mon parrain entrait, radieux, et tout plein de la plus désolante bonne humeur. — En route! en route! Edouard. Eh bien? tu n'es pas prêt! Dépêche-toi, pendant que je me chauffe les pieds.

C'est toujours une chose déplaisante que cette familiarité amicale qui se campe chez vous, occupe votre foyer, s'étale dans votre fauteuil, et croit ne faire qu'user des droits de l'amitié, en violant l'abri du domicile et la liberté du chez soi. Cette manière était éminemment celle de

mon parrain, et cela seul contribuait d'ordinaire à refroidir mon accueil; mais cette fois, contrarié au plus haut degré, je rongeais mon frein, fort tenté de lui répondre avec une franche brusquerie. Toutefois, habitué à me contraindre devant son héritage, j'aimai mieux faire effort pour louvoyer. — Je crois, lui dis-je fort gracieusement, je crois, cher parrain, que je vous laisserai aller seul, si vous me permettez.....

— Je ne te permets pas ! Ce soir moins que jamais. C'est ce soir que nous bouclons l'affaire. Sois seulement bien mis, gracieux, moyennement aimable, et tout est dit. Mais un peu vite, j'ai promis que nous irions de bonne heure.

Blessé au vif de voir qu'on eût ainsi disposé de moi, et que l'on prétendît m'imposer l'obligation d'être aimable, dans un moment où j'avais si peu l'envie de l'être, je risquai un refus plus positif : — Je crois, mon parrain, que je ne veux pas vous accompagner.

Mon parrain se retourna pour me regarder en face. Toutes ses idées sur la docilité d'un héritier étaient bouleversées par ce ton de résistance, et, dans cette situation inattendue, il ne savait trop que dire.

Après m'avoir regardé : — Voyons! explique-toi, me dit-il brusquement.

— Cher parrain, c'est que j'ai réfléchi.....

— Ah ! ce n'est que cela? Eh bien, suis mon conseil, ne réfléchis plus ; ou bien tu ne te marieras jamais. C'est pour avoir réfléchi, que moi je me trouve garçon à l'heure qu'il est, et pour le reste de mes jours. Si tu en fais autant, ma fortune et la tienne passent à des tiers, et le nom s'éteint. Ne réfléchis plus ; c'est d'ailleurs inutile. Là où les convenances se trouvent, rang, richesse, personne belle et aimable, réfléchir est insensé. Il faut agir et terminer. Habille-toi et partons.....

— Impossible, mon cher parrain. Je veux bien ne plus réfléchir, mais, tout au moins, pour que je me marie, il faut que j'en aie le désir.....

— Ah parbleu ! es-tu décidé à ne pas te marier? Alors dis-le ; voyons, parle.....

En disant ces mots, mon parrain avait pris un ton significatif, et semblait me présenter son héritage à prendre ou à laisser. C'est cette terrible alternative que je voulais éluder, sans trop savoir comment y parvenir. Heureusement, je vins à songer à mes idées extravagantes de la veille, et les prenant pour prétexte : — Et si, lui dis-je avec un demi sourire, si mon cœur s'était déjà porté d'un autre côté?....

— Prétexte ! dit-il. J'aime mieux que tu dises

franchement : Je ne veux pas me marier. Alors, je saurai à quoi m'en tenir.

— Et si vous vous trompiez, cher parrain, et que je fusse réellement amoureux, me conseilleriez-vous d'épouser votre demoiselle quand j'aurais donné mon cœur à une autre?

— C'est selon. Qui aimes-tu?

— J'aime une jeune personne charmante.

— Est-elle riche?

— Il n'y a pas d'apparence.

— Son nom?

— Je l'ignore.

— Voilà qui est fort! Que diable est-ce que tout cela signifie?

—Cela signifie que, tout obscure et pauvre que soit cette jeune fille, elle m'est cependant assez chère pour que, si je songeais à me marier à présent, ce qui n'est point, je fusse plus porté pour elle que pour toute autre.

— Ah! ah! pauvre, obscure et belle! C'est, je vois, une niaiserie dans les règles.

— Niaiserie? Parbleu non, mon parrain, je vous l'assure!

— Ne plaisantons pas!

— Croyez que je n'en ai nulle envie.

— Hé! laisse donc tranquille. Placé comme tu l'es, riche, de bonne famille, aller songer à une

créature sans nom et sans fortune..... On peut avoir, avec de telles personnes, une liaison, mais on ne les épouse pas.

Ce propos de mon parrain, qui me semblait outrager la jeune fille dont la timide pudeur m'avait surtout ému, me mit hors de moi. En même temps qu'il réveillait dans mon cœur ces vifs sentimens qui l'avaient fait battre la veille, il y faisait naître le mépris pour un vieillard qui, ne trouvant d'estime et de louange que pour la richesse et le rang, semblait méconnaître les charmes sacrés de l'innocence, et comme m'inviter à les profaner sans remords. — Mon parrain, lui dis-je avec feu, vous outragez une jeune fille aimable et vertueuse..... une enfant plus pure que vous ne pouvez le croire, plus digne de respect que celles que vous proposez à mon choix, et mille fois plutôt je l'épouserais que je n'irais la flétrir!....

— Eh bien ! ne la flétris pas ; mais épouse l'autre.

— Pourquoi, si je n'ai pas d'affection pour elle, si mes penchans me portent ailleurs? Vous alléguez mon rang, je m'y ennuie; ma richesse... elle devrait, ce me semble, servir à me rendre plus libre qu'un autre dans le choix d'une épouse. Quoi donc? si j'avais rencontré dans

cette personne sans fortune et sans nom, dans cette fille dédaignée, dans cette créature enfin, la beauté, la vertu, et mille qualités aussi dignes de mon respect que de mon amour.... qui m'empêcherait de suivre un penchant honnête? .:... qui pourrait blâmer que j'eusse le désir de partager ma richesse avec son dénuement, d'appuyer sa faiblesse sur ma force, de lui donner un nom si elle n'en a point, et de trouver dans ces nobles et généreux motifs un bonheur plus vrai, plus pur et plus mérité, que celui que je puis attendre de l'accord de quelques convenances vaines et factices?... Ah! mon parrain, je voudrais en avoir la force; je voudrais n'être pas déjà énervé, corrompu par les maximes du monde où je vis, enchaîné par mille liens qui me gênent et m'entravent sans me donner le bonheur, et je saurais le trouver enfin, auprès de cette modeste compagne, objet de vos dédains et de vos outrages!

— Tu prêches à merveille, mais comme un sot. Ces idées-là, on en est revenu. C'est bien dans les romans; dans la vie, c'est niaiserie. Si jamais tu faisais pareille sottise, souviens-toi que tu partageras ton bien, mais non pas le mien. Je ne l'ai pas gardé, augmenté, bonifié, pour le faire tomber aux mains d'une grisette, pour

l'employer justement à faire décheoir une famille, et le dissiper à soutenir les gens de bas étage que tu nous auras donnés pour parens.

Ces paroles n'étaient pas propres à me ramener; je pris mon parti aussitôt : — Pour l'heure, mon parrain, je ne songe pas à me marier, mais j'aspire à le pouvoir faire librement, quand et comment il me conviendra, fût-ce avec cette jeune personne que vous méprisez sans la connaître. Il est trop juste, dans ce cas, que je me défasse de toute prétention à votre héritage. Reprenez-le, et rendez-moi le droit de disposer de moi. Que ce soit sans nous en vouloir mutuellement. Pour vous, croyez-m'en, je vous en conjure, vous ne m'en serez que plus cher quand je ne verrai plus en vous l'arbitre intéressé de ma destinée; quand je ne serai plus fatigué de ployer, par ménagement, à vos vues qui ne sont pas les miennes; en un mot, quand je ne serai plus que votre neveu qui vous aime, et non plus votre héritier qui vous craint et vous résiste.

Pendant que je parlais ainsi, le visage de mon parrain trahissait un dépit rempli de violence et d'amertume. Ses plans renversés, ses volontés méprisées, ses bienfaits dédaignés, tout contribuait à le jeter dans un état d'emportement et de

trouble, qui le faisait pâlir et rougir tour à tour :

— Ah ! ah ! c'est là ce que tu voulais amener ? dit-il enfin en éclatant; ma bonté te lassait ? mon joug t'était à charge ? Tu voulais, en toute bonne amitié, envoyer promener mes conseils, mes soins, mes bienfaits ! Suffit. J'entends. Mais, Monsieur, passez-vous de mon amitié comme de mon bien ; ni l'un ni l'autre ne vous appartiennent plus, et ne m'embarrasseront pas. Je vous salue.

Il sortit, et après l'avoir reconduit quelques pas, je revins dans ma chambre.

CHAPITRE IV.

Lecteur, dormez-vous? Que vous semble de ma conduite? Est-ce à mon parrain, est-ce à moi que vous donnez raison? Je vais vous le dire.

J'entends que je pourrais vous le dire, si vous m'appreniez votre condition, votre âge, si vous êtes femme ou homme, garçon ou demoiselle.

Il me suffirait pourtant de savoir que vous êtes jeune, pour que je m'imaginasse que vous êtes de mon parti; non point que je le croie celui de la prudence, ni même de la sagesse, mais bien, je l'avoue, celui de l'imprudente honnêteté, celui de la générosité inconsidérée, celui que l'on ne prend pas quand les années ont apporté plus de calcul dans l'esprit et moins de sève dans le cœur. Jeune ami, ou amie, si je me trompe, laissez-moi mon erreur, elle m'est chère; si j'ai deviné juste, que je ne vous ôte pas la vôtre! Assez tôt vous deviendrez prudent; assez tôt

vous apprendrez la sagesse; assez tôt vos passions attiédies, cessant de prêter leur feu à vos sentimens honnêtes, laisseront le champ libre aux graves leçons de la raison, des intérêts et des préjugés.

Que si vous êtes vieux, assez malheureux pour n'être plus que sage, mais riche encore des débris d'un cœur qui fut chaud et généreux, je suis sûr qu'en me taxant à regret d'imprudence, vous me tendez néanmoins votre main défaillante; votre sourire m'accueille; en dépit de votre sagesse, votre air m'approuve, et votre estime me récompense. Bon vieillard, je vous connais, je sais que vous lirez ce récit... blâmez sans crainte, je lis dans vos traits vénérables plus de regrets que de reproches, plus d'appui que de blâme.

Mais, si aux glaces de l'âge vous avez laissé s'unir l'égoïsme de caractère ou de condition, celui de l'avarice ou des préjugés; si de tout temps vous sûtes calculer le présent pour l'avenir; si vous sûtes toujours préférer la sûreté du bien-être, aux hasards de l'imprudence généreuse; si jamais la chaleur des passions ne sut rompre l'enveloppe de votre vanité.... homme sage! alors vous êtes pour mon parrain, alors vous blâmerez celui qui renonce à un héritage,

vous le blâmerez plus encore, si, épris des charmes d'une enfant qui n'est que belle et pure, il méconnaît son rang et aspire à décheoir.

Pour moi, je ne sentis d'abord que le plaisir d'avoir secoué le joug, et je rentrai dans ma chambre le cœur content et plein de vie. Je l'avoue, en songeant aux sentimens qui m'avaient inspiré mes réponses, quelque orgueil se mêlait à ce contentement, et, bien que je n'eusse encore formé aucun projet sur la jeune fille dont j'avais pris la défense, je m'applaudissais d'avoir eu le courage de parler et d'agir avec autant de chaleur que je l'eusse pu faire par ce motif intéressé. Mais d'autres sentimens encore m'agitaient: j'avais rompu ma chaîne, mon sort m'appartenait en propre, j'étais libre, et la liberté ne se recouvre pas sans ivresse. Ma petite fortune, que j'avais toujours envisagée comme la source d'un bien-être provisoire, prit tout à coup de la valeur à mes yeux; elle devint un bien réel et présent, et dès ce moment me fut précieuse et chère. Je pouvais du moins en disposer à ma fantaisie, la partager avec qui bon me semblerait; j'avais de l'intérêt à l'accroître, et, au lieu de cette torpeur dans laquelle j'avais été élevé, quelques lueurs d'ambition me faisaient considérer sans répugnance l'activité des projets

et la nécessité du travail. Par un effet machinal, que provoquait en moi l'instinct de la propriété réveillé par ces idées, je rangeais les pincettes à leur place, je mettais en ordre mes instrumens de barbe, et jetant un regard ami autour de ma chambre, je trouvais à chaque objet, à chaque meuble, un prix tout nouveau. Bientôt, l'amour du chez soi me faisant sentir ses premières atteintes, je voyais d'un autre œil mon domestique Jaques, je pensais à le former, à me l'attacher; et, considérant pour la première fois sous leur vrai jour toutes les ressources de ma condition, je songeais à créer au plus tôt autour de moi, ce bonheur que j'avais toujours entrevu comme lointain et dépendant de la mort d'un oncle. Au milieu de ces idées nouvelles, le désir des affections domestiques ramenait de temps en temps ma pensée vers une compagne qui animerait la solitude de ma demeure, et alors je retrouvais devant mes yeux l'image de ma jeune amie de la veille. Enfin, comme les plus heureux effets ont souvent de risibles causes, ce qui m'enchantait le plus, dans ma situation nouvelle, c'était de n'aller point ce soir au thé de madame de Luze.

Je passais de là à des réflexions très-philosophiques, selon l'habitude que nous avons de for-

muler en maximes générales toutes les leçons de notre expérience privée. Ah! qui que vous soyez, qui faites dépendre votre sort d'un héritage, je vous plains! Si votre homme ne meurt au plus vite, vous risquez de perdre vos plus belles années dans une ingrate et ennuyeuse attente; et si, impatient de jouir, vous désirez sa mort, au moment même où vous lui prodiguez vos caresses, vous êtes un monstre. Et puis, qu'est-ce? Refouler derrière votre masque tous vos sentimens naturels, faire le sacrifice de vos penchans, de vos opinions, souvent de votre droiture... Non, non, point d'héritage! plutôt travailler, plutôt souffrir, mais vivre libre, indépendant, maître de sa personne et de son cœur; le donner à celle qu'il aime, plutôt qu'à celle qu'on lui impose..., à une fille pure, simple, retirée, qui vous rendra en tendresse et en dévouement le sacrifice que vous lui faites d'une position flatteuse, tout aussi bien qu'à une demoiselle, qui, vous devant peu, exigera beaucoup, qui cherche un rang plutôt qu'un époux, des convenances plutôt que des affections, et dont vous aurez sans cesse à disputer le cœur aux vanités, aux dissipations et aux dangers du grand monde.... Aimable amie, ajoutais-je, transporté par l'exaltation de mes pensées, mo-

deste fille, toi que j'ai vue si douce et si craintive, si belle de pureté et de grâce; toi que j'ai tenue dans mes bras avec des transports si vifs, mais si respectueux et si tendres, pourquoi redouterais-je de chercher auprès de toi ce bonheur dont seule tu m'as fait goûter les prémices et deviner les attraits !

C'est ainsi que, provoqué par l'outrage, l'amour renaissait dans mon cœur, s'y confondant avec la pure flamme du désintéressement, avec l'énergie des sentimens vrais et honnêtes. A ce vif essor succédait peu à peu quelque curiosité à l'égard de la personne qui en était l'objet, comme pour m'assurer qu'au besoin ses manières et son éducation ne se trouveraient pas trop en désaccord avec le vœu que je pourrais former d'obtenir sa main. C'est alors que diverses choses, que je n'avais point remarquées d'abord, se présentèrent à ma mémoire, et que je m'occupai d'en tirer des inductions. Je revenais souvent à la blancheur de ses mains, dont aucun travail manuel ne paraissait avoir altéré la délicatesse; je me rappelais avec plaisir que la fatigue de la chaîne, trop forte pour ses débiles bras, l'avait fait succomber sous le poids du malaise, comme si, accoutumée à une vie douce et tranquille, elle n'eût pu soutenir la rudesse

d'un travail pénible et grossier. Bien que très-inepte à juger des détails d'un habillement de femme, le sien m'avait pourtant paru d'une élégance simple et gracieuse, et j'attachais un prix inestimable au souvenir qui me restait de ses jolis pieds, chaussés avec quelque recherche de petits brodequins d'étoffe grise, lacés sur le côté. Entrant ensuite dans sa demeure, j'en parcourais de nouveau tous les recoins, m'arrêtant à quelques meubles de prix, qui m'avaient paru être les débris d'une aisance passée, et comme les indices d'une certaine élégance de mœurs. J'avais vu sur un fauteuil une mante en étoffe de soie noire, bordée d'une pelisse de même couleur, et ce vêtement, que j'avais jugé appartenir à la mère, me donnait de son air et de sa mise une idée de noblesse et de simplicité vénérable. Mais surtout, je me souvenais qu'en cherchant le vinaigre, mes yeux étaient tombés sur une table où, parmi des feuilles de papier éparses, j'avais remarqué quelques volumes proprement reliés, et dont le seul qui se trouvât ouvert dans ce moment était le poëme anglais de Thompson sur les Saisons. Réunissant tous ces indices, et les rapprochant du son de voix, de l'accent, des manières et surtout de la craintive réserve de ma jeune protégée, j'arrivais par

degrés à compléter d'une façon charmante l'image imparfaite qui m'en était restée, et satisfaisant ainsi aux exigences que l'éducation, des goûts et des habitudes aristocratiques m'avaient rendues comme naturelles, je me surprenais à l'aimer cent fois davantage. L'impatience de la revoir devenait alors pressante, et je regardais avec anxiété l'aiguille de ma pendule, incertain si, malgré l'heure déjà avancée, je n'y porterais point sur-le-champ mes pas. Bientôt je me levai subitement et je sortis.

CHAPITRE V.

Dès que je me trouvai dans la rue, le calme du soir, l'heure, l'obscurité, le silence achevèrent de rendre à mes sentimens tout le prestige et la vivacité qu'ils avaient eus la veille. Je pris par les mêmes rues, afin de mieux repasser par les mêmes impressions, et je me trouvai bientôt dans le voisinage de la demeure où tendaient mes pas. Mais à mesure que j'approchais, une émotion qui m'était peu ordinaire ralentissait ma marche, et quand je fus entré dans l'allée, je m'arrêtai, incertain de nouveau si je voulais monter, ou renoncer pour le moment à mon projet.

Ce qui aurait dû m'y faire renoncer fut ce qui me porta à le poursuivre. M'étant avancé jusque dans la cour, je ne vis point de lumière au troisième étage ; j'aurais dû en conclure que je ne trouverais personne, mais c'est justement cette

chance, qui, m'ôtant en partie mon embarras, m'encourageait à monter. J'y étais aussi engagé par un mouvement de curiosité, car cette obscurité avait contrarié mon attente. Il n'était que huit heures, et je ne pouvais supposer que les personnes que j'allais voir fussent déjà couchées.

Je m'engageai donc dans l'escalier, avec un battement de cœur qui redoublait à chaque fois que je heurtais quelque chose dans l'obscurité, ou lorsque, m'arrêtant, je retrouvais le silence. A la fin, je parvins devant le seuil, mais je n'osai frapper tout doucement à la porte, qu'après m'être convaincu, par un long moment d'attente et d'examen, qu'il n'y avait probablement personne qui pût me répondre. A peine avais-je frappé, que ma conviction me quittant tout à coup, je retins mon haleine, prêt à m'enfuir si j'entendais le moindre bruit; mais rien ne se fit entendre. Alors je frappai moins doucement, ensuite plus fort, et après avoir acquis ainsi la certitude que l'appartement était inhabité dans ce moment, je me hasardai à sonner.... Aussitôt une porte s'ouvrit à l'étage au-dessous, et une lumière éclaira d'une faible lueur la place où j'étais.

La personne ne bougeait ni ne parlait, et la lueur restait la même. Que devais-je faire?

Fuir dans les étages supérieurs? C'était me faire poursuivre, et attirer sur moi la honte et le soupçon. Rester en place? Déjà une sueur froide m'en ôtait le pouvoir, et chaque seconde qui s'écoulait dans cette situation me paraissait un siècle d'angoisse. Descendre hardiment? Je n'en avais pas le courage. Je me décidai à sonner encore. « C'est lui! » s'écria une voix, et aussitôt j'eus devant les yeux la voisine qui m'avait insulté la veille.

Le visage de cette femme respirait la fureur: Indigne, me dit-elle, et vous osez revenir!!..... Quelle impudence!.... votre manteau, n'est-ce pas?.... Il est chez monsieur le Pasteur du quartier. Allez l'y chercher. Il sait tout, et vous trouverez là à qui parler.

J'écoutais ces paroles violentes et entrecoupées avec plus d'étonnement que de colère: Madame, lui dis-je, j'ignore qui vous êtes; ce que je comprends mieux, c'est l'imprudence avec laquelle vous compromettez cette honnête enfant, en me calomniant moi-même.

— Monstre! interrompit-elle, je ne t'ai pas vu!... je n'ai pas vu ses pleurs!.... ce n'est pas moi qui ai recueilli votre manteau, resté aupres du lit!!....

— Je ne vous entends pas, interrompis-je à

mon tour; au surplus, je ne viens ni pour vous écouter, ni pour recouvrer mon manteau. Si vous pouvez me dire à quelle heure je pourrai rencontrer cette jeune fille et madame sa mère, c'est la seule chose que je demande de vous.

— Ici vous ne les verrez plus; et là où elles sont, ne vous avisez pas de les y chercher..... Allez, malheureux, quittez cette maison, et que jamais on n'y entende plus parler de vous! c'est la seule chose que je sois chargée de vous dire. En achevant ces mots, elle descendit en me précédant, et s'arrêta quelques instans sur son seuil, comme pour s'assurer que je m'en allais. Par une ouverture qui donnait dans la cour, j'aperçus dans ce moment plusieurs têtes qui étaient aux fenêtres, attentives à ce qui se passait. Comme ma surprise, et surtout mon silence me donnaient presque un air honteux et coupable aux yeux de tout ce monde : « Madame, dis-je à la mégère qui venait de causer ce scandale, je tiens, à cause des personnes qui nous écoutent, à ne pas taire mon nom; je m'appelle Edouard De Vaux. Il se peut que cette jeune personne et sa mère apprennent à me mieux connaître, et j'y ferai mes efforts; car je les respecte trop pour que je pusse supporter leur mépris; Quant à vous, comptez sur le mien,

dans tous les cas ; car, sans fondement quelconque et mue par la bassesse de vos propres sentimens, vous avez fait à cette jeune fille un tort peut-être irréparable. » Après ces mots, je descendis. Un profond silence me permettait d'entendre les chuchotemens des voisins que cette scène avait attirés vers leurs fenêtres. Bientôt je me retrouvai dans la rue.

J'étais fort désappointé, bien moins cependant par l'injuste sortie de cette femme, que parce que je n'avais point revu la jeune fille, et que de plus j'ignorais dès lors le lieu de sa retraite. Ne sachant auprès de qui m'en informer, et l'heure avancée m'ôtant tout espoir de pouvoir m'y présenter ce jour-là, je pris, fort à regret, le parti de rentrer chez moi.

Néanmoins cet incident, loin de refroidir mes sentimens, leur avait au contraire prêté une force plus intime, et la fuite imprévue de ces deux dames m'avait frappé par quelque chose de mystérieux et de romanesque qui, tout en m'affligeant, ne déplaisait pas à mon tour d'esprit. Emu des alarmes de la mère, j'étais vivement impatient de les calmer ; et la fille, un instant fanée par le souffle impur de la calomnie, ne m'en paraissait que plus touchante. Comme c'était à mon occasion, je me sentais engagé à la

protéger encore, et ce rôle, auquel ma conduite à son égard donnait quelque noblesse, flattait mon amour-propre et secondait le penchant qui m'entraînait vers elle.

En rentrant chez moi, j'appris de Jaques qu'une personne m'attendait dans le salon depuis quelques instans. J'y entrai précipitamment, et un monsieur inconnu, qu'à son costume je jugeai aussitôt pouvoir être le Pasteur qui avait mon manteau, se leva de devant le feu pour me saluer. — Vous ignorez, Monsieur, ce qui m'amène, me dit-il avec assez d'émotion, et je suis moi-même embarrassé de vous le dire. — Est-ce vous, interrompis-je, qui êtes le dépositaire de mon manteau? — Oui, Monsieur. — En ce cas, Monsieur, je sais ce qui vous amène, et je suis prêt à vous écouter.

Nous nous assîmes. Monsieur, reprit-il, je dois vous dire que je ne vous connais point, et que, sans votre manteau qui porte votre nom sur l'agrafe, je n'aurais pas même eu le moyen de venir vous importuner. Du reste, mon titre à me présenter chez vous ne repose que sur les devoirs qui me sont imposés envers mes paroissiens, et je ne le ferai valoir qu'autant que vous le reconnaîtrez vous-même. — Je le reconnais, lui dis-je.

Je vous parlerai donc avec franchise, Monsieur, continua-t-il. J'arrive ici prévenu contre vous par des apparences, par les propos d'une voisine, et plus encore par la douleur d'une mère respectable, qui voit, pour la première fois, le scandale et la médisance effleurer la couronne sans tache qui faisait le plus bel ornement et la seule richesse de son enfant. Mais je n'ignore point que le scandale et la médisance n'épargnent pas les intentions les plus pures et les procédés les plus honnêtes, et je suis encore prêt à croire les vôtres tels. Seulement, Monsieur, il m'importait, dans une chose qui intéresse le bonheur de deux personnes que leur isolement recommande plus spécialement à ma protection, de venir à vous, de vous parler, d'apprendre, si je le puis, quel danger elles ont couru ou peuvent courir encore, afin d'être mieux à même de les guider selon le bon sens et la vérité. Je vous l'avouerai encore, quelque coupable ou quelque imprudent que vous puissiez avoir été, je n'ai pas désespéré que les discours d'un vieillard désintéressé pussent vous détourner de faire le mal, ou tout au moins vous inspirer des sentimens de respect ou de pitié favorables à mes deux paroissiennes.

— Monsieur, répondis-je aussitôt, je ne

blâme ni vos motifs, ni vos préventions ; mais il me semble qu'un témoignage était encore préférable au mien, c'est celui de la jeune fille. Si cette enfant m'accuse d'avoir manqué d'égards, si ses paroles déclarent autre chose que les soins respectueux que je lui ai rendus, si elles trahissent de ma part la moindre atteinte à sa pureté..., qu'est-il besoin de venir à moi? Ne croirez-vous pas plutôt au témoignage de cette modeste enfant, qu'à celui d'un homme que déjà les apparences accusent? Aussi, Monsieur, tout en respectant vos intentions, je ne m'explique ni votre démarche, ni le scandale qui la provoque. Encore une fois, j'en appelle à la jeune fille elle-même, et, si elle me condamne, j'accepte, avec cet arrêt, son mépris et le vôtre.

— Vos paroles, reprit le Pasteur, respirent la franchise et l'honnêteté, et de plus, le témoignage que vous invoquez ne vous est point défavorable. Seulement, il est incomplet ; il est celui de l'inexpérience et de la candeur que l'on craint d'altérer par des questions indiscrètes. Cette jeune fille, ignorante de ce qu'on lui veut, troublée par ce qu'elle entend, ne sait que verser des larmes, en attestant vos soins honnêtes. Pour ma part, j'en croirais avant tout le tact de son innocence. Mais vous convenez peut-être que

vous auriez pu, même à son insu, manquer à la stricte honnêteté, et quand un témoin oculaire vous dénonce, et vient porter la terreur dans l'âme d'une mère que des apparences fâcheuses disposent à l'écouter, vous ne devez pas trouver étrange ni dénuée de motifs, la démarche que je fais en recourant à votre sincérité. Elle est pénible, je vous l'assure, cette démarche : suspecter la loyauté, la délicatesse, les intentions; opposer le doute aux dénégations d'une bouche honorable : c'est, sinon la plus cruelle, du moins la plus pénible tâche que puisse nous imposer notre ministère.

—C'est vrai, Monsieur, lui dis-je sèchement. Toutefois, puisque vous balancez entre mon témoignage et celui de cette femme, je ne veux ni m'offenser, ni me taire. Voici ce qui s'est passé. Mais après que je vous aurai fait ce récit, je vous en préviens, Monsieur, je ne supporterai de votre part, ni doute, ni incertitude.

Alors je lui racontai tous les événemens de la veille, tels qu'ils sont connus de vous, lecteur. Je ne lui cachai ni mon empressement, ni ma tendresse : car si ces choses sont, pour une âme dégradée, des indices suspects, il en est autrement des caractères nobles, pour qui elles sont le plus sûr garant de la pureté du cœur et des

procédés. Il m'écouta avec intérêt ; je crus voir plus d'une fois se peindre sur ses traits des signes de sympathie et d'approbation, je vis son regard m'absoudre et sa main prête à saisir la mienne.... Aussi, lorsque après avoir fini mon récit, je le vis rester immobile et silencieux, j'en éprouvai une vive indignation, et j'étais près d'éclater en paroles insultantes lorsqu'il reprit :

— Ne vous fâchez point. J'ai écouté votre récit ; entre vous et cette femme je n'hésite pas. Pardonnez pourtant si, faisant violence à mes propres convictions, je vous refuse encore les paroles d'estime et de réparation que je désire vous devoir. Mais un autre témoignage plus fort, plus respectable, une personne intéressée à vous justifier, en cherchant tout à l'heure à vous disculper auprès de moi, a plus fait pour ébranler cette conviction, que n'eût pu le faire toute voix accusatrice....

J'écoutais ces paroles avec une attente confuse, et le cœur agité des plus violens mouvemens de colère, de mépris et de fierté.

Je ne veux rien feindre, continua-t-il ; Mademoiselle S*., la cousine de madame de Luze, est ma parente ; il y a peu de jours que, consulté par sa famille, j'ai donné mon assentiment à son

union avec un homme, que, dans mon opinion, ses mœurs, son caractère, recommandaient mieux encore que son rang et sa fortune..... à son union avec vous, Monsieur. C'est votre parrain que vous aviez chargé de vos démarches; c'est lui aussi qui, tout à l'heure, alarmé des conséquences que pourraient avoir les bruits que vous venez de démentir, et sachant qu'ils étaient parvenus à ma connaissance, en même temps que ce manteau accusateur, est venu se faire auprès de moi votre défenseur. Il avait vos aveux, il implorait mon indulgence, il me priait d'étouffer un scandale qui pouvait vous nuire, il me suppliait d'employer mon influence à vous détourner d'une honteuse liaison..... Maintenant, mettez-vous à ma place; jugez vous-même combien la vérité est difficile à atteindre, même pour celui qui la cherche avec le plus de désir, et ne vous offensez plus de ce que vous ne rencontrez pas, dès l'abord, cette réparation pleine et facile que votre innocence peut vous faire envisager comme un droit évident et sacré.

En proie à mille sentimens contraires et impétueux; indigné contre mon parrain, dont l'âme trop peu élevée avait interprété mes paroles honnêtes comme les feintes honteuses du libertinage; possédé d'estime et de respect pour l'homme

qui me parlait, et pressé de répondre à tout à la fois, je restai quelques instans en silence, dominé par une agitation qui peu à peu se calmait, à mesure que j'écartais de ma pensée toutes les réponses qui n'auraient pas paru péremptoires, ni satisfait aux exigences de ma fierté et de mon innocence, toutes deux outragées. A la fin, trouvant un langage: Monsieur, lui dis-je avec autant de calme que pouvaient m'en laisser les émotions que je comprimais, vous ne m'offensez point. Quand un parent me flétrit à plaisir, pourquoi attendrais-je de vous une opinion honorable qu'il n'a pas lui-même? Mais j'ai de quoi détruire vos soupçons et rassurer vos scrupules..... oui, Monsieur, j'aime cette jeune fille..... mais ce que vous ignorez, ce que mon parrain n'a eu garde de vous apprendre, c'est qu'à cause d'elle je l'ai mécontenté; à cause d'elle, j'ai secoué son joug, j'ai refusé son héritage, et quelque chose de plus flatteur encore, Monsieur, la main de votre parente, l'alliance de votre famille.... En agissant ainsi, je n'avais point encore arrêté mes vues sur votre jeune protégée, mais aujourd'hui qu'elle est compromise, aujourd'hui que les propos envenimés des uns, les discours officieux des autres, sont parvenus à la flétrir, je demande sa main, je la dé-

sire, je la veux!... et c'était avant votre venue, le seul projet de mon cœur. Vous aurai-je pour appui dans le désir que je forme, continuai-je d'un ton moins emporté, voudrez-vous être le porteur de ma demande, c'est ce que j'ose espérer de vous, Monsieur, si convaincu de ma droiture, vous me rendez enfin justice....

Alors il me tendit la main, non sans quelque attendrissement : Depuis longtemps, dit-il, je vous rends justice, mon jeune ami; mon estime est à vous, entière, sincère, et mon cœur s'émeut à ces vertueux transports qui, peut-être, vous emportent trop loin.... Je n'ai point mission de plaider pour ma parente, et plutôt encore plaiderais-je en mon nom qu'au sien, tant vous répondez à l'opinion honorable que j'avais conçue de votre caractère; mais c'est le sort de votre vie que vous décidez ainsi en un instant... Vous rejetez mille avantages.... vous répudiez une personne aimable et digne de vous.... vous vous aliénez un parent.... vous perdez une fortune qu'il vous destinait.... et que trouverez-vous en revanche? La vertu, sans doute, les grâces du corps et celles de l'esprit, mais une personne obscure et sans fortune; une enfant délaissée du monde que vous voyez, et que les préjugés vous défendront d'y produire.... Au surplus, conti-

nua-t-il, à Dieu ne plaise que je veuille nuire à celles qui me sont confiées, et que je détourne d'elles un bonheur que peut-être la Providence tenait en réserve à leur infortune et à leurs vertus! Voyez vous-même, mon bon ami, j'ai voulu vous éclairer et non corrompre votre honnête énergie; j'ai voulu, non pas éteindre ces transports, mais y adjoindre la réflexion, qui seule peut les rendre sages. Que si vous persistez dans ces généreux projets, ne craignez point que je laisse à d'autres le doux soin d'en porter l'annonce, d'en être l'appui fidèle, de vous vouer dès aujourd'hui une affectueuse estime, et d'adresser à Dieu les plus ferventes prières pour une union formée sous d'aussi touchans auspices.

A ces mots, je me jetai dans ses bras, et l'ayant embrassé, j'achevai de lui ouvrir mon cœur. Il put voir que mes réflexions avaient précédé les siennes, et que ma résolution, pour s'être formée fortuitement, n'en était pas moins fondée sur des convenances vraies, et sur le désir de trouver, dans des attachemens et des devoirs, un bonheur que m'avait jusque-là refusé une situation trop heureuse et facile. Bientôt, chassant tous ses scrupules, il finit par s'associer à mes projets avec tout l'entraînement

d'un cœur chaud et généreux, et, comme il arrive lorsqu'une véritable sympathie a fait disparaître les distances d'âge, de condition ou de rang, cet homme vénérable à qui je parlais pour la première fois de ma vie, m'inspirait le respect d'un père et toute la confiance d'un ancien ami. C'est alors que je commençai à le questionner sur ces deux dames, qui, déjà si liées à mon existence, ne m'étaient pas même connues de nom.

Il m'apprit que la jeune fille se nommait Adèle Sénars, et, je l'avoue, ce nom m'enchanta. Je suis très-sujet à trouver aux noms propres un air commun ou distingué, et, par un travers d'esprit dont je n'étais pas corrigé, j'aurais préféré mille fois un nom qui ne me déplût pas, à des avantages réels de fortune ou de rang. Mais l'aimable nom d'Adèle, outre le charme que j'y attachais déjà, en prit un que les années n'ont pu détruire, parce que, gravé dès lors au plus doux endroit de mon cœur, il rallie à lui les dernières impressions de ma jeunesse, et tout ce que j'ai pu goûter depuis de vrai bonheur.

Mais tout d'ailleurs, dans ce que m'apprit le Pasteur, sans choquer aucun des préjugés qui me sont propres, redoublait mon ivresse et mon contentement. Le père de cette jeune fille était

suisse, ainsi que moi. Entré jeune au service de la marine anglaise, il était parvenu à un grade peu élevé, mais honorable, et, pendant son séjour en Angleterre, il y avait épousé la mère de mon Adèle. Ceci, en m'expliquant pourquoi j'avais vu sur la table le poëme des Saisons, me semblait prêter à l'air de cette jeune fille cet attrait qu'ont d'ordinaire pour nous les femmes étrangères, et j'aimais à attribuer à son origine anglaise, son teint éblouissant, la mélancolique douceur de ses grands yeux bleus, et l'aimable innocence de son front. Depuis quelques années, sa mère l'avait amenée en Suisse pour lui donner à moins de frais une éducation qu'elle envisageait comme sa ressource future, et, depuis la mort du père, arrivée deux ans auparavant, ces deux dames réduites à vivre de la modique pension que la loi anglaise assure à la veuve d'un officier mort au service, étaient venues habiter la demeure où le hasard m'avait conduit à leur rencontre. De là ces meubles élégans que j'avais remarqués, avec d'autres indices d'une condition jadis plus aisée.

Toutes ces choses me ravissaient. Mais pensez-vous, lui disais-je, que ces dames ainsi prévenues contre moi, voudront accueillir ma demande?... Pensez-vous que je saurai me faire aimer de cette

jeune fille, pour qui les avantages de fortune que je puis lui offrir ne sont rien sans doute, et dont le cœur, rendu timide et craintif par la pudeur même, n'osera se livrer aux atteintes de l'amour?.... Je sens que je n'ai de ressource et d'espoir qu'en vous, leur digne protecteur, celui qui peut seul, par le respect qu'il inspire, détruire les préventions de ces deux dames, et leur faire agréer des vœux dont peut-être elles se défient.

—C'est à quoi, me dit-il, je m'emploierai, mon jeune ami. Du reste, redoutez peu leurs préventions et davantage leur fierté. Aux premières clameurs de cette voisine emportée, mon soin le plus pressé a été de soustraire mes deux amies à son influence, tout en les dérobant à vos atteintes, si réellement je trouvais, après vous avoir vu, les propos de cette femme fondés. De cette manière leurs préventions n'ont pu s'accroître, et mon témoignage, dont elles attendent tout, suffira à les rassurer pleinement. Mais elles ont l'orgueil de l'honnêteté pauvre : votre fortune, votre rang supérieur au leur, peut effaroucher leur fierté; et les idées de la mère, que j'ai moi-même encouragées, ont toujours été de chercher le bonheur de sa fille dans une condition obscure, la seule dont leur position leur laissât

la chance, mais dont une éducation trop cultivée leur fermait peut-être le chemin. Car vous ne sauriez croire, ajouta-t-il, pendant que mon cœur dévorait ses paroles, combien d'intelligence, de goût, de vraie parure de l'esprit, embellit les hôtes du réduit si simple que vous avez vu. Cette jeune fille si timide et si inexpérimentée d'ailleurs, possède et cultive une foule de connaissances; elle s'est adonnée à la musique, au dessin, et, à toutes ces choses, elle apporte l'avantage d'une aptitude naturelle, et je ne sais quelle grâce remplie de sentiment. Sa mère unit à des qualités pareilles, ce qu'y ajoutent l'expérience, les voyages, une vie bien employée, mais surtout cette aménité douce qui provient d'une sensibilité exercée aux épreuves comme aux joies du cœur. Aussi trouvé-je toujours un plaisir nouveau à les visiter. C'est l'endroit aimable de ma paroisse: je m'y oublie souvent, et je n'en sors jamais que je n'admire combien de grâces et d'agrémens l'honnêteté, le travail, la culture, peuvent rassembler autour de ce petit foyer si voisin de la gêne et de la misère.

Cet entretien dura fort tard. Je le prolongeais par mille questions, ne pouvant me lasser d'entendre mon respectable ami me raconter ce qu'il savait des personnes qui m'inspiraient un intérêt

si vif. Nous convînmes que dès le lendemain matin il se rendrait auprès d'elles; que selon la disposition où il les trouverait, il ferait les premières ouvertures, et que peut-être, pour répondre à mon impatience, il me rapporterait une réponse avant midi. Après cela, il se leva pour se retirer, mais je voulus l'accompagner jusqu'à sa demeure, où je pris congé de lui, le cœur rempli d'affection, de joie et d'espérance.

CHAPITRE VI.

Je rentrai chez moi, bien heureux et bien changé. Il me semblait que dès ce jour je commençasse à vivre, et je pense encore aujourd'hui que c'était vrai; car, si dès lors quelques traverses ont agité ma vie, je ne suis jamais retombé dans cet état de torpeur, fruit ordinaire d'une existence assurée et d'un avenir tout tracé, où le cœur est vide, où les facultés sont inactives, où l'esprit va se rapetissant et finit par se concentrer sur les petits intérêts des salons, sur les frivoles préoccupations de la vanité. J'appartiens à une classe où cette situation est commune, de nos jours surtout, et en voyant quel est le partage de ceux qui y demeurent, je sens que si j'avais encore à choisir ma vie, à défaut de celle où j'ai trouvé le bonheur, je préférerais la gêne laborieuse d'où naissent de l'activité et des efforts, à cette oisive opulence où j'ai végété durant la moitié de mes plus belles années.

Je m'étais, comme le soir précédent, établi à songer au milieu d'une agitation remplie d'un intérêt vif et puissant, comme il arrive en ces instans solennels de la vie, où l'on dit adieu au passé pour se porter tout entier vers une destinée nouvelle. Tantôt assis et les regards fixés sur le feu, j'encourageais mes espérances de tout ce que je pouvais me rappeler d'affectueux dans les paroles ou dans l'expression de la jeune fille, et surtout de tout le poids qu'auraient auprès de ces dames les recommandations de mon ami; ou bien, regardant ces espérances comme accomplies, je me levais avec transport, je me promenais par ma chambre, et, anticipant sur les jours, sur les semaines, sur les années, je me peignais une félicité riante, à laquelle je faisais concourir mille charmans projets. Au milieu de ces songes, mes yeux vinrent à tomber sur un billet à mon adresse, que, dans ma préoccupation, je n'avais pas remarqué, bien qu'il fût déposé en face de moi, sur la cheminée.

A l'adresse, je reconnus aussitôt l'écriture de mon parrain, et je sonnai : Quand est venue cette lettre? dis-je à Jaques. — Pendant que Monsieur vient de sortir; mêmement qu'il y a une réponse, qu'ils ont dit. — C'est bon. J'ouvris la lettre avec un médiocre empressement; la voici :

Mon cher Édouard,

« Je veux bien tout oublier. En te quittant, j'ai su ta fredaine, et que ton manteau y était resté. J'ai aussitôt agi auprès de qui de droit, et étouffé le bruit qui commençait à se répandre vigoureusement. Le plus pressé était d'amadouer monsieur le Pasteur Latour, parent de ta future, et j'y suis parvenu. Rien n'est gâté.

Une fois que tu as avili cette fille, je pense que tout est dit de ce côté. Tu leur dois quelque dédommagement, et je m'en charge. Mais plus d'incertitude ni de délais. Nous terminons demain, et à ce prix (tu n'es pas bien à plaindre), tu retrouves l'héritage et l'amitié de ton affectionné parrain. »

La lecture de cette lettre me livra au plus violent emportement, et j'éclatai en insultes contre mon parrain, qui se dévoilait à moi comme un être sans cœur et sans moralité, dont les dégoûtantes paroles profanaient tout ce que je regardais comme aussi pur que sacré. Je pris aussitôt la plume, et j'écrivis une réponse dont l'impétuosité méprisante était trop excessive, pour ne pas me surprendre moi-même quelques momens plus tard. Aussi je la déchirai pour en refaire

une autre, puis une troisième, jusqu'à ce que, déjà plus calme, et venant à réfléchir que mon sort, qui devait peut-être se décider le lendemain, serait une éclatante réponse à son outrageante lettre, je finis par dédaigner de lui écrire, et je retournai, pour toute vengeance, à mes douces rêveries.

Il était près de trois heures du matin, lorsque je me mis au lit. J'espérais tromper par quelques heures de sommeil l'impatience avec laquelle j'attendais le lendemain; mais à peine fermai-je les yeux pendant quelques instans, et aux premiers rayons de lumière qui pénétrèrent dans mon appartement, je me levai pour m'habiller et pour attendre avec une impatience toujours plus vive. Les yeux fixés sur la pendule, je calculais l'heure à laquelle M. Latour devait se lever, se disposer à partir, être en route, et enfin se présenter à ces dames. Arrivé à ce moment, je composais son propre discours de mille manières, selon la situation, le lieu, les dispositions où il rencontrerait ses deux amies; puis, aidé de toute l'illusion du désir et de l'amour, je prêtais à l'expression de ma bien-aimée, et aux paroles de sa mère, un langage qui comblait mes vœux. A la fin, l'attente me devint insupportable, et je me décidai à sortir sur l'heure, pour aller à la ren-

contre de la réponse que devait m'apporter M. Latour.

C'était dans sa propre campagne, à une lieue de la ville, que ce bon Pasteur avait recueilli ces dames le jour précédent. J'en pris le chemin par une matinée de décembre, dont les impressions ne sortiront jamais de mon souvenir. Le temps était doux; les chemins affreux. Un soleil pâle éclairait d'une lumière argentine les champs sans verdure et les arbres sans feuillage; et la neige des montagnes brillait faiblement derrière une brume légère. Mais mon cœur réchauffait de ses propres feux cette nature glacée, et comme attendri par l'espoir d'une félicité prochaine, il se peignait le bonheur et l'amour versant leurs dons jusque sur les moindres chaumières éparses dans les prés qui bordaient la route. Je me souviens que m'étant assis pour attendre M. Latour, mes yeux s'arrêtèrent sur l'une d'elles, presque ensevelie sous l'épais branchage des ormeaux, et d'où s'échappait une tranquille fumée. Je m'avisai de fixer mon sort sous cet humble chaume, j'y appelai mon amante, j'y arrangeai ma vie, et, animant insensiblement ces ombrages dépouillés, du charme vivant de mes rêves, mon impatience, quelques instans trompée, laissait errer mes pensées autour de ce rustique asile.

Quelquefois l'avenir donne aux songes du cœur, comme l'air d'un pressentiment. Peu d'années après, c'est dans une retraite voisine de ce lieu, que j'ai vu les miens se réaliser.

Pendant que j'étais assis, un char qui parut à l'extrémité de la route, me fit lever comme en sursaut, et courir à sa rencontre. Je reconnus de loin qu'il était vide, et j'allais passer outre, quand l'homme qui le conduisait, après avoir ralenti le pas de son cheval, finit par arrêter, et me demanda si je n'étais point la personne que monsieur le Pasteur Latour envoyait chercher.... En un clin d'œil je fus dans le char, qui rebroussa rapidement. Aussitôt le trouble et l'émotion, succédant à l'impatience, m'ôtèrent toute présence d'esprit, en sorte que j'aurais donné tout au monde pour que le char m'emportât avec moins de vitesse.

Bientôt j'aperçus la maison, située au penchant d'un coteau. On y arrivait par une côte rapide, ombragée de vieux noyers. Le cœur me battait avec force, et mes yeux cherchaient avec anxiété à reconnaître quelque mouvement à l'entour. Mais un silence tranquille planait sur cette retraite, et deux volets ouverts au rez-de-chaussée, indiquaient seuls qu'elle fût habitée. Cependant la côte tirait à sa fin; déjà les haies, plus

rapprochées, m'ôtaient la vue des bâtimens, j'apercevais un portail, et les aboiemens d'un chien se confondirent tout à coup avec le retentissement des roues, qui atteignaient le pavé de la cour. Le char s'arrêta, et tout rentra dans le silence.

Je venais de descendre, lorsque parut monsieur Latour. Une dame, d'environ cinquante ans, s'appuyait sur son bras. Elle était mise avec goût et simplicité, et malgré l'émotion qui troublait la sereine noblesse de son visage, son regard pénétrant et sensible, fixé sur ma personne, augmentait ma timidité, en même temps qu'il gagnait mon cœur. Dans ces premiers instans, je ne sus rien lui dire, elle-même gardait le silence; mais le bon Pasteur s'adressant à moi : Mon ami, me dit-il, j'ai présenté vos vœux à Madame, qui a bien voulu en paraître touchée. C'est, je pense, tout ce que je pouvais faire; le reste vous appartient, ou plutôt appartient à votre mérite, qui se fera mieux connaître par lui-même que par ma bouche. — C'est, dit alors la dame d'une voix émue, c'est d'une manière étrange, Monsieur, que nous venons à nous connaître.... néanmoins les paroles de monsieur Latour sont toutes-puissantes pour vous gagner mon estime, et je n'ai pas à repousser une de-

mande qu'il appuie.... Ma fille ne sait rien encore, mais je n'ai plus rien à lui taire.... et une fois que j'ai donné ma confiance à votre caractère, je dois laisser le reste à son libre choix.... Mais entrez, je vous prie.....

J'étais trop troublé pour oser répondre; toutefois, oubliant, dans l'expansion de mon cœur, cette retenue à laquelle se conforme la politesse qui se possède, je saisis la main de cette dame, et j'y appliquai mes lèvres avec un transport auquel elle parut sensible. A peine j'avais lu ce mouvement sur son visage, que, déjà moins timide, j'ouvrais mon bras pour recevoir le sien et la conduire dans le salon. A ce moment je me sentis son fils, et mon cœur, exalté par le bonheur et la reconnaissance, lui vouait avec sermens cette affection sincère dont j'ai depuis tâché de réjouir ses vieux jours.

Dès que je fus entré dans le salon, la jeune fille me reconnut, et ses joues se colorèrent d'une vive rougeur. Puis, me voyant soutenir le bras de sa mère, elle reprit un air plus tranquille et s'inclina pour me saluer. Elle se tenait debout, dans une attitude pleine de grâce et de modestie, attendant pour s'asseoir que les autres personnes fussent placées. «J'espère, Mademoiselle, lui dis-je, que vous ne vous ressentez pas trop des fati-

gues de cette soirée à laquelle je dois l'avantage de vous connaître. » Elle rougit de nouveau, et, pour chasser l'embarras que causaient ces souvenirs, je parlai de l'incendie. La conversation s'établit alors, mais froide et contrainte, comme il arrive lorsque les paroles ne servent qu'à voiler les préoccupations du cœur. La jeune fille seule, étrangère à ces préoccupations, se livrait avec abandon au plaisir d'écouter, et ajoutait quelques paroles timides à ces récits qui captivaient son attention sans partage.

Néanmoins cette situation, en se prolongeant, devenait gênante, et, quoique déjà plus rassuré, les paroles de la dame m'avaient laissé incertain sur ce que je pouvais hasarder de dire. A la fin, Monsieur Latour s'adressant à la jeune demoiselle : J'ai, lui dit-il, un vœu à former, Mademoiselle Adèle; c'est que mon ami, qui est aussi celui de Madame votre mère, puisse un jour devenir le vôtre. — Vous savez bien, Monsieur Latour, dit la jeune fille timidement, mais sans honte, que j'aime tous ceux qui sont chers à ma mère et à vous. Je compris alors qu'elle ne se doutait point du motif de ma venue, et que son cœur ingénu n'avait pas pénétré le sens des paroles de M. Latour. — Mademoiselle, repris-je aussitôt, la moindre affection de votre part est

une faveur sans prix à mes yeux ; mais pourquoi vous taire le vœu auquel j'attache toute ma félicité.... c'est le don de votre main que j'implore, c'est le bonheur d'associer ma vie à la vôtre, celui de trouver, avec une compagne tout aimable, une mère que déjà j'aime et je vénère comme celle que j'ai perdue !

Pendant que je m'exprimais ainsi, la jeune enfant, surprise, alarmée, jetait tour à tour un regard sur M. Latour, sur moi, sur ma mère. Celle-ci, sur le point de décider seule du sort d'une fille tendrement aimée, avait senti se rouvrir la blessure de son cœur ; en sorte que, déchirée par les souvenirs du passé, soumise et tremblante devant l'incertitude de l'avenir, son regard implorait l'affection, l'appui, la pitié, et cessant de se contraindre, elle laissait couler de ses yeux d'abondantes larmes. — Maman, lui dit sa fille, en se réfugiant auprès d'elle, pourquoi pleurez-vous ?..... J'aime Monsieur, je vous suis soumise.... disposez de moi pour votre bonheur, là seulement je trouverai le mien.... Sa mère ne pouvait lui répondre, mais, à la fin, ses alarmes cherchant en moi leur refuge, elle saisit sa main, et elle la plaça dans la mienne.

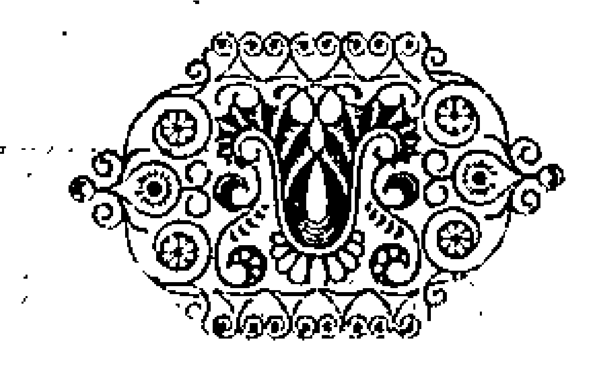
Dès ce moment nous fûmes unis. La vraie candeur est confiante, un cœur neuf à l'amour

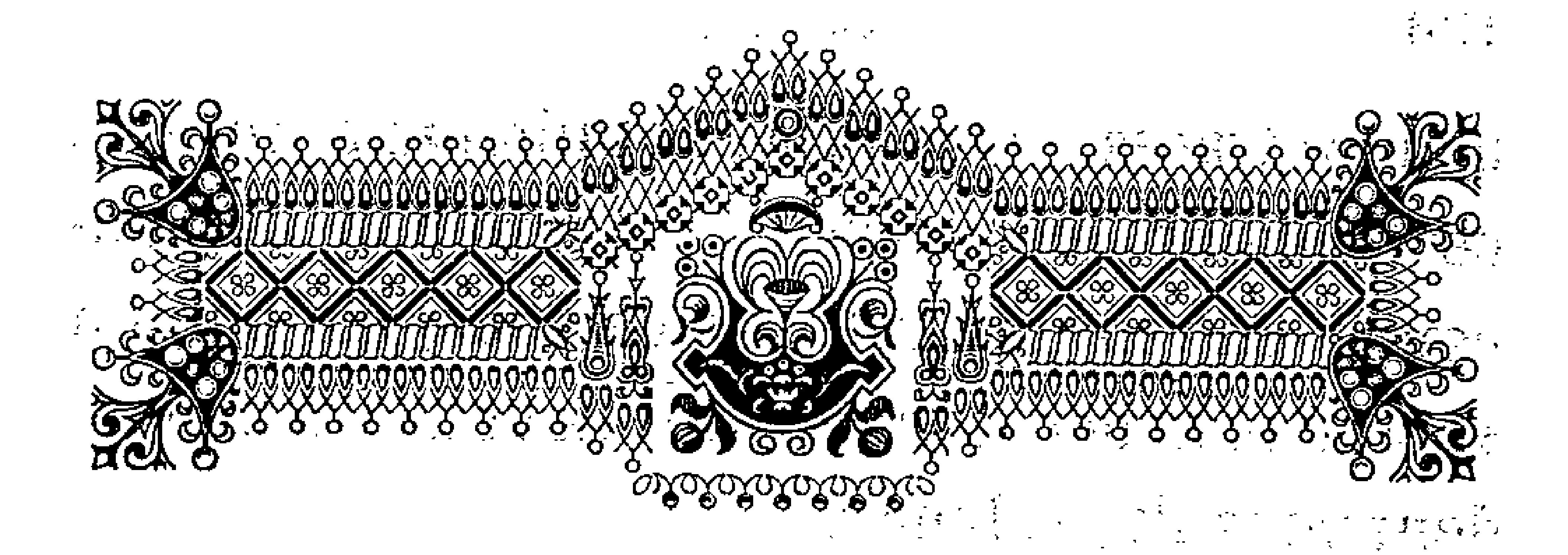
se donne sans réserve; je trouvai intacts dans celui d'Adèle, ces trésors que d'ordinaire le monde souille ou effleure, mais que la retraite embellit et conserve. Remarquable par son élégante beauté, remplie de grâces et d'agrémens, douée de cette sensibilité qui, dans une femme, rehausse les talens et les connaissances, son âme généreuse et modeste ne connaissait d'autres plaisirs que ceux de l'affection et du dévouement; et, en même temps qu'elle semblait prodiguer les grâces de ses manières et de son esprit, je ne sais quelle pudique réserve donnait à ses moindres faveurs un charme plus profond, plus piquant mille fois, que celui que des femmes aussi belles cherchent en vain dans les calculs de la plus adroite coquetterie.

Il fut convenu que ces dames achèveraient de passer l'hiver dans cette retraite que leur offrait le bon M. Latour. C'est là que, chaque jour, pendant les rigueurs d'un hiver glacé, je venais avec transport m'enivrer auprès de cette charmante fille, de toutes les délices d'un amour chaque jour plus vif, et chaque jour mieux partagé. Temps de félicité présente, et de riant espoir! jours heureux de ma vie! non, comme tant d'autres plaisirs que les années emportent sans retour, vous n'avez point passé sans laisser d'ai-

mables traces ; vous fûtes la brillante aurore de ce bonheur que je goûte aujourd'hui, et mon cœur, en rebroussant jusqu'à vous, n'a point à vous demander compte de douces promesses dont vous l'ayez leurré !

Au printemps suivant, M. Latour nous maria dans l'église d'un village voisin ; heureux et fier d'une union qui fut l'ouvrage de sa prudence et de son désintéressement, il est demeuré notre plus constant ami. Jaques m'a accompagné dans ma condition nouvelle, et mon parrain, mort deux ans après sans m'avoir pardonné, a partagé ses biens entre des parens moins fortunés que moi. Je finis, lecteur ; m'aurez-vous suivi jusqu'au bout ? Pour moi, je me le suis figuré, et c'est pourquoi j'éprouve tant de regret à vous quitter.





Le Lac de Gers.

De Sixt on peut se rendre dans la vallée de l'Arve, en franchissant une chaîne de hautes montagnes, qui s'étend entre Cluses et Sallenche. Ce passage n'est guère connu et pratiqué que des contrebandiers qui abondent dans cette contrée. Ces hommes hardis s'approvision-

nent à Martigny en Vallais, puis s'acheminant, chargés de poids énormes, au travers de cols inaccessibles, ils viennent descendre dans les vallées intérieures de la Savoie, pendant que les douaniers font bonne garde sur la lisière du pays.

Les douaniers sont des hommes qui ont un uniforme, les mains crasseuses, et une pipe à la bouche. Assis au soleil, ils fainéantent, jusqu'à ce que vienne à passer une voiture, qui ne passe devant eux que par cette raison justement qu'elle ne contient pas trace de contrebande.—Monsieur n'a rien à déclarer ? — Non. Et les voilà aussitôt, nonobstant cette réponse catégorique, qui ouvrent les valises, et fourrent les susdites mains parmi le linge blanc, les robes de soie, et les mouchoirs de poche. L'Etat les paie pour exercer cet état. Cela m'a toujours paru drôle.

Les contrebandiers sont des hommes armés jusqu'aux dents, et toujours disposés à piquer d'une balle un douanier qui aurait l'idée d'aller se promener sur le chemin qu'ils se sont réservé pour eux. Heureusement les douaniers, qui se doutent de cette circonstance, ne se promènent pas, ou se promènent partout ailleurs. Cela m'a toujours paru un signe de tact chez les douaniers.

Douanes et contrebande, deux ulcères de nos sociétés. Les lignes de douanes sont une ceinture de vice, de libertinage, qui enserre un pays. Les expéditions de contrebande sont une admirable école de brigandage et de crime, d'où sortent annuellement de bons élèves, que la société se charge plus tard de loger et de nourrir à ses frais, dans les prisons et dans les bagnes.

J'ai eu souvent affaire avec les douaniers. Mes chemises ont eu l'honneur d'être palpées sur toutes les frontières, par les agens de tous les gouvernemens, absolus ou autres. Ils n'y ont rien trouvé de prohibé. A propos de chemises, voici une histoire. J'allais à Lyon. A Bellegarde, on fouilla nos malles, on voulut aussi palper nos personnes, crainte d'horlogerie : car Genève n'est pas loin. Je me prêtai débonnairement à cette opération, mais un officier anglais qui faisait partie des voyageurs, s'étant fait expliquer ce qu'on lui voulait, tira tranquillement son couteau de sa poche, et déclara qu'il couperait en deux « la prémier, comme aussi la sécond » qui ferait mine de le palper, même de loin.

Ce fut une grande rumeur. Les douaniers ne demandaient pas mieux que d'exécuter le règlement, mais ce grand gaillard de Waterloo, avec son coutelas d'acier fin, les intimidait souverai-

nement. Cependant le chef répétait avec autorité : « Fouillez cet homme! » mais l'autre répétait avec une croissante fureur : « Véné! et je coupé en deux la prémier, comme aussi la sécond, et encore la troisième avec! » Par ce *troisième,* il désignait le chef.

Les choses auraient pu finir d'une manière tragique, tant était grande l'exaspération de ce digne gentleman, lorsque je m'avisai d'intervenir. « Que Monsieur, dis-je, fasse passer ses habits aux douaniers, et ils exécuteront leurs ordres sans que sa dignité ait à en souffrir le moins du monde. » A peine eus-je ainsi parlé, que l'Anglais, acquiesçant à ces conditions, ôta ses habits précipitamment, les jetant à mesure à la figure des douaniers. Il se mit nu comme la main, et je n'oublierai jamais de quel air il coiffa le chef, avec sa chemise, en disant : Téné! misérabel!! Téné!

J'ai eu moins souvent affaire aux contrebandiers; cependant j'eus quelques rapports avec eux, le jour où je m'avisai de vouloir passer seul, de Sixt à Sallenche, par les montagnes dont j'ai parlé. Je m'étais fait indiquer la route : une heure avant d'arriver au sommet, on côtoie un petit lac, nommé le lac de Gers; au delà on suit une arête de rocs qui traverse une plaine de

neiges glacées, après quoi l'on redescend vers les forêts qui couronnent, du côté de Sallenche, la cascade de l'Arpenas. Au bout de trois heures d'une montée rapide, je découvris le petit lac. C'est un étang encaissé entre des pentes verdoyantes, qui s'y reflètent en teintes sombres, tandis que la transparence de l'onde laisse plonger le regard jusqu'aux mousses éclatantes qui, au fond, tapissent le sol. Je m'assis au bord de cette flaque, et, à l'instar de Narcisse, je m'y regardais..... je m'y regardais manger une cuisse de poulet, sans que le plaisir de contempler mon image me fît perdre un seul coup de dent.

Outre ma personne, je voyais aussi dans la flaque l'image renversée des cimes voisines, des forêts, de toute la belle nature enfin, y compris deux corbeaux qui, volant au plus haut des airs, me paraissaient, dans ce miroir, voler au plus profond des antipodes. Pendant que je m'amusais à considérer ce spectacle, une tête d'homme, ou de femme, ou de bête, tout au moins quelque chose ayant vie, me parut avoir bougé sur le penchant d'un mont. C'était celui que j'allais gravir. Je levai subitement les yeux pour y reconnaître l'objet lui-même, mais je ne vis plus rien, en sorte que, attribuant ce phénomène à quelque ondulation de la surface de l'eau, je me

remis en route bien persuadé que je me trouvais seul dans la contrée. Toutefois, persuadé également que j'avais vu quelque chose, je m'arrêtais de temps en temps pour regarder de côté et d'autre, et quand je fus voisin de l'endroit où j'avais cru apercevoir la tête, je fis avec précaution le tour de quelques rocs, et je redoublai de circonspection.

On m'avait fait, en bas, une histoire au sujet du couloir de rochers que je gravissais dans cet instant. C'est, je crois, l'heure de la dire. Dix-huit contrebandiers, chargés chacun d'un sac de poudre de Berne, passaient par là. Le dernier en rang s'aperçut que son sac s'allégeait sensiblement, et il était déjà tout disposé à s'en féliciter, lorsqu'il vint à se douter ingénieusement que l'allégement avait peut-être lieu aux dépens de la charge. Ce n'était que trop vrai : une longue traînée de poudre se voyait sur la trace qu'il avait suivie. C'était une perte, mais surtout c'était un indice qui pouvait trahir la marche de la troupe, et compromettre ses destinées. Il cria halte, et, à ce cri, les dix-sept autres s'assirent en même temps sur leur sac, pour boire un coup d'eau-de-vie, et s'essuyer le front.

Pendant ce temps, l'autre, l'ingénieux, rebroussait jusqu'à l'origine de sa traînée de pou-

dre. Il y atteignit au bout de deux heures de marche, et il y mit le feu avec sa pipe : c'était pour détruire l'indice. Deux minutes après, il entendit une détonation superbe, qui, se répercutant contre les parois de ces montagnes, roulant par les vallées, et remontant par les gorges, lui causa une surprise merveilleuse. C'étaient les dix-sept sacs, qui, rejoints par la traînée, sautaient en l'air, y compris les dix-sept pères de famille assis dessus. Sur quoi je remarque deux choses.

La première, c'est que cette histoire est une vraie histoire, agréable et récréative, suffisamment vraisemblable, prouvée par la tradition, et par le couloir qui subsiste toujours, comme chacun peut aller s'en assurer. Je la tiens pour aussi certaine que le passage d'Annibal par le mont du petit Saint-Bernard. Comment prouve-t-on le passage d'Annibal par le petit Saint-Bernard? On commence par vous montrer une roche blanche au pied du mont, après quoi l'on vous démontre que c'est celle que le Carthaginois, arrivé au sommet, fit fondre dans du vinaigre.

La seconde chose que je remarque, c'est que, dans cette histoire, dix-sept hommes périssent; mais, remarquez bien, il en reste un pour porter la nouvelle. C'est là, si je ne m'abuse, le signe,

le critère d'une histoire modèle ; car, dans une bataille, un désastre, une catastrophe, que peu périssent : c'est mesquin ; que tous périssent : c'est nuit close. Mais que, du beau milieu d'une immense capilotade, un, un seul en réchappe, et tout justement pour porter la nouvelle : c'est l'exquis du genre, et la joie de l'amateur. Et c'est pourquoi l'histoire, tant la grecque que la romaine et la moderne, est riche en traits tout pareils.

Il faisait fort chaud dans mon couloir, toutefois, à cette élévation, la chaleur est tempérée par la vivacité de l'air ; d'ailleurs la beauté du spectacle que l'on a sous les yeux captive l'âme, et fait oublier les petites incommodités qui, dans une plaine ingrate, paraissent quelquefois si intolérables. En me retournant, je voyais de fort près le dôme de glace du mont Buet... je crus voir aussi, pas bien loin, quelque chose qui bougeait derrière les derniers sapins que j'avais dépassés ; j'allai m'imaginer que ce pouvaient être les pieds dont j'avais vu la tête, en sorte que je continuai de marcher avec une croissante circonspection.

Malheureusement, je suis né très-peureux ; je déteste le danger, où les héros se plaisent, dit-on ; je n'aime rien tant qu'une sécurité parfaite

en tête, en queue, et sur les ailes. L'idée seule que, dans un duel, on est exposé à voir une pointe d'épée en face de son œil droit, a toujours suffi pour me rendre d'une prudence grande, malgré mon naturel qui est vif, d'une susceptibilité obtuse, malgré ma fierté qui est chatouilleuse. Et ce pouvait être ici pire qu'un duel : ce pouvait être un attentat sur ma bourse, ou sur ma personne, ou sur toutes les deux à la fois ; ce pouvait être une catastrophe épouvantable, et personne pour en porter la nouvelle! Quand cette idée me fut venue, je n'en eus plus d'autre, et elle me domina si bien, que je finis par me cacher parmi les rochers, pour observer de là ce qui se passait sur mes derrières.

J'observais depuis une demi-heure environ (c'est très-fatigant d'observer), quand un homme de mauvaise mine se hasarda à sortir doucement de derrière les sapins. Il regarda longtemps dans la direction des rochers parmi lesquels j'étais caché, puis il frappa deux fois des mains. A ce signal, deux autres hommes parurent, et tous les trois, chargeant un gros sac sur leurs épaules, se mirent à monter tranquillement, en fumant leurs pipes qu'ils rallumèrent. Ils arrivèrent bientôt ainsi à l'endroit même où j'observais, tapi contre terre, et ils s'y assirent sur leurs sacs,

précisément comme les dix-sept. Par bonheur, ils me tournaient le dos.

J'eus tout le loisir de faire mes remarques. Ces messieurs me parurent fort bien armés. Ils avaient entre eux trois une carabine et deux pistolets, sans compter le gros sac, que mon imagination, fidèle aux leçons de l'histoire, ne manqua pas de remplir de poudre de Berne. Et je frémissais déjà, à l'idée de quelque traînée, lorsque l'un d'eux s'étant levé pour s'éloigner de quelques pas, déposa sur son sac sa pipe tout allumée. A cette vue, je recommandai mon âme à Dieu, et j'attendis l'explosion, tout en me serrant étroitement contre un roc sur l'abri duquel je comptais tout juste assez pour ne pas hurler de frayeur.

L'homme qui venait de s'éloigner avait gravi une hauteur, d'où il jeta un regard d'observation sur la route qu'ils allaient parcourir, puis, revenant vers ses compagnons :—On ne le voit plus, dit-il. — Tout de même, dit l'autre, ce gueux-là suffit pour nous vendre! — Et je parie, interrompit le troisième, que c'est pour cela qu'il galope en avant. Un douanier déguisé : je vous le dis. Il s'arrêtait comme pour flairer, il regardait de ci, de là, et autre part... Ah! que nous ne l'ayons pas dépêché, ni vu ni connu, dans

ce petit coin propice et solitaire! Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

— Aussi Jean-Jean n'est-il pas revenu, reprit le second qui avait parlé. Voici tout justement, au bas de cette rampe, le trou où a pourri sa carcasse. Le malin, quand nous le prîmes, pour se donner l'air d'un particulier, venait de jeter loin sa carabine : c'est celle-ci. Son procès fut vite fait. A peine on le tint que Lamèche l'attacha à un arbre, et Pierre l'abattit d'une balle dans la tempe. Et le farceur ne lui dit qu'après : Jean-Jean, fais ta prière! — Un affreux rire suivit ces horribles paroles, jusqu'à ce que le même homme s'étant levé pour donner le signal du départ : « Pardieu! s'écria-t-il en m'apercevant, nous trouvons la pie au nid. Voici notre amateur! » Les deux autres, à ces mots, se levèrent en sursaut, et je vis ou je crus voir une multitude innombrable de pistolets braqués sur ma tempe.

Messieurs, leur dis-je, Messieurs, je..... vous vous trompez..... permettez.... baissez d'abord ces armes.... Messieurs, je suis le plus honnête homme du monde.... (ils froncèrent le sourcil), baissez, je vous prie, vos armes qui pourraient partir sans votre volonté... je suis homme de lettres.... tout particulièrement étranger aux

douanes... marié, père de famille;.... baissez, je vous en conjure, vos armes qui m'empêchent de recueillir mes idées. Daignez continuer votre chemin sans vous inquiéter de moi... Je me moque des douanes. Je m'intéresse même à votre métier pénible. Vous êtes d'honnêtes gens, qui portez l'abondance chez les victimes d'une odieuse fiscalité. J'ai l'honneur, Messieurs, de vous saluer avec respect.

— Tu es ici pour nous observer? reprit, d'un ton de Cartouche, le plus mauvais des trois.

— Du tout! du tout!.. je suis ici pour....

— Pour nous observer et nous vendre. On te connaît. On t'a vu là-bas épier, regarder....

—.... La belle nature, mes bons messieurs, rien d'autre.

— La belle nature?.... Et ce coin, où tu t'es tapi, était-ce, dis-moi, pour cueillir des simples? Mauvais métier que celui que tu fais. Ces montagnes sont à nous. Malheur à qui vient nous y flairer! Fais ta prière....

Il leva son pistolet. Je tombai par terre. Les deux autres s'approchèrent, plutôt qu'ils n'intervinrent, et tous les trois échangèrent à voix basse quelques paroles, à la suite desquelles l'un d'eux plaçant sans façon sa charge sur mes épaules : Yu! cria-t-il. C'est ainsi que je me trou-

vai faire partie d'une expédition de contrebande. C'était pour la première fois de ma vie, je me suis depuis toujours arrangé pour que ce fût la dernière.

Il paraît que mon sort venait d'être décidé dans ce conseil secret, car ces hommes ne s'occupaient plus de moi. Ils marchaient en silence, portant tour à tour les deux charges restantes. J'essayai, toutefois, de revenir sur la démonstration de mon innocence, mais leur œil exercé plaidait plus en faveur de mon dire que ne pouvaient le faire toutes mes assurances; ils en étaient seulement à ne pas s'expliquer pourquoi j'avais marché avec circonspection, et regardé autour de moi, alors que je devais encore me croire seul. Je leur donnai la clé de ce mystère, en leur avouant l'apparition qui m'avait frappé quand j'étais à considérer la flaque d'eau. — C'est égal, dit le mauvais, innocent ou non, tu peux nous vendre : marche. Voici tout à l'heure la forêt. On t'y fera ton affaire.

Que l'on juge du sinistre sens que je dus attacher à ces paroles. Aussi, durant la demi-heure de promenade qui nous conduisit à la forêt prochaine, j'eus le temps de me faire une juste idée des angoisses d'un patient que l'on conduit à l'échafaud. Elles sont, je puis l'assurer, fort

dignes de pitié. Encore avais-je, en ma faveur, mon innocence d'abord, et puis la chance de rencontrer quelqu'un, sans compter celle qui m'était offerte de me précipiter, moi et ma charge, dans un abîme fort convenable qui s'ouvrait à notre droite. La première de ces chances ne se présenta pas; je ne voulus pas de l'autre; en sorte que nous arrivâmes sans encombre à la forêt. Là, ces messieurs m'ôtèrent ma charge; ils me lièrent fortement à un gros mélèze, et... et au lieu de *m'abattre*, comme ils avaient fait Jean-Jean : — Il nous faut, me dirent-ils, vingt-quatre heures de sécurité. Tenez-vous en joie. Demain, en repassant, nous vous délierons, et la reconnaissance vous rendra discret. Après quoi, ils reprirent leur charge et me quittèrent.

Je crois que jamais la nature ne me parut belle et radieuse comme dans ce moment-là. Chose singulière! mon mélèze ne me gênait nullement. Vingt-quatre heures me semblaient une minute, ces hommes, de bien honnêtes gens, un peu brusques par nécessité, mais d'ailleurs estimables et connaissant les usages. C'est que la vie m'était réellement rendue! Aussi, au bout de quelques minutes, une joie puissante succédant au trouble le plus effroyable, j'éprouvai une sorte d'anéantissement, et quand je revins à

moi, les larmes inondaient mon visage. Je n'ai pas voulu mêler au récit d'angoisses devenues risibles par le dénouement auquel elles aboutirent, celui des mouvemens qui agitèrent mon cœur dans cette occasion; mais pourquoi tairais-je qu'à peine délivré, je rendis grâces à Dieu de toutes les forces de mon âme, et que ces larmes, que je versais avec tant de douceur, étaient celles de cet amour et de cette gratitude profonde, qui ne peuvent être sentis que pour Celui-là seulement qui tient nos jours en sa main. Je le bénis mille fois, et le premier sentiment qui succéda à ces actions de grâces, fut celui du bonheur que j'éprouverais, après de si vives angoisses, à me retrouver au milieu de ma famille. J'étais tellement impatient d'aller me jeter dans ses bras, que c'est par là que je commençai à ressentir l'inconvénient d'avoir un mélèze attaché à sa personne.

Il était deux heures de l'après-midi. Je n'en avais plus que vingt-trois à attendre. Cet endroit était sauvage, tout voisin des neiges, nullement fréquenté des voyageurs. Au surplus, une personne eût paru dans ces premiers momens, que tout pénétré encore d'un profond respect pour mes persécuteurs, qui ne pouvaient être fort éloignés, je l'eusse priée, je crois, de ne me dé-

livrer point, de n'approcher pas. Toutefois, vers quatre heures, mon respect avait diminué en raison directe du carré des distances, et en même temps mon mélèze, toute figure à part, commençait à me scier le dos d'une façon étrange; mais je n'en étais guère plus avancé, et je ne voyais plus que le rat de la fable qui pût me tirer de là, lorsque parut un naturel.

Ce naturel était lui-même très-fabuleux. Il avait un chapeau percé, des culottes, point de bas, et, sous le nez, une sorte de forêt noire provenant de l'usage immodéré d'un tabac, de contrebande apparemment. — Holà! Hé? Au secours! brave homme, lui criai-je. Au lieu d'accourir, il s'arrêta court, et huma une énorme prise.

Le paysan savoyard n'est pas cauteleux, mais prudent. Il ne précipite rien, il n'allonge le bras que là où il y voit clair, et ne se mêle d'une affaire que lorsqu'il n'aperçoit au travers ni noise avec l'autorité, ni brouillerie avec ses voisins, ni frottement quelconque avec les carabiniers royaux. D'ailleurs, le meilleur homme du monde, ce que je dis sérieusement, et pour l'avoir éprouvé en mainte occasion.

Mon naturel était donc le meilleur homme du monde, mais cet homme attaché à un mélèze,

ça ne lui sembla pas clair. Ce pouvait être de par l'autorité, ou de par quelqu'un, ou de par autre chose. C'est pour cela qu'avant de s'avancer, il voulait me voir venir.

A la fin : — Fait un bien joli temps ? me cria-t-il en souriant matoisement, et comme si j'eusse été là pour l'agrément de la promenade ; bien joli ?

— Venez donc me délier, au lieu de me parler de beau temps, farceur que vous êtes !

— On vous déliera assez. Y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

— Il y a trois heures. Allons ! à l'ouvrage.

Il fit deux pas : — C'est-il rien des méchans qui vous ont ainsi arrangé ?

— Je vous conterai tout cela. Déliez toujours.

Il fit encore trois pas, et je crus que j'étais enfin arrivé au terme de mes tribulations, lorsqu'il se prit à dire à voix basse et d'un air mystérieux : —Dites voir ? C'est-il rien des gens de la contrebande ?..

— Tout juste. Vous y êtes. Ces scélérats-là m'ont attaché dans ce bois, pour que j'y meure d'ici à demain qu'ils repasseront.

Ces mots firent un effet prodigieux sur le naturel. Il recula de frayeur, et fit mine de me planter là. Alors, ne pouvant plus contenir ma

colère, je l'insultai, et je le traitai comme le dernier des misérables qui ont, ou plutôt qui n'ont pas, une face humaine. Pour lui, sans s'émouvoir de mes injures :—On verra voir, murmurait-il, en se retirant tout doucement. On vous déliera assez !..... puis, doublant le pas, il disparut au tournant du sentier. Je l'accompagnai de mes malédictions.

Je ne savais que penser ni que faire. Ma situation me semblait aggravée par ce que j'avais dit à cet homme, qui pouvait me compromettre auprès des contrebandiers, si encore il n'était pas lui-même un affilié de la bande. Aussi mon imagination commençait-elle à s'assombrir singulièrement ; et, sans les ébats de deux écureuils qui m'offrirent quelque sujet de distraction, j'aurais été fort malheureux. Ces jolis, mais timides animaux, se croyant seuls dans le bois, y jouaient avec cette libre aisance et cette grâce de mouvemens que tue la crainte, et se poursuivant d'arbre en arbre, ils me surprenaient par l'agilité de leurs sauts et par l'élégante gentillesse de leurs manœuvres. Comme je faisais corps avec le mélèze, l'un d'eux descendit étourdiment le long de ma personne, pour escalader un arbre voisin, sur lequel l'autre le poursuivit de branche en branche jusqu'à la cime. Tout à coup ils demeu-

rèrent immobiles, comme d'un commun accord, ce qui me fit conjecturer que, de là-haut, ils voyaient quelqu'un s'approcher.

Je ne me trompais point. Un gros homme parut, suivi du naturel à la forêt noire. Ce gros homme avait trois mentons, une face de pleine lune, l'œil petit et malheureusement très-prudent, un chapeau à cornes et un habit à queue. Quand il m'eut aperçu, il se constitua en état d'observation. — Qui êtes-vous ? lui criai-je.

— Le Syndic de la commune, répondit-il, sans avancer d'un pas.

— Eh bien, Syndic de la commune, je vous somme de me délier, ou de me faire délier par ce subalterne qui se bourre de tabac à vos côtés !

— On vous déliera assez ! dirent-ils tous les deux en même temps..... Dites voir un peu votre affaire ? ajouta le Syndic.

Instruit par l'expérience, je m'étais promis de ne plus souffler mot des contrebandiers. — Mon histoire ? elle est fort simple. J'ai été attaqué et dépouillé par des brigands qui m'ont attaché à cet arbre, et je demande d'être délivré promptement.

— Ah ! voilà l'affaire ! dit le Syndic. Des brigands ? que vous dites...

— Oui, des brigands. Je passais la montagne

avec un mulet qui portait ma valise. Ils m'ont volé et le mulet et la valise....

— Ah! voilà l'affaire!

— Bien certainement que voilà l'affaire! Et maintenant que vous êtes au fait, avancez et déliez-moi promptement. Allons!

— Voilà l'affaire! répéta-t-il, au lieu d'avancer. Dites voir? C'est que ça va coûter beaucoup en écritures.....

— Déliez-moi toujours, misérable! Que voulez-vous donc que je fasse de vos écritures!!

— C'est que, voyez-vous, il faudra verbaliser, comme de juste.

— Vous verbaliserez après. Déliez-moi toujours.

— Pas possible, mon bon Monsieur. Je serais en faute. Verbaliser d'abord, et puis vous délier après. Je vas faire quérir des témoins. Il faut que j'en aie deux à même de signer leur nom. C'est du temps qu'il faut pour les avoir, vous concevez; et puis leur journée à payer, mais Monsieur a les moyens.... Puis se tournant vers le naturel: Descends-voir chez la Pernette, à Maglan. Elle t'indiquera où est son homme, le notaire; tu iras le quérir pour qu'il monte, après quoi tu tires sur Saint-Martin, où tu trouves Benaîton le marguillier, qui y est, bien sûr, puis-

qu'il sonne aujourd'hui la noce pour les Chozet ; tu lui dis qu'il monte de même. Et que le notaire apporte l'écritoire, la nôtre s'est répandue mardi, à la veillée, et aussi le papier timbré. Va, mon garçon, fais diligence ; avec les honnêtes gens on compte après, et on n'y perd rien. Va, et en passant à Véluz, dis à Jean-Marc que sa cavale a la morve, et qu'on lui a mis les feux, mais que l'automne la refera. Va.

— Qu'il aille au diable ! et Jean-Marc, et sa cavale, et vous avec !...... Magistrat stupide ! misérables sans humanité !..... Ou bien, tenez, déliez-moi, et je vous donne un louis d'or à chacun.

A cette proposition, le naturel, qui s'était déjà mis en chemin, s'arrêta court, en ouvrant de grands yeux de concupiscence. Mais le Syndic : Vous paierez les écritures et les frais, et vous baillerez, par après, un pourboire à volonté : s'il est fort, quiconque ne veut s'en plaindre ; mais pour ce qui est d'acheter le monde par avance, vous mettriez louis d'or sur louis d'or, que ça n'y ferait rien. Savez-vous qu'on est Syndic de la commune, de père en fils, depuis Antoine-Baptiste, mon ancêtre, et qu'avant qu'on se donne une tare, l'Arve n'aura plus d'eau ! Vas-tu ! toi, cria-t-il au naturel. Prenez patience,

ajouta-t-il en me quittant, je vas vous quérir une chopine de rouge, qui vous veut reconforter des mieux.

C'est ainsi que la désolante mais méritoire honnêteté de ce bonhomme me fut aussi contraire que son respect pour les formes. Je demeurai de nouveau seul, et, cette fois, bien certain que je ne serais délivré que le lendemain matin, je tâchai de m'accoutumer à cette idée. Heureusement la soirée était chaude, et l'air d'une sérénité délicieuse. Le soleil, déjà sur son déclin, pénétrait horizontalement dans la forêt, fermée durant le jour à ses rayons, et les troncs de mélèze se projetaient en longues ombres sur un sol mousseux, tout resplendissant de teintes chaudes et éclatantes. Quelques buses que j'avais vues planer au-dessus de ma tête avaient disparu; les corbeaux traversaient en croassant la vallée de l'Arve, pour gagner leur gîte nocturne, et les cimes elles-mêmes, en se décolorant peu à peu, semblaient passer de l'activité de la vie au silence du sommeil. Cette paix du soir, ce spectacle de la nature qui s'enveloppe d'ombres et s'endort dans la nuit, exercent sur l'âme une secrète puissance, qui y éteint le trouble et les préoccupations dans le charme d'une douce mélancolie. Malgré le désagrément de ma

situation, je n'échappai pas à ces impressions. Mon cœur, mollement remué, se reportait sur les heures de cette orageuse journée; et en y retrouvant la trace des angoisses du matin, il savourait avec plus de vivacité la tranquille douceur de la soirée, et le rassurant espoir d'une délivrance, sinon immédiate, du moins assurée et prochaine.

Cependant, aux derniers rayons du couchant, je vis paraître sur mon horizon quelques hommes, des femmes, des enfans, tout un village. Ces figures, placées entre le soleil et moi, se détachaient en mouvantes silhouettes sur le transparent feuillage des mélèzes inférieurs, en sorte que je ne reconnus pas d'abord parmi elles mon Syndic et sa chopine. Il s'y trouvait pourtant, et à ses côtés le curé qu'amenait aussi la renommée de mon aventure. La visite de cet ecclésiastique ranima mes espérances, et je m'apprêtai à faire tourner, au profit de ma délivrance, tout ce que je pourrais trouver en lui de vertus chrétiennes.

Ce curé était fort âgé, infirme; il montait lentement. — Ohé! dit-il en m'apercevant; ces scélérats vous ont vilainement emmailloté, Monsieur? Je vous salue.

Le ton franc et l'air ouvert de ce bon vieillard

me ravirent de joie. — Vilainement, en vérité, répondis-je ; excusez-moi si, par leur faute, je ne puis ni m'incliner, ni vous tirer mon chapeau, Monsieur le curé. Puis-je vous entretenir quelques instans en particulier?

— Le plus pressé, ce me semble, c'est de vous délier, reprit-il. Vous m'entretiendrez après plus commodément. Allons, Antoine, dit-il au Syndic, à l'œuvre! Et coupez-moi ces cordes, ce sera plus tôt fait.

Je me confondis en expressions de reconnaissance, et certes elles partaient du cœur. Antoine ayant tiré son couteau se disposait à couper mes liens, lorsque le naturel, qui convoitait la corde et qui était jaloux de la posséder dans son intégrité, écarta le couteau et alla droit au nœud qu'il parvint à défaire au bout de quelques instans. A peine libre, je serrai la main du curé, et dans le premier mouvement de ma joie, je le baisai sur les deux joues. Mais aussitôt une vive douleur se fit sentir dans tous mes membres, et, incapable de mouvoir mes jambes engourdies, je fus contraint de m'asseoir sur la place même. Alors, Antoine s'approcha avec la chopine, pendant que le curé envoyait un de ses paroissiens chercher sa mule pour la mettre à mon service. Ces ordres donnés : — Je suis prêt à vous

écouter, me dit-il. Et tout le village : femmes, marmots, pâtres, syndic et marguillier, firent cercle autour de nous. Le soleil venait de se coucher.

Je contai mon histoire dans toute sa vérité. Les circonstances atroces qui avaient accompagné la mort de Jean-Jean pénétrèrent d'effroi ces bonnes gens, et lorsque j'eus répété le blasphème qui avait provoqué le rire des contrebandiers : *Jean-Jean, fais ta prière!* tous, curé et paroissiens, se signèrent d'un commun mouvement, au milieu d'un respectueux silence. Emu à cette vue, et vivement pressé de m'associer à ce naïf essor d'un sentiment si naturel, je portai instinctivement la main à mon chapeau, et je me découvris.... Les paroissiens parurent surpris, le curé demeura grave et immobile, et moi.... je me trouvai déconcerté. — Continuez, continuez, me dit le bon vieillard. J'achevai l'histoire, sans oublier la prudence excessive du naturel, ni le louable désintéressement du Syndic.

Quand j'eus achevé ce récit : — C'est bien, dit le vieux curé. Puis s'adressant à ses paroissiens : « Vous autres, écoutez-moi. Vous tremblez devant ces scélérats, et voilà pourquoi ils osent tout : car ce sont les poltrons qui font les braves.

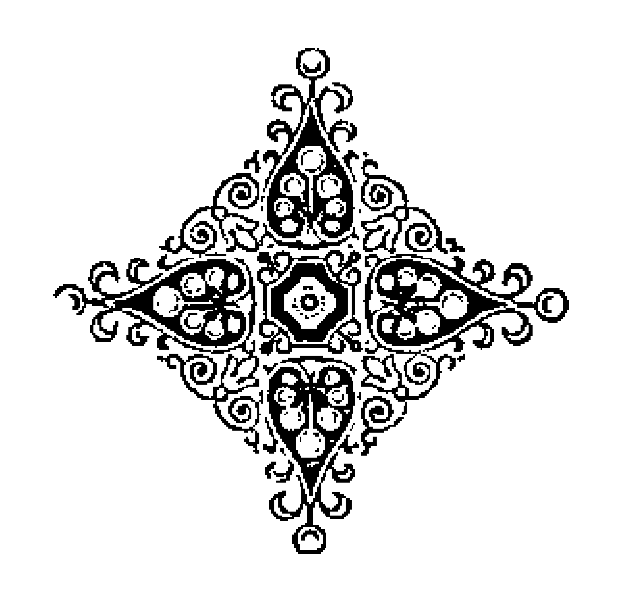
Et ce qui est bien pis, c'est que quelques-uns profitent de leur abominable négoce. Vois-tu bien, à présent, André, où t'a conduit ton désordre de tabac, et cette brutale façon d'en consommer par-dessus tes moyens? Ton nez est gorgé, et tu n'as pas de bas; passe encore de n'avoir pas de bas; mais, ce tabac, tu l'achètes des fraudeurs; et puis voilà que, pour ne pas te brouiller avec eux, tu n'oses délivrer un homme en peine, comme doit faire un chrétien! Mais sais-tu, André, que ces brigands-là seront grillés en enfer, et tirés à quatre diables.... et que e ne réponds de rien pour ceux qui les ménagent! Crois-moi, mon garçon, prends moins de abac; et achète-le au bureau. Pour Antoine, il ı cru bien faire, et, ce qui vaut mieux, il a bien ait. C'est la règle qui l'enchaîne, lui, et non pas es appétits. » Le bon curé, en achevant ces mots, rappa familièrement sur l'épaule d'Antoine, ui, glorieux de cette approbation donnée parevant tout le village à sa conduite prudente et ésintéressée, se rengorgea naïvement, tenant ı chopine d'une main, et son chapeau à cornes ; l'autre.

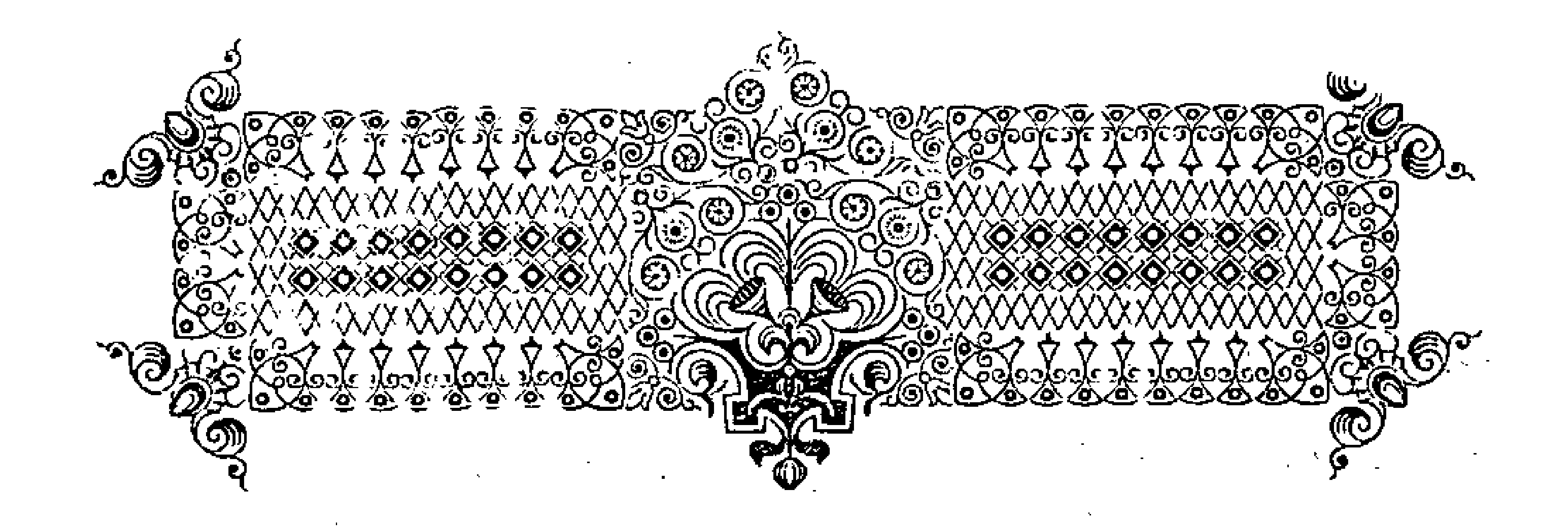
Pendant ces discours la mule était arrivée. On aida à me hisser dessus, et je pus enfin prene congé de mon mélèze. Nous descendîmes. Le

Syndic tenait la bride, le bon curé causait à mes côtés, puis venaient les paroissiens, et cette pittoresque procession marchait à la lueur d'un clair crépuscule, tantôt éparse sur les mousses de la forêt, tantôt agglomérée dans le fond d'un ravin, ou descendant à la file les contours sinueux d'un étroit sentier. Au bout d'une demi-heure nous atteignîmes des pâturages ouverts, d'où l'on découvrait l'autre revers de la vallée de l'Arve, déjà enseveli dans une nuit profonde, et, à peu de distance de nous, quelque culture, des hêtres, et la flèche penchée d'un clocher délabré. C'était le village. Quand nous y entrâmes : « Bonsoir à tous ! dit le curé à son monde. Pour vous, Monsieur, je vous offre un lit, et à souper. C'est jour maigre, mais j'ai vu là-haut que vous n'êtes pas catholique, ainsi nous vous restaurerons de notre mieux. Marthe! cria-t-il, en approchant de la cure, apprête au plus vite un poulet, et donne-moi la clé de la cave. »

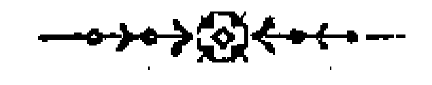
Je soupai en tête à tête avec cet excellent homme, qui fit maigre pendant que je dévorais le poulet. Après que nous eûmes vu la fin d'une bouteille de vin vieux, qu'il avait débouchée en mon honneur, je pris congé de mon hôte pour aller goûter un repos dont j'avais grand besoin.

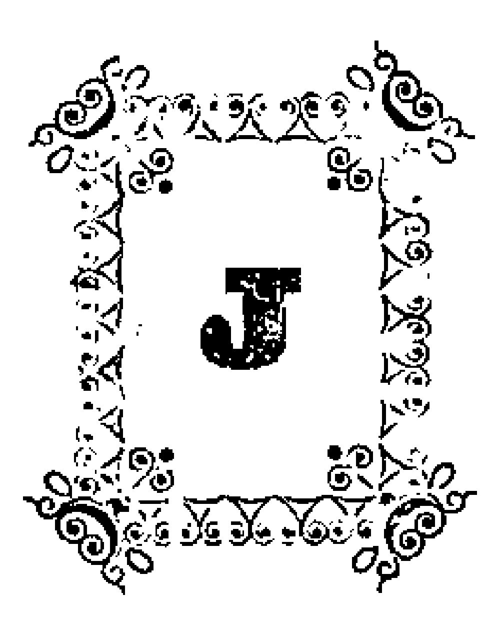
Le lendemain, je descendis à Magȷan. Mon but avait été de visiter Chamonix; mais après des émotions si vives, et une si rude aventure, je ne me sentais plus la moindre velléité de courir le pays, en sorte que je tournai le dos aux montagnes, et je me hâtai de regagner mes fovers par le plus court chemin.





Elisa et Widmer.





Je vais quelquefois au cimetière : c'est un lieu qui m'émeut plus qu'il ne m'attriste. A mesure que j'avance en âge, il me semble que les liens qui m'attachent aux vivans vont se dénouant, et que d'autres se forment en secret qui m'entraînent vers les morts, cette future société, chez qui je vais bientôt descendre.

Dans nos villes protestantes, il y a une heure, le dimanche, où les rues sont tranquilles, les habitations désertes : un silence saint semble planer sur la cité. Pendant que les familles sont répandues par la campagne, cherchant le soleil et le plaisir, quelques fidèles, des personnes âgées, infirmes, celles qui, travaillées de quelque infortune, fuient la foule et le bruit, assises dans l'ombre des parvis, écoutent le service ou psalmodient au Seigneur. Souvent j'entre dans quelqu'un de ces temples, pour goûter la fraîcheur sous ces voûtes, pour écouter l'écho mystérieux de la voix qui parle, pour me laisser émouvoir par l'orgue qui prélude, et une fois ému me joindre au saint concert. C'est moi que l'on voit là-haut, seul, sur cette galerie déserte ; je suis connu du sacristain, il me tient pour un homme singulier, les idées pas absolument saines.

Plus souvent, à cette heure, je ne sais quelle tristesse, me chassant hors de chez moi, me porte vers les champs. Je quitte l'ombre des rues, j'arrive sous la voûte du ciel ; mais la foule me déplaît, ces habits de fête me choquent ; le bruit, la poussière m'attristent, je tourne vers les lieux délaissés, vers les avenues solitaires ; bientôt mes pas suivent celle où ne passent guère que les morts à leur dernière promenade. J'arrive au

seuil, je le franchis et j'erre parmi les tombes.

Ici, ce n'est plus la tristesse, c'est la mélancolie qui pénètre mon cœur, quelquefois un peu amère, plus souvent douce et attendrissante. Je foule aux pieds ces herbes, je passe sous l'ombrage de ces saules, je regarde l'éclat éblouissant des murs blanchis qui ceignent cette solitude, et sans plus de distractions que celles-là, je trouve que les heures coulent rapides et remplies. C'est que, pendant que mes sens sont ainsi occupés, mille rêveries captivent mon cœur, mille figures s'y peignent, mille sentimens y vivent : il est devenu le domaine d'une poésie vague, mais profonde ; sinistre, mais émouvante. Il me semble comme si je planais au-dessus de la vie, au-dessus des âges, des destinées, comme si, du ciel, je voyais ces générations diverses que recouvre cette terre que je foule ; puis je reviens à moi-même, bientôt foulé par d'autres. Ma jeunesse est finie, le plaisir est usé pour moi, je ne connaîtrai plus les passions brûlantes ni le rire folâtre, mais mon âme a encore de la curiosité pour ce grand mystère de la mort, il l'attire par un charme invincible, et ce triste plaisir survit à tous les autres.

Tout d'ailleurs n'est pas sombre dans les souvenirs qu'évoque pour moi cette plaine funèbre.

Elle recèle des êtres sous l'aile desquels s'abrita ma joyeuse enfance, et que j'ai trop tôt perdus, pour que leur mort m'ait fait des blessures bien cruelles. C'est plus tard qu'on apprend à souffrir; et encore, combien dont la vie n'est qu'une longue enfance! êtres légers que rien ne déchire, parce qu'à rien ils ne se sont attachés; êtres heureux, mais d'un bonheur qui ne fait pas envie.

Ainsi c'est sans chagrin que je visite cette place où repose une vieille tante dont le souvenir lointain, mais présent encore, me reporte à la fraîcheur riante de mes premières années. Infirme, cassée, courbée par l'âge et les soucis, elle touchait au terme de la vie, quand moi j'y entrais tout rempli d'insouciance et de folle joie. J'allais la voir, ses croisées donnaient sur le lac dont les eaux bleues me semblaient ravissantes. De cette retraite, le monde apparaissait à ma jeune imagination, comme un séjour tout décoré d'azur et de richesse, comme un brillant palais pour jouer et rire, comme un asile fortuné où volaient les oiseaux de l'air, où les animaux paissaient parmi les fleurs, où l'homme portait toujours en lui une félicité paisible et pure. Aujourd'hui, déçu de ces illusions, elles sont néanmoins si vives encore dans ma mémoire, que sur cette tombe même qui presse des ossemens et de

la poussière, elles masquent sous leur brillant réseau la hideuse réalité de la mort.

Pauvre tante! j'ignore à quel degré j'étais son neveu, mais son accent qui résonne encore à mes oreilles, m'a fait penser plus tard qu'elle était allemande, parente de mon père, je m'imagine. Elle avait des chagrins : depuis, j'y ai pris part; mais alors, le chagrin! je ne pouvais le comprendre. Le chagrin dans un univers si riant, dans ce beau séjour de fête! le chagrin chez ma tante, qui élevait deux canaris charmans, qui avait un chat si gracieux, des bonbons dans son armoire, du sucre dans le tiroir! Le chagrin! j'en voyais bien les signes sur sa figure, mais sans en comprendre ni le sens ni la cause. Souvent, assise dans sa bergère, après m'avoir établi à quelque jeu, elle devenait pensive, triste, et si elle se mettait à lire quelques papiers que recelait l'autre tiroir, j'étais sûr de voir des larmes couler le long de ses joues. Tante, lui disais-je, laissez les papiers, vous pleurerez. — Oui, mon enfant, répondait-elle; c'est fini. Elle les replaçait dans le tiroir, mais longtemps encore ses larmes coulaient, en sorte que, contraint par cette vue, je continuais à jouer, mais sans bruit, sans comprendre non plus pourquoi, les papiers réduits, ma tante pleurait encore. Souvenirs qui

me touchent ! Bonne vieille, dont la bonté m'attirait alors, mais que j'ai depuis tendrement chérie ! Songes lointains, que le temps embellit, que l'éloignement colore, qui sont le trésor du cœur et le baume du vieil âge !

Il y a trente-deux ans environ qu'elle est morte. Je crois que je dus la voir bien près de ses derniers momens, car depuis plusieurs mois elle ne quittait plus le lit, que je la visitais encore. Elle n'était pas plus triste qu'auparavant, si ce n'est alors que ses douleurs la tourmentaient. De son lit antique, entouré de rideaux verts, elle veillait sur mes jeux, elle excitait mon babil, elle souriait à ma gaîté, et depuis qu'elle ne se levait plus, j'étais chargé du doux emploi de me servir moi-même dans l'armoire ou dans le tiroir; alors elle riait à voir la sagacité de mes choix qui tombaient toujours sur le plus gros morceau, sur le plus large bonbon. « Tu choisis mieux que moi, » disait-elle. Je l'entends encore.

De temps en temps, elle lisait dans un gros livre à tranche rouge. Un instinct confus me portait à ne pas l'interrompre dans ces momens-là ; je marchais doucement par la chambre, je n'osais déranger le chat qui faisait la roue sur la tablette de la fenêtre, et volontiers je m'accoudais auprès, pour écouter le babil des

canaris, dont les sauts et les jeux me récréaient, à défaut de ceux où j'eusse mieux aimé être acteur moi-même. Mais quand j'entendais le gros livre se refermer, je reprenais à l'instant ma liberté.

Ce gros livre, c'était la Bible. Je l'ai compris plus tard. Comme je la voyais toujours recueillie pendant cette lecture, et plus sereine après l'avoir faite, il m'en est resté une impression ineffaçable de respect pour le livre lui-même, et la conviction des consolations qu'apporte la religion à ceux qui la cultivent par eux-mêmes dans la simplicité de leur cœur. Elle s'est éteinte, ma pauvre tante, mais, j'en suis sûr, comptant sur les divines promesses, aspirant à un monde meilleur, y apportant ses œuvres, ses vertus, ses chagrins, et cette confiance douce qu'ont les belles âmes en un Dieu qui répare et guérit, qui efface les fautes et tient compte des efforts. Non ! cette tombe ne m'attriste point ; c'est le seuil qu'il faut franchir pour me réunir à ma tante : quand on y portera mes os, déjà vers elle aura volé mon âme, hors des atteintes de la douleur et de la mort.

Quelquefois, durant mes promenades, je m'arrête à considérer les inscriptions qui abondent à l'entour sur ces tertres. Il en est qui ne retracent

de celui qu'elles recèlent, que l'âge et le nom. Chose singulière ! ceci m'intéresse. Le nom ; j'ignore pourquoi, si ce n'est qu'à tel nom je prête involontairement des traits plus ou moins aimables, et, faisant dériver de ces traits des qualités de cœur, des circonstances dans la vie, des peines ou des joies, la richesse ou la misère, déjà cet inconnu attire mieux ma sympathie que si j'ignorais jusqu'au nom qu'il porta. Mais l'âge, il parle mieux encore. L'âge sur une tombe a un éloquent langage : il dit si ce mortel fut retiré du milieu des plaisirs, saisi dans l'ivresse de ses jeunes ans, arraché aux bras d'une mère, d'une amante ; ou si, déjà parvenu aux limites extrêmes d'une longue vie, cœur éteint, fardeau inutile, il ne fit que passer d'une torpeur caduque au sommeil du sépulcre.

Parmi ces marbres, il en est un qui m'attira dès mes premières visites en ce lieu, et ce qu'il y a de bizarre, avant même que je comprisse le sens des lignes qui y sont gravées, car elles sont écrites en allemand. A la vérité, ayant appris, dans mon enfance, quelques mots de cette langue, j'avais pu déchiffrer la première ligne : c'était une pensée d'une extrême simplicité, mais qui empruntait du lieu où je la lisais, et de la disposition où je me trouvais moi-même, un at-

trait mélancolique que je ne lui eusse point trouvé ailleurs. C'était ce vers :

Das Leben gleicht der Frühlingsblume.....

« La vie ressemble à la fleur du printemps. » Bien vrai ! bien tristement vrai ! disais-je en moi-même, et rapprochant ces mots de divers emblêmes sculptés dans la marge de l'inscription, j'arrivais à me peindre, sous l'image de cette fleur, je ne sais quelle aimable fille se fanant au milieu des hommages, penchant vers le sol, y apportant sa froide dépouille, lorsqu'un nom propre, que je pus lire dans les vers suivans, fixa ces suppositions. C'était un nom de femme, *Élisa*. Je m'attachai aussitôt à ce nom, je lui donnai des traits, je m'associai à ceux qui pleuraient cet être aimable, et déjà, auprès de cette froide pierre, comme entouré d'affligés et d'amis, mon cœur se berçait d'émotions douces et compatissantes. Mais il était tard : le soleil, près de se coucher, ne dorait plus que la crête des tertres ; les cyprès projetaient au loin de longues ombres ; la porte de l'enclos se fermait au déclin du jour ; je me levai pour partir. Il m'en coûtait pourtant de me séparer brusquement de cette tombe ; pour en emporter quelque chose, je pris copie des strophes qui s'y lisaient, et je regagnai

doucement ma demeure, en savourant la tristesse du seul vers que j'avais compris. Dès que je fus chez moi, ayant allumé ma lampe, j'essayai de découvrir, à l'aide d'un dictionnaire, quel sens renfermaient les autres. J'eus beaucoup de peine à y parvenir, néanmoins j'eusse mieux aimé ne les comprendre qu'imparfaitement, que d'aller faner, en recourant à quelque personne indifférente, le charme secret que je goûtais à ce mystère.

A mesure que je pénétrais le sens des strophes, Elisa m'intéressait davantage. Bientôt je les sus par cœur, et c'était pour moi une musique pleine de douceur, que de les répéter, malgré l'obstacle que m'opposait la prononciation dans une langue étrangère. Je voulus faire plus, les traduire; mais dès les premiers mots, rebuté par la difficulté, et surtout par l'altération que subissaient, en passant dans notre langue, les traits naïfs et touchans de l'original, j'abandonnai ce projet, et je m'en tins à confier à ma mémoire ces vers que voici :

Das Leben gleicht der Frühlingsblume,
Sie gehet auf, und welket ab.
Elisa liegt mit stillem Ruhme,
O weint um sie! — im frühen Grab.

Sie stand verpflanzt auf unsere Erde
Und blühte nicht am rechten Ort,
Damit sie ganz zum Engel werde
Nahm Gott sie weg; — sie blühet dort.

Quelque temps après je retournai au cimetière, sans autre but que de m'y promener, selon mon habitude, dans mes heures de désœuvrement. Le temps était triste; les roches de Saint-Jean, grises et mornes, se dessinaient sur un ciel nuageux, et un vent d'orage faisait ployer les herbes de la plaine. Il semblait qu'un souffle de désolation passât sur ces tombes, et dût pénétrer jusque sous l'humide demeure des morts. Dès que je fus entré, un petit chien accourut vers moi et me combla d'amitiés. Je m'assis pour les lui rendre, mais peu après il me quitta, comme déçu de ce qu'il attendait, et il s'éloigna. C'est alors que, le suivant des yeux, j'aperçus un homme à l'autre extrémité de la plaine. Je cheminai de son côté.

C'était un fossoyeur. Il attendait, appuyé sur sa pelle. Il est à vous, lui dis-je, ce joli chien? — Non; à celui qui est dans cette fosse. Nous l'y avons mis hier; il faut que le chien soit resté auprès : je l'y ai trouvé ce matin.... C'est pas le premier! ajouta-t-il.

Pendant que cet homme parlait, je m'étais approché du chien, ému envers cet animal de la plus reconnaissante tendresse. Il restait accroupi auprès de la tombe; le mouvement de sa queue m'accueillait, mais son regard sans gaîté exprimait cette douleur résignée, si touchante chez les animaux qui sont susceptibles de la ressentir. A mesure que je le comblais de caresses, il paraissait plus triste et plus inquiet; à la fin il se mit à hurler sourdement, comme si les atteintes d'une main étrangère lui eussent mieux fait sentir l'absence de son maître. Pour moi, interprétant ainsi l'abattement de ce serviteur fidèle, j'éprouvais, à sa vue, un attendrissement dont je cherchais à dérober les signes au fossoyeur.

Vous attendez un convoi? repris-je bientôt. — Oui; et qui tarde à venir. Voici la pluie; (quelques gouttes tachaient les tombes.) — Savez-vous qui est ce mort-là? — Non. A coup sûr un cadavre. Nous n'en savons que ça, nous autres. — Vous ne pouvez donc pas m'apprendre qui était le maître de ce chien? — Celui-là, oui; parce que de son vivant il venait nous voir, avec son chien que voilà. Oscar, qu'il l'appelait; (le chien tourna la tête en branlant la queue.) Pauvre bête, ça n'appartient plus à personne.

Tiens! Et il lui lança une croûte de pain sec que le chien flaira sans y toucher.

Si ce chien n'appartient à personne, dis-je au fossoyeur, je serai bien aise de me charger de lui. — Monsieur ferait bien, vraiment. Et puis, qu'est-ce que ça peut coûter de nourrir une bête comme ça? Pas grand'chose. Je l'aurais retiré, si ce n'était que, nous autres, nous n'avons rien de trop. — Vous m'avez dit que son maître venait vous voir? — Non pas nous, mais sa femme, qui est enterrée là-bas. — Etait-il jeune? — Non, et puis cassé, vous m'entendez bien, par le chagrin. Un mari comme on n'en voit pas. Il venait pleurer là, de loin en loin, et puis je n'en sais guère plus, sinon que son chien nous tenait compagnie. — Vers quelle tombe allait-il? — Cette noire, sous le saule....

C'était celle d'Elisa! Au premier moment, les choses que m'apprenait cet homme, venant à heurter l'image sous laquelle mon imagination s'était représentée cette jeune personne, j'éprouvai quelque désappointement : la réalité, quelle qu'elle puisse être, n'a jamais le prestige des rêves. Néanmoins, après les premiers instans de mécompte, cette jeune femme, objet de regrets si constans, recommençait à me toucher plus encore; je me trouvais ému de compassion

pour cet homme, qui avait porté tant d'années le poids de la douleur; et ce chien fidèle, seul survivant à ces êtres infortunés, apportait à cet ensemble un trait inattendu, que mon imagination n'avait pu saisir, mais dont elle s'emparait avec un vif attrait.

Il faut, repris-je, que vous m'appreniez de ce monsieur, tout ce que vous en savez, fossoyeur. — Je vous ai dit tout. Son nom, je l'ignore; si c'est pour un héritage, vous pourrez l'aller savoir en chancellerie. Un malheureux, vous dis-je, je n'en sais que ça; et puis quelques pièces d'argent qu'il nous donnait à l'occasion. — Etait-il de la ville? — C'est à croire; au fait, je n'en sais rien.

Pendant que je causais avec cet homme, une vieille femme, vêtue d'habits de deuil, venait d'entrer dans le cimetière. Le chien était accouru vers elle avec des démonstrations de joie extraordinaires, mais, malgré les instances de cette femme pour l'engager à la suivre, il était revenu s'accroupir auprès de la tombe. Pour elle, visiblement émue, elle semblait répugner à venir le chercher jusque-là, en sorte que, restant à distance, elle continuait à l'appeler. Mes bons Messieurs, nous dit-elle à la fin, pourriez-vous me l'amener, j'ai ici de quoi l'attacher? — Est-il

à vous? lui criai-je. — Oui, Monsieur, je vous l'assure. — Dites-moi votre demeure, je vous le ramènerai? — Ici près, sous Champel. — Votre nom? — Marguerite. Demandez au *Vieux-Chêne*. C'est là. Mais ne me trompez pas, mon bon Monsieur. Ce chien m'a été confié.... par mon maître.... et les pleurs lui coupèrent la voix. J'allai auprès d'elle, je pris l'attache pour m'en servir, et je l'engageai à s'en aller, en lui promettant que, ce jour même, elle me verrait arriver chez elle avec le chien.

Quand cette femme se fut éloignée, je priai le fossoyeur de m'aider. Il tint le chien pendant que j'attachais la corde à mon mouchoir, dont j'avais fait une espèce de collier que je lui passai autour du cou. Le pauvre animal laissait faire, malgré une visible anxiété; mais quand je voulus l'entraîner loin de ce lieu, il poussa des cris douloureux, et tandis qu'il résistait de toute sa force, son regard expressif et suppliant m'ôtait tout courage. Je renonçai donc à l'emmener de cette manière, et lui ayant bandé les yeux avec mon mouchoir, je le saisis fortement sous mon bras, et je l'emportai ainsi; tâchant de vaincre par mes caresses, la résistance qu'il m'opposait. Vers le portail surtout, j'eus beaucoup de peine à le contenir pendant

que nous croisions le convoi qu'attendait le fossoyeur.

Cette douleur des animaux inspire une pitié bien pénible. Si franche, si dénuée de calcul, si pure de tout alliage, tandis qu'elle s'exprime par des signes d'une naïve énergie, elle n'admet pas, comme la nôtre, les paroles de consolation : on la contemple sans pouvoir l'adoucir. Pauvre chien ! Je ne pouvais le détromper de l'erreur qui l'enchaînait à cette tombe, en l'en arrachant je semblais lui faire violence, et quand je ne pouvais assez l'aimer, je n'avais droit qu'à ses plaintes et à ses murmures.

Je cheminais par des sentiers solitaires, sous les collines de Champel, demandant aux fermes où était la maison du *Vieux-Chêne*. Bientôt je la reconnus aux indications qu'on m'avait données, principalement à un antique chêne dont l'épais branchage cachait un vieux portail, et couvrait presque en entier, de son vaste ombrage, une petite cour froide et silencieuse. Derrière ce chêne, une maisonnette était adossée à la colline, dont la base, plantée de bois, est couronnée par des sommets nus et inhabités.

Sans doute, ce que je savais déjà du maître de cet enclos influait sur mes impressions ; néanmoins l'aspect de cette habitation me frappa par

un air de tristesse et de nudité. Il n'y régnait ni désordre, ni délabrement, mais elle n'offrait à l'entour aucun de ces traits auxquels on reconnaît l'agrément de la vie rustique, les goûts d'un campagnard qui se plaît à ses fleurs, à ses arbustes, qui embellit son petit domaine et s'y crée un séjour à son gré. On n'y voyait ni parterre, ni basse-cour; point d'outils champêtres, point de potager ni d'enclos, mais un gazon épais, et, jusque vers le seuil de la maison, des orties, des bardanes et quelques plantes sauvages végétaient sous l'ombre humide du vieil arbre. Quand j'entrai, une belette traversait la cour.

La bonne vieille, entendant quelque chose, parut à une fenêtre du premier étage. « Je monte, lui dis-je, ne descendez pas, voici votre chien. » Elle vint à ma rencontre, et je la suivis dans une chambre haute, où elle était occupée à mettre en ordre des hardes et des papiers. Elle quitta tout pour le chien : heureuse de le revoir en sa possession, elle m'adressait des remercîmens les larmes aux yeux, tout en prodiguant ses caresses à l'animal, qui, inquiet et préoccupé, n'y répondait que par un faible mouvement de queue, et retournait à chaque instant vers la porte, que nous avions eu soin de fermer.

Elle lui présenta une tasse de lait qu'il lappa avec avidité.

Etes-vous seule ici? dis-je à cette femme. — A présent, oui, me répondit-elle. J'avais un maître, Dieu l'a retiré. — Mais votre maître n'avait-il pas des parens, des amis? — Des parens, plus; et des amis, rien que moi, sous votre respect. Anciennement il avait sa belle-mère; celle-ci morte, il me prit à son service et nous vînmes ici. Il y vivait retiré, ne voyant personne; à défaut de famille, c'est mon frère et les voisins qui ont accompagné le cercueil. — Ce que vous me dites, bonne femme, excite vivement mon intérêt; et puisque le hasard m'a appelé à vous rendre un petit service, faites-moi, en retour, le plaisir de me raconter ce que vous savez de ce maître que vous pleurez.

C'est pour moi que je le pleure, dit-elle, mon bon monsieur; pour lui, la mort l'a délivré : il n'aimait plus la vie. Quant à son histoire, je vous dirai ce que j'en sais : peu de chose. Il ne causait jamais de ses chagrins; ce que j'en ai appris, c'est d'ailleurs. Tout jeunes, ils s'étaient aimés avec une jeune demoiselle, se promettant d'être l'un à l'autre, mais ils n'avaient pas de fortune. Il prit un état, travailla de bon courage pendant bien des années, et, une fois ses affaires avan-

cées, ils s'épousèrent. Je ne les ai pas connus dans ce temps, si ce n'est qu'un jour je vis cette dame, bien jeune et bien pâle, qui regardait à cette fenêtre. C'est pas bien loin de là qu'elle mourut. Son mal, je ne l'ai jamais su. Mais de ce jour mon pauvre maître a gémi, et vécu de regrets.... Voici deux ans qu'il déclinait, ne me parlant plus, jamais.... Il y a huit jours.... huit jours seulement, Monsieur, qu'il m'a dit :.... « Marguerite !... c'est bientôt fini.... »

La bonne femme s'arrêta quelques instans, pour donner cours à ses larmes.

« .... Je vais te délivrer de moi,... reprit-elle, en continuant son récit.... Je suis étonné de vivre encore.... » et des propos ainsi, à fendre le cœur, mon bon monsieur, et auxquels que pouvais-je dire, sinon pleurer?.... A mesure qu'il s'est senti plus près de mourir, il me causait plus souvent ; deux fois il m'a pris la main, ça ne lui arrivait jamais, de façon que je croyais le voir reprendre vie ; mais quoi que j'aie pu faire, il n'a point voulu voir le médecin, disant que, grâce à Dieu, son heure était venue ; qu'il ne l'avait pas avancée, mais qu'il ne voulait pas la reculer. « Marguerite, a-t-il dit, ma vie a été brisée quand je croyais toucher au bonheur.... Ce qu'elle a été depuis, tu l'as vu, trouves-tu

que je puisse la regretter?.... Que les heures coulent;.... chacune m'approche du terme où j'aspire.... Elisa m'attend.... elle m'appelle.... je vais la rejoindre, et cette fois pour toujours! »

La bonne femme s'arrêtait souvent, interrompue par ses pleurs; moi-même, touché par ce récit, je me laissais attendrir, en sorte que, oubliant tous les deux que nous nous parlions pour la première fois, cet entretien prenait peu à peu le charme d'un confiant abandon, et je voyais avec plaisir le soulagement qu'éprouvait Marguerite à me parler de son maître.

C'est vendredi qu'il est mort, continua-t-elle, vers dix heures du soir. Le matin il s'est encore assis sur son lit.... Il m'a dit quelque chose, que je ne répèterai pas, mais que je n'oublierai pas non plus.... — Parlez, je vous prie, à moins que ce ne soit un secret qu'il importe de ne pas révéler. — Non, Monsieur, mais ce sont des termes dont je n'étais pas digne.... « Marguerite, il faut nous dire adieu;.... tu trouveras, où je t'indiquerai, un souvenir de moi;.... mais, ce que j'emporte de reconnaissance pour tes soins et ton affection, je ne puis rien te faire ni te dire qui en soit la mesure.... Je te dois de n'avoir pas mis fin à mes jours.... Si je pouvais regretter cette terre, ce serait pour toi, Marguerite....

mais nous nous reverrons aussi.... » et il m'a embrassée.

Après quoi, il m'a dit d'ouvrir un tiroir de son bureau. Il y avait un paquet de lettres, dont la vue l'a beaucoup troublé, en sorte que, faible comme il était, il n'a pas pu me parler tout de suite; il me faisait signe d'attendre : « Va chercher du feu, a-t-il repris, et brûle-les là, devant moi. » J'ai fait comme il disait. — Et vous n'avez point su ce qu'étaient ces lettres? — J'ai présumé que c'étaient celles qu'il écrivait à son amie, dans sa jeunesse, car sur l'une d'elles il y avait pour adresse : *A Mademoiselle Elisa Meyer*.

Meyer! Etes-vous sûre de ce nom? — Oui, je sais d'ailleurs que c'était le nom de fille de cette dame. — Etait-elle de ce pays? — Non, pas née ici; mais elle y était venue avec sa mère.... — L'avez-vous connue, sa mère?.... — Non, elle était morte lorsque je suis entrée au service de mon maître; mais c'est bien son nom, je l'ai vu sur son linge dont Monsieur avait hérité : il est aussi sur ce livre....

Ma tante! m'écriai-je. C'était la Bible à tranche rouge. Et aussitôt toutes les émotions que je venais d'éprouver, se liant tout à coup aux souvenirs de mon enfance, je demeurai quelques in-

stans sous l'empire de la surprise, du trouble, et de je ne sais quelle douceur, que je trouvais à entrer en quelque part dans les récits que je venais d'entendre. Bien que j'éprouve de la répugnance à mêler mon insignifiante histoire à celle d'êtres si dignes d'intérêt, il faut pourtant que j'en dise ici quelques mots, pour expliquer cette ignorance où je me trouvais de faits qui tiennent à ma propre famille.

J'avais déjà perdu ma mère, à l'époque où j'allais chez ma tante, et c'était sans doute pour suppléer aux douceurs maternelles dont j'étais privé chez moi, que cette excellente femme m'attirait auprès d'elle, malgré ses chagrins, et supportait avec tant de patience la pétulance de mon jeune âge. Elle m'avait quelquefois parlé d'une fille à elle, mais ne l'ayant jamais vue, ce vague souvenir était presque entièrement sorti de ma mémoire.

Après la mort de ma tante, j'entrai bientôt dans l'adolescence. Livré aux jeux et aux compagnons de mon âge, j'avais d'autant moins d'occasions de cultiver des relations de famille, que mon père, au milieu du dérangement de ses affaires et de quelques dérèglemens de conduite, les avait lui-même rompues, et ne mettait aucun intérêt à me les faire entretenir. Insensiblement

j'étais devenu tout à fait étranger à ma propre famille, lorsque, après une jeunesse orageuse, l'événement qui a décidé du reste de ma vie, contribua encore plus que tout le reste à me faire perdre la trace des parens qui pouvaient me rester alors.

L'amour est toujours pour beaucoup dans notre destinée : il s'empare du cœur au commencement de la vie, il l'embrase, le domine et s'en joue, comme le vent d'une feuille légère. Le jeune homme livre ses beaux jours à ce maître perfide, il se donne à ce guide aveugle, il entre à sa suite dans des sentiers dont les abords, toujours aimables et fleuris, masquent des issues bien diverses. Même pour les plus heureux, les fleurs vont se fanant, le ciel perd son éclatant azur, la route, en se prolongeant, devient difficile ; mais jusqu'au dernier terme ils ont eu des fruits à cueillir et à savourer ; à l'ivresse passagère ont succédé des biens moins brillans, mais plus durables. Pour les autres !..... que de déceptions, que d'amers mécomptes, que de longs soupirs leur apprêtent ces courts momens d'enivrans transports ! Combien s'avancent, par ce sentier fleuri, vers les bords ingrats, vers la grève désolée, vers l'affreux abîme ! Combien, sans même avoir goûté quelques instans d'une félicité pure,

ne sortent du trouble de la passion ou des angoisses de la jalousie, que pour n'atteindre plus qu'à un calme sans douceur! malheureux! l'âme flétrie, le cœur épuisé, dépouillés, avant le temps, des illusions qui eussent été longtemps encore leur partage et leur joie.....

C'est à ces derniers que j'appartiens. Comme une coupe remplie d'un généreux breuvage, mon cœur s'est versé tout entier dans un premier amour, il n'y est resté qu'une lie amère..... Ainsi, vieilli avant l'âge, étranger aux affections qui pour d'autres embellissent l'existence, aux soins et aux devoirs qui pour d'autres ont de l'attrait et du prix, je végète sur cette terre, peu jaloux d'y demeurer, sans envie d'en sortir; car ici-bas, ni là-haut, je ne puis la rejoindre. Plus à plaindre peut-être que cet homme sur lequel je pleurais il y a peu d'instans encore, si je coule des jours moins sombres, je n'ai pas comme lui l'espoir qui allége les douleurs,...... mon exil est sans terme. Ainsi je cherche la solitude, ainsi je vais aux lieux délaissés, j'entre au cimetière, j'erre parmi les tombes, parce qu'à ces funèbres plaisirs je trouve encore quelque saveur; ma tristesse s'y nourrit, mes regrets s'y tempèrent, mes souvenirs s'y abreuvent, sans compter cette sombre joie que goûtent les âmes désolées à

contempler les ravages de la mort et les plaies de l'humanité.

Dans une jeunesse livrée sans frein à ses impétueux penchans, j'avais connu le vice, mais non pas l'amour; mon cœur était neuf encore, lorsque m'apparut celle qui devait lui faire connaître le délire de la plus ardente passion. J'aimai, j'adorai; je connus l'ivresse des sermens, le doux leurre des promesses, la véhémence des transports..... Mais que vais-je faire! Raviver ma plaie, remuer ce trait qui y demeure, la faire saigner encore..... Non; qu'il me suffise de dire que j'avais pris soin, par mes désordres, de me fermer les voies à une honnête union; je n'avais ni le rang, ni la richesse, avec lesquels la morale et les préjugés composent; ses parens l'éloignèrent de moi. Elle voulut lutter, garder sa foi;... mais trop faible ou trop peu éprise, elle la trahit et fut pour un autre. J'en reçus l'annonce de sa main même, et dès le lendemain je quittais les lieux funestes où mon amante m'était ravie.

Il y a deux ans que la mort l'a frappée. Je suis revenu; mais étranger aux hommes et aux choses de mon pays, sans relations anciennes et sans désir d'en former d'autres. Mon père était mort durant mon absence, je recueillis la petite succession de ma mère; et tandis que j'aurais été

disposé à fuir des proches parens, je n'avais garde de m'enquérir de ceux dont j'ignorais jusqu'à l'existence. J'en ai du regret. Si j'avais connu l'homme dont je n'ai appris l'histoire que sur sa tombe, j'eusse trouvé du charme à porter mes douleurs auprès des siennes ; dans cet infortuné, j'eusse rencontré peut-être l'ami qui me manque, et que je ne saurais chercher parmi ceux qu'un sort plus prospère me rend étrangers.

Je fis ce récit à la bonne femme, pour lui expliquer l'étonnement que j'avais manifesté à la vue du livre, et je vis que l'idée de rencontrer un parent de son maître souriait à son cœur aussi bien qu'à sa probité. — Vous me faites plaisir, me dit-elle, mon bon Monsieur ; j'avais quelque scrupule à me trouver seule ici avec les effets de mon maître. D'ailleurs j'ignore ce qu'il faut faire...... Je comptais aller aujourd'hui chez le monsieur qui lui apportait son argent : c'est maintenant inutile, si vous voulez bien prendre en main les affaires de votre parent.

— Je n'en ai pas le droit, lui répondis-je ; mais vous ne m'avez pas dit s'il vous a laissé quelque ordre ? — Oui, Monsieur ; le même jour, après que j'eus brûlé les lettres, il me dit qu'après sa mort je trouverais, dans ce tiroir, un papier cacheté où étaient écrites ses dernières intentions.

Il y est, le voici. — Et vous ne l'avez pas ouvert? — Non ; je ne voulais pas le faire sans témoins, et puis j'en étais peu pressée,.... ce papier fermé me faisait effroi. — Il est à votre adresse, voulez-vous l'ouvrir, ou préférez-vous que ce soit moi? — Faites, dit-elle.

J'ouvris le papier. Il en contenait d'autres, mais sur l'enveloppe étaient quelques lignes adressées à Marguerite. Je lui en fis lecture, pendant que la pauvre femme fondait en larmes. Les voici :

Ma bonne Marguerite,

C'est à toi que je confie les papiers inclus. Après que tu m'auras fermé les yeux, lis ce qu'ils contiennent, et porte-les aussitôt chez M. le notaire Pigalle, à qui je recommande tes intérêts dans l'incluse que tu lui remettras. Je désire que tu te reposes et que tu ne serves plus.

Adieu, Marguerite ; quand tu liras ceci, ton maître sera heureux. Souviens-toi de lui pour l'aimer et non pour le plaindre.

Ton reconnaissant ami,

Charles Widmer.

Les autres papiers étaient ouverts, excepté la lettre au notaire; j'en fis lecture à Marguerite : l'un contenait un état des propriétés du défunt; l'autre, ses dispositions testamentaires. Comme ce dernier écrit peut offrir quelque intérêt à ceux qui auront poursuivi jusqu'ici la lecture de ce récit, j'en transcris les deux seules dispositions qu'il contenait.

« Ne laissant aucun héritier, je lègue mes biens, dont le détail ci-contre, par deux parts égales, l'une aux indigens de la commune où est sise ma maison, l'autre à Marguerite Besson, désirant reconnaître en faible partie les soins qu'elle m'a donnés durant vingt années. Je désire, sans en faire une condition, qu'elle possède et continue d'habiter cette maison, où nous avons vécu ensemble. Je lui lègue, en outre et en sus de sa part ci-dessus, tout le linge, l'argenterie et le mobilier existant dans mon domicile, au jour de mon décès.

« J'ai hérité de ma femme et de sa mère, la somme de trois mille francs, et divers objets dont le détail ci-contre. J'ignore si M. Louis Lemarne, cousin de ma femme, vit encore : c'était, depuis la mort de son frère, son plus proche parent; à défaut de lui, ou d'autres ayans droit, cette partie de ma succession retour-

nera, par égale part, aux héritiers ci-dessus désignés. »

C'était moi que désignait ainsi le testament de M. Widmer. Ainsi, à chaque instant, par des chemins cachés jusqu'à ce jour, je me rapprochais davantage de cet homme infortuné, de sa jeune épouse, de ma chère tante, et, par un hasard non moins étrange, je devenais le possesseur de cette Bible, de cette bergère, de ces antiques meubles, dont la vue me faisait rebrousser, au travers des vicissitudes de ma vie, jusqu'aux riantes journées de mon premier âge. Le livre surtout me semblait un précieux trésor ; bien souvent je l'avais regretté, j'avais songé que j'eusse aimé y lire comme ma vieille tante ; à son exemple, y puiser du calme et de la sérénité, et, en retrouvant d'une manière inespérée cet ami d'enfance, je me promettais avec douceur de cultiver son commerce et de ne m'en plus séparer.

A mesure que ces choses se découvraient, je voyais Marguerite m'envisager par degrés d'un air plus respectueux, et perdre de cet abandon familier qui avait jusque-là donné de l'attrait à notre entretien. Il semblait comme si l'autorité que son maître avait eue sur elle eût passé en moi, et qu'en héritant de quelque partie de son

bien, j'eusse hérité pareillement de ses droits à la soumission et aux égards de sa servante fidèle. Elle s'était levée, et ayant doucement replacé sa chaise contre la muraille, elle se tenait debout devant moi, et paraissait attendre que je lui adressasse la parole : — Marguerite, lui dis-je, vous, l'amie de M. Widmer, je vous en prie, reprenez votre place, et sachez vous persuader que vous êtes ici maîtresse, bien moins encore par ce papier, que par vos vertus et par votre caractère, qui vous rendent digne de tout respect. La bonne femme se rapprocha alors, mais bien plus par soumission et pour me complaire, que par acquiescement aux choses que je lui disais, car son cœur, plus modeste encore que dévoué, était généreux par instinct et grand à son insu.

Je m'occupai aussitôt des affaires de la succession, et des moyens de mettre Marguerite en possession de sa petite fortune. Je n'eus aucune peine, grâces au zèle que je rencontrai chez M. Pigalle, dont le cœur honnête et plein d'humanité avait compris sur-le-champ tout ce qu'il y avait de sacré dans les recommandations de M. Widmer. Je retirai Marguerite chez moi pendant l'apposition des scellés; et au bout de quelques semaines employées aux formalités indispensables, et à faire une exacte division des

biens, je revins pour l'établir dans la maisonnette de M. Widmer. Après ces jours d'absence, elle n'y rentra pas sans une vive émotion, et sa douleur, renouvelée par la vue de ces lieux déserts, éclata en bouillans sanglots. Insensible à l'aisance de sa position nouvelle, elle n'avait de pensées que pour le passé, elle pleurait amèrement son maître, et semblait se déplaire à vivre désormais sans le servir; en sorte que j'entrevoyais encore, dans cette digne vieille, une dernière victime destinée à se consumer dans le chagrin d'un attachement rompu.

« Marguerite, lui dis-je, ne vous laissez point aller à ces regrets amers pour un maître que vous savez être heureux maintenant. Puisez de la force dans la conscience de ce que vous avez été pour lui, et respectez ses vœux qui ont été que vous goûtassiez enfin la paix et la liberté, au milieu d'une aisance que vous avez si bien gagnée. » Mais mes paroles, en lui rappelant les bontés de son maître, ne faisaient que provoquer plus abondamment ses pleurs. C'est alors que, selon l'intention que j'en avais formée pendant son séjour chez moi, je lui fis part d'un projet qui souriait à mon cœur.

Ecoutez-moi, Marguerite, repris-je. Ces meubles qui m'appartiennent ici, je ne veux point

les en retirer ; mais plutôt je désire venir vivre avec vous, avec eux, si ce projet vous agrée.....
— Ah ! Monsieur, me dit-elle aussitôt, comme cela, je veux bien rester ici, mais autrement, impossible. Prenez-moi à votre service, faites-vous le maître ici, alors je pourrai continuer d'y vivre...... Vous aimez M. Widmer, il me semblera que je le sers encore,..... que je lui suis quelque chose. — Je le veux bien, Marguerite, mais voici à quelles conditions : je vous paierai mon logement à sa valeur, sans plus, mais sans moins. Quant à votre service, pour vous prouver que je veux être votre ami et non pas votre maître, je l'accepte de grand cœur, et sans vous offrir de gages. Je suis seul, j'ai eu aussi mes chagrins qui me séparent du monde, j'éprouve le vide d'une affection qui me console et me récrée, et je puis mieux la rencontrer en vous qu'en tout autre; ce sont là les motifs qui me font désirer d'achever ma carrière dans cette retraite, et de mettre en commun mon existence avec la vôtre. Vous ferez notre petit ménage, je tiendrai en main vos intérêts, et cette réciprocité de services nous attachera encore plus l'un à l'autre. Voici, ajoutai-je, en caressant le chien, notre ami commun, Marguerite, vous ne voudriez pas me le céder ; j'aurais regret à vous le lais-

ser : arrangeons-nous pour le posséder à nous deux......

Mes paroles contentaient visiblement Marguerite. Dès ce moment elle reprit plus de calme, et, rentrée dans une condition plus analogue à ses habitudes, elle vaquait à divers soins qui la distrayaient de ses regrets. Le dévouement était un besoin pour ce cœur aimant et modeste : servir un maître, soigner quelqu'un, s'oublier pour un autre, c'était pour elle l'emploi et le but de ses journées ; et sans être capable de s'élever au-dessus de l'état de domesticité, elle ennoblissait cette humble condition, et lui donnait plus de vraie grandeur qu'il ne s'en trouve dans celle même des bons maîtres.

Après avoir consacré quelques jours à ces nouveaux arrangemens, je vins me réunir à Marguerite, goûtant un charme plein de douceur et de sécurité à entrer dans ce séjour avec le projet de n'en plus sortir. J'y arrangeai ma vie, j'y disposai selon mon gré les meubles de ma tante dans la pièce que je voulais habiter, et je jouis du plaisir, depuis longtemps perdu pour moi, d'une société qui n'effarouchait pas ma tristesse, et d'une amie qui mangeait à ma table. Quelque temps après, nous fîmes ensemble une visite au cimetière, d'où nous revînmes triste-

ment le soir, suivis du chien qui nous avait adoptés pour ses nouveaux maîtres.

Dans les meubles qui m'étaient échus, se trouvaient les papiers de ma tante, et, parmi ces papiers, des lettres de sa fille et de M. Widmer. J'avais mis en réserve, pour mes prochains loisirs, de les parcourir, d'y recueillir, avec une avide curiosité, ce que j'y pourrais apprendre de cette Elisa si tendrement aimée. Dès que nous fûmes établis dans notre demeure, je procédai à cette tâche intéressante, je fis le dépouillement des papiers, et, bien qu'il s'y trouvât beaucoup de lacunes, je pus néanmoins retrouver la trace de cet attachement profond, commencé sur la terre, rompu par le sort, et résistant à l'épreuve du temps pour se renouer dans le ciel. Bien souvent, durant ce travail, je fis d'amers retours sur moi-même. Non! ce n'est point le trépas qui, brisant les nœuds de l'amour, fait au cœur les plus sanglantes plaies;...... les sermens violés, une félicité qui fuit sans retour, des regrets sans espoir, voilà ce qui porte la mort jusque dans le cœur lui-même. Je veux, puisque j'ai entrepris ce récit, poursuivre encore, dire ce que je sais de ces deux amans, et clore ainsi ces pages trop remplies de moi. Que si je ne répugnais à trahir le mystère de leurs touchantes amours, je lais-

serais parler les lettres mêmes que je possède; car quel récit pourrait atteindre au charme de ces lignes tout imprégnées de tendresse et de grâce, où l'ingénuité, la fraîcheur, l'énergie de l'adolescence se montrent sous leurs plus aimables traits, où la confiante sécurité de cet âge fait un si émouvant contraste avec une séparation affreuse et prochaine? Mais je ne puis; j'aime mieux affaiblir ce charme, que de le profaner.

Elisa Meyer était née à Zurich, et y avait passé sa première enfance. Son père, homme aimable, et rempli lui-même d'attachantes qualités, avait pris en affection singulière cette enfant, et s'était plu à cultiver en elle d'heureuses dispositions qui enchantaient sa tendresse. Mais il paraît que, parmi des soins éclairés d'ailleurs, il se livra trop au plaisir de développer de bonne heure la sensibilité de sa fille, et d'en recueillir les fruits précoces. A l'âge où ses compagnes n'étaient encore qu'enjouées et folâtres, Elisa connaissait mille sentimens forts ou délicats, et son âme exaltée rêvait déjà l'héroïsme de l'amour, du dévouement, de la foi jurée; aussi, quand au bout d'un petit nombre d'années, son père lui fut enlevé, le chagrin accabla cette frêle enfant, et elle faillit le suivre. Elle n'avait que dix ans alors; j'ai sous les yeux un portrait d'elle, fait à cette épo-

que : ses traits sont remplis de grâce et de finesse, mais il est facile de reconnaître, à l'expression de ses yeux, au mélancolique sourire de sa bouche, à je ne sais quelle auréole de sérieux qui semble entourer son pâle front, que cette enfant avait déjà franchi son âge, et que son cœur devait connaître de bonne heure des passions profondes.

C'est après la mort de son époux que ma tante, désirant se rapprocher de sa famille, vint se fixer ici. Elle y connut ma mère, et je me souviens qu'elle lui conservait un souvenir plein d'affection et d'estime. Occupée de l'éducation de ses deux enfans, elle cherchait à ralentir le développement trop hâtif de sa fille, et à assurer les progrès de son fils, moins âgé qu'Elisa. Un jeune homme donnait des leçons à celui-ci. Pauvre, mais instruit et estimé, il devait à une protection que lui avaient méritée sa conduite et ses talens, d'avoir été introduit dans la maison de ma tante. C'était Widmer. Elisa assistait souvent à ses leçons : elle écoutait d'une oreille avide ses enseignemens, mieux à la mesure de son esprit que les futiles connaissances qu'elle recevait des maîtresses à la mode ; peu à peu son intérêt s'étendait au maître lui-même : elle le questionnait, elle aimait à l'entendre, et ce jeune homme, cap-

tivé par l'intelligence et les grâces de cette aimable écolière, s'abreuvait à longs traits du charme puissant qu'il ne s'avouait pas encore. Sans doute, dès lors, ma tante avait deviné ce penchant naissant ; mais, tendre mère et femme sans préjugés, elle entrevoyait dans cet honnête jeune homme, celui qui, destiné à fixer les affections de sa fille, lui présentait d'ailleurs les plus sûres garanties pour son bonheur.

Elisa avait environ quatorze ans, Widmer en avait seize. Déjà ils s'aimaient de cet amour que sa pureté même exalte, et d'après une lettre de ma tante à Widmer, je conjecture que, dans leur ingénuité, ces deux enfans n'avaient point cru mal faire en s'avouant leur penchant, et en se jurant une éternelle tendresse. Dans la lettre dont je parle, ma tante, instruite par les aveux spontanés de sa fille, tient à Widmer un langage plein d'indulgence et d'élévation ; elle ne risque point, par un blâme imprudent, de lui inspirer de la défiance sur un acte qu'elle sait pur et honnête, seulement elle l'instruit des choses que commandent les convenances, elle l'éclaire sur sa position, sur les efforts qu'il doit faire, sur les ménagemens qu'exige le caractère trop sensible de sa fille ; et, sans engager encore sa promesse, elle lui fait entrevoir que cette union peut

devenir le prix de son avancement, de sa conduite et de son honnêteté. Je ne m'étonne pas que, tempéré par les avis de cette femme aussi sensée que tendre, le penchant de ces deux jeunes gens ait pris par degrés cette force intime, contre laquelle devait se briser l'assaut des ans et de la destinée.

Widmer, transporté par cette espérance, s'adonnait sans relâche au travail ; l'ambition, voilée sous les dehors de l'amour, emportait son zèle vers les hauteurs de l'étude, et déjà, entre les jeunes gens de son âge, on le remarquait comme appelé à fournir une carrière brillante. Outre le courage qu'il puisait à ses feux, Elisa l'avait enflammé du sien propre, pour tout ce qui est grand, noble et digne d'enthousiasme ; l'exaltation de cette jeune fille avait passé en lui pour s'y accroître encore, c'était elle à son tour qui modérait les transports qu'elle avait fait naître, et qui retardait l'essor de son amant. Dans ce commerce élevé, leurs âmes, dignes l'une de l'autre, se confondaient ensemble, s'unissaient par tous les points, et sans doute ils étaient déjà bien loin de ces temps où leurs bouches croyaient devoir engager l'avenir par de mutuels sermens. Il ne s'agissait plus de promesses, et déjà ma tante voyait avec quelque effroi ces deux vies

dépendre l'une de l'autre. J'en trouve la preuve dans les lignes que lui adresse à ce sujet Widmer. Ce malheureux, avec cette sécurité téméraire qu'inspirent les sentimens forts, rassure la mère d'Elisa, il semble braver la destinée, il défie ses coups, et, abusé par une passion qui l'élève passagèrement au-dessus de l'humanité : « Qu'importe, écrit-il, qu'importe que nos corps puissent être pendant quelques jours séparés par la mort, si nos âmes sont à l'abri de ses atteintes ! Que l'une précède l'autre dans le ciel, c'est pour l'attendre, et, dans cette attente même, auraient-elles cessé d'être ensemble, d'être l'une à l'autre, de se chercher, de se rencontrer sans cesse ? Chassez ces craintes, chère maman, elles sont indignes d'un amour dont la flamme pure et céleste peut être attisée, mais jamais éteinte par l'impuissante haleine des vents qui soufflent sur cette terre. »

Dès cette époque, ces craintes de ma tante avaient pris à ses yeux un degré de réalité qui la préoccupait beaucoup. A divers signes, elle croyait reconnaître chez Elisa les indices secrets de quelque dépérissement. Une pâleur plus habituelle avait remplacé les tendres couleurs de ses joues ; quelque maigreur s'était mêlée à la finesse de ses traits, et, tandis qu'un air plus frêle

s'attachait à son visage, le feu calme et profond de son regard indiquait trop qu'une âme ardente minait lentement ce corps si gracieux et si fragile. Bientôt ces craintes devinrent assez fortes pour provoquer des soins qui en révélèrent le sujet à Widmer. Par le conseil des médecins, ma tante dut conduire sa fille dans des climats plus doux, où néanmoins le voisinage des monts mêlât à la chaleur de l'air son influence vive et restauratrice. Dès le printemps suivant, elles partirent pour la cité d'Aoste, petite ville du Piémont, voisine des gorges du Grand-Saint-Bernard, et où la proximité des Alpes tempère la chaude haleine des vents d'Italie. Les deux amans se séparèrent; triste essai de la séparation plus longue dont ce jour était le présage!

Mais pour les cœurs passionnés, tout est aliment à la flamme qui les dévore. Dans ce nouveau séjour, Elisa, loin de Widmer, se consumait de l'impatience de le rejoindre; contrainte de ne plus le voir, de ne plus lui parler, elle suppléait à ces douceurs par l'essor de sa pensée, constamment présente aux rives où elle savait que Widmer coulait un ingrat exil; elle observait en regard de son amant ces lieux nouveaux, cette peuplade étrangère, ce pittoresque assemblage de ruines romaines et d'habitations modernes

qui caractérise la ville d'Aoste ; elle s'émouvait à contempler, si voisines de ce vallon fleuri, les cimes neigeuses des grandes Alpes, et, jalouse de n'éprouver rien où son ami ne fût en part, elle passait les longues heures du jour à lui retracer ses impressions, mêlant les poétiques descriptions de ce séjour aux expressions passionnées d'une tendresse que la distance rendait moins timide. Au milieu de cette vie de trouble, d'émotions, de sentimens brûlans, la douceur du climat devenait impuissante à défendre le corps contre les ravages du cœur ; Elisa s'affaiblissait : déjà elle supportait moins la fatigue des promenades et du travail, déjà elle se privait avec amertume de tout écrire, et son exaltation, combattue par le déclin de ses forces, se tournait souvent en des pleurs involontaires, en un attendrissement amer non moins funeste au retour de sa santé.

Créature aimable, touchante fille, qui t'inclines ainsi vers le tombeau ! tendre fleur qui vas te fanant, encore toute parée de dons et de grâces ! frêle rameau bientôt détaché du jeune arbre qui te servait d'appui !..... J'ai peine à poursuivre : la tristesse serre mon cœur, les larmes troublent ma vue..... Si du moins je pouvais retarder cet instant qui s'avance,..... vous conduire vers ces cyprès en vous en masquant l'approche.... Je ne

puis; le mystère voile de son ombre ces derniers beaux jours : pour recueillir les rares fleurs dont ils furent semés encore, il faudrait que le feu rendît ces lettres qu'il a dévorées pour toujours.

A l'approche de l'hiver, ma tante délibéra si elle devait ramener sa fille à Genève, ou la conduire vers des contrées plus éloignées des frimas. Widmer le voulait, il écrivait qu'il allait les rejoindre, qu'il attendait tout du doux soleil de la Toscane. Déjà il s'était mis en route, mais, arrivé à Martigny, une lettre de ma tante le prévint de leur prochain retour, en le chargeant de chercher aux environs de la ville une maison bien exposée. Il paraît qu'Elisa, pressée déjà par de sinistres pressentimens, avait voulu s'assurer de revoir le ciel de sa patrie et les lieux témoins de ses premiers sermens. Elles se mirent en route par la plus courte voie : c'était le Grand-Saint-Bernard; mais, déjà trop faible pour se soutenir sur une monture, Elisa fut portée en litière jusqu'à l'Hospice. Sa mère, montée sur une mule, ne quittait pas ses côtés, dévorant en secret ses douleurs, et affectant un courage qui venait échouer contre les caresses de son angélique fille.

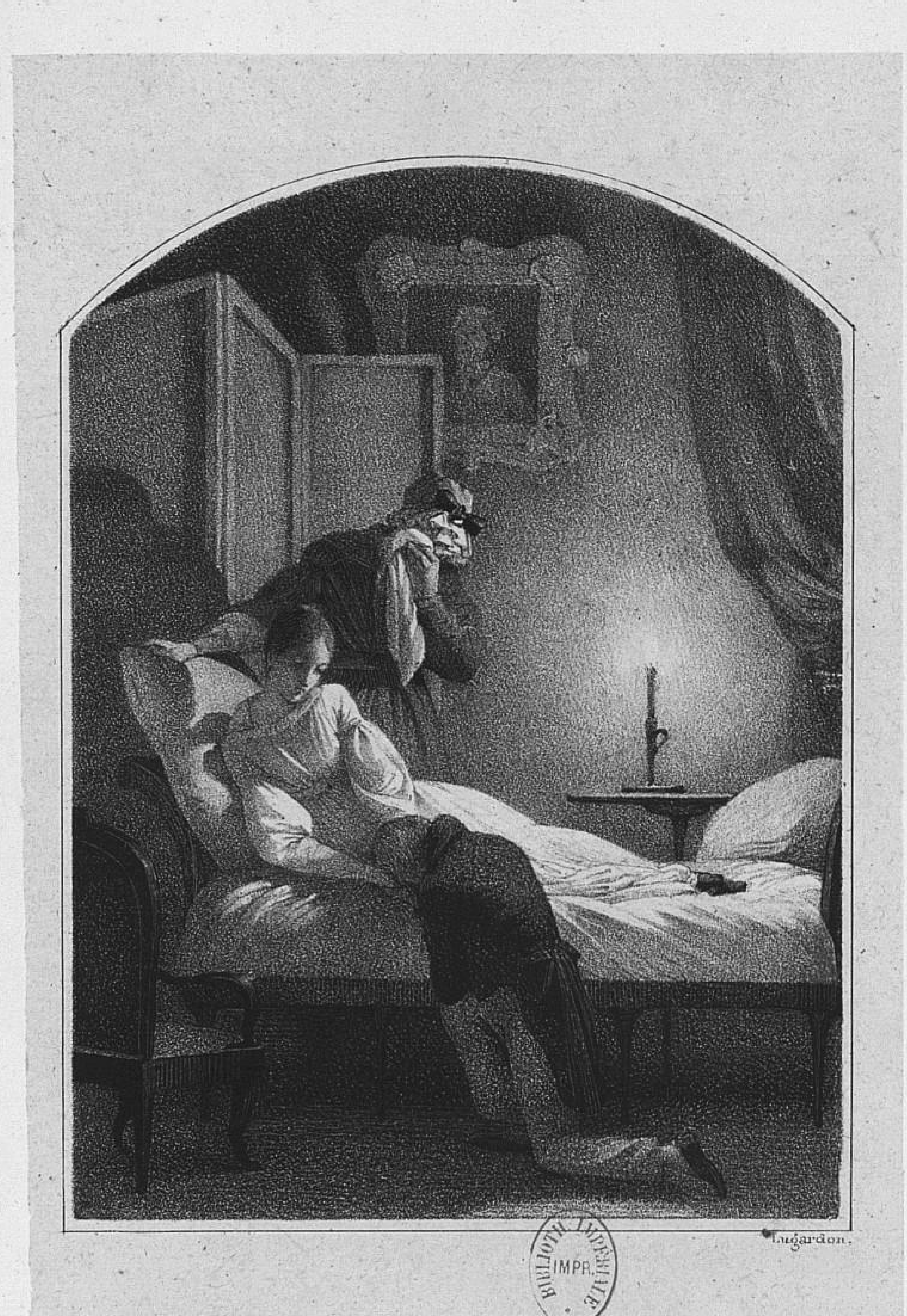
Cependant Widmer, ayant loué la petite mai-

son qu'il a possédée depuis, avait tout préparé pour y recevoir Elisa et sa mère. Ce jeune homme n'était point abattu : de trop forts sentimens l'agitaient. Tantôt se peignant un mal grave qui minait sourdement les jours de son amante, tantôt se prenant aux moindres signes de mieux qu'il découvrait dans les lettres de ma tante, il passait du désespoir le plus violent à la plus folle joie. Informé qu'Elisa avait franchi les Alpes, il volait à sa rencontre, lorsqu'il reçut quelques lignes de Mme Meyer qui le priait d'attendre leur arrivée. Cette malheureuse mère, après avoir passé par les plus cruelles angoisses, forcée enfin par l'état de sa fille de s'arrêter dans le petit hameau de Saint-Branchier, avait cru ne pas la ramener vivante jusque dans ses foyers ; et après s'être remise en route, elle redoutait que l'apparition soudaine de Widmer et les émotions d'une entrevue, ne vinssent rompre le fil léger auquel tenaient encore les jours d'Elisa.

Le premier vendredi de septembre, ces dames arrivèrent. Widmer s'était éloigné, sur le conseil de ma tante. Il se tenait sous ces arbres touffus qui dominent la maison. C'est de là qu'il aperçut Elisa, pâle et changée, à demi couchée dans le fond d'une voiture ouverte. Tout entier au bonheur de la revoir, son cœur bondissait de plaisir,

et il attribuait à la fatigue du voyage ce qui le frappait dans les traits et dans l'attitude de son amante. Mais quand il eut vu le voiturin s'approcher et la prendre dans ses bras pour la transporter dans la maison, toute sa joie, violemment refoulée dans son cœur, y fit place au délire du plus affreux désespoir. Dès qu'Elisa fut entrée, voyant Mme Meyer revenir dans la cour, il courut se jeter dans ses bras, et ces deux êtres, qu'unissait une douleur commune, s'inondèrent en silence de larmes amères.

Bientôt ils entrèrent dans la maison en essuyant leurs pleurs. Elisa, restée seule, étendue sur un sopha, parcourait de ses regards éteints cette nouvelle demeure qu'éclairait faiblement le jour à son déclin. Affaissée sous le poids de la fatigue et de l'émotion, une débile langueur enchaînait ses membres et ne laissait luire en son âme que les ternes lueurs de souvenirs confus, auxquels se mêlait une tristesse sans espoir et sans courage. Quand sa mère rentra et vint s'asseoir auprès d'elle, prête à lui parler de Widmer, elle lui donna affectueusement la main, mais sans rompre ce lugubre silence. Durant ces instans, Widmer, errant dans le corridor voisin, entrevoyait pour la première fois l'horreur de sa destinée, et le bonheur s'arrachait


Lugardon.

ELISA et WIDMER. page 201.

violemment de son cœur, en le brisant pour toujours.

La servante apportait une lumière; Widmer, ne pouvant plus supporter l'attente, la suivit jusque sur le seuil de la porte : Widmer! dit Elisa, sans surprise et d'une voix douce. Elisa! s'écria-t-il en se précipitant vers elle... A la vue de son amante faible et décolorée, ses yeux brillèrent d'une sombre [illegible]; ne pouvant vaincre la poignante angoisse à laquelle ce spectacle le livrait en proie, il tomba à ses côtés, prit ses mains et, les couvrant de baisers, il cherchait à confondre ses sanglots dans les étreintes des plus vives caresses. A ces témoignages d'un si pur amour, Elisa reprenait des forces pour s'attendrir; quelques larmes sillonnaient son pâle visage, le désir de la vie recommençait à poindre dans son cœur résigné, et le regret pour elle-même s'y mêlait à la tendre compassion que lui inspirait l'infortuné Widmer, bientôt appelé à lui survivre.

« Widmer, lui dit-elle, après ces moments de silence,... qu'est devenue votre Elisa !... » et les pleurs éteignirent sa faible voix; puis, faisant effort pour les surmonter : « J'avais cru que je supporterais avec plus de courage ces moments qui me restent, ... mais ... je suis sans

violemment de son cœur, en le brisant pour toujours.

La servante apportait une lumière. Widmer, ne pouvant plus supporter l'attente, la suivit jusque sur le seuil de la porte : Widmer! dit Elisa, sans surprise et d'une voix douce. Elisa! s'écria-t-il en se précipitant vers elle.... A la vue de son amante faible et décolorée, ses yeux brillèrent d'une sombre flamme; puis, ne pouvant vaincre la poignante amertume à laquelle ce spectacle le livrait en proie, il tomba à ses côtés, prit ses mains, et, les couvrant de baisers, il cherchait à confondre ses sanglots dans les étreintes des plus vives caresses. A ces témoignages d'un si pur amour, Elisa reprenait des forces pour s'attendrir, quelques larmes sillonnaient son pâle visage, le désir de la vie recommençait à poindre dans son cœur résigné, et le regret pour elle-même s'y mêlait à la tendre compassion que lui inspirait l'infortuné Widmer, bientôt appelé à lui survivre.

« Widmer, lui dit-elle, après ces momens de silence,... qu'est devenue votre Elisa !... » et les pleurs éteignirent sa faible voix; puis, faisant effort pour les surmonter : « J'avais cru que je supporterais avec plus de courage ces momens qui me restent ;... mais... je suis sans

force, Widmer, contre vos caresses.... Mon ami!... mon doux ami!... c'eût été trop de félicité pour des mortels.... Dieu me retire.... Je le remercie de m'avoir donné assez de jours pour goûter ces délices dont m'abreuvait votre amour.... »

A ces discours déchirans, Mme Meyer ne savait répondre que par les pleurs qui l'oppressaient, et Widmer, redevenu silencieux, le cœur serré, l'œil sec, pressait avec agitation, dans ses mains brûlantes, les mains débiles d'Elisa. Le murmure s'élevait dans son âme contre le ciel, contre Dieu, qui retirait cette fille céleste, digne de tous biens, vouée à la mort; et d'affreux projets égarant alors sa pensée, provoquaient sur ses lèvres un sinistre sourire. Puis, à la vue de cette victime résignée, il avait honte de lui-même, et comprenant que tout ce qui ne serait pas patient, courageux, noble, le rendait indigne d'Elisa, et l'en séparait peut-être pour l'éternité, il étouffait le murmure et refoulait les projets. Ramené ainsi en face d'un malheur sans remède, la douleur trop forte fermait une issue à ses larmes.

« Non! Elisa,... dit-il à la fin,... Elisa,... non, Dieu ne vous retire pas!... Elisa!... fille adorée!... moi sans vous ici-bas? Non!... que je

périsse avec vous, ou que vous me soyez rendue!... Et comme le désespoir l'emportait aux plus violens transports, Mme Meyer, craignant à la fois pour Elisa et pour lui, l'entraîna hors de la chambre.

Mme Meyer revint bientôt auprès de sa fille. Depuis longtemps elle seule couchait dans sa chambre, adoucissant par ses soins la longue angoisse des nuits. Contre son attente, Elisa, épuisée probablement par les émotions de cette journée, reposa quelques heures. Pour Widmer, il ne se coucha pas, et dès le point du jour il se promenait autour de la maison, préoccupé de pensées qui paraissaient lui redonner quelque courage. Quand les volets s'ouvrirent à demi à la chambre d'Elisa, il parut en ressentir du plaisir, et il épiait avec impatience le moment de revoir Mme Meyer. Dès qu'elle fut descendue au rez-de-chaussée, il courut pour l'embrasser, il apprit avec attendrissement qu'Elisa, après une nuit bonne, reposait encore; puis, l'entraînant dans la cour, il s'y promena longtemps avec elle, lui faisant part, avec un calme contraint, de choses auxquelles cette dame paraissait opposer des considérations de sagesse et de prudence. A cette résistance, Widmer s'animait par degrés : il pressait, il conjurait; ou bien sa tristesse me-

naçante ramenait Mme Meyer à ne pas le pousser à bout par ses refus. En se retirant, elle parut céder quelque chose, et Widmer s'éloigna plus tranquille.

Une lettre, que j'ai sous les yeux, me met sur la trace du projet de Widmer. Il y rend compte à Mme Meyer d'une entrevue qu'il vient d'avoir avec Elisa. Plusieurs billets, écrits sur des chiffons, se rapportent à ces funestes jours; parce que Mme Meyer étant constamment occupée autour d'Elisa, Widmer qui souvent ne pouvait la voir seule, ni lui causer devant sa fille, l'entretenait par ce moyen de ce qu'il désirait lui faire savoir.

Dans cette lettre, Widmer annonce à Mme Meyer qu'il a vu Elisa, qu'elle accède à son projet, s'il peut être accompli loin de tout regard. « Autrefois, écrit-il, autrefois, dans ces jours à jamais regrettables, nous jurions d'être l'un à l'autre, mais nos sermens s'arrêtaient au court espace de cette vie,... celui que nous venons de faire embrasse l'autre.... Il est sacré, indestructible!...... mais ce n'est pas assez. Je veux que cette union soit scellée devant Dieu! je veux que ma fiancée me soit remise par vous devant les autels, que la mort m'enlève mon épouse et non plus seulement mon

amante! ..... à cette condition je supporterai la vie.... »

Tels étaient les projets de cet infortuné. On y reconnaît cette teinte d'exaltation qui avait toujours présidé à leurs amours, et qui, si elle avait contribué à resserrer ce nœud maintenant si affreux à rompre, alors du moins, versait quelque baume sur leurs blessures, et trompait quelques instans leurs douleurs. Pour Elisa, surtout, dont les instans étaient comptés, ces choses n'étaient point sans douceur : Widmer répondait à son attente; ce qu'elle eût fait elle-même, elle voyait avec joie son amant le faire; la mort ne détruisait plus cette union qui avait été le rêve de sa vie, et la tombe, pour y attendre Widmer, lui semblait plus légère. Cela seul me fait goûter à ce projet un charme consolateur; il me semble plus touchant qu'étrange alors que je songe qu'il put adoucir, pour cette victime, l'horreur du sacrifice. Dès qu'il fut formé, Elisa parut reprendre quelque vie, son regard se ranima, une force factice soutint ses membres, et, du sopha où elle demeurait étendue, elle prenait part elle-même aux préparatifs de cette journée.

Mme Meyer sentant l'impossibilité de résister au vœu de ces deux amans, s'était occupée de prendre des mesures qui pussent en assurer l'ac-

complissement. Elle avait toujours conservé des relations avec le pasteur qui avait instruit Elisa dans sa religion : ce fut à lui qu'elle s'ouvrit, en implorant son appui. C'était un digne vieillard qui desservait la cure de Sattigny, petit village du Mandement. Il offrait de tâcher d'obtenir une autorisation pour venir dans la maison même bénir ce mariage, afin d'éviter à Elisa les fatigues d'un déplacement ; mais cette jeune fille, consultée par sa mère, s'y opposa ; en sorte qu'il fut convenu que, dès le jour suivant, après le coucher du soleil, une voiture se trouverait devant l'église, et qu'à cette heure le pasteur se tiendrait prêt à monter en chaire.

Widmer, Mme Meyer et Elisa passèrent ensemble toute la journée du lendemain. Cette jeune fille, devinant au travers du calme des visages, la secrète angoisse de ses deux amis, leur tenait d'affectueux discours, et tâchait de leur communiquer sa tranquille résignation ; mais, à mesure que les heures s'écoulaient, ils osaient moins parler de la cérémonie du soir. Ce fut elle qui, voyant le soleil disparaître derrière les cimes bleues du Jura, leur dit : C'est l'heure ;.... et, s'étant mise sur son séant, elle fit quelques pas jusque vers une chaise voisine, où elle se reposa. Sa mère l'enveloppa d'une ample pelisse,

pendant que Widmer préparait la voiture pour la recevoir. Elisa voulut descendre elle-même, appuyée sur leurs bras, et bientôt après elle se trouva dans la voiture qui s'éloigna doucement, pendant que la servante, restée seule, pleurait dans la cour.

Elisa était placée entre sa mère et Widmer, donnant une de ses mains à chacun d'eux. Elle leur adressait de temps en temps quelques douces paroles, mais ils n'osaient répondre qu'en lui pressant la main, car leur cœur gonflé était près d'éclater en sanglots, au moment où leurs lèvres s'ouvriraient pour parler. Seulement, pour se donner à lui-même du courage et tromper ses préoccupations, Widmer regarda sa montre, et dit quelques mots des mesures prises avec le pasteur pour le rendez-vous. Mais lorsque, après le crépuscule, les ténèbres eurent voilé l'expression des visages, ils purent pleurer en silence, et plus d'une larme, en tombant sur les mains d'Elisa, lui apprit quelles funèbres pensées roulaient dans l'âme de sa mère et de son amant. Arrivée devant l'église, la voiture s'arrêta : au bout de quelques secondes la porte s'ouvrit, et le vieux pasteur, une lampe à la main, accueillait ses hôtes avec une bienveillante bonhomie. Mais à la vue de cette pâle fiancée que soutenaient

deux êtres gémissans, il devint grave, et ses pensées s'élevèrent vers un Dieu miséricordieux et réparateur.

Un fauteuil fut placé au bas de la chaire pour Elisa; Widmer était à genoux auprès d'elle, Mme Meyer, debout, entourait d'un de ses bras la tête languissante de sa fille, qui, ayant presque atteint au terme de ses forces, en employait les derniers restes à vaincre le trouble sous lequel elle défaillait. Du haut de la chaire, la lampe projetait à peine quelques clartés sur ces infortunés, et, au milieu d'un lugubre silence, les moindres bruits allaient retentir dans le vide ténébreux des voûtes.

Après une courte invocation, le pasteur lut la liturgie. Il avait eu soin d'en retrancher quelques-unes de ces phrases qui, présageant de longs jours de bonheur, font tressaillir les jeunes époux qu'un riant espoir accompagne aux autels; mais qui, en face de cette vierge mourante, eussent fait un trop déchirant contraste. Après qu'il eut achevé cette lecture, il fit une pause, puis, pénétré de compassion pour ces êtres désolés, il ajouta ces paroles d'une voix émue :

« Je viens de vous unir en face de l'Eternel;... ses voies sont inconnues, mais sa bonté est certaine. En cet instant même ses regards sont sur

vous, il voit vos pleurs, il lit dans vos cœurs contristés, et s'il n'est pas donné à son humble ministre de contempler sans larmes ces nuages qui voilent passagèrement la félicité dont vous êtes si dignes, lui, plein de miséricorde et d'amour, vous prépare des bienfaits d'autant plus assurés, d'autant plus grands, que votre flamme est plus pure, que votre bonheur était plus mérité, et que vous aurez mieux supporté l'épreuve si sa sagesse vous la destine....

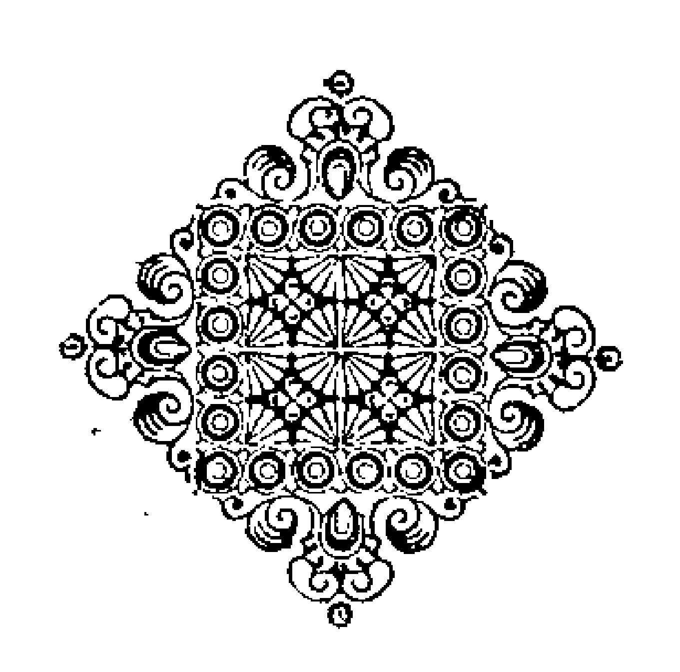
« Elisa Meyer,... mon enfant,... laissez-moi vous donner ce doux titre; je vous connais,... je sais ce que vous pouvez entendre.... J'invoque ici, de toutes les puissances de mon âme, le Souverain Dispensateur des grâces, pour qu'il prolonge vos jours sur cette terre.... que ne puis-je obtenir qu'il daigne prendre sur ma tête blanchie, ce peu d'années qu'il me destine encore, pour les ajouter aux vôtres! je les donnerais avec joie;.... mais si tels ne sont pas ses décrets,... chère enfant!... alors voyez le ciel ouvert pour vous recevoir;... voyez au bout d'un peu de temps votre mère vous y suivre;.... voyez ce jeune homme, maintenant votre époux, dont le cœur à vous dès longtemps, à vous pour toujours, va n'attendre plus que l'heure de quitter à jamais cette terre d'exil pour vous rejoin-

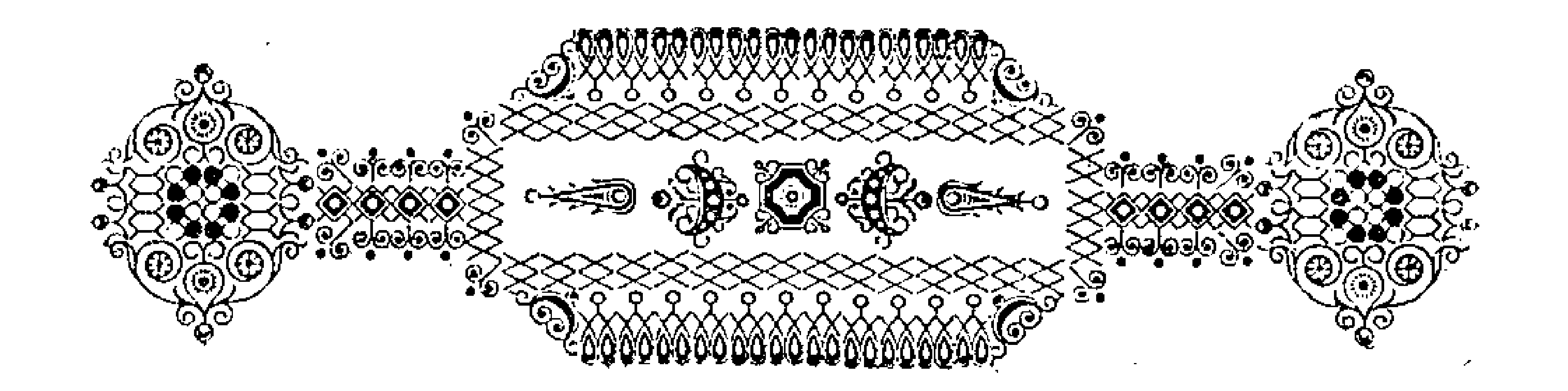
dre aux célestes demeures, dans ces lieux où la mort n'a plus d'entrée, où la félicité n'a plus de terme, où cet amour sacré qui vous unit ici-bas, vous réunira de nouveau pour l'éternité! »

Le vieux pasteur se tut; quelques gémissemens sourds se faisaient entendre au bas de la chaire. Il descendit, et venant se mêler à ces affligés, il les soutenait par des paroles de paix et de consolation; mais telle était l'énergique tristesse de cette scène, que le pauvre vieillard, navré de douleur, avait senti sa voix faiblir et manquer. Widmer prit Elisa dans ses bras, et arrivé dans la voiture, il ne voulut plus s'en séparer. Il l'appelait son épouse, sa tendre épouse, que plus rien ne saurait lui ravir, et l'accablant de compatissantes caresses, il semblait que son cœur tout entier se répandît au dehors, comme pour ranimer cette vie près de s'éteindre. Déjà Elisa ne répondait à ses transports que par les faibles étreintes de ses bras.

Ils arrivèrent ainsi à la maison. Elisa, replacée dans sa chambre, leur fit signe de s'approcher d'elle. Son souffle était court et précipité, le frisson parcourait ses membres, et les pâles violettes de la mort marbraient son beau visage.... « C'est l'instant de nous séparer,... dit-elle avec effort; pauvre maman, je vous laisse avec

lui.... Widmer,... je vais vous attendre;... que le souvenir d'Elisa vous soutienne et vous protége!..... » Elle ne put poursuivre, et, pendant que sa mère et son amant la tenaient embrassée, recueillant le dernier souffle de ses lèvres, elle expira, et son âme pure s'envola vers les cieux.





La Vallée de Trient.



Il y a trois ans, je partis un matin de Chamonix pour me rendre à Martigny, en Vallais. Beaucoup d'autres touristes en firent autant ce jour-là. Tous avaient leurs mulets ; moi seul je partais à pied : mais, dans ce pays montagneux, le piéton a sur les autres voyageurs l'a-

vantage de la vitesse, comme il a déjà celui d'une entière liberté dans ses allures.

La route était donc animée par l'aspect de diverses caravanes, cheminant à quelque distance les unes des autres. Je délibérai en moi-même sur l'usage que je voulais faire de mon indépendance. J'avais à choisir entre trois façons de faire : ou former solitairement l'arrière-garde; ou dépasser tout ce monde et marcher seul en tête; ou enfin, aller d'un groupe à l'autre, lier connaissance, et ajouter au charme de la promenade celui de la conversation. C'est ce dernier parti qui me parut préférable.

J'atteignis la société dont je me trouvais le plus rapproché, mais peu s'en fallut que je ne m'y fixasse pour toute la journée. Il s'y trouvait en effet une jeune demoiselle aimable, belle, enchanteresse,..... c'est au moins l'impression qu'elle produisit sur moi. Mais j'ai remarqué une chose: c'est qu'en voyage toutes les demoiselles me produisent cette impression; d'où je conclus que cette demoiselle n'était peut-être ni plus enchanteresse, ni plus belle qu'une autre.

En voyage, le cœur prend des allures romanesques et aventureuses, il s'épanouit plus promptement, il est décidément plus tendre; le sexe, ou la beauté, comme dirait un agréable,

lui apparaît plus encore qu'en d'autres temps digne de ses hommages, et comme, d'ordinaire, dans ces rencontres fortuites, nul projet sérieux, nul calcul d'hyménée ne retient comme un lest salutaire l'essor du pur sentiment, le sentiment pur prend aussitôt son vol, et s'élève en peu d'instans à une hauteur prodigieuse.

Et non-seulement le cœur se comporte ainsi en voyage, mais il est sûr aussi qu'une jeune personne y contracte certains attraits de circonstance qu'elle ne saurait avoir dans un salon. Elle est isolée d'abord, isolée de ses compagnes plus belles ou aussi aimables ; c'est une fleur plus ou moins rare, plus ou moins brillante, mais cette même fleur qui ne serait rien, perdue dans l'orgueilleux éclat d'un bouquet, plaît, touche, paraît charmante et gracieuse lorsque, solitaire sur une pelouse écartée, elle en anime l'aspect et y répand ses parfums. Au fond, est-il rien de bête comme un bouquet? Indigne sérail où un maître stupide entasse beauté sur beauté, et, des ruines de chacune, se compose un assemblage éclatant mais sans grâce ; des parfums délicats de chacune, une grossière odeur ! Va, va, vil sultan, salis, flétris, immole à tes plaisirs la fraîcheur de mille roses..... Pour moi, j'irai chercher ma fleur aux lieux où elle balance sa tige solitaire,

et, jaloux de ses grâces modestes, loin de lui donner des compagnes, je craindrai même de la cueillir.

Ce n'est pas tout, cette jeune personne, en voyage, est plus rapprochée de vous : ou bien son cœur, qui s'est déjà donné, la porte à fuir la vue des jeunes hommes, ou forcément votre présence l'intéresse, vos attentions lui sont agréables; l'empire qu'elle exerce sur vous, le bonheur que vous éprouvez à ses côtés, ne sauraient ni lui échapper, ni lui déplaire, à supposer du moins que, délicat autant que sensible, vos sentimens se trahissent plus qu'ils ne se font voir. Et que d'occasions, à propos d'incidens qui naissent, ou d'objets qui se présentent, de témoigner un empressement flatteur, de se rencontrer dans une commune pensée, de sentir ensemble, de provoquer ou de voir naître cette sympathie à laquelle l'âge, le penchant, un irrésistible attrait, convient deux jeunes cœurs ! Cette sympathie, elle sera de quelques heures, d'une journée peut-être ; mais si elle est passagère, elle est vive, elle est pure, et il en reste, au lieu de regrets, un souvenir plein de charme.

Et que sera-ce si ces objets qui se présentent à vos yeux sont ces vallons, ces forêts, ces monts sans nombre, ces glaces infinies, en un mot cette

nature tantôt riante, tantôt sublime des grandes Alpes ! si à chaque instant un spectacle attachant provoque cette admiration expansive, ce besoin de partager des émotions dont le flot ne peut tenir tout entier dans le cœur, et que leur religieuse pureté affranchit du joug d'une pudique réserve ? Que sera-ce si la jeune fille, au milieu de ces transports, oublieuse de sa rustique monture, vous laisse usurper le doux soin d'en diriger la marche et d'en régler les caprices ? Pendant que, la bride au poing, vous mettez entre la mule et l'abîme le rempart de votre corps, elle admire, elle s'émeut, son visage s'embellit de la vie du sentiment, la brise matinale qui souffle des hauteurs ravive les roses de son teint, et, se jouant dans les plis de sa mante, dessine ou découvre les grâces de son attitude. Ah ! jeune homme, déjà votre cœur, déjà votre regard, infidèle aux montagnes, erre avec amour autour de cette créature charmante ; elle est aimable, n'est-ce pas ? elle est belle, enchanteresse,... c'est tout ce que je voulais prouver.

J'éprouvai ce jour-là tous ces sentimens que je viens de décrire. J'eus la bride au poing. Je fis de mon corps un rempart ; malheureusement il n'y avait pas d'abîme. Près du glacier du Tour nous nous arrêtâmes. Nous venions de décou-

vrir, en avant de nous, cet étroit et sauvage vallon où finit, contre les pentes du col de Balme, la vallée de Chamonix ; l'ombre y planait encore. Mais, en arrière de nous, cette même vallée se montrait déjà dans tout l'éclat de sa splendeur matinale. Le soleil, arrivé à la hauteur des gorges, y lançait ses feux au travers de bleuâtres vapeurs, rasant de leur cime jusqu'à leur base les arêtes dentelées des glaciers, et faisant scintiller au-dessus du sombre rideau des forêts les innombrables aiguilles des Bois, des Bossons, du Taconay ; puis, laissant dans l'ombre l'Arve et ses îles boisées, il venait dorer, au pied des parois du Brévent, les tranquilles pelouses où brillent éparses les cabanes du Prieuré. — Quel spectacle ! dit ma compagne, je veux descendre..... Déjà je l'y aidais, et l'une de mes mains dégageait l'étrier, tandis que l'autre, doucement pressée par la sienne, lui servait d'appui pour sauter légèrement à terre. Alors nous nous assîmes sur un bloc de granit, pendant que la mule, dont je tenais toujours la bride, broutait aux touffes d'herbe qui forment la lisière du chemin.

Il y a des momens où la contemplation est de rigueur, sans en être pour cela plus facile. Il s'agissait d'admirer, nous ne nous étions assis

que pour cela; mais si ma compagne, peu faite aux mœurs pastorales, éprouvait quelque embarras de se trouver ainsi seule avec moi, j'étais de mon côté trop préoccupé par sa présence pour qu'il me fût aisé de parler éloquemment des montagnes. J'essayai toutefois, mais après quelques lieux communs, dont la niaiserie m'importunait moi-même, je rebroussai comme je pus vers un sujet bien autrement à l'ordre du jour que la splendeur matinale. — Vous remarquez, Mademoiselle, lui dis-je, qu'ici la route se bifurque; oserai-je vous demander si vos parens se sont décidés pour la Tête-Noire, ou pour le col de Balme?..... — Je l'ignore, Monsieur, me répondit-elle; puis, se tournant de l'autre côté pour me dérober la vue de sa rougeur: Je crois que ce sont eux que l'on aperçoit là-bas....

Effectivement, le reste de la caravane, que nous avions laissé en arrière, nous rejoignait insensiblement. Je remarquai que le père et la mère de ma jeune compagne avaient à leur tour pris les devans sur les autres voyageurs, et que, sans nous voir encore, ils pressaient le pas de leurs mulets. Quand ils nous eurent atteints : — Ah çà, Mesdames, dit le père, c'est le moment de nous décider. Puis se tournant vers moi : Et vous, Monsieur, par où passez-vous?

Cette insidieuse question ne me surprit pas autant qu'elle me contraria. J'avais dit imprudemment à ce monsieur, la veille déjà, que mon projet était de passer la Tête-Noire, et j'avais cru procéder habilement; car, ce passage, plus facile que l'autre, est celui que choisit d'ordinaire une société où se trouvent des dames. Mais, la veille aussi, ce monsieur m'avait fort prudemment prévenu que, pour lui, il était encore incertain sur celui des deux passages qu'il choisirait. Il était donc manifeste que ce père prévoyant avait voulu se ménager toutes les éventualités, entre autres celle de faire passer sa fille par le côté où je ne passerais pas. Aussi, comprenant à merveille toute la portée de sa question, et jaloux de sauver au moins ma dignité : — Vous le savez, Monsieur, répondis-je, mon projet a été de passer par la Tête-Noire.... Il m'interrompit : — Malheureusement nous inclinons, nous, pour le col de Balme. J'en ai du regret, vraiment. Bon voyage, Monsieur; enchanté d'avoir du moins joui, pendant cette matinée, de l'avantage de votre société. — Je me confondis en civilités tout aussi sincères, et nous nous séparâmes.

Je demeurai fort triste, face à face avec la belle nature, qui ne me sembla plus belle du tout. Le Prieuré me paraissait morne, les *Bossons*

m'importunaient. Assis sur mon granit, je me livrais à de rancunières réflexions sur l'hypocrite tyrannie des pères, que seconde souvent si mal à propos la soumission par trop angélique des filles. Dans ce moment vint à passer une autre caravane à laquelle je me joignis, faute de mieux, et aussi pour combattre, par la distraction, les blessures du sentiment.

Cette caravane se composait de trois messieurs à pied, et d'un mulet chargé de pierres. Ces messieurs étaient des géologues. C'est une charmante compagnie que les géologues, mais pour les géologues surtout. Leur manière est de s'arrêter à tout caillou, de pronostiquer à chaque couche de terre. Ils cassent les cailloux pour en emporter; ils égratignent les couches pour faire un système à chaque fois : c'est fort long. Ils ne sont pas sans imagination, mais cette imagination a pour domaine le fond des mers, les entrailles de la terre; elle s'éteint dès qu'elle arrive à la surface. Montrez-leur une cime superbe : c'est une soufflure; un ravin rempli de glaces : ils y voient l'action du feu; une forêt : ce n'est plus leur affaire. A mi-chemin de Valorsine, un mauvais éclat de rocher, sur lequel je me reposais, mit mes trois géologues en émoi; il fallut me lever bien vite et leur abandonner mon siége.

Pendant qu'ils le mettaient en pièces, je m'éloignai tout doucement, et ils me perdirent de vue. *Sic me servavit Apollo.*

Toutefois, s'il m'arrive d'éviter le géologue, j'aime en tout temps la géologie. L'hiver surtout, au coin du feu, c'est charmant que d'entendre raisonner sur la formation de ces belles montagnes que l'on a visitées durant les beaux jours, sur le déluge et sur les volcans, sur la grande débâcle et sur les soufflures, sur les fossiles surtout! Quand on en est aux fossiles, je ne manque jamais d'introduire dans l'entretien le grand *Mastodonte* de je ne sais qui, ou le *Mégalosaurus* de Cuvier : c'est un grand lézard, de cent vingt pieds de long, dont nous n'avons plus que les os moins la peau. Mais figurez-vous donc cette bête royale, se promenant au travers de l'ancien monde, et nourrissant sa petite famille d'éléphans en guise de moucherons! Vivent les pittoresques! Ils propagent, ils popularisent la science: c'est là que j'ai pris toute ma géologie.

Au surplus, même sans les pittoresques, qui n'est un peu géologue? Qui ne se demande, à la vue des accidens ou des merveilles qu'étale une montagneuse contrée, comment se sont ouverts ou creusés ces abîmes, comment ces cimes se

sont élancées dans les cieux, pourquoi ces pentes douces, et pourquoi ces rocs tourmentés; d'où viennent ces colosses de granit qui pèsent sur la plaine, ou ces dépouilles marines enfouies aux montagnes? Ces questions sont de la géologie pure, à la fois élémentaire et transcendante: les géologues ne s'en adressent pas d'autres; bien plus, sur la façon de les résoudre, ils ne sont jamais d'accord: c'est l'eau, c'est le feu, c'est l'érosion, c'est la soufflure. Partout des systèmes, et nulle part des verités. Beaucoup d'ouvriers, point d'experts. Des prêtres, et point de dieu; en telle sorte que chacun peut approcher son hypothèse de la flamme de l'autel, et dire, en la voyant flamber: Fumée pour fumée, la mienne, Monsieur, vaut la vôtre.

Et c'est précisément par là que j'aime cette science. Elle est infinie, vague, comme toute poésie. Comme toute poésie, elle sonde des mystères, elle s'y abreuve, elle y flotte sans y périr. Elle ne lève pas les voiles, mais elle les agite, et, par de fortuites trouées, quelques rayons se font jour qui éblouissent le regard. Au lieu d'appeler à son aide les laborieux secours de l'entendement, elle prend l'imagination pour compagne, et elle l'entraîne dans les profondeurs ténébreuses de la terre; ou bien, rebroussant avec elle

jusqu'aux premiers jours du monde, elle la promène sur de jeunes et verdoyans continens, tout fraîchement éclos du chaos, tout brillans de leur primitive parure, et que foulent ces races perdues, mais dont les gigantesques débris nous révèlent aujourd'hui l'existence. Si elle n'arrive pas à un terme, en y tendant elle parcourt une route attrayante; si elle divague ou déraisonne sur les causes secondes, sans cesse, et de toutes parts, et en vertu de son impuissance même, elle nous met face à face avec la cause première : et c'est pour cela que, toujours aimée, toujours cultivée, cette science est aussi antique que l'homme. La Genèse en est le plus vieux et le plus sublime traité; et, chez le peuple poëte par excellence, chez les Grecs, les théogonies, les cosmogonies abondent dès le premier âge; dès lors, comme aujourd'hui, les Vulcaniens, les Neptuniens, s'y disputent, non pas à la vérité les suffrages du monde savant, mais l'admiration naïve, l'oisive curiosité, le poétique sentiment d'une foule intelligente et crédule.

A Valorsine, je rejoignis trois touristes : c'étaient un Français et deux Anglais, gens sans aucune espèce de rapport entre eux, si ce n'est celui qu'établissent temporairement des manières comme il faut, et cette sorte de sympathie

aristocratique en vertu de laquelle des hommes qui s'estiment d'égale condition consentent à frayer ensemble, lorsque d'ailleurs ils ne peuvent frayer avec personne autre.

Les Anglais étaient deux beaux et grands garçons; de ces ci-devant écoliers, pas encore hommes, que milord leur père envoie, à peine échappés de Cambridge, faire leur tour de continent, accompagnés d'une sorte de gouverneur subalterne, qui cire leurs bottes et paie leur champagne. Je les avais déjà rencontrés les jours précédens. A l'hôtel, à table, ils m'avaient paru avoir tout le décorum du gentleman anglais; en route, je les avais aperçus folâtrant entre eux, ou avec des passans : aussi me rappelaient-ils ces grands chiens de Terre-Neuve qui, sur le point de devenir graves, se surprennent encore à bondir de gaîté, ou à jouer avec les roquets du continent.

Le Français était un élégant jeune homme, carliste d'opinion, de langage et de moustache; un de ces politiques de salon qui se flattent d'avoir conspiré, qui estiment avoir combattu en Vendée, et qui se persuadent que, l'ouest pacifié, ils doivent à la tranquillité de leur famille de faire une tournée en Suisse, pour fournir au gouvernement un prétexte honnête de fermer les

yeux sur l'audace de leurs antécédens. Du reste, jovial, le meilleur homme du monde, et des gants blancs.

Les deux Anglais étaient sobres de paroles, gauches de manières, mais très-passablement intelligens des beautés de la contrée. La fraîcheur des herbages, la limpidité des eaux, surtout la hardiesse des cimes, leur causaient une sorte de satisfaction intérieure, dont les exigences de leur dignité ne suffisaient pas toujours à réprimer l'expression. Beautiful! murmuraient-ils de temps en temps, en échangeant un regard. D'ailleurs, ils étaient accoutrés avec cette simplicité confortable et dispendieuse qui distingue les touristes de leur nation : de beaux chapeaux de paille, à larges ailes, parfaitement propres, mais froissés par l'usage, et négligemment posés sur leur tête; des vestes en toile grise, d'une coupe commode, et recélant, dans des poches profondes, une longue-vue de Dollond, un porte-cigare en argent, et l'attirail des ingrédiens nécessaires ou utiles dans un voyage en pays de montagnes. Même simplicité, même propreté recherchée dans leur linge, et, au milieu de la gaucherie un peu lourde de leurs mouvemens, cette assurance de jeunes lords qui, accoutrés en vue du but qu'ils se proposent, ont compté sur leur tail-

leur pour être à l'aise, sur leur bonne mine pour se faire distinguer, et comptent en tout temps sur leurs guinées pour se faire respecter et chérir des aubergistes du continent.

Le Français, au contraire, était éminemment communicatif, aisé et vif dans ses manières, hautement enthousiaste des beautés alpestres, dont il n'avait d'ailleurs nul sentiment. Comme les Anglais, il était charmé de la limpidité des ondes, mais c'était pour en avoir comparé la fraîcheur aux eaux tièdes qu'on boit à Paris. Les cimes l'enchantaient, mais c'était en vue des sauts prodigieux qu'ont à faire les chamois pour passer de l'une à l'autre, et surtout dans l'espoir de les y poursuivre bientôt, lorsqu'il aurait reçu de Paris un excellent fusil de chasse de Lepage, qu'il s'était hâté d'y demander. « Le premier que j'abats, disait-il, je l'envoie à Prague! » D'ailleurs, il était habillé comme le serait Robinson accoutré par une modiste. Un charmant chapeau imperméable, à petites ailes, était coquettement posé sur sa chevelure lustrée; une cravate, imperméable aussi, lui serrait le cou; sa lévite en velours, avec les pans élégamment échancrés par devant pour faciliter la marche, une taille basse et étranglée, pour donner de la légèreté, était fournie de poches et de contre-poches rem-

plies de futilités microscopiques, dont la plupart étaient sans usage, soit par leur nature, soit en vertu même de leur ténuité portative. Mais un chef-d'œuvre de l'art, c'était sa canne. Cette canne se déployait en chaise, pour jouir commodément des points de vue ; elle s'ouvrait en parasol, pour préserver des ardeurs du soleil ; elle se refermait en bâton, pour gravir les montagnes. Le bâton était lourd comme un soliveau, le parasol échancré comme une aile de chauve-souris, la chaise confortable comme un tabouret sans paille, et néanmoins le possesseur satisfait, triomphant, à cause de la foule d'agrémens indispensables dont ce chef-d'œuvre lui assurait la jouissance.

Je trouvai ces messieurs assis non loin des mulets qui prenaient leur ordinaire, et engagés dans une conversation dont le Français faisait les frais pour les dix-neuf vingtièmes au moins. En effet, il venait de traiter à fond toute la question dynastique, celle de la république et celle des doctrinaires, puis il avait passé à Henri V, et de là aux chamois, à propos d'un coup de carabine qui s'était fait entendre du côté des sommités. Sur ce quadrupède, comme sur la politique, son érudition était close, son idée faite, ses axiomes tout formulés ; évidemment il avait étu-

dié son chamois dans les livres d'Alexandre Dumas, de Raoul Rochette et d'autres théoriciens fameux, mais en écolier qui va plus loin que ses maîtres, et pour qui les théories émises ne sont plus bientôt que babioles, tirelires, en comparaison de celle qu'il est venu chercher sur les lieux. Rien n'était plus plaisant que de voir ce pétulant orateur haranguant deux flegmatiques Anglais, trop sensés pour être crédules, trop polis pour contredire, quoique parfaitement assommés d'ailleurs par un babil brisé, rapide, intarissable. Sans se mettre en grands frais d'attention, ils fumaient leur cigare, tout en songeant confortablement en eux-mêmes « combien le nation française été foolish, loquace, et tute habillé comme iune maîter à danser. »

— « Messieurs, leur disait le Français, un fait singulier, et que vous ne connaissez pas..... Je le tiens d'un chasseur qui a tué, en un an, vingt bouquetins et quatre-vingt-dix-neuf chamois, entre autres une fois deux d'un seul coup; je vous conterai cela après.... Un fait qui n'appartient qu'à cette chasse, la seule que je n'aie pas pratiquée; j'ai chassé au chevreuil, au sanglier: je l'aurais abattu sans le roi à qui on laisse l'honneur du coup.... Un fait curieux, c'est qu'on ne tire pas le chamois en ligne droite, en face de

soi, comme une bécasse. Le chamois est fin, défiant; s'il aperçoit le bout d'une carabine, adieu! courez-lui après.... Mais que font-ils? Voici le chamois sur la pointe de son roc; eh bien! le chasseur, qui s'est embusqué, ajuste un roc voisin, près, loin, c'est selon : le coup part, la balle ricoche, et le chamois tombe sans savoir d'où lui vient cette prune.... Voilà qui est fort, je crois! — Guide, interrompit en cet instant un des Anglais, faisé diligence. Je craigné que nous avons le pluie; nous marchons en avant. A ces mots, tous les quatre nous nous levâmes pour nous mettre en route, au moment où les géologues entraient à Valorsine. Au delà de ce hameau, la vallée se resserre; bientôt après, l'on se trouve engagé dans les sauvages défilés de la Tête-Noire.

Le temps, si radieux le matin, avait effectivement bien changé. De blanches et fines vapeurs, flottant avec rapidité, avaient voilé insensiblement l'azur des cieux, et terni l'éclat du soleil : à cette heure elles se formaient en menaçantes nuées qui s'amoncelaient tumultueusement autour des cimes. Un vent chaud, qui soufflait de la vallée du Rhône, remontait avec impétuosité cette gorge étroite, en soulevant les sables, en couchant les herbes, et en sifflant dans la che-

velure des sapins. Nous cessâmes de causer ; et marchant avec vitesse, nous dépassions de temps en temps de petites croix plantées en terre sur les bords du sentier. Ces croix marquent la place où, durant l'hiver, et aux premiers redoux du printemps, des montagnards ont péri, surpris par le froid ou par l'avalanche. Au pied de l'une d'elles, une pauvre femme agenouillée disait des prières pour le trépassé, pendant que sa chèvre, effrayée de notre approche, se mit à sauter de pierre en pierre, jusque sur le rebord d'un petit ravin, d'où elle nous considérait curieusement. Bientôt après, l'orage éclata, la pluie survint ; mais nous arrivions à la Pierre des Anglais où nous cherchâmes un abri.

Cette pierre est une énorme roche qui s'avance en saillie par-dessus le sentier. Une inscription, sculptée dans l'endroit le plus apparent, indique que ladite roche a été bien et dûment achetée de la commune par une dame anglaise. « Tiens! dit notre Français, en apercevant de loin l'inscription, un monument? un tombeau?.... Mais quand il eut lu la légende : En voici une bonne! s'écria-t-il, en éclatant de rire.... Parlez-moi d'un joujou comme celui-là.... je défie les géologues de l'emporter! Et la commune, dites donc, pas bête..... Soit; nous

sommes ici en Angleterre. Bien reconnaissant, Messieurs, de l'hospitalité, ajouta-t-il en s'adressant aux Anglais; j'y voudrais seulement un roastbeef et du Bordeaux! »

Les deux Anglais, qui ne goûtaient nullement ce ton irrévérencieux, appliqué par un Français à un fait dont l'excentricité même leur paraissait au fond « iune chose grand! » et la bizarrerie « iune chose national beaucoup! » se renfermèrent dans une taciturnité à la fois dédaigneuse et décontenancée. Il était visible qu'avec très-peu d'effort, et sans autre soin que de flatter adroitement leur secrète pensée pour la faire surgir au dehors, on les eût amenés bien vite à s'exalter au sujet de ce trait « beautiful et enthusiastic, » à déclarer les Anglais et les Anglaises « la prémier péople de la terre, » que sais-je? à entonner un rauque et solennel *God save the King*.... ce qui aurait été tout autrement amusant que le silence qu'ils gardèrent alors. Toutefois, s'ils s'étaient trouvés offensés, ils eurent une prompte revanche. Notre compagnon, pour jouir de la vue, venait d'établir sa chaise mécanique; à peine s'y fut-il posé que, les trois pieds se brisant à la fois, il tomba à la renverse, le dos dans la poussière, et la tête dans une flaque.... Non, je n'ai jamais vu deux Anglais

éclater de rire avec un si parfait ensemble, un timbre plus bruyant, et une plus entière satisfaction. Pour le Français, il se releva en jurant, lança les débris de sa mécanique dans le torrent, et fit ensuite chorus avec nos rires le plus franchement du monde.

Cependant la pluie, au lieu de cesser, tombait avec une violence croissante : « Nous sommes ici en Angleterre, dit bientôt le Français, je ne m'y trouve pas mieux pour cela... Après tout, mieux vaut marcher trempés, que de sécher sur place. Qui m'aime me suive ! » Et il se mit gaîment en route. Les Anglais en firent autant bientôt après, et je suivis leur exemple.

Lorsqu'on est jeune, en bonne santé, lorsque surtout on a le goût et l'habitude des voyages à pied, ce n'est point une aussi triste condition qu'on le pense que de poursuivre sa route en affrontant la tempête. On est mouillé; l'eau, comme dit Panurge, entre par le collet et ressort par les talons, mais ce sont là les arrhes du vif plaisir qui vous attend : celui d'atteindre le gîte, celui de dépouiller ses vêtemens humides, celui de présenter à la claire flamme du foyer ses membres roidis, celui enfin de venir asseoir sa fatigue et restaurer ses forces autour d'une table bien servie. D'ailleurs, n'est-ce rien que d'assis-

ter à ces grandes scènes? L'âme n'y goûte-t-elle aucun charme, elle, en tout temps avide de mouvement, d'émotion, de pensée? Après avoir reflété, comme le miroir d'un lac, la fraîche sérénité du matin, les radieuses ardeurs de midi, elle reflète à leur tour les grises nuées, elle se ride sous l'haleine orageuse du vent, le trouble de la nature y pénètre, et, soulevée alors, elle rencontre au sein même du trouble ces mystérieuses joies qui sont refusées à la torpeur du bien-être.

Pour mieux goûter ces émotions, j'étais demeuré en arrière de mes compagnons. J'aimais à me voir seul dans ce gouffre de la Tête-Noire, battu de la pluie, étourdi par le fracas du torrent, par le bruit des pierres qui descendaient les ravins en s'entre-choquant, par celui de la foudre, dont les éclats saccadés se prolongeaient en grondemens majestueux, tantôt lointains, tantôt tout voisins et comme au-dessus de ma tête. La scène était si magnifique, et ma préoccupation si entière, que je fus presque désappointé lorsque je vis près de moi les cabanes de Trient, dont je me croyais encore éloigné. Des rires se firent entendre sur la galerie d'une cabane. C'était le Français qui venait de m'apercevoir. « Il y a du vin ici, me cria-t-il, venez un

peu tremper votre eau. » J'entrai dans le chalet.

Les cabanes de Trient sont assises au milieu d'une petite vallée dont l'aspect est frappant et plein de caractère. Cette vallée, qui n'a en aucun sens plus d'un mille de longueur, est si profondément encaissée entre des cimes d'une hauteur immense, que le soleil n'en éclaire le fond que vers le milieu de la journée, et durant un petit nombre d'heures. A l'une des extrémités, le glacier de Trient, pressé entre les parois d'un étroit couloir de granit, fait entendre de sourds craquemens, et, ouvert à sa base, il vomit, comme par une gueule azurée, des flots noirs et tourbillonnans, qui fuient bientôt d'un cours plus doux au travers de la prairie. A l'autre extrémité, une montagne, fendue perpendiculairement jusqu'à la base, donne passage à ce torrent qui se perd dans de ténébreux abîmes, inconnus au regard de l'homme, pour aller ressortir près de Martigny, en Vallais, et s'y jeter dans le Rhône. La situation de cette vallée, cette ombre perpétuelle, ce glacier, ces eaux, y entretiennent une ravissante fraîcheur; et les pelouses qui en tapissent le fond, lorsque du haut de la montagne on les voit pour la première fois, resplendissent de l'éclat d'une verdure incomparable. Il semble qu'on découvre un Éden inaperçu

encore, une retraite où vivent cachés depuis des siècles les primitifs habitans de la contrée. L'on descend, l'on entre dans cette ombre limpide, l'on savoure cet air restaurateur, l'on écoute cette voix sonore et continue des eaux qui arrivent et qui fuient ; une neuve splendeur émerveille les yeux, et remue doucement le cœur.

C'est dans ce vallon qu'aboutissent les deux passages de la Tête-Noire et du col de Balme. Les deux sentiers s'y réunissent au pied de la Forclaz, qu'il faut encore gravir et redescendre, pour arriver à Martigny. On n'y trouve, en fait de gîte, que le cabaret où je venais d'entrer. C'est, au rez-de-chaussée, l'étable, le fenil, et au-dessus, la chambre des buveurs : on y monte par quelques échelons de sapin, aboutissant à la galerie d'où le Français m'avait appelé. Comme il arrive de loin en loin qu'un voyageur, surpris par la nuit ou par l'orage, est contraint de s'arrêter à Trient, les gens du cabaret entretiennent dans cette même chambre deux petits lits. Au moment où j'entrai, les deux Anglais, renonçant à pousser jusqu'à Martigny par un temps si affreux, venaient de s'en assurer la possession, et après avoir changé de linge et d'habits, et rallumé leur cigare, ils s'y délassaient par anticipation.

La tempête était devenue si terrible, que j'étais fort inquiet au sujet de la caravane que j'avais quittée le matin, et fort impatient d'apprendre qu'elle avait déjà descendu le col, et dépassé Trient. Comme j'allais questionner l'hôte, un éclair éblouissant, suivi à l'instant même d'un effroyable coup de tonnerre, nous fit tressaillir. L'hôte se signa, et sa femme accourue vers la fenêtre cria : « C'est sur le bois Magnin ! » Nous regardâmes. Un homme sorti du bois s'enfuyait à toutes jambes de notre côté. Quand il fut plus près, nous l'appelâmes. Je le reconnus aussitôt pour l'avoir vu le matin auprès des parens de ma jeune compagne, et, rempli d'anxiété, je le questionnai. Il ne m'apprit rien. Vers le sommet on lui avait fait prendre les devans, avec ordre de pousser jusqu'à Martigny pour y retenir des logemens. Une heure après, la pluie était venue, puis l'orage, puis la foudre. « Elle est tombée, ajoutait-il, sur le chalet de Privaz qui brûle à cette heure, et les bestiaux sont épars, notamment une génisse que j'ai dépassée, qui beuglait à fendre le cœur..... Elle m'a suivi jusqu'à ce coup de tonnerre qui a frappé entre elle et moi, que j'ai cru que c'étions la fin du monde ! »

Tout à coup le Français qui avait écouté ce

colloque : Des dames dans ce bois!.... des dames parmi cette tempête! Parbleu! il ne sera pas dit que je ne les en aie pas tirées. Qui vient avec moi? — Je suis votre homme, et vous êtes le mien, lui dis-je. En route! Je prends ces deux peaux de mouton suspendues à la muraille. — Et moi ce cordial, dit le Français, en versant le vin de notre chopine dans sa gourde. Sans autres apprêts, nous partîmes. En ce moment arrivaient les trois géologues..... dans quel état, bon Dieu! ruisselans par les coudes, par les poches, par le nez, par les cinq doigts; des hannetons flottans dans le cataclysme d'une ornière, des noyés du déluge nageant vers l'arche!.... et néanmoins, attentifs encore aux cailloux, regardant du coin de l'œil aux stratifications. Ils entrèrent dans la cabane.

Nous fûmes bientôt engagés dans la montée du col de Balme. « Ces marchands, disait le Français, sont des voleurs, avec leur imperméable; toute l'eau du ciel est dans mon chapeau!..... A propos, sont-elles jolies vos dames?» Un nouveau coup de tonnerre, suivi de roulemens effroyables, me dispensa de répondre; d'ailleurs on avait une peine infinie à s'entendre. Le sentier était devenu le lit d'un ruisseau furieux; de toutes parts l'eau tombait en cascades, et, à mesure

que nous nous élevions, le froid devenait de plus en plus vif. Au-dessus du bois Magnin, la pluie était glacée et mêlée de grésil. Une heure après, nous nous trouvâmes au milieu de la neige. Alors le silence succéda tout à coup au fracas des eaux et au sifflement du vent dans la forêt.

On ne distinguait plus le sentier, et personne ne répondait aux cris que nous poussions de temps en temps; aussi nous désespérions déjà du succès de notre tentative, lorsque nous aperçûmes au-dessus de nous une mule qui descendait le col. Elle était seule, toute sellée : la bride traînait à terre. Pour ne pas l'épouvanter, nous nous cachâmes derrière la saillie d'un rocher, et lorsqu'elle passa près de nous, mon compagnon lui barra le chemin, pendant que je sautais sur la bride. J'y reconnus celle que j'avais tenue le matin; c'était la mule d'Émilie! alors nous commençâmes à présager les plus sinistres choses. Sans perdre de temps, le Français sauta sur l'animal, tandis que, demeuré derrière, je le fouettais pour le contraindre à marcher, et à nous guider en même temps. Mais quand nous fûmes arrivés au-dessus d'un plateau ouvert de tous côtés, la mule se jetant brusquement sur la gauche, se mit à fuir de toute sa vitesse, en tâchant de se débarrasser de son

homme. Le Français, beau cavalier, se piqua d'honneur, tint bon, et, au bout de quelques instans, je le perdis de vue. Je demeurai ainsi seul, agité par la plus vive inquiétude, et ne sachant de quel côté me diriger. Après avoir erré quelque temps, je retrouvai les traces que la mule, en descendant, avait laissées empreintes sur la neige, et je pris le parti de les suivre. Ce fut une heureuse idée, car, au bout d'un quart d'heure, je me trouvai face à face avec un homme qui descendait en suivant ces mêmes traces.

C'était le guide qui courait après sa bête. Nous avons votre mule, lui criai-je, mais où est votre monde? — Où ils sont, où ils sont? Que sais-je? Cette neige d'à présent, c'est le soleil, après les tempêtes d'il y a une heure. Plus de sentier, plus de vue, un vent à balayer les sapins, et la foudre aux quatre coins du temps. Nous étions chacun à notre bête, moi pendu à la bouche de la mienne; on ne s'est plus revus. Par bonheur j'ai pu tirer vers une caverne, pas bien loin, où j'ai mis leur demoiselle à l'abri, mais bien en peine qu'elle est, la pauvre fille, et encore que sans ma bête je ne l'en peux tirer.

Ces dernières paroles, qui s'étaient fait atten-

dre, me firent passer d'une affreuse inquiétude aux transports de la joie. Non-seulement Émilie était en sûreté, mais j'arrivais merveilleusement à propos. « Bonhomme, lui dis-je, vous allez battre le pays jusqu'à ce que vous les ayez tous retrouvés, et moi je ne bouge pas de la caverne que vous n'ayez reparu. Où est-elle ? » Il m'indiqua à quelque distance un rocher noirâtre : « C'est droit en dessous, dit-il, le chemin ne veut pas vous manquer ; » et il partit.

Je m'acheminai vers le rocher. Mais que dites-vous, lecteur, de la situation ? Et si la vie de voyage, en isolant une jeune personne de ses compagnes, en l'approchant de vous, ou seulement en faisant naître l'occasion de quelques entretiens, rehausse à vos yeux ses attraits, double sa grâce, embellit sa beauté, que sera-ce si, accouru en libérateur, vous la surprenez dans l'ombre d'une grotte, seule, tremblante, et néanmoins se rassurant à votre approche, accueillant d'un sourire de gratitude votre empressement à voler à son aide ! Il est vraiment à craindre que, troublé vous-même par le plaisir, enhardi par vos avantages, vous ne laissiez trop voir un empressement que la conjoncture rendrait vite importun. C'est ce que j'avais grand

soin de me dire à moi-même, en montant vers le rocher.

Mais, quoi qu'il puisse faire pour se maintenir dans les termes d'une respectueuse civilité, un jeune homme n'apparaît point ainsi à l'entrée d'une grotte, que la jeune fille qui s'y est réfugiée n'éprouve ce pudique embarras dont déjà le sentiment de sa solitude la préservait à peine. A ma vue, une vive rougeur colora les joues d'Émilie, et, quittant aussitôt la place reculée où elle était assise, elle accourut sur le seuil, comme pour se mettre sous la protection du jour et des cieux. Ce mouvement, tout naturel qu'il fût, ne pouvait m'être agréable, car l'alarme, même la plus passagère, outrage un sentiment délicat et honnête. Toutefois, le déplaisir que j'en ressentis me fut de quelque secours pour donner à mon apparition le tour prosaïque que réclamaient les convenances. Je racontai à Émilie à quelle suite de circonstances je devais le bonheur d'être conduit auprès d'elle. Je lui fis part des mesures que je venais de prendre pour hâter sa réunion avec ses parens, sans aucun doute déjà rassurés à cette heure par l'arrivée de mon ami auprès d'eux; puis, encouragé par le plaisir visible que causaient ces bonnes nouvelles, j'arrangeai mes discours de manière à

ramener assez de sécurité pour que ces courts momens d'un tête-à-tête si inespéré, ne fussent pas troublés par les poisons de l'inquiétude et de l'effroi. Émilie sourit alors, des larmes d'attendrissement mouillèrent ses yeux; et si, à la vérité, elle conserva quelque embarras, il n'avait cette fois d'autre cause que la décente réserve qui l'empêchait d'oser me témoigner assez une reconnaissance qu'elle ressentait vivement.

En ce moment la neige avait cessé de tomber, et le vent, maître du col et des hauteurs, tenait les lourdes nuées suspendues au haut des airs. Un jour triste et blafard éclairait la surface des plateaux, tandis qu'une nuit humide régnait dans les gorges, du fond desquelles s'élevaient par lambeaux déchirés de grises et incertaines vapeurs. Nous nous assîmes à la place où nous nous trouvions, et, les yeux fixés sur ce spectacle, nous commençâmes à nous entretenir des aventures de la journée, des fureurs de l'orage, de ces magnifiques contrastes offerts à nos regards dans l'espace de quelques heures, jusqu'à ce que, nous étant doucement rencontrés sur mille impressions que nous avions ressenties ensemble, bien que séparés, il s'ensuivit des paroles moins réservées, et un abandon plus intime. Émilie m'a-

voua que, une fois réunie à ses parens, elle compterait cette journée, où elle avait éprouvé tant d'émotions, de terreurs et de joies, parmi les plus belles de sa vie.... je me hasardai alors à lui répondre que ce moment, où j'avais le bonheur de la rencontrer seule et de pouvoir lui faire l'aveu des sentimens dont mon cœur était plein, était un moment auquel je n'en pouvais comparer aucun dans ma vie passée, et dont je ne saurais jamais retrouver le pareil loin de sa présence. Ces paroles lui causèrent un trouble extrême. Pour faire diversion, et comme elle était transie par le froid de ces hauteurs, je la pressai de revêtir cette peau de mouton que j'avais apportée de Trient. C'est une sorte de manteau grossier, dont s'affublent les pâtres du pays. Elle se prêta à mon envie en souriant, et tandis que, d'une main, je tenais suspendu l'habit de pâtre, de l'autre, j'allais, par l'ouverture des manches, à la rencontre de la sienne. Mais voici que, sous cet agreste accoutrement, les grâces délicates de son visage brillèrent d'un éclat si vif et si nouveau, que, transporté d'amour, mes lèvres s'égarèrent sur cette main que je tenais encore, et elles y imprimèrent un baiser. Confuse et tremblante, Émilie retirait sa main, lorsque des voix se firent entendre. Nous nous

levâmes en sursaut. C'était le guide.... et derrière lui le père!

Je n'ai jamais vu chez un père la joie de retrouver sa fille, aussi expressivement mélangée du dépit de ne la trouver pas seule. Émilie, pour lui cacher sa rougeur, s'était élancée dans ses bras; moi-même je m'empressais de lui témoigner combien je prenais de part à cette heureuse réunion, et néanmoins ni ses paroles, ni ses manières ne pouvaient en aucune façon se mettre à l'unisson des nôtres, bien que la situation lui commandât de se montrer tendre envers sa fille, et surtout reconnaissant envers moi. Aussi son embarras, presque trop marqué, se communiquait déjà à nous-mêmes, lorsque, pour trouver une contenance, il se prit à rire de l'accoutrement pastoral d'Emilie. Ce fut une issue admirablement trouvée, par laquelle nous sortîmes tous de peine, riant à qui mieux mieux, sans avoir, ni les uns ni les autres, la moindre envie de rire. Vinrent ensuite les explications mutuelles sur les incidens de la journée. Mon ami, le Français, avait fait merveilles. Il avait rencontré le guide, il avait retrouvé le père, retrouvé la mère, et rassuré tous les deux en leur apprenant que leur fille était depuis une heure de temps sous ma garde, au fond d'une

grotte. C'est sur ce mot que M. Desalle (le père d'Émilie), au lieu de manifester une grande allégresse, s'était levé brusquement, pour nous rejoindre en toute hâte.

Une chose que j'ai oublié de dire, lecteur, c'est que, cette jeune personne, je l'avais remarquée dès longtemps; à Genève déjà, au milieu des réunions de l'hiver; je l'avais remarquée aussi aux premiers beaux jours, alors que les jeunes filles, échangeant les laines et les pelisses de la saison froide contre les robes légères et les écharpes flottantes, semblent comme des fleurs fraîchement écloses de l'enveloppe jalouse qui voilait leur éclat. Je l'avais remarquée encore, lorsqu'au mois d'août elle était partie pour visiter les glaciers, et que j'étais parti sur ses traces. Demanderez-vous si elle m'avait remarqué à son tour? Ce n'est pas à moi de le dire, mais ce que je puis affirmer, c'est que ses parens m'avaient, eux, infiniment remarqué. Mes assiduités, qui troublaient leur repos et qui contrariaient leurs vues, les avaient seules portés à se déplacer pour venir voir une belle nature dont ils n'avaient que faire, et, comme on l'a vu plus haut, à préférer le passage pénible du col de Balme au trajet facile de la Tête-Noire. Cette courte information explique bien des choses; je

pourrais la rendre plus complète en anticipant sur un avenir peu éloigné, si je ne craignais de nuire à l'intérêt de mon récit, en rapprochant de ces poétiques aventures le dénouement, heureux à la vérité, mais prosaïque, auquel elles aboutirent à six mois de là. Je reprends mon récit.

Le temps, sans cesser d'être sombre, n'était plus orageux ; le peu de neige qui était tombée commençait à disparaître, et tout promettait une soirée tranquille. Nous quittâmes la grotte, et nous nous dirigeâmes vers un tourbillon de fumée qui, s'élevant de derrière un bois de mélèzes, marquait la place où nous étions attendus. Le Français était absent pour l'heure, mais nous y trouvâmes Mme Desalle confortablement établie dans le plus joli bivouac possible. « Votre ami, Monsieur, est un homme charmant ! » me dit-elle dès qu'elle m'aperçut. En effet, avec cette activité secourable et galante que développe si vite chez les Français la vue du sexe en détresse, mon compagnon avait en quelques instans dressé une sorte de chaise longue, au moyen de quelques pierres juxtapposées et recouvertes d'un lit de mousses sèches ; au-dessus, il avait entrelacé les branchages des mélèzes, de manière à former un abri impénétrable à la

neige; puis, allumant un petit feu à l'usage de Mme Desalle, il avait entassé plus loin de gros branchages de façon à produire un brasier ardent, autour duquel des baguettes, portées sur des coches faites aux mélèzes voisins, attendaient qu'on y suspendît, pour y être séchés, les effets de la caravane. Ces égards pour une dame qui n'était plus jeune, et ces soins prévoyans pour assurer le bien-être de notre petite colonie, provoquèrent chez nous tous ce sentiment de gratitude qui est si merveilleux pour changer les situations les plus ingrates en momens pleins d'agrément. Mais à la vue d'un petit ustensile d'argent, formé de trois ou quatre pièces artistement ajustées, et rempli d'un liquide en ébullition, je ne pus m'empêcher de rire. J'y reconnus une cafetière mécanique, à deux ou trois fins, dont mon compagnon nous avait démontré les propriétés à Valorsine, et dans laquelle il venait de verser quelques gouttes d'essence de café achetée à Paris, sur une poignée de neige ramassée au col de Balme.

En cet instant, nous l'aperçûmes lui-même qui remontait le mamelon sur lequel nous étions, en tirant après lui une mère vache qui le suivait sans trop de peine..... « Bravo!! s'écria-t-il, en nous voyant tous réunis, j'en amène pour tout le

monde, mais du café, seulement pour ces dames. Je vous salue, Mademoiselle; veuillez, Messieurs, déposer sur les baguettes ce châle, ces manteaux. Je me charge du reste. » Aussitôt, après avoir ouvert et déposé auprès de ces dames un petit sucrier de poche, il se mit à traire la vache dans deux de ces tasses en bois de coco, qui servent à boire aux sources; puis, y ayant versé le café, il présenta le breuvage, d'un air à la fois empressé et glorieux qui était à mourir de rire. Je riais donc, mais cette fois de gaîté, de contentement, et sans mélange aucun de malice, comme j'avais pu faire à Valorsine. En effet, je venais de comprendre seulement alors une chose bien simple pourtant, c'est qu'en voyage, comme ailleurs, il n'est de vilain accoutrement que celui qui, ne convenant qu'à son maître, est sans emploi pour autrui.

Au sortir de l'angoisse, les cœurs s'ouvrent aisément à l'indulgence, au bonheur, à une cordialité expansive qui en chasse tout sentiment rancunier. Déjà M. et Mme Desalle semblaient ne se souvenir ni de la grotte, ni d'autres contrariétés plus anciennes; et moi-même, reconnaissant de l'accueil amical qu'ils me faisaient, j'évitais de leur donner de l'ombrage en me montrant trop empressé auprès de leur fille. Pour

celle-ci, revenue de son trouble, mais intérieurement agitée, elle s'efforçait de cacher ses préoccupations sous un air d'enjouement, tandis que mon nouvel ami, le Français, ayant remis en poche sa batterie de cuisine, s'occupait avec les guides des préparatifs du départ.

Au moment où nous partîmes, le soleil venait de reparaître à l'horizon, et le dais de grises nuées qui avait plané jusqu'alors sur nos têtes, empourpré tout à coup par les feux du couchant, s'était changé en un dôme d'une sublime splendeur. Insensiblement cet éclat s'effaça, les pâles feux des étoiles brillèrent çà et là dans le ciel, et la nuit nous surprit au milieu de la descente. Il ne pouvait plus être question de pousser jusqu'à Martigny, et, d'un autre côté, coucher à Trient semblait un parti désespéré. Les guides eux-mêmes ne nous y engageaient pas. « Rien pour coucher, disaient-ils, et pour vivre, des œufs....
— Des œufs! interrompit le Français, écoutez, je me charge du souper;..... il réfléchit un instant..... et de la couchée! ajouta-t-il; j'ai des lits pour ces dames. Mais il faut que je prenne les devants; ainsi, bon voyage, et au revoir. » Nous voulûmes le retenir, le remercier du moins, mais il était déjà hors de vue. Au bout d'une heure et demie, nous sortîmes du bois Magnin. A la vive

lumière qui brillait aux fenêtres d'une maison, nous reconnûmes de loin les cabanes de Trient, et nous jugeâmes que notre compagnon était à l'œuvre. En approchant, nous croisâmes deux voyageurs que nous vîmes avec surprise s'engager, à cette heure avancée, dans le sentier de la Forclaz. C'étaient nos deux Anglais. A son arrivée, le Français n'avait rien eu de plus pressé que de les réveiller pour leur annoncer l'agréable nouvelle que, comptant sur leur politesse, il avait promis leurs lits à deux dames qui allaient arriver. Les deux Anglais, visiblement contrariés, étaient sortis du lit silencieusement, et après s'être irrités contre l'hôtesse qui leur proposait de coucher dans le fenil, ils s'étaient décidés à partir.

J'ai décrit plus haut l'hôtel du lieu. Nous y arrivâmes vers dix heures. En passant devant la porte de la cuisine, nous aperçûmes un grand mouvement de gens allant, venant, et, au milieu, notre Français qui, illuminé par le flamboyant éclat du foyer, donnait ses ordres, tout en veillant sur une sorte de casserole où bouillonnait un mets écumeux. « Montez ! montez ! nous cria-t-il. Impossible que je quitte mon *sambayon* ; il y va de ma gloire, et de votre entremets. » Nous montâmes dans la salle d'en haut, où les

trois géologues, conviés au festin, nous accueillirent avec une cordiale bonhomie. Je trouvai cette salle bien changée. Les deux lits n'avaient pu être enlevés, mais ils étaient disposés avec décence, et le Français, s'étant fait livrer toutes les nappes de la maison, les avait suspendues aux fenêtres en façon de rideaux, profitant de l'ampleur de ces blanches toiles pour les relever en festons sur les côtés. Cette seule disposition, en ôtant de cette salle de cabaret le souvenir de sa destination, lui donnait un aspect de convenance et de propreté qui rehaussait le plaisir de tous, et de nos dames surtout. Mais ce qu'il fallait admirer, c'était la table. Six chandelles, proprement ajustées dans des bouteilles, illuminaient une nappe chargée de mets rustiques, et d'ustensiles pittoresques : au milieu, un potage fumant ; sur les ailes, trois ou quatre variétés d'omelettes ; autour, et symétriquement disposées, des chopines d'étain remplies, les unes d'un petit muscat du Vallais, les autres de l'eau du glacier. Nous nous assîmes avec délices. Le plaisir d'arriver, la surprise de rencontrer tant de ressources, et, plus que tout cela, le sentiment que toutes ces choses étaient sorties de terre, au coup de baguette du plus aimable empressement, portèrent à son comble un contentement auquel

se mêlait, dans ces premiers momens, le charme plus sérieux de la reconnaissance.

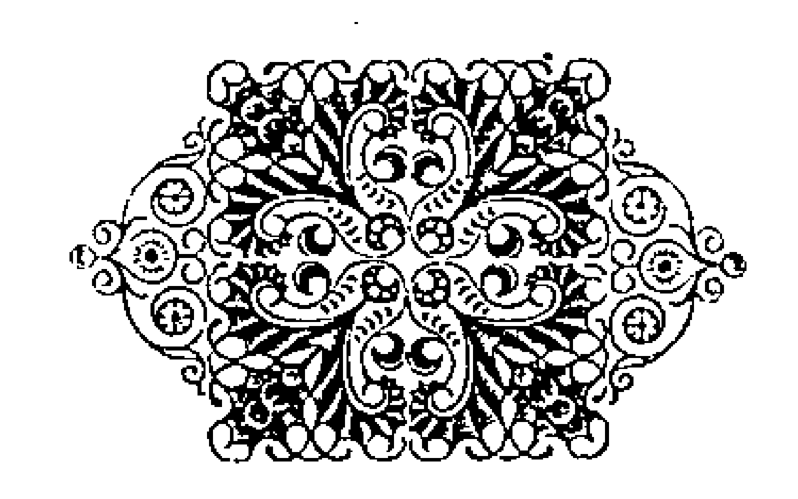
Le Français ne tarda pas à paraître. Derrière lui, l'hôtesse toute grave d'obéissance et de bon vouloir portait le *sambayon*. Nous nous récriâmes sur le plaisir de la surprise et sur l'habile ordonnance du festin. « N'est-ce pas? Et voilà ce que c'est, ajouta-t-il, en se tournant vers la pauvre femme, que de rencontrer de braves gens qui ouvrent leur cave, livrent leurs œufs, donnent leurs nappes. Allez, bonne femme, envoyez coucher vos hommes, et quand le vin sera bouillant, appelez-moi. C'est un *négus,* nous dit-il. A table maintenant! Ici madame Desalle, là mademoiselle Emilie; M. Desalle en haut, moi en bas, vous et ces messieurs dans les intervalles, et vive l'auberge de Trient! » Nous fîmes un chorus général, moi surtout, qui venais d'assurer à ma chaise une place entre celle d'Emilie et celle de sa mère.

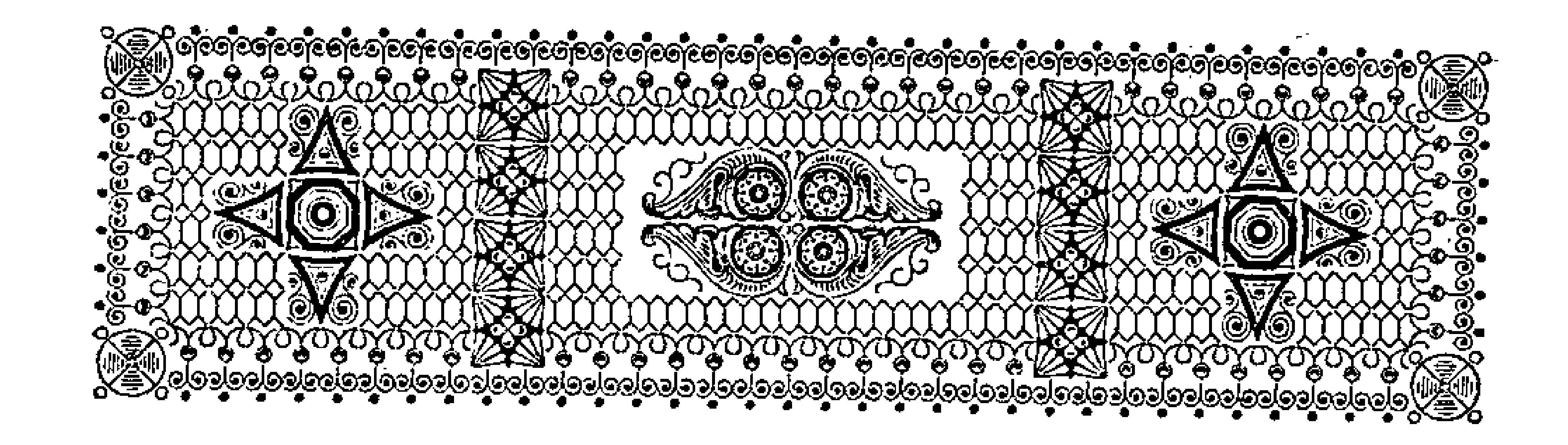
Le souper, comme on peut croire, fut charmant. Dès la soupe, qui était bonne mais claire, ce furent des exclamations qui se renouvelèrent à chacun des mets; et sans parler de ce que le cœur y mettait du sien, tous ceux qui ont passé dans les montagnes une journée de fatigues et de privations, savent ce que vaut un médiocre

potage, et avec quelle facile complaisance on trouve exquis les plus simples alimens. Mais quand vint le tour du *sambayon* les acclamations redoublèrent. Le Français, plus joyeux que nous tous, y répondait par des saillies de pétillante gaîté, en telle sorte que le tumulte, commencé par des propos de félicitation, se prolongeait en éclats de rire. L'arrivée du *négus* suspendit ce tumulte. Dès qu'il fut servi, tout le monde à la fois, et le Français aussi, réclama la faveur de porter un toast ; mais M. Desalle s'adjugeant la parole à raison de son âge : «Je porte, dit-il, la santé de notre amphitryon ! Qu'il m'excuse si je le désigne ainsi, en attendant que je sache un nom qui nous demeurera cher à tous, et à ma famille en particulier. Monsieur a fait, d'une journée de fatigues et d'alarmes, une journée de plaisirs et de délassemens ; je lui en exprime notre affectueuse et vive gratitude. » Nous nous levâmes tous pour choquer nos verres contre celui du Français, qui répliqua incontinent : « La modestie m'empêche de me nommer, mais voici mon nom écrit au fond de mon chapeau. Qu'il me soit permis de dire à mon tour que, depuis que je voyage, je n'ai pas pris encore autant de plaisir qu'aujourd'hui, et d'en conclure que je ne m'étais pas trouvé encore en

si aimable compagnie. Je bois à la vôtre, Mesdames et Messieurs ! »

Bientôt après, nous prîmes congé des dames, et nous gagnâmes notre couche rustique, où, grâce aux fatigues de la journée, nous ne fîmes qu'un somme jusqu'à l'aurore.





La Traversée.

J'ai connu autrefois un enfant qui annonçait les plus brillantes qualités militaires; malheureusement il était bossu. Enfant aussi, dans ce temps-là, je l'accompagnais aux revues, aux parades, à l'exercice, partout où le tambour battait, où des uniformes défilaient; non pas que

ces spectacles eussent pour moi un attrait bien vif, mais parce que, attaché à mon camarade, j'aimais à perdre mon temps dans sa compagnie.

Ce bossu s'animait donc au son des fifres et des tambours; et quand, à cette musique de bruit, succédait la musique plus expressive des instrumens à vent, je ne sais quelle véhémente impression, venant à remuer son âme, répandait sur ses traits comme un rayon de belliqueuse fierté, de martiale ardeur. Si ensuite, les feux de file, le tonnerre de l'artillerie retentissaient dans la plaine; si les régimens, marchant les uns contre les autres, simulaient l'attaque, la victoire, la retraite, et tout le spectacle de la guerre, l'enfant alors, passionné par cette vue, s'élançait dans les tourbillons de fumée: il se mêlait aux tirailleurs, il accompagnait les pièces, il courait sur l'aile des escadrons, s'exposant à chaque instant à être écrasé sous le pas des colonnes, ou maltraité par les soldats dont il gênait les mouvemens. La revue finie, il marchait en cadence, à côté de la tête du bataillon, les yeux fixés sur le commandant, et simulant, par quelque geste, qu'il obéissait à tous les ordres, qu'il exécutait mentalement toutes les évolutions. Ces manières le faisaient remarquer de la foule, et les gens riaient à le voir; mais lui, sous l'empire d'un

sentiment sérieux, continuait de marcher en cadence, insensible à la moquerie et tout ivre d'émotions de gloire, de patrie et de batailles...

« Je veux, me disait-il, lorsque, errant le soir aux environs de la ville, nous nous promenions solitairement, je veux, dès que j'aurai l'âge, m'engager! As-tu vu le commandant quand il galopait au travers de la plaine!.... Commander un escadron! fondre comme l'éclair sur les lignes hérissées de fer! gagner la gloire, non pas en attendant la mort, mais en volant la chercher ou la donner! rompre, disperser, poursuivre!.... Mon arme, Louis, c'est la cavalerie. »

Un peu remué par tant d'enthousiasme, je me surprenais à rompre aussi en imagination, à disperser, à poursuivre....... Pour lui, reprenant : « Et ce n'est rien encore! Les voilà qui fuient, laissant sur la place leurs blessés, leurs morts.... Alors je rallie mes dragons tout couverts de poussière, d'écume, de sang, et nous reprenons le chemin de la ville sauvée..... On voit de loin la foule qui inonde les remparts, qui couvre les toits des maisons..... On approche, on défile..... Le chef blessé caracole à la tête de ses braves.... Tous les regards lui lancent des couronnes, tous les cœurs volent à sa rencontre!.... Mon arme, Louis, c'est la cavalerie! »

Je me plaisais à ces discours, animés qu'ils étaient par le feu d'un sentiment vif et passionné. D'ailleurs, habitué à voir dans cet enfant un ami, avant d'y avoir vu un bossu, l'idée grotesque de sa pauvre personne enfourchée sur un noble coursier, ne se présentait point à ma pensée pour y ternir l'éclat de ces brillans tableaux. Bien loin donc de sourire, j'écoutais avidement; puis, dominé bientôt par cet ascendant qu'exerce un caractère fort et ardent, je devenais le soldat de mon généralissime, et, après avoir exécuté sous ses ordres d'habiles manœuvres, nous reprenions le chemin de la ville, tantôt marquant, tantôt accélérant le pas, au son des fifres, de la musique et des tambours. Candeur charmante du premier âge! Aimables enfans dont les cœurs ingénus s'aiment et s'unissent malgré la laideur corporelle, en dépit des témoignages du regard; dont les jeux ne sont point troublés encore par les hontes et les poisons du ridicule!

J'ai toujours vu, dans les dispositions de cet enfant, comme une éclatante preuve de cette différence que l'on dit exister entre les deux substances dont se compose notre être. Quoi! ce corps grêle et difforme, et au dedans cette âme chevaleresque, s'enivrant de l'ombre même

de la gloire et du triomphe! Ce malheureux que sa stature appelle à s'effacer, à se taire, à refouler tout essor de sentiment, d'enthousiasme, de passion.... et cette âme, belle autant que les plus belles, tout avide d'émotions, de fiers transports, d'éclatans dévouemens! N'est-ce pas l'image frappante d'un assemblage forcé entre deux natures sans rapport entre elles; d'une terrestre et grossière enveloppe, qui retient captive une pure essence?

Au surplus, il n'est besoin de recourir aux bossus pour recueillir des enseignemens tout pareils. Regardez autour de vous. Combien de visages durs, sombres, laids, d'où s'échappent pourtant comme des rayons de bonté sereine, de délicate affection! Combien de fragiles statures renfermant des âmes de fer! Combien de colossales charpentes, toutes d'os et de muscles, recouvrant des âmes molles et sans vigueur! Et sans regarder à autrui, qui ne sent vivre au dedans de soi cet hôte étranger au logis qu'il habite, ce noble exilé qu'étouffent les murailles de son étroite prison! Qui ne le sent s'attrister ou jouir de sa tristesse et de sa joie propres! Qui ne le sent s'agiter, bondir, frémir d'enthousiasme ou d'allégresse, alors même que le corps semble sommeiller, et sommeiller alors même que le

corps se démène au sein de ses plus chères délices!

Quand paraît sur la scène la douce et pure Desdemona, quand Othello échange avec elle les transports d'une confiante tendresse, quand ce serpent d'Iago rampe autour de ces deux créatures si heureuses, si sereines à cette heure encore.... quand déjà le venin, circulant dans les veines du More, enflamme son sang, fait jaillir l'éclair de sa prunelle, et pénétrer dans son cœur le démon des vengeances.... voyez, dans l'amphithéâtre, ces milliers de figures assises à la file les unes des autres, silencieuses, et comme privées de vie : ce sont les enveloppes corporelles, les cadavres terrestres.... Pendant qu'étrangers au drame qui se déroule, ils chargent les gradins de leur masse immobile, les âmes s'en sont envolées : ardentes, agitées, tumultueuses, frémissantes d'horreur ou saignantes de pitié, elles errent en désordre sur la scène; elles s'épanchent en flots de malédiction sur Iago, elles crient au More qu'on l'abuse, elles entourent, elles enveloppent, elles protégent de tout ce qu'elles ont de compassion et d'amour l'amante pure et menacée; et, par un frappant contraste, tandis que tout est repos et torpeur dans la vaste enceinte, tout est passion, mouvement, orage,

dans l'invisible région où elles se pressent éperdues!

Je reviens à mon bossu. Il était dans la destinée de ce pauvre enfant que chacune des illusions auxquelles son cœur ouvrait un si facile accès, dût s'y évanouir aux premières leçons d'une précoce expérience. Aussi ses transports guerriers furent-ils de courte durée : à mesure qu'il grandissait, le rire et la moquerie le trouvèrent moins insensible, une honte craintive contraignit peu à peu l'essor de ses penchans, il comprit avec amertume que la cavalerie n'était pas son arme. Mais ce n'est qu'à la longue que le naturel se transforme, et si Henri (c'est le nom de mon camarade) ne fréquentait plus les revues, il n'avait pas abjuré tout désir de se distinguer et de conquérir les suffrages de la multitude. Seulement ce désir changea d'objet. Témoin un jour du triomphe d'un avocat, il vit aussitôt la carrière du barreau s'ouvrir devant lui, et, l'envie de s'y faire un nom enflammant ses espérances, il regretta moins dès lors cette gloire du soldat, qui, avant toute autre, avait si vivement séduit sa jeune imagination. Bien que encore enfant, il se livra à l'étude avec une ardeur dont ses maîtres ne savaient pas le secret, et, tout pénétré de la gravité et de la noblesse de ses futurs

travaux, il se passionnait pour l'innocence, et s'essayait à tout propos en plaidoyers empreints d'une juvénile emphase. Les plaidoyers, c'était désormais l'unique et constant sujet de nos entretiens, l'attrait principal de nos promenades. «Tu es l'accusé, s'écriait-il tout à coup, lorsque nous étions arrivés dans quelque solitude écartée; ton crime, je te l'apprendrai : assieds-toi. Ici les juges, là les jurés, de ce côté la foule (car il lui fallait la foule), et je commence :

« Juges! disait-il avec solennité, du haut de son tertre, pendant que nonchalamment étendu sur le gazon, je me laissais débonnairement défendre, Juges! à la vue de cet infortuné qu'une sanglante catastrophe a amené sur ce banc d'ignominie, je suis navré de douleur et tremblant de crainte.... Sa cause est belle pourtant! mais je me méfie de mes forces, et en songeant que le sort, que la vie peut-être de mon client, dépendra de l'usage que je vais faire de cette parole qui m'est laissée pour quelques instans, je ne puis me défendre d'un trouble involontaire.....

— Le soleil me grille, interrompis-je en me levant pour changer de place.

—Ne bouge! ou je ne te défends pas!... s'écria l'avocat avec un emportement très-sérieux.

« Je vais raconter les faits. Loin de moi toute réticence, tout subterfuge : car c'est dans l'exposé fidèle de la vérité que je vois la force de ma cause. Ecoutez-moi donc, Jurés ; j'appelle à mon aide votre attention, vos lumières, vos consciences, et certain que cette même conviction où je puise à cette heure mon courage va bientôt passer dans vos âmes, j'attends avec confiance votre sentence suprême.

« Louis Desprez, mon client (c'est mon propre nom qui figurait ainsi au procès), s'est marié, il y a douze ans, avec Eléonore Kersaint, la fille d'un avocat dont la voix a souvent retenti dans cette enceinte. Les premières années de cette union furent heureuses, et cinq enfans.....

Ici, le plaidoyer fut interrompu par de grands éclats de rire : c'étaient des camarades qui, se promenant à l'entour, venaient de nous apercevoir. Le bossu descendit de son tertre. Un autre y monta aussitôt pour le contrefaire, en faisant risiblement contraster la tournure de l'orateur, sa physionomie grêle, ses gestes anguleux et rétrécis, avec l'emphase sonore de ses paroles. Mon pauvre ami, pâlissant et déconcerté, s'efforça de sourire à ces traits qui lui déchiraient le cœur, mais sa plus chère espérance lui était en-

levée en ce moment. Croyant voir en effet, dans les rires dont il était l'objet, l'impression qu'il était appelé à faire un jour sur cette foule dont il ambitionnait les suffrages, le découragement s'empara de lui, et, dès ce moment, il ne songea plus à la carrière du barreau. Mais il y avait renoncé depuis longtemps, qu'il avait encore à subir ces railleries et ces quolibets qu'autorise, entre camarades, une familiarité qui n'est trop souvent que le manque de la plus ordinaire bonté.

Il ne lui arriva pas néanmoins dans cette occasion, ni dans d'autres, ce qui arrive fréquemment aux bossus, et ce qui est cause que le proverbe leur attribue un caractère tout particulièrement malicieux. Sans cesse en butte aux attaques du ridicule, ils ramassent l'arme qu'on leur lance, et la renvoient aiguisée par une malice vengeresse. C'est dans ce triste exercice que leur œil se forme à saisir du premier coup le côté vulnérable de leur adversaire, et à y décocher, d'une main prompte et sûre, un trait qui frappe juste et fort. C'est, en particulier, dans ce triste exercice, que les bossus du bas peuple, ceux que rien ne protége et que rien ne contraint, contractent cet air d'ignoble malice, ce cynique sourire, ce regard disgracieux et jaloux, cet esprit caustique enfin, que le proverbe signale,

sans ajouter ni faire entendre qu'il n'est que l'arme d'une légitime défense, opposée à une agression basse et méchante. Pour Henri, quoique au milieu de la vie républicaine des colléges il se trouvât constamment exposé aux moqueries et aux sarcasmes, son cœur n'y perdit rien de sa noblesse ni de sa bonté. Cachant ses blessures derrière un masque d'indifférence ou de résignation, il dédaignait de ramasser le trait qui lui était lancé, parce qu'il n'eût trouvé aucun soulagement à rendre le mal qui lui était fait. Il préférait être moqué, mais bien vu de ses camarades, aimé d'eux peut-être, au triste avantage d'être craint mais délaissé. Cette noblesse d'âme se peignait sur son visage, dont les traits aimables, et l'expression douce et mélancolique, faisaient oublier, sans le détruire, le vice de sa stature.

C'est ainsi qu'après une ingrate adolescence, Henri s'avançait vers une jeunesse dépouillée à l'avance de tous ses prestiges. Ses yeux s'étaient dessillés par degrés, il avait entrevu les bornes de la sphère dans laquelle il lui était permis de se mouvoir, et devinant, sans les attendre, les rudes leçons du ridicule, il employait ses efforts à maîtriser des facultés jalouses de se produire, et à dompter les mouvemens d'un naturel ardent et

expansif. C'était sage; mais lorsqu'il y fut parvenu, sa condition n'en fut que plus triste. Les choses même qui l'avaient captivé jusqu'alors, l'étude, le savoir, lui devinrent peu à peu indifférentes à mesure qu'il arrivait à y voir, non plus un moyen de se distinguer dans une carrière active et publique, mais seulement une occupation oiseuse, une récréation stérile. Après avoir végété durant quelques années, il finit par se résigner à l'obscurité, et se laissa guider par ses parens dont il avait jusqu'alors contrarié les vues, sévères sans doute, mais prévoyantes. Ils lui firent embrasser la carrière du commerce, et ce jeune homme, enseveli désormais dans l'antre d'un bureau, y appliquait cette intelligence et ces talens dont il avait rêvé de faire à ses semblables un hommage désintéressé, à apprendre comment l'on gagne de l'or et l'on grossit sa fortune.

Ce n'étaient là, toutefois, que les prémices de maux plus réels. Henri approchait de cet âge où naît dans le cœur une ambition plus légitime, et tout autrement impérieuse, que celle de se distinguer ou d'obtenir de la gloire. Aimer, être aimé, connaître les joies d'un amour partagé et le bonheur d'une union intime et tendre, c'est le vœu de la nature, et l'irrésistible penchant

de tout mortel. Ce penchant, nul ne le trompe sans se dépraver; nul n'entreprend de le refouler, de le vaincre, sans se vouer à un long supplice dont l'âge amortit la souffrance, mais dont la mort seule est le terme. Telle est pourtant la destinée qui menace tout être difforme, celui justement en qui de longues et secrètes amertumes ont aiguisé le besoin d'affections, et qu'un veuvage forcé livre en proie aux tortures d'un isolement éternel et détesté.

Aussi est-ce par là que l'infortuné est surtout à plaindre, et que sa vue jette dans le cœur un trait de douloureuse pitié. Un jour, un étranger visitait une manufacture. On lui fit remarquer, parmi d'autres travailleurs, un ancien soldat devenu artisan. Le visage de cet homme était défiguré d'une façon hideuse par d'horribles cicatrices. A cette vue, l'étranger fut péniblement ému. Est-il marié? demanda-t-il. Sur la réponse affirmative, son émotion parut se calmer subitement, et il passa outre en disant : En ce cas, réservons notre compassion pour d'autres. J'étais présent; le mot est resté longtemps gravé dans ma mémoire comme un mot étrange et dur à la fois; aujourd'hui, j'y reconnais un sens aussi juste que rempli d'humanité.

C'est assez l'ordinaire, en effet, chez les âmes

ardentes et généreuses, que, vers l'âge d'homme, ce sentiment qui leur faisait ambitionner les hommages et les sympathies de la foule, change d'objet, et cherche dans l'amour et l'estime d'une compagne ce qu'il désespère atteindre ailleurs. Bien des héros adolescens, déçus dans leurs rêves de gloire, ou naufragés dans leurs espérances d'immortalité, sont venus aborder au port d'une obscure et paisible union. Ils n'étaient point à plaindre. Rencontrer l'amour, se voir renaître, asseoir sa vieillesse au foyer domestique, c'est accomplir sa destinée; c'est, tout au moins, parmi les biens précieux qui semblent promis à tous, avoir obtenu sa part. Mais entrevoir ces biens, les contempler répandus autour de soi, y aspirer de toute la force de son âme, et n'y pouvoir jamais atteindre! mais vivre au milieu de ces jeunes filles dont la vue seule jette dans le cœur un irrésistible désir de possession, et se sentir exclus à toujours du bonheur de plaire et d'être aimé; n'être pour toute femme qu'un monstre, dont l'hommage ne saurait être qu'insultant ou risible.... Ah! c'est bien là être plus à plaindre que le dernier des misérables; c'est bien là de quoi comprendre pourquoi cet étranger, dont je parlais tout à l'heure, en ne s'apitoyant pas, et en passant outre: était un

digne homme, humain et sensible au bon endroit.

Heureusement cette perspective d'un effroyable isolement ne se montre ni tout d'un coup, ni comme certaine au malheureux qu'elle attend; et c'est ainsi, sans doute, qu'au lieu de se briser avec désespoir contre l'injuste rigueur du sort, il ploie par degrés, et porte jusqu'au bout le fardeau d'une vie sans douceurs. Quand mon ami entra dans le monde, bien que désabusé sur mille choses par une précoce expérience, il n'y apportait point l'idée que l'hommage d'un cœur comme le sien fût indigne d'être agréé, ni que la carrière du mariage dût lui être fermée comme celle du barreau ou de la guerre. Toutefois, s'il se faisait des illusions à cet égard, il avait assez éprouvé de mécomptes pour se montrer timide, craintif auprès des femmes; pour ne vouloir plaire que par les agrémens d'un esprit aimable et cultivé, sans jamais tenter de captiver par l'expression des sentimens vifs et trop réels dont son cœur était plein. Cette situation lui était un piége continuel. On le souffrait, on aimait son commerce, on le recherchait même, à la condition qu'il occupât toujours cette place; mais lui, pour s'y tenir toujours, pour n'oser jamais provoquer ni hasarder un mot d'affection, ne pou-

vait que se consumer en efforts s'il y réussissait, ou s'attirer de barbares mortifications, s'il laissait percer dans ses manières ou dans ses discours le moindre signe d'une tendre préférence.

J'étais alors son confident : il versait souvent des larmes. J'en savais la cause, mais je ne le provoquais point à me découvrir des blessures auxquelles je ne connaissais aucun remède; et lui-même, par une sorte de répugnance qu'il éprouvait à remonter jusqu'à l'ignoble cause de ses souffrances, aimait mieux me laisser deviner ses maux que d'en parler ouvertement avec moi. Pourtant il lui arrivait de me dire : « Celle que j'adore est belle, elle est aimable entre toutes!... mais, je te le jure, plutôt que de demeurer seul, je m'adresserais à la moins belle, à la moins aimable, si je savais que celle dont les autres ne veulent point, pût me vouloir et m'aimer! » Je l'encourageais dans ces vœux modestes, et, profitant de son abattement même pour combattre la naissante passion qui l'entraînait vers un choix impossible, je lui faisais considérer, avec un espoir que je partageais moi-même, qu'en bornant ainsi ses prétentions, et en renonçant à des avantages de figure, séduisans mais passagers, il ne pouvait manquer d'être heureux un jour.

Ces mortifiantes consolations l'affligeaient;

toutefois, il avait trop de sens pour n'en pas tenir compte, et ses manières étaient telles, que du moins le ridicule ne s'attaquait pas à des sentimens dont rien au dehors ne révélait l'existence.

Mais, ici encore, si Henri échappait aux traits d'un monde dur et moqueur, le découragement et la tristesse l'atteignaient non moins sûrement par une autre voie, et lui enlevaient jusqu'aux biens même qui lui semblaient acquis. Il n'avait pas tardé à se distinguer dans sa nouvelle carrière : déjà la considération publique l'y entourait; devant lui s'ouvrait un avenir de brillante fortune, et il lui appartenait plus qu'à tout autre d'ennoblir sa profession par l'élévation du caractère, et par l'éclat des services rendus. Mais à mesure qu'il découvrait mieux l'impossibilité de faire hommage de ces biens à une compagne de son choix, leur valeur décroissait à ses yeux, et insensiblement toute flamme d'ambition s'éteignait dans son cœur. Il s'arrêta bientôt dans cette route qu'il avait jusqu'alors parcourue avec distinction; il réduisit sa situation commerciale à ne lui être plus qu'un simple métier pour vivre, puis, laissant se rompre la plupart de ses relations, il s'exila des salons qu'il avait fréquentés, et finit par se concentrer dans une vie taciturne et solitaire.

Un trait singulier, étrange, peint bien, ce me semble, la situation d'âme où se trouvait mon ami vers cette époque, et donne l'indice des tumultueux mouvemens qu'y entretenait une dévorante amertume. Un jour que nous nous promenions ensemble, deux voix de femmes, accompagnées de la harpe, se firent entendre à quelque distance. Henri, sur qui la musique exerçait en tout temps beaucoup d'empire, s'arrêta pour écouter; puis il m'entraîna vers le côté d'où les voix semblaient partir. C'était la cour silencieuse d'un riche hôtel. Nous y trouvâmes deux chanteuses de carrefour.

Ces deux femmes chantaient une antique ballade. Il y avait dans leur mise et dans leurs manières un air de décence et d'honnêteté. L'une d'elles, jeune et timide enfant, paraissait être la fille de l'autre. Des cheveux d'un blond pâle et soyeux étaient lissés sur son front bruni par le soleil, de longs cils fauves voilaient son regard modeste, et ses traits présentaient ce mélange de grâce délicate et de sauvage rudesse, dont le poétique attrait ne se rencontre guère que chez les femmes ainsi vouées à une vie errante et aventureuse. En voyant sa jeunesse ainsi exposée au regard hardi de la foule, on ne pouvait se défendre d'un sentiment de compassion, et l'on

contemplait avec une sorte de mélancolie cette jeune plante abandonnée aux injures de l'air, et fleurissant loin du sol natal, sous la menace des orages du ciel, et de l'outrage des passans.

Mais ce qui n'est pour tout autre qu'une fugitive impression, suffit quelquefois pour remuer profondément un cœur malade. Debout et immobile à mes côtés, mon ami considérait cette enfant avec une tendre pitié. Aux sons de cette mélodie peu variée, mais douce et simple, ses traits s'animaient d'un rayon de sentiment, et les larmes venaient mouiller sa paupière. Il semblait qu'il fût passé sous le charme de ces songes éclatans, de ces transports sans cause, que fait surgir du sein de l'âme un chant expressif, et que son cœur battît de reconnaissance pour la jeune fille dont les accens lui procuraient cette passagère mais vive félicité. Comme ces émotions n'avaient en général pour effet que d'aggraver plus tard sa tristesse, je voulus y couper court en nous éloignant; mais il ne me retint, ni ne me suivit. Après une ballade, ces femmes en chantèrent une autre : la jeune enfant vint en rougissant cueillir notre offrande; puis elles se retirèrent pour recommencer plus loin. Nous les suivîmes, de place en place, jusqu'au soir.

Quand nous les eûmes quittées, Henri de-

meura longtemps silencieux et préoccupé, jusqu'à ce qu'enfin, donnant essor à sa pensée : « Qui arrachera ces femmes, dit-il brusquement, à ce métier abject et pénible!... Qui remettra cette enfant à la place qu'elle est digne, j'en suis sûr, d'occuper!... Non, ajouta-t-il, non, on ne rougit pas ainsi, l'on n'a pas ce regard timide, ce front chaste, si l'on n'est honnête et pure!... »

Tout en parlant ainsi avec un accent passionné, Henri me regardait fixement, comme pour pénétrer l'impression secrète que me faisaient ses paroles. Et comme, incertain moi-même sur le sens qu'il fallait y attacher, j'hésitais à répondre : «C'est moi! reprit-il avec véhémence, c'est moi, qui voudrais l'y mettre, à cette place dont elle est digne!... Mais c'est elle qui ne voudrait pas de moi, et vous n'osez me le dire! » En achevant ces mots, sa voix s'altéra, et les larmes vinrent à ses yeux.

—« Henri, lui dis-je, Henri, vous vous égarez. Pouvais-je vous comprendre? Je crois que ces femmes sont honnêtes, mais quelle apparence que l'opinion vous pardonnât le scandale d'une semblable union!... »

Ces mots le jetèrent dans un transport de fureur et de désespoir : « L'opinion ! interrompit-il, tout pâlissant de dédain ; des sacrifices à l'opi-

nion! moi! Et à quel titre? Que lui dois-je?.... L'opinion! je la hais, je la méprise, je la brave,.. je ne veux ni souffrir, ni mourir pour elle, entendez-vous, Louis!.. L'opinion? le scandale? Ah! que ce fussent là les seules barrières!.... Mais non, dites vrai; dites qu'une fille que j'aurais ramassée dans la rue est encore un trop précieux parti pour que j'ose y aspirer.... dites que je suis condamné à vivre et à mourir seul et misérable....dites que vous-même, vous, mon ami, vous ne pouvez vous défendre de souscrire à cet arrêt.... » Il ne put continuer; les sanglots étouffèrent sa voix.

Ainsi se termina cet entretien; il ne fut plus question de ces femmes, et Henri retomba bientôt dans un sombre abattement. Mais depuis ce jour nos relations furent moins fréquentes, et nos conversations moins intimes. Il avait trouvé mes discours, et plus encore mon silence, cruels; et comme s'il eût eu à décompter sur l'aveuglement de mon amitié, la sienne se refroidit insensiblement. Quelques mois après, il fit, sans m'en instruire, une démarche auprès d'une jeune personne qui était sans avantages de figure ni de fortune. Refusé, il mit ordre à ses affaires, sans mystère, mais sans faire connaître ses projets, et bientôt on apprit qu'il avait quitté la

ville. Beaucoup de bruits circulèrent au sujet de ce départ clandestin, et j'ignorais moi-même quelle avait pu être la destinée de mon ami, lorsque, après sept années de silence de sa part, j'ai reçu ces jours passés la lettre qu'on va lire, et écrit à cette occasion les pages qui précèdent.

« Vous souvient-il, Louis, d'un pauvre bossu que vous avez aimé, supporté, consolé ? Il est aujourd'hui marié, père, et content comme..... comme ne le fut jamais homme sans bosse. C'est lui qui vous écrit.

« Le malheur aigrit, aveugle. Quand je partis, je me détestais moi-même, et je ne vous aimais plus. Aujourd'hui je songe avec larmes que j'ai pu méconnaître votre longue et patiente amitié, et mon cœur ne se pardonne pas d'avoir été ingrat envers le vôtre.

« J'ai une compagne, Louis ! Ce bonheur que j'ai tant rêvé, je le goûte dans toute sa plénitude ; Dieu m'a tiré du bord de l'abîme vers lequel m'entraînait le désespoir, pour m'élever à cette condition d'homme et de père, dont la félicité répond à tout ce que se figurait mon imagination elle-même. Autour de nous grandissent trois enfans dont la vue seule me transporte de plaisir, et me fait aimer avec adoration celle qui

me les a donnés. Dites, Louis, à vos demoiselles qu'elles épousent des bossus. Je crois, en vérité, qu'un bossu pourrait bien être le plus dévoué, sinon le plus séduisant des maris. Sa femme est pour lui bien plus qu'une femme, c'est une Providence qui l'a sauvé; il ne se croit point son égal, mais sa reconnaissante créature; surtout, surtout! il ne peut oublier jamais qu'en lui accordant cette affection à laquelle il ne pouvait prétendre, elle l'a remis en possession des joies du ciel dont il était déshérité, et son cœur tout entier ne peut suffire à la chérir dignement.

« Quand je partis, je n'allai pas vous dire mes projets. C'est que je n'en avais pas, cher ami. Ma seule envie était de fuir des lieux où j'avais tant souffert, et de m'en éloigner le plus possible. Aussi lorsque, après quelque séjour à Paris, on m'y proposa de passer en Amérique, pour y terminer une affaire dans laquelle étaient engagés de grands intérêts, je m'empressai d'accepter, et quelques jours après je voguais sur l'Océan.

« Le navire était encombré de passagers. Parmi eux, je remarquai un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, dont l'air grave et triste à la fois, attira dès les premiers jours ma sympathie. J'allai à lui, nous causâmes. Il paraissait tra-

vaillé de quelque mal qu'il supportait avec un tranquille courage. Ce mal s'aggrava beaucoup durant la traversée, qui fut longue et pénible, et nous étions déjà en vue de la terre qu'il était devenu peu probable qu'on pût l'y débarquer vivant. Sa jeune épouse ne le quittait pas un instant; je me souviens que, témoin des tendres soins qu'elle lui prodiguait, je regardais ce moribond d'un œil jaloux, et j'aurais acheté de tout ce qui me restait de biens ou d'espoir, le plaisir de mourir dans les bras de cette angélique créature.

« Ce monsieur était un jeune ecclésiastique, plein de foi et de désintéressement, qui se rendait dans un des districts éloignés de l'ouest, pour y desservir une église naissante. Son frère, établi depuis quelques années dans la contrée, l'y avait appelé. Ce fut lui-même qui me conta ces choses: « Mais, ajouta-t-il, un jour que sa femme ne pouvait nous entendre, je doute que je puisse arriver jusque là-bas! Ce que je demande à Dieu, puisqu'il me retire à lui, c'est de me laisser le temps de remettre ma femme aux soins de mon frère..... » Ces derniers mots lui causèrent un attendrissement contre lequel il s'efforça de lutter, en priant Dieu avec une simplicité de termes et une candeur de foi qui m'em-

pêchaient de trouver étrange qu'il passât ainsi, devant moi, de la conversation à la prière.

« Il vécut assez pour prendre terre. Leur isolement m'avait rendu nécessaire, et je trouvais l'oubli entier de mes propres chagrins dans l'idée de n'être pas inutile à ces deux affligés. Afin de m'accommoder à leur situation qui demandait la plus stricte économie, j'allai choisir, parmi les hôtels de New-York, le plus modeste, et je vins m'y établir avec eux. Le repos, et surtout les soins d'un habile docteur, suspendirent quelques jours les progrès de la maladie, mais sans rendre à cet infortuné l'espoir de guérir et de vivre. Comme nous nous succédions sa femme et moi à son chevet, je saisis ces occasions que j'avais de le voir seul, pour calmer les angoisses que lui causait le prochain délaissement de sa jeune compagne. Je lui promis que je la conduirais moi-même auprès de son frère, dès que j'aurais terminé l'affaire qui m'amenait à New-York; et que, si elle ne se déterminait pas à rester auprès de lui, je la ramènerais en Europe pour l'y remettre aux mains de sa propre famille. Ces promesses lui rendirent le calme. Il ne s'occupa plus de son épouse que pour la préparer à une séparation prochaine, et, soutenu jusqu'au dernier moment par les espérances de

la foi, il s'éteignit paisiblement au bout de peu de semaines.

« Je restai ainsi le protecteur de sa veuve. Notre situation était équivoque aux yeux du monde, mais elle était pour nous deux, claire et nettement définie, car Jenny c'est le nom de cette jeune dame avait appris de son mari lui-même et mes promesses, et l'acquiescement qu'il y donnait. Je la voyais tous les jours, et vous connaissez assez, Louis, quelle était la situation de mon âme à cette époque, pour deviner, sans que je vous les exprime, les sentimens qui durent y naître bientôt; mais alors, comme auparavant, j'en refoulais l'expression, et, me bornant à remplir les engagemens que j'avais contractés, je regardais comme un bonheur d'avoir au moins à protéger et à servir celle que j'idolâtrais dans le secret de mon cœur.

« Nous vécûmes ainsi pendant une année, différant de mois en mois notre départ jusqu'à ce que mes affaires fussent terminées. Puis, nous nous engageâmes dans un voyage de plus de neuf cent milles, jusque dans les contrées perdues de l'ouest. Jenny, sensible à mes soins, m'en témoignait souvent sa vive reconnaissance; puis nous causions de son avenir, de sa famille, des pays que nous parcourions, et le lien d'une

intimité qui, pour elle, était douce et sans combats, s'établissait entre nous. Elle unissait à une âme simple un esprit cultivé; aussi trouvais-je dans sa conversation un attrait assez vif pour me faire oublier, tant que j'étais auprès d'elle, cette affreuse pensée que je ne lui serais jamais rien. Elle devinait cependant en moi quelque secrète peine, et, au soin qu'elle prenait de ne s'arrêter jamais sur certains sujets, je jugeai que je commençais à lui être connu.

« L'endroit où s'était établi le beau-frère de Jenny est un de ces petits bourgs qui s'élèvent de toutes parts sur les confins du désert, pour être bientôt eux-mêmes laissés en arrière par les hardis colons qui s'avancent sans cesse dans ces solitudes. En arrivant nous nous trouvâmes entourés par les habitans de ce pittoresque hameau, qui nous indiquèrent la demeure que nous cherchions; mais ils nous apprirent en même temps que nous n'y trouverions plus le maître. La même maladie à laquelle avait succombé son frère l'avait emporté deux mois auparavant. Il avait légué ses biens à l'époux de Jenny, mais la mort de celui-ci les faisait passer à un autre frère resté en Europe, et cette jeune dame se trouvait ainsi dénuée de toute ressource.

« A ces nouvelles le découragement s'empara

de Jenny ; elle se vit comme abandonnée du ciel et des hommes, au milieu de cette lointaine contrée, et, cédant à un transport de désespoir, elle se jeta dans mes bras et m'inonda de ses larmes. A ce mouvement d'une jeune femme qui semblait implorer ma protection, et se livrer à moi comme au seul ami qui lui restât sur la terre, j'éprouvai la plus forte impression que j'eusse jamais ressentie...... le bonheur, le trouble m'ôtèrent la voix, je respirais à peine ; un rayon d'espoir qui venait de se faire jour dans mon cœur y jetait, au milieu du tumulte des sentimens, le délire de la plus puissante joie. Ce moment, Louis, changea mon être : une infranchissable barrière était tombée ; j'étais comme délié de ces chaînes de crainte et de honte qui, depuis tant d'années, pesaient lourdement sur mon cœur. Aussitôt que nous fûmes plus calmes l'un et l'autre, j'osai faire à Jenny le libre aveu de mes sentimens, et lui proposer d'unir nos destinées, dès que nous serions rendus à une situation plus fixe et moins précaire. Elle m'écouta avec émotion, mais sans surprise, et, convaincue que c'était bien plus une affection sincère qu'un sentiment de pitié pour son dénûment qui me suggérait ma démarche, elle me dit avec simplicité : «Je serai votre femme, M. Henri. Puis-

siez-vous rencontrer en moi une compagne digne de vous! C'est le vœu de mon cœur que je vous livre avec joie. »

« C'est de ce moment, mon cher ami, que datent pour moi les jours d'un bonheur constant et sans nuage. Je bénis la Providence qui, par une mystérieuse voie et d'étranges circonstances, m'a conduit comme par la main au-devant du seul bien dont je fusse avide, et qui me l'a fait rencontrer alors même que je m'en croyais plus éloigné que jamais. Telles ont été ses dispensations à mon égard, qu'aujourd'hui l'affection, la reconnaissance et la joie se partagent mon cœur, et que ma condition présente tire, des angoisses et des misères par lesquelles j'ai passé, un charme inexprimable.

« Jenny avait perdu son père et sa mère, il ne lui restait en Europe qu'un oncle chargé de famille, ainsi la nécessité plus encore que l'affection aurait pu l'y rappeler; moi-même je n'y serais retourné qu'avec répugnance. Mais, de plus, j'étais séduit par l'idée de demeurer au milieu de la société nouvelle au sein de laquelle venaient de s'ouvrir pour moi d'heureux jours. La contrée où nous étions était magnifique, à peine changée par les premiers travaux de l'homme, toute sauvage et silencieuse, et néanmoins animée sur

quelques points par le mouvement de la civilisation naissante. J'étais désireux d'entrer dans ce mouvement, de revivre de cette vie simple et primitive, où les affections de famille que relâchent vos mœurs et vos mondains plaisirs, se resserrent, se concentrent, et se goûtent dans leur savoureuse plénitude. Je communiquai mes désirs à Jenny qui les partagea aussitôt, et nous ne songeâmes plus qu'à les mettre à exécution. Je me présentai pour acquérir la maison et la propriété du beau-frère de ma femme, et, l'ayant obtenue pour un prix modique, je déposai une somme qui est retournée plus tard aux héritiers.

« Voilà mon histoire, mon cher Louis, et vous pouvez vous figurer le reste. Je fonde une ville, je défriche, je suis l'une de ces actives fourmis qui parcourent, abattent, transportent, et qui changent par leur action imperceptible, mais constante, la face de ce vaste continent. J'élis, je vote, je suis tout chargé de droits politiques, qui, vu mon naturel et la direction de mes penchans, sont la seule chose qui me fatigue et me pèse dans cette admirable contrée. Mais c'est un mal passager, et quand j'ai crié, élu, voté pendant toute une journée, je retrouve ma Jenny, mes marmots, et je juge admirables, sublimes,

les institutions politiques d'un pays où j'ai une femme et trois enfans.

« Il y a dans notre colonie trois autres bossus; félicitez-moi de ce que je m'y trouve en compagnie, mais ne les plaignez point, Louis. Leur bosse ne leur est pas plus lourde que ne m'est la mienne aujourd'hui, bien que deux d'entre eux ne soient pas mariés encore. Mais ils trouveront femme quand ils voudront. Ici, les indigens, c'est-à-dire les paresseux seuls, en manquent. Le mariage n'y est pas le dénouement d'un délicat penchant ou d'une romanesque passion, mais un simple établissement : il ne s'agit que d'unir l'activité d'une compagne à celle qu'on a soi-même, et d'avoir un enfant tous les ans. L'homme aisé, industrieux, habile en affaires et de bonne santé, fût-il de la plus ingrate stature, peut choisir entre les plus jolies filles du pays, et l'emporter sur tel adonis qui ne sait ni traiter un marché, ni exploiter un terrain, ni prévoir un gain à faire. Si j'étais né dans ce coin du monde, avec ce que j'ai eu d'aptitude aux affaires, je serais devenu le premier parti de l'endroit, et j'aurais évité bien des souffrances. Toutefois je n'ai garde de me plaindre de ma destinée. Si j'ai souffert davantage, je jouis outre mesure. Je serais un de ces hommes heureux

dont le bonheur me cause plus de plaisir que d'envie, et mille sentimens vifs, dans lesquels je trouve le charme de mon existence, me seraient inconnus.

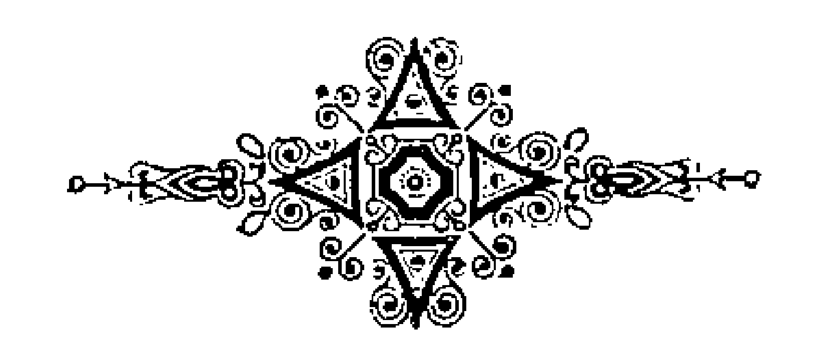
« Envoyez-nous donc vos bossus, nous leur trouverons femmes. Mais, à ce propos, quelle pitoyable mégère, dites-moi, que cette opinion dont vous voulûtes un jour me faire peur. Dans ce pays-ci, un bossu fait son chemin, ne rencontre nulle entrave, s'il est actif, industrieux, probe, même médiocrement ; il devient époux, père, juge, président, que sais-je? Et dans ce même pays tout fier, tout fanatique de démocratie, de liberté, d'égalité, un homme s'il est beau, brave, probe, mais noir ; s'il est bon, généreux, aimable, mais mulâtre ; s'il est actif, industrieux, habile et entreprenant, mais quarteron; cet homme est tenu pour marqué d'une indélébile tache, il est repoussé, méprisé, exclu à toujours de tout échange d'affection, de tout lien de société et de famille avec les blancs ; il n'épouse point leurs filles, il ne s'assied point à leurs places, il est parqué dans les villes, parqué dans les théâtres, parqué dans les églises..... Voilà ce que l'opinion, l'opinion libre, républicaine par excellence, toute fière, toute hautaine de ses théories de démocratie et d'égalité, trouve ici

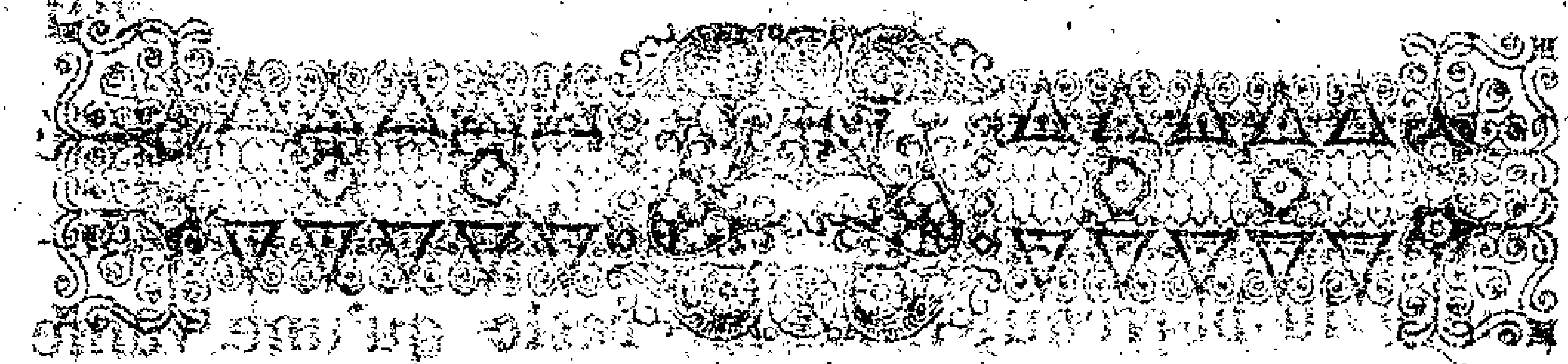
juste, ordinaire, naturel! Quelle folle barbare, inconséquente, gratuitement inhumaine! ...... Encore ces procédés moqueurs et cruels qui, dans vos sociétés polies, s'acharnent contre les malheureux de ma sorte, s'attaquent-ils à des difformités réelles et repoussantes! Encore ceux qui en font usage ne se piquent-ils nullement d'être généreux, humains par excellence, et en tourmentant, en déchirant leurs victimes, ils ne s'enorgueillissent point de leur douceur, ils ne se targuent pas de leur charité! ....

« Mais éloignons de notre pensée cet attristant sujet; de plus attrayans ne me manqueraient pas, s'il ne fallait clore enfin cette longue lettre. Combien, mon cher Louis, le commerce d'un ami tel que vous me serait précieux, dans cette terre surtout, si féconde en spectacles intéressans; où la race humaine, venue d'hier, se fonde une destinée nouvelle; où la société se crée sous vos yeux; où tant de questions, controversées depuis des siècles parmi vos penseurs, arrivent journellement à subir, sur un sol vierge et chez une nation sans précédens, l'épreuve de la pratique et de l'expérimentation; où au bout de chaque idée naît un fait qui la rend sensible aux yeux, qui la pose devant la pensée, et lui fournit le sujet d'une investigation animée, vi-

vante, pleine d'attrait pour un esprit curieux! Et si, renouant nos habitudes d'autrefois, nous quittions les villes pour errer dans les campagnes, que ne présenteraient pas d'aimable, de ravissant, nos courses dans ces environs, où la nature règne en souveraine depuis la création; dans ces solitudes sombres, verdoyantes, silencieuses, remplies de grandeur et de mystère, où les yeux se promènent de merveilles en merveilles, où la pensée s'agrandit et s'épure, où l'homme faible et périssable, se trouvant face à face avec les œuvres de l'éternelle puissance, éprouve comme un frisson de religieuse terreur, et se réfugie, s'abrite, avec amour et tremblement, sous l'aile de l'éternelle bonté! Ah! mon ami, si ces émotions me pénètrent quand j'erre solitairement dans ce désert, que serait-ce si nous les partagions ensemble! Pour ces gens qui m'entourent, ils ne ressentent rien de semblable; ils sont aventureux sans sensibilité; religieux, sans poésie; de purs Yankees, allant, venant, spéculant, ne voyant dans les plus sublimes objets qu'une matière à exploiter, et dans les charmes si vrais de la contemplation que le procédé le plus sûr pour s'ennuyer mortellement. Aussi ne désiré-je, des années d'autrefois, que le bonheur que j'avais de vous

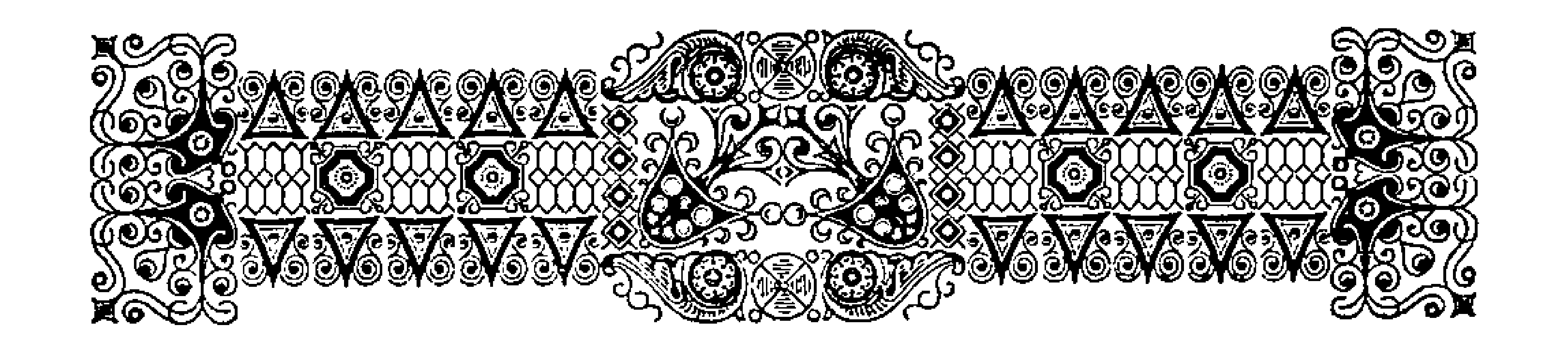
voir chaque jour. J'ai dès longtemps oublié la cavalerie, ce que j'ai vu du barreau m'a dégoûté du barreau, il ne me reste qu'une vaine image de cette enfant pour qui j'éprouvai jadis un si impétueux sentiment; mais tant que je vivrai, je regretterai que la destinée m'ait séparé de vous, et si je fais un jour un voyage en Europe, c'est vous, vous seul, mon bien cher ami, qui m'y aurez attiré. »





Le Grand Saint-Bernard.

Nous étions à l'hospice du Grand Saint-Bernard, les pieds contre le feu, en compagnie du Prieur. Celui-ci, après maints récits provoqués par nos questions, se prit à dire : « Du reste, Messieurs, notre mont Saint-Bernard est plutôt célèbre qu'il n'est bien connu.



Le Grand Saint-Bernard.

NOUS étions à l'hospice du Grand Saint-Bernard, les pieds contre le feu, en compagnie du Prieur. Celui-ci, après maints récits provoqués par nos questions, se prit à dire : « Du reste, Messieurs, notre mont Saint-Bernard est plutôt célèbre qu'il n'est bien connu.....

— Et je vais vous dire pourquoi, mon Père, interrompit un gros monsieur, qui, assis à la droite du foyer, n'avait point encore pris de part à la conversation : il est mal connu parce qu'il a été souvent décrit. Il en est de votre mont célèbre comme de tant d'auteurs du jour, célèbres aussi, et que nous, public, nous connaissons par les feuilletons, par les biographies, par les estampes. Les feuilletons plaisantent, les biographies mentent, les portraits flattent : le tout est faux comme une épitaphe !

Ce monsieur se tut. Mais moi qui suis public aussi, moi qui ai mes idées et mes convictions de public, je me sentis froissé par la leste brusquerie de son propos :—Permettez, lui dis-je, les épitaphes..... Il ne me laissa pas achever :—Les épitaphes ! Voudriez-vous par hasard prendre la défense des épitaphes ? alors je vous enverrais promener (je tressaillis, et mon regard, j'en suis sûr, étincela) pendant une heure seulement au cimetière du Père Lachaise. Vous ne nierez pas, Monsieur, qu'il n'y ait bien quelques diables sous cette terre ? Eh bien! les épitaphes n'y signalent que des anges.

— Possible, lui dis-je. Au surplus, l'on conçoit que les survivans, dans l'excès de leur douleur...... Il m'interrompit encore :—Vous êtes

jeune, Monsieur, vous êtes fort jeune. Il vous reste à apprendre que ce n'est jamais la douleur, mais bien le faste, la vanité ou la joie qui dictent et qui paient ces mensonges. Je me récriai :—La vanité, encore; mais la joie, Monsieur, la joie au cimetière, sur une tombe! — La joie, Monsieur; l'allégresse, si vous aimez mieux; cette allégresse sourde, puissante, où jette la venue d'un copieux héritage.... Par un sentiment d'ailleurs naturel, mais qui n'a rien de commun avec la douleur, on veut reconnaître de quelque façon le bien qui nous est fait, et l'épitaphe se présente. C'est la plus commode d'entre toutes ces façons, la moins coûteuse, et, à ces causes, la plus anciennement pratiquée. Grave sculpteur; grave profond; grave toujours; mets-en, des vertus, mets-en encore; acquitte le tribut de.... de quoi? Messieurs, s'il vous plaît, si ce n'est de notre gratitude profonde envers le défunt, de notre parfaite et entière satisfaction, de notre allégresse, d'autant plus vive, d'autant plus chaude au dedans, qu'il lui est pour l'heure interdit de s'épandre.....

— Il y a des monstres, repris-je indigné, qui sont faits ainsi, mais.... —Retirez ce mot, jeune homme, et réservez-le pour de plus odieuses choses. Ce qui est misere, misère inhérente à

l'humanité, ne saurait, sans injustice, être dit monstrueux. Je vous parle là de faits communs, je vous parle d'égoïsme plutôt laid que pervers, d'hypocrisie décente et honnête parmi les hypocrisies; je vous parle de ce qu'ont pu faire des monstres tels que vous et moi, par exemple. Tout ce que je veux dire, c'est que ces mêmes monstres, s'ils sont réellement affligés, n'ont que faire de mausolées ni d'épitaphes. La douleur se nourrit d'elle-même; elle est timide, craintive, elle a ses pudeurs; jusqu'à ces habits de deuil que lui impose l'usage, en attirant les regards, lui sont importuns. La douleur pleure l'être tout entier, avec ses défauts qu'elle excuse, avec ses vertus qu'elle chérit, et auxquelles elle rend le culte secret des amers soupirs et des larmes ignorées. La douleur, Monsieur, vraie, profonde, loin de s'étaler, elle se laisse à peine surprendre; et si, fils ingrat, je voulais faire croire à la mienne, avant tout, je me garderais d'aller poser un marbre sur la tombe de ma mère!

Ce monsieur qui parlait ainsi me déplut. Le Prieur me déplut aussi qui témoignait se ranger à une opinion dont l'expression me paraissait tristement sévère, et le sens faux et paradoxal. Pour ne pas contredire, et faire diversion :— Va pour les épitaphes, Monsieur, mais nous par-

lions tout à l'heure de descriptions, de biographies, de portraits d'auteurs?...

— Je crois à tout cela comme aux épitaphes, et ce n'est pas à dire que je n'y croie point du tout. Ecoutez donc : ces diables du Père Lachaise, il se peut au fond que ce fussent de bons diables; à coup sûr, ils n'étaient pas sans qualités, et l'épitaphe ment peut-être autant par celles de leurs vertus qu'elle omet, que par celles qu'elle leur décerne.... De même ces portraits de nos célèbres; ils ne sont pas sans ressemblance, mais c'est pareillement du beau qui est faux, sur du vrai qui est incomplet. Ce n'est pas la figure de l'homme qu'on nous donne, c'est le visage de l'immortel; ce n'est pas, comme jadis, cette mesquine tête de Fénélon enfouie dans une perruque, c'est un magnifique masque grimé, coiffé, ébouriffé pour le public et pour la postérité.... Autrefois on laissait au public le soin de retrouver sur la mesquine figure l'âme qu'avaient révélée les écrits; aujourd'hui, c'est à ce même public de retrouver dans les écrits l'inspiration, l'originalité, l'intime, l'humanitaire, inscrits au visage. Epitaphe! Monsieur. Sur tous ces masques lithographiés, burinés ou peints, je lis en gros caractères : Voici le plus grand des poètes! Voilà le plus sublime des lyriques! Celui-ci fut

hâve de méditation; celui-là creux de profondeur, cet autre bouffi de génie! Epitaphe! Monsieur, tout est épitaphe!... Mais pour en revenir au Grand Saint-Bernard.....

En ce moment quelque tumulte se fit entendre dans le bas de l'Hospice, du côté du seuil, et les aboiemens des chiens couvrirent la voix de notre gros monsieur. « Ce sont des arrivans, » dit le Prieur, et il nous quitta pour aller les recevoir. Nous demeurâmes seuls, le gros monsieur et moi, occupés chacun de notre côté à former des conjectures sur ce qui se passait, et sans plus songer aux épitaphes. Au bout de quelques instans, un monsieur entra dans la salle.

Ce monsieur était un touriste, âgé de trente ans environ, fort bien mis, très-communicatif. — Je vous salue, Messieurs. Il prit un siége ; nous nous rangeâmes pour lui faire place : Pardon, mais le feu fait plaisir quand on sort de l'avalanche...

— Une avalanche? dit le gros monsieur.

— Dans cette saison? ajoutai-je.

— Et puis belle, je vous en réponds : d'un quart de lieue au moins.

Je ne compris rien à l'avalanche de ce monsieur. En effet, nous étions à la fin de juillet,

dans une saison par conséquent où les sommités voisines étant entièrement dépouillées de neige, cette neige qui n'y est pas ne saurait se précipiter en avalanche. N'osant toutefois contredire, je me bornai à prier ce monsieur de nous conter son aventure.

— Volontiers, dit-il. Nous avons quitté la cantine à six heures. (La cantine, c'est, du côté du Vallais, la dernière maison habitée que l'on rencontre avant d'arriver à l'Hospice.) J'avais à quinze pas devant moi une société : ce sont eux qui arrivent. Deux messieurs, une jeune fille, jolie, ma foi! mais poitrinaire. Ils l'emmènent passer l'hiver en Italie. L'un des deux hommes est son père; l'autre son fiancé : un grand Jacques tranquille, empressé comme une statue. Ces Suisses sont comme cela. Arrivés sur l'avalanche....

Ici, j'essayai d'interrompre : — Permettez, Monsieur, c'est ordinairement l'avalanche qui arrive sur vous...

— Attendez. Arrivés sur l'avalanche, je vois que la mule de cette demoiselle y enfonce jusqu'au ventre, et qu'ils ne s'en tireront pas, à cause du guide qui n'entend rien à manœuvrer une bête. Alors je m'approche, j'écarte le manant, je prends la bride, et je vous fais marcher la

mule, il fallait voir!... Mais voici que la demoiselle s'effraie, le père se fâche, le fiancé crie, si bien que la rosse devient quinteuse, et le guide s'en mêle, qui veut m'empêcher de la rouer de coups. Parbleu! lui dis-je, reprenez-la, votre mule, et je lui lance la bride. Mon imbécille la manque, je lui allonge une calotte, la bête s'abat, et la demoiselle roule au fond de l'avalanche....

— Mais, permettez, interrompis-je encore, c'est ordinairement l'avalanche qui roule sur la demoiselle....

— Attendez donc. Voilà mes deux poltrons qui se mettent à vociférer, le guide qui jure, la demoiselle qui crie au secours. Je les envoie à tous les diables, et n'apercevant ni Pères, ni chiens, je me lance dans l'avalanche, j'arrive droit sur leur demoiselle, et, aidé du guide, je la ramène saine et sauve sur la chaussée. Voilà l'histoire, dit notre touriste en terminant. Puis s'étant pris à tousser: Ça enrhume, l'avalanche. Bonne nuit, Messieurs. Je vais me coucher et boire chaud. Là-dessus il se retira, sans nous avoir donné le temps de rectifier l'idée singulièrement erronée qu'il se faisait d'une avalanche.

On sait en effet qu'une avalanche, c'est une

pelote de neige, qui, venant à se détacher des hauteurs, se grossit des neiges sur lesquelles elle roule, devient en peu d'instans une masse formidable, et, dans sa chute précipitée, brise, renverse, écrase tout sur son passage. Des circonstances accidentelles peuvent déterminer une avalanche dans tout endroit où la neige repose sur des pentes rapides, mais c'est en général dans les mêmes couloirs et aux mêmes endroits qu'elles ont lieu chaque année, en vertu de circonstances favorables et constantes qui leur font prendre cette route. En plein été, lorsqu'on voyage dans les Alpes, on reconnaît fort bien ces couloirs : ce sont de vastes pentes, entièrement dégarnies d'arbres, de rocs, et au bas desquelles sont accumulés des débris séculaires que la végétation envahit et recouvre, à mesure qu'en s'amoncelant ils se servent de rempart à eux-mêmes. Dans les hautes vallées, où les chaleurs sont de courte durée, les neiges qui se sont accumulées durant l'hiver au bas de ces couloirs, n'ayant pas le temps de fondre, y demeurent en permanence, et il arrive aux gens du pays d'appeler *avalanches* ces restes de l'avalanche véritable. De là la méprise de notre touriste, qui, visitant ces vallées pour la première fois, et la tête farcie de notions d'itinéraires, s'était per-

suadé avec empressement qu'il avait eu glorieusement affaire à ce redoutable fléau des hautes Alpes.

J'aurais essayé de le désabuser s'il nous en eût laissé le temps, bien que ce soit une tâche malaisée et ingrate que de désabuser un homme, lorsqu'il croit fermement à une chose qui flatte son amour-propre. Quand mon cousin Ernest se battit en duel, nous, honnêtes témoins et bons parens, nous avions chargé à poudre : l'adversaire ajusta, Ernest tira en l'air, on s'en alla déjeuner, et l'honneur fut satisfait. Mais quand il raconte l'histoire, mon cousin Ernest, il prétend que la balle effleura son oreille, il imite le sifflement du projectile ; ma tante Sara frémit, toute la compagnie frémit, et nous.... nous, honnêtes témoins et bons parens, nous sommes contraints de frémir avec la compagnie et avec ma tante. Frémirions-nous, si ce n'était chose ingrate et malaisée que de désabuser notre cousin ?

Le touriste venait de nous quitter lorsque deux messieurs, qui me parurent être le père et le fiancé, entrèrent dans la salle. Ces messieurs se mirent à table, et parurent s'apprêter à bien souper. Leur appétit me choqua, et leur sécurité me déplut. Ce monsieur âgé me paraissait par trop tranquille pour un père dont la fille, déjà

poitrinaire, venait de passer une demi-heure dans la neige; et quant au fiancé, à chaque bouchée qu'il s'administrait, je m'en indignais, comme d'un outrage fait à la beauté malheureuse et souffrante. Je me souviens même qu'à l'exemple du touriste, je tirais de ce spectacle des inductions tout à fait défavorables à la sentimentalité suisse.

Pendant que j'étais tout occupé de mes inductions, un domestique entra dans la salle, apportant du thé sur un plateau, et tout aussitôt parut la demoiselle elle-même. C'était bien elle, car son père s'étant levé, l'embrassa au front, en témoignant une grande joie de la voir si promptement rétablie, tandis que ce malotru de fiancé, au lieu d'entrer en extase, ou de se confondre en expressions senties de vif bonheur et de tendre joie, continuait de manger en disant avec l'accent le plus calme et le plus vulgaire : «Louise, assieds-toi là, et prends ton thé pendant qu'il est chaud.» Certes, ce n'était pas là le tutoiement passionné de St-Preux s'adressant à Julie; aussi cette tranquille familiarité me faisait-elle l'effet comme d'une profanation.

Cette demoiselle était effectivement fort jolie, et le danger qu'elle venait de courir rehaussait à mes yeux l'agrément de ses traits et les grâces

de son visage... Seulement, je ne lui trouvais ni le pudique embarras d'une fiancée que deux messieurs considèrent, ni cet air de touchante mélancolie qu'on s'attend à rencontrer chez une jeune personne frêle et menacée. Mais ce qui me déconcerta bien autrement, ce fut de surprendre sur ce visage, où je cherchais l'abattement et la tristesse, les signes visibles d'un fou rire que notre présence comprimait à peine. Ce fou rire se communiqua au fiancé d'abord, puis au père, qui, n'y pouvant plus tenir, se tourna vers nous en disant : « Pardon, Messieurs, ces rires doivent vous paraître déplacés, mais ils sont irrésistibles, excusez-nous. Tous les trois alors, affranchis de gêne, éclatèrent de rire, pendant que nous les considérions avec l'étonnement le plus sérieux.

Je jugeai à propos de me retirer, et déjà je m'y disposais, tout en regrettant de m'être mis en frais de compassion pour des gens au fond si contens, lorsque le père s'adressant à moi : — Je veux vous mettre au fait, Monsieur, de la cause de cette hilarité qui doit vous paraître étrange. Il s'agit d'un monsieur...

— Ce monsieur qui était ici tout à l'heure?...

— Précisément; le plus obligeant du monde, mais le plus dangereux que je sache. Nous ne

l'avions jamais vu, lorsqu'il s'est fourré dans la tête, là-bas vers ces neiges, que nous courions quelque grand danger d'avalanche. Par pur dévouement alors, et avec un imperturbable aplomb, il a écarté notre guide, rossé notre mule et jeté ma fille dans le ravin.... « Les rires interrompirent ce récit. En effet, plus l'alarme avait été vive, plus, le danger passe, ces circonstances se présentaient sous leur côté comique à l'esprit des trois voyageurs, et excitaient en eux la gaîté dont j'étais le témoin, et dont je fus bientôt le complice. J'y mis le comble en leur apprenant que, dans l'esprit du touriste, la jeune demoiselle passait pour poitrinaire, et son frère pour un fiancé auquel il reprochait une prosaïque froideur.

Le gros monsieur, toujours assis au coin du feu, avait écouté cet entretien sans y prendre part et sans s'associer à nos rires. A la fin, s'étant levé, comme pour gagner sa chambre : « .....Un sot, dit-il, et un de mes compatriotes, vous pouvez y compter. Il n'y a qu'un de mes compatriotes qui réunisse à cet heureux degré l'étourderie et l'aplomb, la présomption et l'ignorance, et qui, plutôt que de douter de lui-même, vous jettera, dans ce qu'il prend pour une avalanche, une fraîche demoiselle qu'il prend pour une poitrinaire.... Messieurs, je vous souhaite le bonsoir. »

Là-dessus, le gros monsieur prit une lumière et se retira. Bientôt après, nous en fîmes autant.

Les chambres réservées aux voyageurs à l'hospice du Grand Saint-Bernard, sont de petites cellules séparées les unes des autres par une cloison en bois. Lorsque j'eus éteint ma lumière, j'aperçus une clarté qui se projetait sur mon lit, au travers des fentes de cette cloison. Il est rare, en pareille conjoncture, qu'une curiosité très-indiscrète, mais très-vive aussi, ne vous porte pas à approcher votre œil de celle des fentes qui vous paraît la plus large. C'est ce que je ne manquai pas de faire, en prenant les plus sages précautions pour qu'aucun bruit ne trahît mon indiscrétion. Alors je vis, à ma grande surprise et peut-être avec quelque désappointement, notre touriste assis sur son lit, le buste et la tête chaudement enveloppés, et qui, tenant la plume, paraissait absorbé dans un travail de composition. A côté de son lit, une théière fumante et un flacon d'eau de cerises. De temps en temps, il cessait d'écrire pour relire et corriger, et toutes les nuances de satisfaction, depuis le simple sourire de contentement jusqu'au sérieux le plus admiratif, venaient se peindre sur son visage. Un moment, il ne put résister au désir d'écouter le flatteur murmure de sa période, et,

dans le morceau qu'il se lut à lui-même, je distinguai seulement qu'il s'agissait de *molosses*, de *violettes*, et d'une jeune personne nommée *Emma*. Je conclus que notre touriste était un auteur, peut-être même un voyageur de l'école d'Alexandre Dumas, qui était occupé pour le moment à rédiger les impressions, les souvenirs et les catastrophes de sa journée. Sur ce, je le laissai à son travail, et je m'endormis.

Le lendemain, à déjeuner, j'appris que le touriste était parti depuis une heure ; de son côté le gros monsieur s'apprêtait à gagner Martigny ; je m'associai donc, pour descendre à la Cité d'Aoste, aux trois personnes avec qui j'avais fait connaissance la veille d'une façon si gaie. Ces trois personnes, dans l'une desquelles le touriste avait deviné du premier coup d'œil un Suisse flegmatique, ne laissaient pas que d'être de Chambéry. Elles se rendaient à Ivrée, pour y célébrer les noces de la jeune fille, promise dès longtemps par son père, aubergiste à Chambéry, au fils d'un Piémontais, aubergiste à Ivrée. Par la même occasion, le bonhomme comptait s'approvisionner en vins et en riz, puis, après avoir terminé ses affaires, rentrer en Savoie par le Petit Saint-Bernard. Chemin faisant, il m'expliquait toutes ces choses avec cette gaie et

affectueuse bonhomie qui est naturelle aux Savoyards, et comme je paraissais y prendre intérêt, chemin faisant aussi il me priait à la noce, et sa fille, avec une aimable ingénuité, m'encourageait à leur faire l'honneur d'y assister. Sans refuser précisément, je n'étais pas non plus décidé à accepter, car voici ce qui se passait au dedans de moi.

La veille déjà, l'air de cette jeune personne m'avait vivement intéressé; mais aujourd'hui, je commençais à en devenir amoureux. C'est aller vite en besogne. Mais outre qu'en voyage le cœur, plus aventureux et plus libre, est plus prompt à s'enflammer, en tout temps il est peu à l'épreuve de certains traits d'un charme inaccoutumé, et d'une grâce pour lui nouvelle. Elevée auprès des religieuses du Sacré-Cœur, cette jeune fille était sortie du couvent depuis quelques semaines seulement, en sorte que, novice, sans expérience et à peine rendue au monde, elle était charmante à la fois par ses manières naïves, et par je ne sais quelle fleur de joie et d'espérance, dont rien encore n'avait terni les tendres et délicates couleurs. Gracieusement montée sur sa mule qui, selon l'instinct propre à ces animaux, suivait le bord extérieur de la chaussée, elle penchait sur le précipice sans ces-

ser de folâtrer avec une sécurité qui chez elle n'était pas courage, mais insoucieuse confiance. Cependant, lorsque l'entretien passait de la qualité des riz ou du prix des vins à des sujets plus de son goût, elle y prenait part, tantôt en se livrant à des saillies d'enjouement, tantôt en écoutant avec un sérieux plein d'intelligence. A deux ou trois reprises il fut question de son fiancé; elle ne l'avait vu qu'une fois, elle parlait de lui sans embarras comme sans passion, sans paraître non plus voir dans le mariage autre chose qu'une fête délicieuse et perpétuelle. Aimable enfant! Tout en attachant sur elle mes regards, je me représentais sa future destinée, son désenchantement si prochain, et, après avoir deviné quels mécomptes l'attendaient probablement au sein même d'un bonheur domestique incertain encore, j'aurais voulu être l'homme qui devait les lui épargner par sa constante tendresse, et par les ménagemens qu'inspire un cœur délicat et vivement épris. Mais comme je ne devais pas être cet homme, j'aimais mieux ne pas nourrir un sentiment qui devient bien vite pénible lorsqu'il est sans espoir. Voilà pourquoi je n'étais pas encore intérieurement décidé à assister à la noce du Piémontais.

Au bout de quatre heures nous arrivâmes à la

Cité d'Aoste. C'était jour de foire. Sous l'ombre des ruines de l'amphithéâtre, et tout autour des antiques portes romaines, les paysans descendus des montagnes étalaient leurs denrées : ici les fromages s'élevaient en piles, là mugissaient des génisses, plus loin, de timides brebis bêlaient autour des échoppes, ou allaitaient leurs agneaux sous l'abri des chariots. Nos deux messieurs, à peine arrivés, s'étaient vus entourés des marchands à qui ils avaient affaire, et, tout disposés déjà à me traiter comme on fait une ancienne connaissance, ils avaient abandonné à ma protection leur jeune demoiselle. L'hôtel où nous étions descendus était bruyant et encombré de monde. Pour l'en sortir, je lui proposai de faire un pèlerinage à la tour du Lépreux. Après y avoir consenti avec un joyeux empressement, et comme nous nous y acheminions déjà, elle me demanda qui était le Lépreux. Je lui promis qu'elle le saurait bientôt ; et étant entré dans la boutique d'un libraire, j'y achetai le livre de M. de Maistre. Alors nous nous dirigeâmes vers l'agreste enclos où s'élève la vieille tour qu'il a immortalisée; et quand nous l'eûmes visité, nous allâmes chercher dans la prairie voisine un ombrage pour nous y asseoir et faire notre lecture. C'étaient des chênes touffus, et non loin quel-

ques bouleaux, ceux-là peut-être auprès desquels le Lépreux, ayant vu *la jeune femme pencher la tête sur le sein de son époux*, sentit son cœur se serrer, et son âme près d'être brisée par un affreux désespoir.

Ma jeune compagne, élevée chez les religieuses du Sacré-Cœur, n'avait guère lu que des livres de piété. Pour la première fois elle écoutait un récit tout ensemble grave et attachant, dont le style plein de mouvement et d'éloquence, tantôt pénètre mollement le cœur, tantôt l'étreint et le fait bondir de pitié. Calme d'abord, et presque distraite, elle regardait alternativement cette tour, ces montagnes, ce vallon, jusqu'à ce que, captivée de plus en plus par l'intérêt du récit, elle montra une sorte de surprise, à laquelle succédait insensiblement en elle l'enchanteresse émotion d'une âme neuve qui s'ouvre à la poésie. Son visage brillait de plaisir. Toutefois, à ces pages de plus en plus sombres, où se déroulent les souffrances amères du Lépreux, ses yeux se mouillèrent de larmes; et quand j'approchai du moment où la sœur de cet infortuné va lui être retirée, sa compassion se trahit par des pleurs..... elle me pria de ne pas poursuivre. Alors je fermai le livre, et, en le lui offrant pour qu'elle pût achever plus tard cette

lecture, je la priai de conserver ce petit volume en souvenir de moi. Elle me le promit avec effusion, mais en rougissant. En effet, nous venions de sentir ensemble, de nous émouvoir ensemble, nos cœurs s'étaient secrètement approchés l'un de l'autre, en sorte que la bienveillance ingénue de la veille venait de faire place, chez cette jeune fille, aux troubles pudiques du sentiment.

Nous retournâmes à l'hôtel. Les deux messieurs, tout entiers à leurs affaires, s'occupaient de les terminer afin de repartir. A peine s'aperçurent-ils que leur jeune demoiselle était bien changée. Pour moi, j'avais si bien la conscience du mal que je venais de lui faire imprudemment en troublant le calme de son cœur, et en l'ouvrant à la poésie tout juste au moment où elle allait contracter le plus saint, mais le plus prosaïque des engagemens, que j'en éprouvais une sorte de compatissant chagrin. Ce mal, je ne pouvais déjà plus le guérir, mais je pouvais l'accroître peut-être en continuant de cheminer dans la société de cette jeune personne, comme j'y étais porté par un désir pressant, et presque coupable déjà en raison même de sa vivacité. Aussi, faisant un effort extrême pour résister aux sollicitations affectueuses du père, du frère, et aux timides mais instantes prières de leur

compagne, je me séparai d'eux après les avoir remerciés de leur accueil. Quelques instans après, ils partirent. Je demeurai à Aoste, éprouvant au milieu de cette foule un vif sentiment de solitude, et le cœur tout rempli d'une mélancolie que j'allai nourrir à cette même place où nous nous étions assis le matin sous les chênes.

Le lendemain, et les jours suivans, je continuai d'être en proie à une préoccupation qui me laissait peu de curiosité pour observer les contrées ou les villes que j'étais venu visiter. A Ivrée, où je passai de grand matin, il fallut de nouveau me faire violence pour ne pas m'y arrêter au moins quelques heures. Les rues étaient désertes, l'air froid, la Doire à peine blanchie par les premières lueurs de l'aube, et néanmoins il me semblait que cette contrée fût la plus charmante de l'Italie, et cette ville la seule où j'aurais aimé fixer mes jours. Je voulus la traverser à pied. En passant, je vis plusieurs hôtels, et devant chacun je m'arrêtais incertain s'il était la demeure de la jeune fille, probablement endormie à cette heure, peut-être aussi rêvant tout éveillée à ses émotions de la veille, et à ce jeune homme qui en avait été sinon l'objet, du moins l'occasion. Comme je m'oubliais dans ces haltes successives, le cocher de ma carriole, à qui j'avais

commandé de m'attendre au sortir de la ville, revint sur ses pas pour m'appeler. Je le suivis, la carriole roula, et, au moment où le pavé de la dernière rue cessa de retentir sous la fuite des roues, j'éprouvai une inexprimable tristesse. Toutefois, avec le cours des semaines, cette préoccupation s'effaça insensiblement, et bientôt le vif sentiment que j'emportais se trouva transformé en un tendre souvenir. Je visitai Gênes, Florence, Rome, Naples; et quand il fallut songer au retour, je choisis pour traverser les Alpes le passage du Simplon, tout autant parce que mon cœur, redevenu libre, ne me pressait plus de repasser par Ivrée, que parce que j'aurais redouté, en y passant, de voir s'y flétrir un souvenir si tendre, si pur et si rempli de fraîcheur.

Arrivé à Genève, l'automne dernier, j'allai, selon mon usage, faire visite à ma tante Sara. Plus haut, j'ai parlé d'elle, à propos du duel de mon cousin. Ma tante Sara habite la campagne : c'est, aux portes de la ville, un jardinet séparé par des murailles des jardinets voisins. Ce jardinet offre l'agrément d'une balançoire; une pompe, dont l'eau ne tarit que dans les temps de sécheresse, y fournit aux arrosemens; et, à l'angle nord-est, mon cousin Ernest a fait élever une jolie montagne, sur laquelle il a construit

et peint en vert un pavillon chinois, d'où la vue plane sur la maison de l'octroi et sur les fortifications de la ville.

Ma tante Sara est une excellente dame, maintenant âgée, qui n'a éprouvé durant sa vie qu'un seul malheur, celui de perdre son époux, il y a quarante ans, après trois mois d'un bonheur sans mélange, comme elle dit elle-même naïvement. Six mois après cette catastrophe, elle accoucha d'un fils posthume sur lequel se concentrèrent dès lors toutes ses affections : ce fils, c'est mon cousin Ernest, qu'elle a élevé comme une mère tendre, qui fut institutrice dans sa jeunesse, élève un fils unique, et de plus, posthume. Dès le bas âge, des méthodes d'ordre, des habitudes de bienséance, des leçons de maintien. Plus tard, pour former le cœur, des sentences, des quatrains, la morale en exemples, le vice puni, la vertu récompensée. Plus tard, pour former l'esprit, des règles d'urbanité, de conversation, et, dès la première adolescence, des gants, une badine, un frac, les pieds en dehors, et des manières conformes. Plus tard,... rien. A quinze ans, mon cousin Ernest était un homme fait, parfait, un homme-modèle, faisant la joie de sa mère, et la joie aussi de quelques camarades rieurs et dégourdis, dont ma tante

trouvait le ton détestable. Aujourd'hui mon cousin Ernest, toujours unique et posthume, est en outre un célibataire rangé, propret, qui élève des œillets, qui arrose des tulipes, et qui va chaque jour à la ville, à huit heures en été, à midi en hiver, pour retirer la gazette *après lecture*, et pour échanger, chez la loueuse de livres, le tome premier du roman que lit ma tante, contre le tome deuxième. Si les chemins sont humides il porte des socques; s'ils sont poudreux, il chausse ses souliers de peau jaune; si la pluie tombe ou si le baromètre est menaçant, il prend place dans l'omnibus. Sans l'omnibus, il n'aurait jamais eu de duel.

Chose bizarre! Je suis militaire de mon métier, assez vif de mon naturel, très-chatouilleux sur le point d'honneur, et je n'ai pas encore eu mon duel. Mon cousin Ernest passe sa vie au milieu de bonnes vieilles dames; il ne fréquente ni les salons, ni les lieux publics; il est débonnaire, il est unique, il est posthume.... et le destin a voulu qu'il eût son affaire d'honneur. C'est que, au fond, les habitudes sont pour mon cousin Ernest, ce que sont pour d'autres les passions; et le droit d'être en route à huit heures, quand il a pris l'omnibus de huit heures, ce qu'est pour d'autres mauvaises têtes le droit imprescriptible

d'entonner la Marseillaise, ou de fumer au nez d'une comtesse. Or, un jour, au moment où mon cousin prend place dans l'omnibus de huit heures, il se trouve que, sur la prière d'un jeune étranger, le conducteur vient de consentir à retarder le départ de quelques minutes, pour donner à la dame qu'attend cet étranger le temps d'arriver. Ceci attriste mon cousin, qui entrevoit dès lors un grand trouble apporté dans toute l'économie de sa journée. Le quart sonne; ceci aigrit mon cousin, qui songe que cette dame va être la cause d'une série continue d'irrégularités ricochant les unes dans les autres, et aboutissant à déplacer l'heure de son dîner, l'heure de son café, l'heure de sa sieste.... Aux vingt-cinq minutes, il n'y tient plus et se prend à grommeler : Au diable la demoiselle! Aussitôt le jeune étranger lui donne son adresse, lui demande la sienne, et tout se trouve arrangé pour le lendemain à huit heures, à huit heures précises, ajoute l'étranger. Ce jour-là mon cousin se fit attendre. Il apportait des excuses, on n'en voulut pas. Alors, honnêtes témoins et bons parens, nous fîmes le reste, et l'honneur fut satisfait.

Je reviens à la visite que je fis à ma tante Sara, l'automne dernier. Introduit dans le jardinet, je la trouvai établie dans le pavillon chinois, qui

faisait une lecture à quelques bonnes dames du voisinage. Il fallait que le sujet en fût touchant, car je trouvai toute cette société dans l'attendrissement, hormis pourtant mon cousin Ernest, qui, toujours unique et posthume, fumait un cigare, nonchalamment assis sur un banc rustique, à l'ombre d'un acacia pommelé. Après avoir salué tout ce monde et embrassé ma tante, je priai ces dames de ne pas interrompre leur lecture à cause de moi, et j'allai m'asseoir et fumer aussi sur le banc rustique, à l'ombre de l'acacia pommelé. Ma tante lisait exactement comme lit une mère tendre qui fut institutrice dans sa jeunesse, avec une emphase didactique, d'après des principes raisonnés, et selon toutes les règles de l'épellation la plus strictement régulière, en sorte que c'était un charme de l'entendre. Après avoir replacé ses lunettes sur son nez, elle continua sa lecture :

« ...... Cette jeune fille était une de ces blanches figures de femme, qu'entoure comme d'un voile crépusculaire une bleuâtre auréole d'intimes tristesses. Condamnée par le sort à subir l'autorité d'un père incapable de comprendre les mystérieuses aspirations d'une âme qui cherche à combler les gouffres de son cœur et à compléter la réalisation de son être, elle se consumait

en douleurs secrètes et en sanglots étouffés. C'est que cette plante, créée pour fleurir sur le radieux penchant des Apennins, avait dû germer au milieu des pentes froides de l'Helvétie, en sorte que, sur le point de s'épanouir en éclatante corolle, le vent glacé des hauteurs la forçait de s'emprisonner dans l'ingrate enveloppe de son pâle calice. »

—« Cousin! qui est donc cette plante? demandai-je au célibataire posthume qui fumait à mes côtés. — C'est.... c'est une délicieuse création de femme, (mon cousin était dressé à répéter les expressions choisies de sa mère.) — Et ce livre, quel est-il? — Une impression de voyage. — Pas gaie? — Non. — Triste? — Très. » Et mon cousin de qui ces questions, bien plus que les sanglots étouffés de la blanche figure de femme, troublaient la quiétude, se remit à fumer d'un air qui signifiait que, sans vouloir s'engager à écouter, il m'engageait néanmoins à le laisser tranquille.

«..... Aussi, tandis qu'elle cherchait en vain, parmi les êtres positifs dont elle était entourée, celui qui devait ouvrir et peupler de son amour le palais désert de son cœur, son père (Cousin! qui est ce père? — C'est le sien.), organisation vulgaire, et l'un de ces hommes dont la vie se

dépense tout entière en mercantiles opérations (Un négociant, pas vrai?— Oui.), son père, au lieu de proposer à sa tendresse quelqu'un de ces nobles exilés qu'au jour de ses convulsions la volcanique Italie a lancés au delà des Alpes (Ciani? Mazzini? — J'ignore.), quelqu'une de ces natures riches et embrasées, telles qu'en produit encore Naples ou la ville aux gondoles (Venise... hem?—Hum.), avait jeté les yeux sur un jeune Suisse aux formes massives, aux joues pleines et fraîches, à la chevelure blonde, symbole blafard d'une âme terne et sans bouillonnement. Ainsi la pâle fleur, sans cesse agitée par les vents glacés, au lieu de rencontrer dans les fleurs ses compagnes un élastique support, allait battre du front au flanc brut de ces deux blocs de granit qui la tuaient en voulant l'abriter. »

Ici, ma tante, qui fut institutrice dans sa jeunesse, ne put s'empêcher de faire remarquer combien ce livre était délicieusement écrit. Elle trouvait à ce style d'infinies nuances qui répondaient aux mille harmonies d'une âme sensible, et elle insistait particulièrement sur ce retour imprévu d'une comparaison qui jetait tant de lumière sur la situation décolorée de l'héroïne. Les vieilles dames, tout en partageant entièrement cette opinion, témoignaient d'ailleurs le

dédain le plus marqué pour ces deux pauvres blocs de granit, et l'une d'elles épousait avec une exaltation si prononcée les douleurs de cette femme incomprise, que je me pris à conjecturer qu'elle-même avait eu beaucoup à souffrir de l'indifférence stupide d'un sexe sans discernement. » Est-elle mariée, cette dame? demandai je tout bas à mon cousin.—Non. » Pour moi, bien que je fusse à mille lieues de me douter encore que cette plante étiolée était ma fraîche compagne d'Aoste, et ce bloc, l'aubergiste de Chambéry, je m'intéressais vivement à une lecture qui, sans altérer le moins du monde la quiétude de mon bon cousin, ébranlait à ce point la sentimentalité de ces dames, et provoquait de leur part des remarques non moins délicieuses que le style qui en était l'objet.

« Lorsque je les rencontrai, poursuivit ma tante en continuant sa lecture, ils cheminaient du côté des plaines de l'Italie, dans le fol espoir que les haleines plus douces d'un climat embaumé arrêteraient les ravages de cette destinée déçue. Mais moi, de qui l'âme comprenait cette âme, je voyais la vierge s'acheminant comme par une allée de cyprès vers sa fosse déjà creusée, et le poids d'une immense douleur pesait sur mon âme affaissée. Auprès d'elle, son blond fiancé

promenait à la lumière des cieux l'ampleur massive de ses formes, dont aucun embrasement intérieur ne venait colorer la fade fraîcheur, ni tordre et saccader les mouvemens prosaïques : une épaisse stupidité de cœur recouvrait cet homme comme une armure de plomb, et l'approche même d'une effroyable avalanche (ici, j'écoutai à deux oreilles) ne suffisait pas à lui inspirer les égoïstes alarmes de la frayeur la plus vulgaire.

« Cependant la nuit approchait, les noires dentelures des cimes semblaient mordre les nuages du soir, et les gorges du Saint-Bernard absorber, immenses gueules, les dernières lueurs du couchant. L'avalanche était là, béante, insondable, pâle comme un linceul, avide comme une tombe! Tout à coup, une blanche apparition s'élance, tournoie, et s'abîme dans le gouffre... C'est Emma! (Emma! m'écriai-je... en moi-même.) Plus prompt que l'éclair, je m'y jette sur sa trace, je roule, je bondis, je plonge de vide en vide, cherchant à devancer la mort qui roule à ma poursuite, et, vainqueur dans cette lutte funèbre, j'arrive auprès de la vierge pâlissante et glacée.... Elle avait voulu trouver dans ce gouffre la fin de ses tourmens! Alors je lui laissai voir que moi, l'étranger, que moi, l'inconnu,

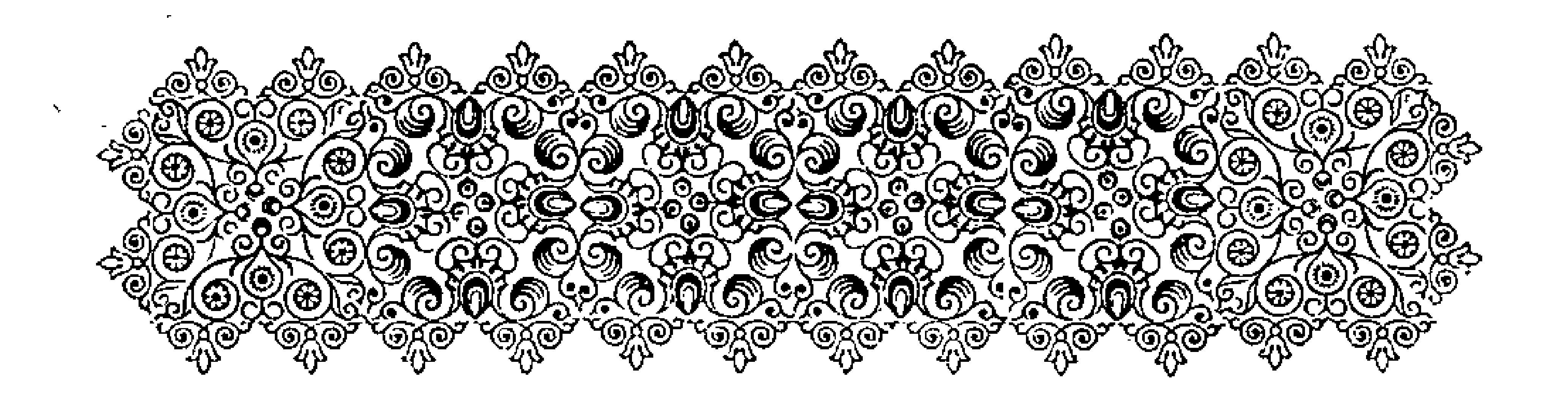
j'avais deviné sa pensée. Comprise enfin, pour la seule fois peut-être, ses paupières s'ouvrirent pour laisser briller la flamme du ravissement, et le sourire radieux, ineffable, accourut sur les violettes (!!) de ses lèvres. En même temps arrivaient les molosses (!!!) de l'Hospice, chargés de cordiaux, aboyant le secours et la délivrance. Du haut de la chaussée on nous tendit un câble, les Pères vinrent à notre rencontre, je remis aux hommes du ciel la victime du monde, et après la leur avoir remise, je m'éloignai à pas désespérés! »

Je partis d'un grand éclat de rire.... Les dames se levèrent indignées, mon cousin regarda sa mère, ma tante me regarda, je regardai tout ce monde en larmes, et, n'étant plus maître alors de réprimer une hilarité que ce spectacle même portait à son comble, je pris le parti de saluer la compagnie et de prendre congé, en m'excusant d'avoir causé un si grand scandale.

Tout en regagnant mon hôtel, je me ressouvins de ce gros monsieur qui disait :

Epitaphe! tout est épitaphe!





La Peur.

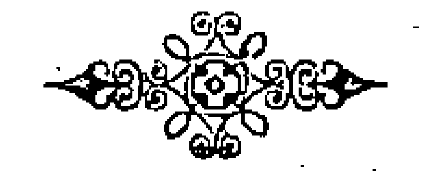
Aux portes de la ville de Genève, l'Arve, torrent qui descend des glaciers de Savoie, vient unir ses eaux fangeuses aux ondes limpides du Rhône. Les deux fleuves cheminent longtemps sans confondre leurs eaux, en sorte que c'est un spectacle curieux pour ceux qui n'y

sont pas accoutumés, que de voir couler parallèlement dans un même lit, une onde bourbeuse et des flots d'azur.

La langue de terre qui sépare ces deux rivières, près du point où elles se réunissent, forme un petit delta, dont la base, large de quelques centaines de pas seulement, est occupée par le cimetière de la ville. Derrière ce lieu sont des jardins, plantés de divers légumes, et arrosés au moyen de grandes roues qui élèvent les eaux du Rhône, et qui les distribuent dans une multitude de rigoles qui s'entrecroisent. Quelques cultivateurs habitent seuls cette étroite plaine, que termine un bois de saules, puis une grève stérile. C'est à l'extrémité de cette grève que les deux rivières se réunissent et courent s'encaisser entre des roches vermoulues qui bornent l'horizon.

Quoique voisin d'une ville populeuse, ce lieu présente un aspect mélancolique qui en écarte la foule. A la vérité, quelquefois une bande joyeuse d'écoliers parcourt les rives du fleuve, et, séduite par cet attrait de liberté qu'offrent les lieux déserts, vient camper sur la grève dont j'ai parlé ; mais plus souvent on n'y rencontre que quelques promeneurs isolés, et plutôt de ceux qui aiment à se soustraire aux regards et à rêver

avec eux-mêmes. Il n'est pas rare que des malheureux, fatigués de vivre, y soient venus chercher la mort dans les flots.



J'avais environ sept ans lorsque je parcourus ce petit pays pour la première fois, tenant par la main mon aïeul. Nous marchions sous l'ombrage de grands hêtres, dans les rameaux desquels il me montrait, du bout de sa canne, les petits oiseaux qui sautaient de branche en branche. — « Ils jouent, lui disais-je. — Non, mon enfant, ils vont par la plaine d'alentour chercher de la nourriture pour leurs petits, ils la leur apportent, et puis repartent pour recommencer. — Où sont-ils les petits oiseaux? — Ils sont dans leurs nids, que nous ne voyons pas. — Pourquoi ne les voyons-nous pas?.... »

Pendant que je faisais ces questions enfantines, nous avions atteint l'extrémité de cette allée d'arbres, que termine un gros portail en maçonnerie. Par la porte qui se trouvait entr'ouverte, on apercevait au delà quelques cyprès

et des saules pleureurs ; mais dans le fronton du portail était incrustée une grande inscription en lettres noires sur un marbre blanc. Cet objet, singulier pour un enfant, me frappa : — « Qu'est-ce? dis-je à mon grand-père. — Lis toi-même, me dit-il. — Non, repris-je, lisez, grand-père ; » car il y avait, dans l'impression que j'avais reçue, quelque chose qui me rendait craintif.

— « C'est la porte du cimetière, me dit-il, l'endroit où l'on porte les morts. Cette inscription est un passage de la Bible :

HEUREUX CEUX QUI MEURENT AU SEIGNEUR, ILS SE REPOSENT DE LEURS TRAVAUX, ET LEURS OEUVRES LES SUIVENT.

« Cela veut dire, mon enfant.... — Mais, où est-ce qu'on les porte? dis-je, en l'interrompant. —On les porte dans la terre.—Pourquoi? grand-père. Leur fait-on du mal? — Non, mon enfant, les morts ne sentent plus rien dans ce monde-ci. »

Nous dépassâmes le portail, et je ne fis plus de questions. De temps en temps, je retournais la tête du côté de la pierre blanche, rattachant à cet objet toutes sortes d'idées sinistres sur les morts, sur les sépulcres, et sur les hommes en manteaux noirs que j'avais souvent rencontrés dans les rues, portant des bières couvertes d'un linceul.

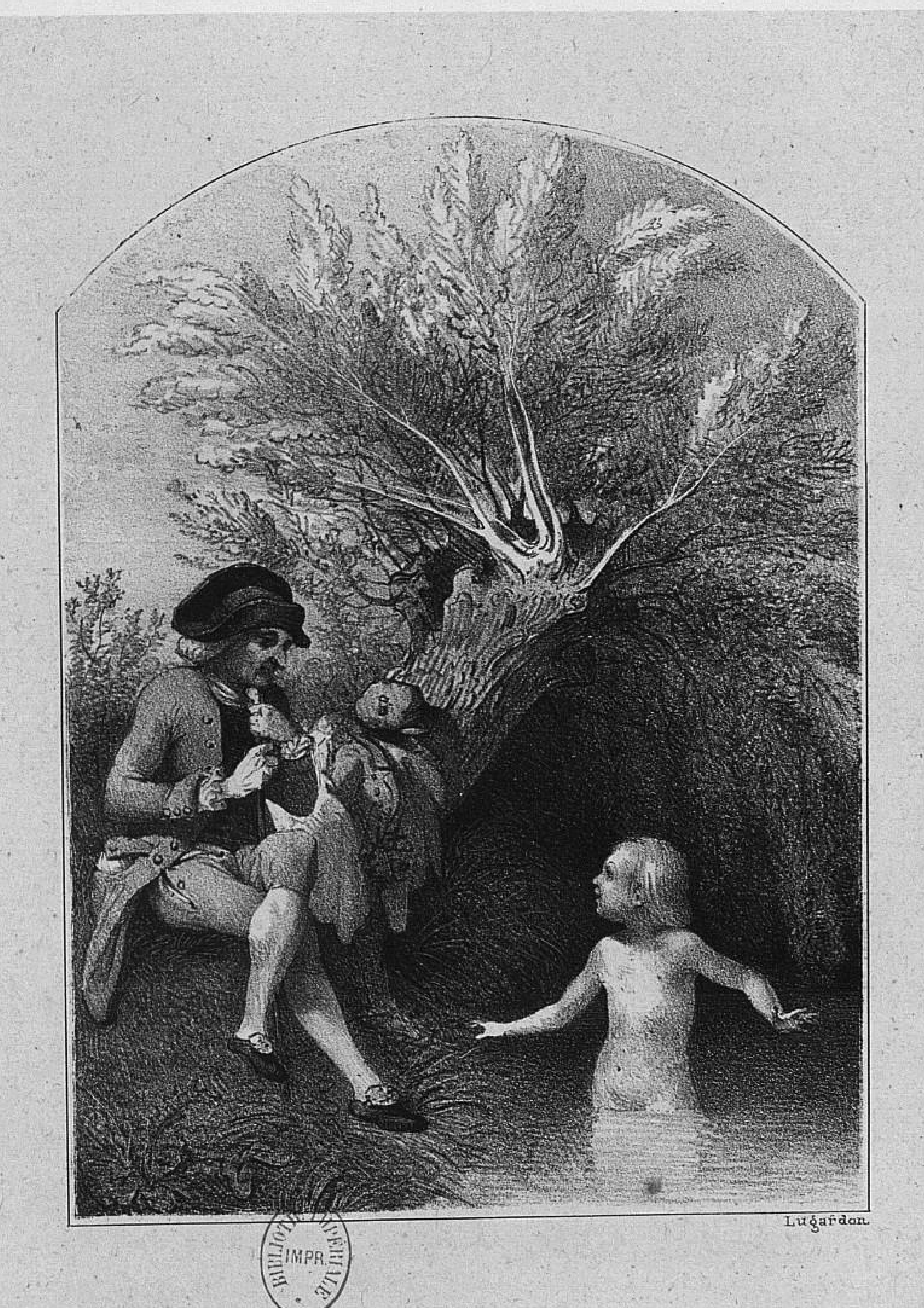
Mais le soleil brillait, et je tenais la main de mon aïeul ; ces impressions s'affaiblirent devant d'autres, et quand nous eûmes atteint les bords du Rhône, la vue de l'eau, et surtout celle d'un homme qui pêchait, attirèrent toute mon attention.

Les eaux étant basses, cet homme, chaussé de grandes bottes en cuir, s'était avancé au milieu du courant. — « Voyez, grand-père ; il est dans l'eau ! — C'est un homme qui prend du poisson ; attendons un moment, tu le verras bouger, dès qu'il sentira quelque chose au bout du fil. »

Nous restâmes ainsi à le regarder ; mais l'homme ne bougeait point. Peu à peu je me pressais contre mon aïeul, et je serrais sa main avec plus de force, car l'immobilité du pêcheur commençait à me paraître étrange. Ses yeux fixés sur le bout du fil, ce fil qui plongeait mystérieusement sous l'eau, le silence de cette scène, toutes ces choses agissaient sur ma frêle imagination, déjà ébranlée par la vue de l'inscription en lettres noires. A la fin, par une illusion bien ordinaire, mais nouvelle pour moi, le pêcheur me parut descendre la rivière et le bord opposé se mouvoir en remontant le courant. Alors je tirai mon grand-père par la main, et nous poursuivîmes notre promenade.

Nous longeâmes la rive sous les saules qui ombragent le sentier. Ils sont vermoulus, percés de pourriture; une mousse vive rajeunit leur base, tandis que de leur tête décrépite s'échappent de flexibles branches qui s'abaissent sur le fleuve. Nous avions à notre droite le Rhône, à gauche les jardins dont j'ai parlé. La roue qui élève l'eau dans de petites auges d'où elle retombe dans une rigole, m'intéressa beaucoup; néanmoins, dans la disposition où j'étais, j'aimais mieux n'être pas seul à contempler l'immense machine tournante; d'ailleurs le pêcheur était toujours là-bas, immobile. Enfin, nous le perdîmes de vue, et nous arrivâmes à la grève qui termine la langue de terre. Mon grand-père me fit remarquer dans le gravier une foule de pierres plates et rondes, et m'apprit à les faire voler sur la surface de l'eau, en sorte que j'avais complétement oublié le portail, le pêcheur et la roue.

Il y avait sur le rivage une petite anse, remplie d'une eau claire et peu profonde. Mon grand-père m'invita à m'y baigner, et m'ayant ôté mes vêtemens, il me fit entrer dans l'eau. Lui-même s'assit au bord, et, appuyant son menton sur le pommeau d'or de sa vieille canne, il me regardait jouer. Je vins à porter mes regards sur sa



LA PEUR page 331.

figure vénérable, et, je ne sais pourquoi, c'est sous cette image qu'il est resté depuis empreint dans mon souvenir.

Nous fîmes le tour de la pointe pour longer au retour la rive de l'Arve. La sécurité était revenue, et le bain m'avait mis en train. Je jouais avec mon grand-père, le tirant par le pan de son habit, jusqu'à ce que lui, se retournant subitement, feignît de me poursuivre en grossissant sa voix. Quand nous atteignîmes le bois de saule, il se mit à se cacher derrière les arbres, et moi à le chercher avec un plaisir mêlé d'émotion, me livrant à une joie éclatante lorsque j'avais trouvé sa cache, ou seulement lorsqu'il était trahi par le bout de sa canne ou de son chapeau.

Un moment je perdis sa trace, et, le cherchant d'arbre en arbre, je m'enfonçai dans le bois sans le retrouver. J'appelai, il ne répondit point. Alors, précipitant ma course, et me dirigeant du côté où le taillis me semblait le moins sombre, je manquai le sentier et je me trouvai sur le rivage, en face d'un objet dont la vue me remplit d'horreur.

C'était la carcasse d'un cheval, gisant sur le sable. L'orbite profond des yeux, le trou des naseaux, la mâchoire décharnée, ouverte comme par un bâillement infernal, et présentant un

hideux râtelier, me firent une impression si soudaine et si forte que je m'écriai de toute ma force : « Grand-père ! oh grand-père !... » Mon grand-père parut ; je me jetai contre lui, et je l'entraînai loin de ce lieu d'effroi.

Le soir, quand on me fit coucher, j'étais fort inquiet, agité, redoutant le moment où l'on me laisserait seul. J'obtins que la porte de la chambre, qui donnait sur celle où mes parens étaient à souper, demeurerait entr'ouverte, et le sommeil me délivra bientôt de mes terreurs.



L'année suivante, mon aïeul mourut. Sa disparition de dessus la terre ne me frappant par aucune image sensible, j'en fus moins touché que de la douleur de mon père, dont l'abattement et la tristesse me faisaient pleurer. On m'habilla de noir, l'on entoura mon chapeau d'un crêpe, et quand vint le jour des funérailles, je dus suivre le cercueil avec les hommes de la famille, tous, comme moi, revêtus de longs manteaux noirs.

Au sortir de la maison, je n'osai pas deman-

der à mon père où l'on allait, car, outre que son chagrin me rendait timide, j'étais moins familier avec lui que je ne l'avais été avec mon aïeul : c'est le cas ordinaire des enfans. J'avais oublié ce que ce dernier m'avait dit des morts, et de la terre où on les porte, en sorte que je m'acheminais plutôt curieux qu'inquiet; et lorsque j'eus entendu derrière moi mes grands parens qui s'entretenaient de choses indifférentes, tout en saluant les passans, la cérémonie cessa tout à fait de me paraître lugubre.

A la porte de la ville, le factionnaire présenta les armes, et les soldats du poste se mirent en ligne pour faire de même. Je ne savais pas que ce fût pour nous, mais j'y trouvai une distraction très-agréable. Néanmoins un des soldats, que je considérais de toute mon attention à cause de sa figure martiale, se mit à sourire en me regardant; je crus qu'il riait de mon accoutrement, en sorte que je rougis, et je continuai à rougir toutes les fois que les regards des passans s'arrêtaient sur moi.

Pendant que j'étais distrait par ces choses et par mille autres riens qui s'offraient à ma vue, je ne m'étais pas aperçu de la direction qu'avait prise le convoi. Tout à coup me retrouvant sous l'allée de hêtres, en face du gros portail, les

impressions de l'année précédente se représentèrent à mon imagination, et je ne doutai plus que je ne fusse acteur dans une de ces scènes de morts et de sépulcres, dont le mystère lugubre m'avait souvent causé tant de trouble.

Dès ce moment ma pensée se reporta sur mon grand-père, que je savais être dans le cercueil; je compris qu'on le portait dans la terre, comme il m'avait dit qu'on pratiquait à l'égard des morts, et, dans l'impuissance où j'étais encore de me figurer un cadavre, je me le représentais couché tout vivant dans l'étroite bière, et j'attendais avec anxiété de voir ce qu'on allait lui faire. Quoique quelque curiosité se mêlât à la crainte que j'éprouvais, j'espérais bien que tout se passerait à distance, et que l'on ne franchirait pas le portail. Mais il en fut autrement.

Je n'avais jamais vu de cimetière, et comme je m'étais représenté ce lieu funèbre sous un aspect effrayant, je fus assez rassuré lorsqu'étant entré, j'aperçus des arbres, des fleurs, et les rayons d'un beau soleil qui doraient la surface d'une grande prairie. Aussitôt des images plus douces s'offrirent à mon esprit, entre autres celle de mon grand-père, tel qu'il m'était apparu l'année précédente au bord de la petite anse. Je me le figurai habitant cette prairie, et s'y re-

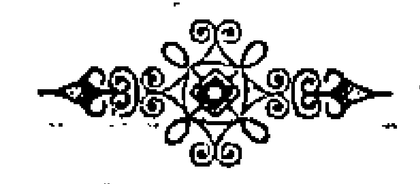
posant au soleil, comme c'était sa coutume aux beaux jours d'août ou de juillet. Je venais d'être si agité, que, par une réaction naturelle, la paix et le calme renaissaient rapidement dans mon cœur.

Toutefois, diverses choses me causaient encore quelque inquiétude. Nous dépassions de temps en temps des pierres avec des inscriptions, et de petits enclos entourés de balustres noirs. Près de l'un d'eux, j'avais remarqué de loin une femme dans une attitude de recueillement. Je m'attendais à ce qu'elle tournerait la tête, pour nous voir passer; mais penchée sur l'enclos, elle n'en détourna point ses regards, et un sanglot étouffé, qui me parut venir du côté où elle était agenouillée, me jeta dans une agitation extrême. En effet, la voyant immobile, je me figurai bientôt que le sanglot partait de dessous l'herbe qui était dans l'enclos, et l'image d'un mort gémissant sous le poids de la terre me glaça d'épouvante.

Pendant que j'étais ainsi ébranlé, j'aperçus en avant du convoi deux hommes qui paraissaient nous attendre. A mesure que nous approchions, leur figure hâlée, leurs traits rudes, leur air silencieux, me faisaient une impression plus sinistre; mais lorsque, arrivé près d'eux, le

cercueil s'arrêta, et que j'eus vu des pelles, des pioches et un grand trou dans la terre, mes yeux se troublèrent et je sentis mes jambes chanceler sous moi. Ces hommes affreux prirent le cercueil par les deux bouts, ils le déposèrent dans le trou, et, saisissant leurs pelles, ils firent rouler dessus la terre amoncelée sur les bords de la fosse. Au bruit retentissant des cailloux et des os qui tombaient sur le bois, mon imagination mêlait des sanglots, des cris, des gémissemens, et quand le bruit devint plus sourd, je croyais entendre encore les râlemens étouffés de mon grand-père.

Quelques instans après, nous étions de retour au logis. Mon père se livra à une violente douleur, et je m'y associai, persuadé qu'il pleurait sur le supplice de mon pauvre grand-père oppressé sous la terre.



Il faut que je sois né peureux. Ces impressions sont demeurées ineffaçables, et prêtes à se réveiller dans la nuit et la solitude, toutes les fois

du moins que l'absence d'une pensée, d'un sentiment ou d'un but précis, leur ouvrait un libre accès dans mon âme. Mais je reprends le récit des circonstances qui, à peu d'années de là, me livrèrent à des émotions bien plus fortes encore.

C'était aux premiers jours de mon adolescence. Comme il arrive quelquefois à cet âge, l'amour, dans toute la vivacité de ses premières atteintes, s'était emparé de mon jeune cœur. Tout entier à mes chères pensées, sans cesse préoccupé de douces chimères, j'étais devenu rêveur, taciturne, inappliqué. Aussi mon père s'en chagrinait, et mon régent affirmait que je n'avais aucune aptitude pour les langues mortes.

Amour d'adolescent, ai-je dit. En effet, je *brûlais* pour une personne qui aurait pu à la rigueur être ma mère; et c'est pourquoi j'avais soin de cacher à tous les regards ma secrète flamme, que le mystère entretenait vive et pure, tandis que la moquerie l'eût éteinte.

La dame de mes pensées était une belle personne qui habitait la même maison que nous. Elle venait souvent chez mes parens, et, grâce à mon âge, j'allais librement chez elle. A mesure que je m'éprenais davantage, je trouvais des prétextes pour m'y rendre plus souvent, pour y rester plus longtemps; à la fin j'y passais mes

journées. Debout à ses côtés, pendant qu'elle travaillait à quelque ouvrage d'aiguille, faute d'oser soupirer, je jasais, je tenais son écheveau, ou je courais après son peloton, s'il venait à rouler sur le plancher. Que si quelque soin domestique l'appelait à sortir de la chambre, je profitais des instans pour baiser avec transport les objets qu'elle avait touchés, je passais mes mains dans ses gants, et, pour que le chapeau qui avait pressé ses cheveux pressât aussi les miens, me voilà affublé d'un chapeau de femme, ayant horriblement peur d'être surpris, et rougissant de ma rougeur même.

Hélas! une si belle passion devait être malheureuse. Par une plaisanterie que je prenais au sérieux, cette demoiselle m'appelait son petit mari. Ce titre était mon privilége, je ne le partageais avec aucun autre, et cela seul suffisait pour me le rendre infiniment cher. Un soir, beau et pimpant, je montai chez la dame de mes pensées, qui m'avait elle-même convié, pour ce soir-là, à une réunion de famille. J'entrai glorieux dans le salon; l'assemblée était nombreuse. Par une préférence délicate, qui offensa gravement plusieurs grands parens, je n'eus de saluts et de civilités que pour ma belle voisine, à qui je consacrais toute l'amabilité et les agrémens

dont je pouvais disposer, lorsqu'un grand jeune homme qu'on venait d'introduire, après m'avoir hautement déplu en détournant de moi l'attention de ma souveraine, se prit à me dire : « Ah çà, vous êtes le petit mari; moi je vais être le grand.... J'espère que nous vivrons bien ensemble. »

Tout le monde se mit à rire, surtout lorsqu'on m'eut vu retirer avec humeur ma main qu'il avait prise, et lui lancer un regard de tigre. A ce rire, le dépit, la honte et le trouble me suffoquant, je sortis brusquement.

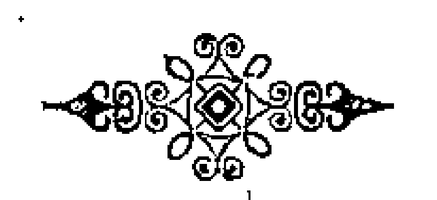
Je n'osai pas rentrer tout de suite chez mon père, et d'ailleurs je n'avais qu'une envie, celle de me livrer loin de tout regard à la douleur que je ressentais. Dès que je fus seul et dans la campagne, mes larmes coulèrent.

J'étais ridicule, et pourtant bien à plaindre. Sans doute ma passion était sans but, sans espoir, même à mes propres yeux; mais, tout innocente et précoce qu'elle fût, elle était pure, sincère, pleine de fraîcheur et de sève, et depuis quelque temps elle formait ma vie. Je savais bien qu'il me fallait quitter le collége avant de songer au mariage, aussi je n'y songeais point; mais qu'un autre épousât celle à qui j'avais avec délices consacré mon servage,

c'était bien pour lors le plus fatal événement qui pût détruire ma félicité.

En proie au regret, au dépit, et à d'autres passions jalouses et colères, je n'avais remarqué ni l'heure avancée, ni la direction que prenaient mes pas vers des lieux qu'en d'autres temps je n'eusse point choisis pour une promenade nocturne ; mais je fus ramené à moi-même, comme par un coup de foudre, lorsque l'horloge s'étant mise à sonner, je crus avoir compté douze coups.... Les portes de la ville m'étaient fermées depuis une heure.

J'espérai m'être trompé, et je courais déjà de toute ma force, lorsque la cloche lointaine d'un village se fit entendre ; je comptai avec une horrible anxiété neuf, dix, onze coups,.... le douzième vint m'achever. Rien n'est inexorable comme une horloge.

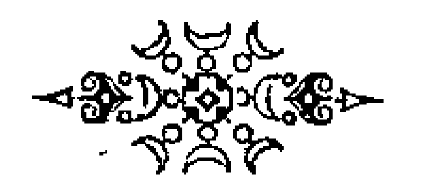


J'avoue qu'en cet instant j'oubliai mes amours ; mais ce ne fut point pour retrouver le repos, car la pensée de l'angoisse où allait être plongée

ma famille, vint me livrer au plus affreux tourment. Ils me croiraient perdu, mort, et, dans ma simplicité, j'allais jusqu'à craindre qu'ils ne liassent ma disparition au récit qu'on ne manquerait pas de leur faire, chez nos voisins, de ma honte, de mon désespoir et de ma brusque sortie.

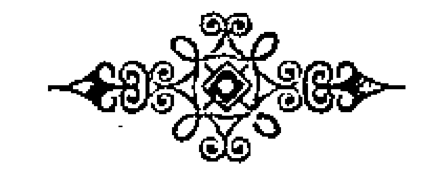
Mais où croit-on que m'avaient porté mes pas? Sous les saules, dans le sentier, à cette place d'où, six années auparavant, j'avais considéré le pêcheur. C'est là que je sanglotais, sans savoir quel parti prendre. Néanmoins mon esprit, tout entier au milieu de ma famille, n'était point encore dominé par la peur; et d'ailleurs, au travers de mes larmes, je voyais briller à l'autre rive une lumière qui me tenait compagnie sans que je m'en doutasse.

Cette lumière, en s'éteignant bientôt après, me donna le premier sentiment de ma solitude. Au moment où elle disparut, je retins machinalement mes sanglots, et je retrouvai le silence et la nuit. En regardant autour de moi dans l'ombre, j'entrevis des formes que l'éclat de la petite lumière avait d'abord éclipsées, et pendant que je me livrais à cet examen, les larmes tarissaient tout à fait à mes paupières.

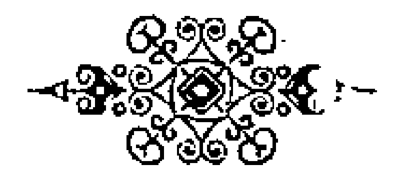


Je ne tardai pas à oublier aussi ma famille, et bien malgré moi, car je faisais tous mes efforts pour y retenir ma pensée, qui commençait à errer avec crainte dans l'ombre d'alentour. Comme je prévis que chaque instant allait ajouter aux terreurs dont j'étais menacé, je m'étendis tout doucement sous la haie qui me séparait des Jardins, bien décidé à m'endormir.

L'idée était bonne, mais l'exécution difficile. A la vérité mes yeux étaient clos, mais ma tête veillait plus qu'en plein jour, et mes oreilles bien ouvertes me transmettaient, avec les moindres bruits, des images effrayantes qui écartaient toujours plus le sommeil de mes paupières. Aussi, voyant l'inutilité de mes efforts, j'inventais des expédiens pour dérober mon esprit aux visions, en le fixant sur quelque chose. Je me donnai la tâche de compter jusqu'à cent, jusqu'à deux cents, jusqu'à mille; mais mes lèvres seules se chargeaient de la besogne, et mon esprit les laissait faire.

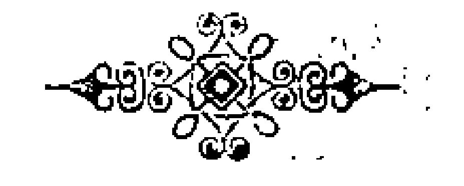


J'en étais au nombre deux cent quatre-vingt-dix-neuf, lorsque j'entendis, à deux pas de moi, un frémissement dans le feuillage ; je précipitai mon compte avec plus de vitesse encore, afin de dépasser le plus promptement possible certaines idées de couleuvres froides et de crapauds à yeux fixes, vers lesquelles mon esprit inclinait évidemment. Mon émotion ne fit qu'en redoubler, et ce frémissement ne tarda pas à revêtir des figures si étranges, si fâcheuses, qu'à la fin il me devint avantageux de rebrousser, même vers les couleuvres. « Après tout, me disais-je, les couleuvres n'ont rien de si abominable ; elles sont innocentes les couleuvres, et surtout.... (oh que cette idée me vint à propos !) si ce n'est qu'un lézard. » Ici le frémissement se fit entendre de nouveau et de plus près ; je me crus happé, avalé, broyé, en sorte que, m'étant levé en sursaut, je franchis la haie, si épouvanté du bruit et du mouvement que je faisais, que je sentais à peine la pointe des épines qui déchiraient ma peau.



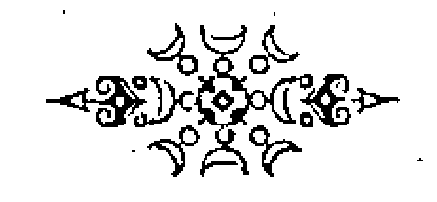
Quand je fus de l'autre côté, j'éprouvai un grand soulagement. Je me trouvais au milieu des laitues, des choux, des rigoles, toutes choses qui, en me rappelant le travail de l'homme, diminuaient d'autant le sentiment de ma solitude. Je me souviens que j'essayai de prolonger le mieux que je ressentais, en me représentant les détails de la culture auxquels j'avais assisté souvent à cette place même : les hommes bêchant au soleil, les femmes cueillant des légumes, les enfans arrachant les mauvaises herbes, toute une idylle enfin. Seulement, j'évitais de songer aux arrosemens, crainte de songer en même temps à la grande roue, qui dans ce moment gesticulait pas bien loin de moi.

Et puis, j'étais sous la voûte du ciel qui seule, durant la nuit, n'inspire point de frayeur. J'avais autour de moi de l'espace et quelque clarté : S'il vient, pensais-je, je le verrai venir.



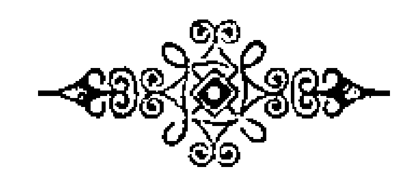
S'il vient! Attendiez-vous quelqu'un? — Sans aucun doute. — Et qui? — Celui qu'on attend quand on a peur.

Et vous, n'eûtes-vous jamais peur? le soir, autour de l'église, à l'écho de vos pas; la nuit, au plancher qui craque; en vous couchant, lorsqu'un genou sur le lit vous n'osiez retirer l'autre pied, crainte que, de dessous, une main... Prenez la lumière, regardez bien : rien, personne. Posez la lumière, ne regardez plus : il y est de nouveau. C'est de celui-là que je parle.



Je restais donc immobile au milieu de cette plaine; mais déjà l'espace que j'avais autour de moi, après m'avoir soulagé, commençait à influer sur mon esprit d'une manière fâcheuse,

non pas tant en avant, où rien ne pouvait échapper à mes regards, mais derrière, de côté, et partout où ils ne plongeaient pas; car, quand on le sent venir, c'est toujours du côté où l'on ne regarde pas. Je me tournais donc souvent, et subitement, comme pour le surprendre; puis je me retournais bien vite, pour ne pas laisser l'autre côté sans surveillance. Ces mouvemens bizarres me faisant peur à moi-même, je croisai les bras, et je commençai à me promener en ligne droite, au grand détriment des choux et des laitues, car pour un empire je n'aurais dévié vers le bocage et les sentiers.

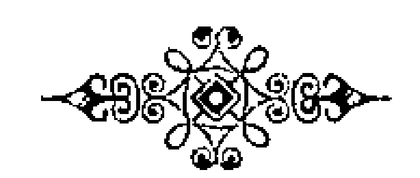


Encore moins aurais-je dévié vers l'autre côté de cette petite plaine, car c'était là que, dans mon enfance, j'avais vu, étendu sur la grève.... Aussi, bien que du coin de l'œil je donnasse une attention particulière à ce côté de l'espace, j'évitais de le regarder en face, et surtout de me rendre compte des motifs qui m'en tenaient éloigné.

Mais cet effort même tournait contre moi. En repoussant le monstre, je lui donnais de la prise ; en voulant l'écarter de ma pensée, je l'y amenais. . . déjà il en forçait l'entrée. C'était un affreux assemblage d'os et de dents, un œil sans regard, une bête toute de côtes et de vertèbres qui se mouvaient et craquaient, en trottant vers moi. Et j'en étais à lutter de très-près, lorsque, par l'effet du chemin que j'avais fait, les immenses bras de la grande roue m'apparurent tout à coup, à quelques pas, tournoyant mystérieusement dans l'ombre. J'eus le temps de pressentir quel affreux rapprochement allait s'opérer ; aussi, recueillant tout ce qui me restait de sang-froid, je rebroussai doucement, et je me mis à siffler d'un air dégagé. Quand un homme qui a peur en est à siffler, l'on peut compter qu'il est extraordinairement bas.

Je n'eus pas plutôt rebroussé, que le rapprochement se fit de la roue et du monstre aux vertèbres. Je l'entendis galoper, je sentis son ha-

leine et le crus sur mon dos. Je voulus tenir ferme et ralentir ma marche, comme pour lui imposer; mais cet effort étant au-dessus de mes forces, je hâtai le pas, je courus, je volai jusqu'au pied d'un mur qui me barrait le chemin. Là je me retournai haletant.

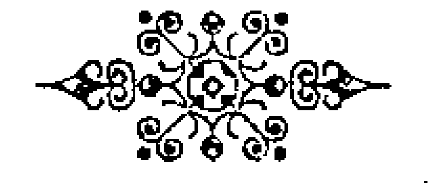


Un mur, c'est quelque chose en pareil cas. D'abord, c'est un mur: chose blanche, compacte, sans mystère; chose qui change en réalité palpable, l'espace indéfini, peuplé d'apparences, domaine des fantômes; ensuite, je pouvais m'appuyer contre, et de là voir venir; c'est ce que je fis.

En me retournant, je n'avais vu que l'ombre et le vide; mais la bête n'en vivait pas moins dans mon imagination, et je la supposais prête à fondre sur moi, de tous les points dont la nuit ou les objets me voilaient la vue. C'est ce qui fut cause que mes terreurs commençaient déjà à se porter sur le revers du mur auquel j'étais adossé,

lorsqu'à un bruit, que je crus être parti de ce côté, elles s'y concentrèrent toutes.

C'était un bruit semblable à celui que font entendre les chouettes; nul doute que ce ne fût la bête.... Je la sentais, je la voyais grimper de l'autre côté du mur, en insérant les os de ses doigts entre les jointures des pierres; en sorte que, les regards enchaînés au sommet de la muraille, je m'attendais de seconde en seconde à voir sa tête s'avancer lentement, et les deux orbites fixer sur moi leur regard immobile et cave.



Cette situation devenant intolérable, l'angoisse me poussa à sa rencontre. J'aimais mieux encore l'aller trouver, que de l'attendre fasciné et palpitant. Je m'aidai donc des rameaux de quelques pêchers adossés à la muraille, et je grimpai ainsi jusqu'au sommet, que j'enfourchai.

Point de bête! Quoique je m'y attendisse parfaitement, j'eus tout le plaisir de la surprise. Les peureux prêtent l'oreille à deux voix qui se contredisent, celle de la peur et celle du sens com-

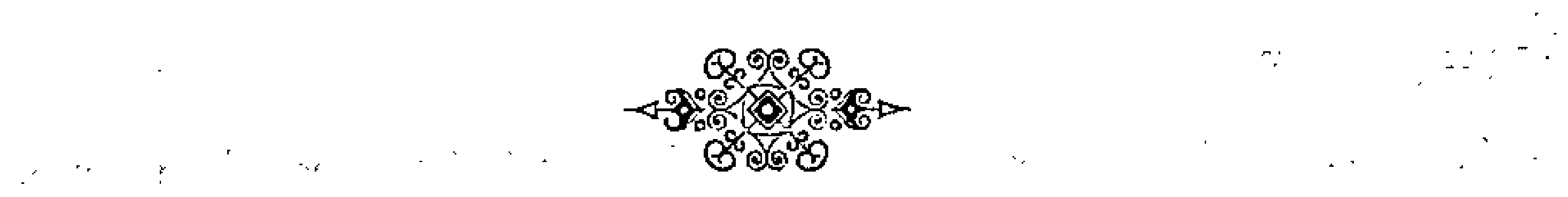
mun, en sorte qu'écoutant tantôt l'une, tantôt l'autre, ou toutes les deux en-même temps, ils sont sujets aux plus étranges inconséquences.

Au lieu de la bête, je voyais une plaine entourée de murailles, plus loin des arbres, et, au delà, la ville, dominée par la grosse tour de Saint-Pierre.

La vue de la ville me fit plaisir; mais il n'y avait pas une lumière aux maisons, et la tour de Saint-Pierre ne me présentait rien de bien rassurant, lorsque le carillon de l'horloge se fit entendre......

Toutes mes terreurs s'envolèrent subitement. Ce son si connu me transporta comme en plein jour, et l'idée que d'autres écoutaient avec moi me fit perdre tout à fait le sentiment de mon isolement. Je redevins calme, brave, hardi,....... mais pour fort peu de temps. Le carillon se tut, l'horloge sonna deux heures, et toute la nature, qui m'avait semblé écouter le carillon avec moi, me parut de nouveau reporter toute son attention sur moi, perché là-haut sur ma muraille. Je me faisais petit, je m'effaçais, je me couchais tout de mon long sur cette crête étroite : impossible d'échapper aux regards. Les choux, les choux eux-mêmes, plantés en longues files, me semblaient des têtes alignées, des bouches rica-

nantes, des milliers d'yeux fixés sur ma personne. Je préférai donc redescendre, et, à cause de la grande roue, je descendis sur le revers opposé de la muraille.

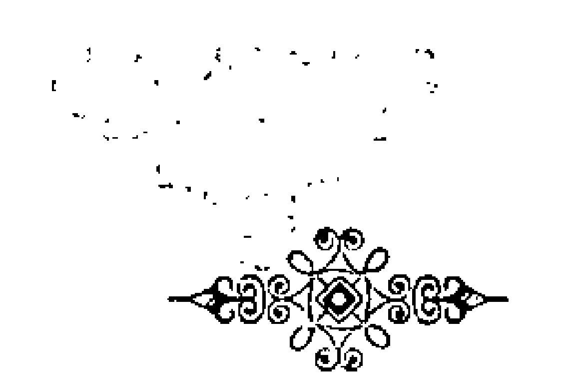


J'avais fait quelques pas avec assez de bonheur, lorsque je vins à me heurter contre un objet que mes yeux n'avaient pu distinguer de la noirceur de l'ombre. Au choc subit, je poussai un cri, croyant que ce fût la bête elle-même; mais lorsque revenu de cette première impression j'eus touché des balustres noirs, une sueur froide parcourut tout mon corps. J'étais dans le cimetière!

A cette soudaine idée, mille visions effrayantes s'élevèrent devant moi, jaillissant comme du sein d'une lueur bleuâtre qui leur prêtait une pâleur sépulcrale. C'étaient des spectres vermoulus, des crânes, des os, une femme noire, d'affreux fossoyeurs..... Mais la plus horrible de toutes, celle qui finit par éclipser les autres, c'était celle de mon grand-père à moitié caché

sous la terre. Ses traits défigurés présentaient des os creusés, des orbites vides ; sa bouche, dépouillée de dents, semblait plaindre sourdement, et, de ses bras décharnés, il écartait avec effort une poussière immonde.

Hors de moi, je marchais rapidement, comme pour m'éloigner de ces pensées, en même temps que des balustres noirs. Mais à mesure que je marchais, le spectre sortait de sa fosse ; il tournait ses orbites sur la plaine, il m'avait reconnu ; déjà il allongeait sur ma trace son pas sourd et mystérieux, et, comme si à chaque seconde il eût été sur le point de m'atteindre, mon cœur battait avec violence. Tout à coup mon chapeau tombe, et je sens sa main froide et dure s'appesantir sur ma tête...... « Grand-père ! Oh non, grand-père ! » m'écriai-je en fuyant de toute la vitesse que me permettait le délire de la plus affreuse terreur.



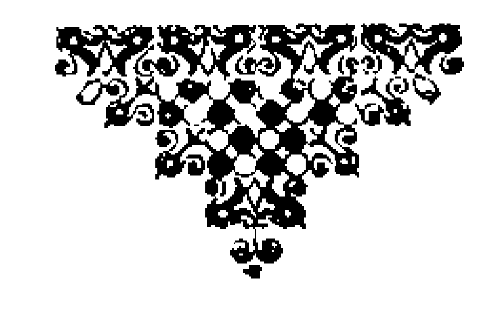
C'étaient les branches inférieures d'un saule, contre lesquelles ma tête était venue se heurter.

Au mouvement de ma fuite, au bruit de mes pas, surgissaient mille autres spectres, et j'en sentais déjà une armée à ma poursuite, lorsque ayant franchi enfin le portail, je continuai de courir jusqu'aux portes de la ville. « Qui vive ! » cria la sentinelle.

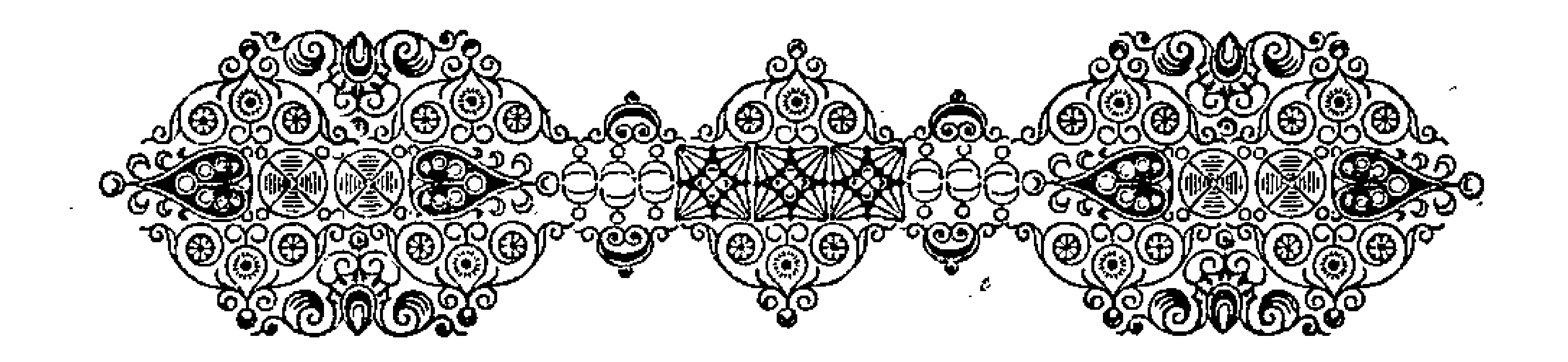
A cette voix d'homme, adieu fantômes, spectres, monstres, couleuvres. « Ami ! » répondis-je, d'un accent presque passionné. Une heure après j'étais rendu à ma famille.



Cette crise me fit grand bien. J'oubliai mes amours, et je retrouvai mon chapeau.



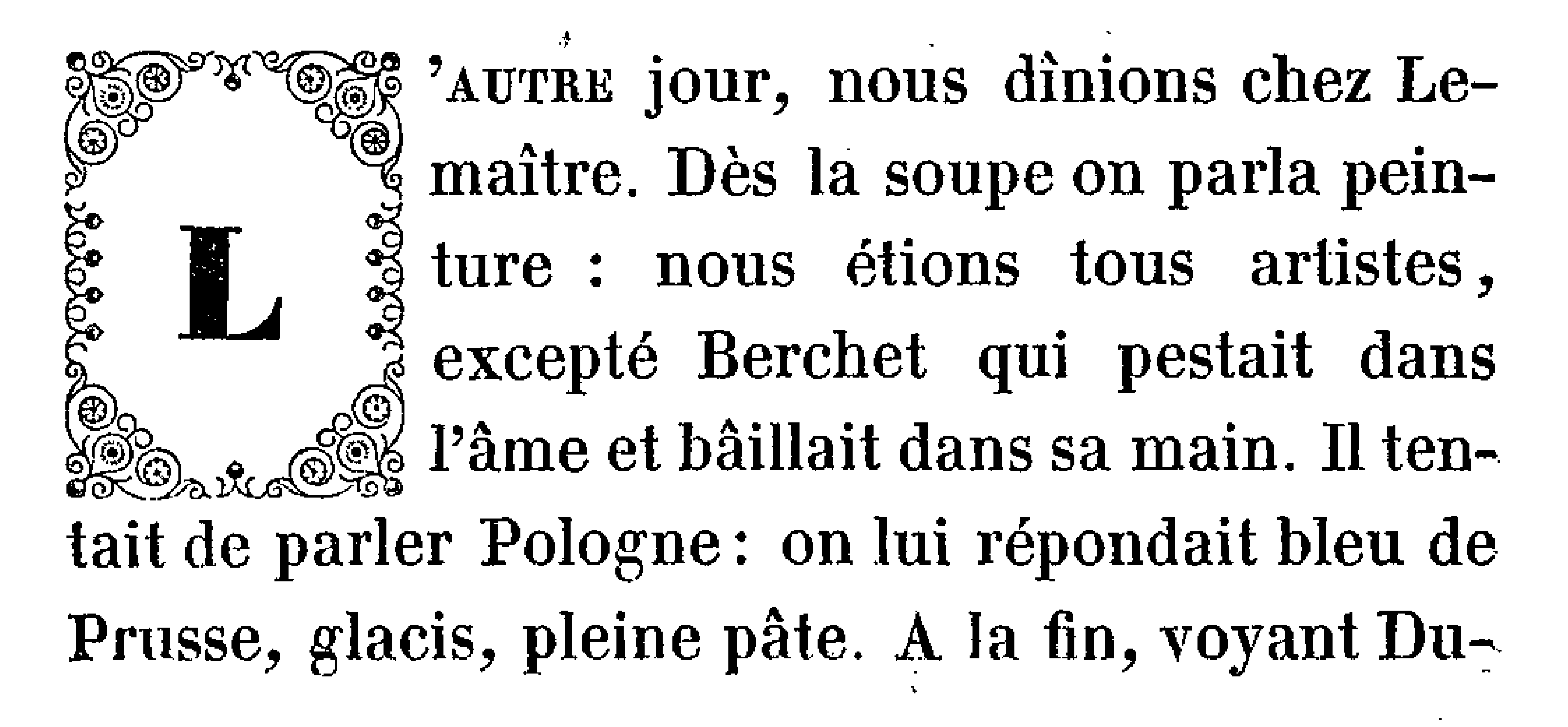
MÉLANGES.



Un Dîner d'Artistes.

(1832.)





L'AUTRE jour, nous dînions chez Lemaître. Dès la soupe on parla peinture : nous étions tous artistes, excepté Berchet qui pestait dans l'âme et bâillait dans sa main. Il tentait de parler Pologne : on lui répondait bleu de Prusse, glacis, pleine pâte. A la fin, voyant Du-

clos qui, à propos de fresques, citait l'Italie, mon homme prend son temps et dit : « Pauvre Italie ! Comme ils l'ont abandonnée ! — Ils ont parbleu bien fait ! » réplique Duclos, du plus grand sérieux.

Puis, sans autre transition : « Ecoutez. C'était à Fondi. Le curé était bon homme ; je ne sais qui l'endoctrina : bref, il permit une école. On fit venir un Français, qui mit au *mutuel* tous les bambins du village : les voilà décrassés, mouchés, habillés, tondus ; c'était pitié. Il y avait un couvent, des Bénédictins : yeux caves, front chauve, drapés comme des anges ; près du couvent une chute d'eau, un vrai Tivoli, tout de roc et de mousse : j'en ai le dessin. Du reste, on arrivait là comme on pouvait : par les bois, par les vallons ; point de route, peu de sentiers ; les rochers vierges, les arbres aussi ; les hommes beaux, fiers, dévots, brigands à faire trembler ; les femmes, admirables. Vient un Suisse : ils se fourrent partout. Celui-ci ayant permission et des fonds, tente les Bénédictins, qui d'ailleurs se voulaient rapprocher du lac à cause des truites. Il achète le couvent : voilà une filature. La chute d'eau, il la met en rigole pour faire tourner sa roue. Les gens, hommes et femmes, il les enrôle pour son coton. Il lui faut une route ; il abat

les arbres, mine les rochers, maçonne, plâtre, creuse, bouleverse, et par malheur, en creusant, trouve du charbon de terre! on parle de machines à vapeur.... Pour le coup, le diable l'emporte! je m'en allai. »

Tout le monde riait dans sa serviette, excepté Berchet, qui, ne connaissant pas l'homme, commençait à croire qu'il assistait à une mystification. Mais Duclos reprenant : « Ils ont parbleu bien fait! je vous le répète. Braves gens et qui aiment les arts, que vos hommes du juste milieu! Ils ont bien vu qu'en trois ans d'ici, avec une charte et des gazettes, l'Italie serait tout entière comme Fondi, le Colysée une tannerie, et les moines des canus [1]. Belle chose à faire, n'est-ce pas? »

Alors Berchet doctement : « C'est bien; mais pour quitter la plaisanterie.... — Qui plaisante ici? Moi? Vraiment non. Douteriez-vous que j'aime mieux un moine qu'un canu, le Colysée qu'une tannerie, une cascade qu'une rigole? — Mais encore est-il, reprit Berchet, qu'une rigole, une tannerie, un canu, sont des signes de prospérité, d'industrie, de liberté même; tandis qu'un moine est signe de misère,

[1] Nom qu'on donne à Lyon aux ouvriers en soie.

de superstition, d'esclavage. — J'en doute, moi, reprit Duclos. Dites-vous qu'un canu est plus libre, plus riche, plus heureux, je ne dis pas qu'un moine, mais seulement qu'un lazzaroni? Vous auriez tort, sans compter qu'il est mille fois moins pittoresque. Un canu travaille tout le jour dans le mauvais air, gagne vingt sous, et meurt de faim. Un lazzaroni se récrée dans les rues, se couche au frais ou se chauffe au soleil, ne gagne rien, vit de rien, s'inquiète peu, certain qu'il est que c'est à ses maîtres de le nourrir. Un canu est libre, direz-vous. Libre de quoi, s'il vous plaît? Libre de se promener? s'il a le temps; de boire, de manger? s'il a de quoi; de vivre? pas toujours; de se tuer? davantage, si on ne l'empêche pourtant : c'est un esclave lié, garrotté par la misère, la faim, le froid, la loi, les gendarmes, tous maîtres qui ont la main rude et d'entrailles peu, sans compter le fabricant, qui par métier les a de bronze. Et puis comparez à cela mon lazzaroni, indépendant, libre de son temps, de sa personne; qui, sans souffrance, dort, digère, ou se promène. Ses maîtres, à lui, c'est le pape, qui lui octroie le paradis; c'est le roi, qui lui arrose sa rue; son prêtre, qui lui donne l'aumône et l'absolution; les sbires, qui le craignent. Sa superstition? vous

vous en moquez.... Parbleu! c'est sa meilleure affaire. Otez-lui cela, vous aurez un canu, un ignoble canu, sans madone, sans crucifix, qui gémit sur ses souffrances et n'en voit la fin, ni dans ce monde, ni dans l'autre. »

Berchet, homme de gazette, était décontenancé comme M. Jourdain devant Nicole qui ne le touche pas dans les règles. Sur quoi Lemaître craignant qu'on n'en restât là, car Duclos s'était remis à manger : « Je penche, lui dit-il, pour votre avis; mais, franchement, je trouve que vous n'avez pas répondu à Monsieur. — Qu'est-ce qu'il m'a dit? reprit brusquement Duclos, en posant sa fourchette. Que m'avez-vous dit? — J'ai plaint l'Italie, et vous m'avez parlé de Fondi et des canus; je lui souhaitais la liberté, vous lui souhaitez les moines, les lazzaronis; chacun son goût.

—« Et c'est le mien! reprit Duclos; je ne m'en dédis pas. La liberté! c'est un beau mot; j'y rêve souvent. Où est-elle? Dans l'autre monde,... en Amérique, veux-je dire, c'est chose convenue entre les gazetiers. Reste à voir le bien qu'elle nous a fait de ce côté-ci de l'eau, depuis cinquante ans qu'elle nous brouille, nous égorge ou nous opprime, faisant à tous payer cher ses conquêtes, et puis après ne profitant qu'aux

gros. Ecoutez; c'est justement un Bolonais qui me disait ceci : «La liberté! elle est dans ma bourse; l'égalité, au cimetière;» voulant dire par là qu'en tout pays le riche est libre, le pauvre, non. Qui en doute? Un seigneur russe, sans charte, ni députés, ni presse, est mille fois plus libre, que, chez nos voisins, un pauvre diable avec tout cela et les immortelles journées par-dessus. A Rome, un cardinal lit Voltaire et reçoit le Constitutionnel; à un épicier qui en ferait autant, la prison dans ce monde, l'enfer dans l'autre. C'est partout de même. Voilà pourquoi j'aime mieux le bien-être que la liberté, la superstition que le néant, le *far niente* que la misère, et un couvent qu'une filature. Ai-je répondu, cette fois?

—« Oui, oui, dit Lemaître, cette fois c'est clair.

— « C'est clair, interrompit Berchet, que monsieur est carliste.

Alors Duclos : « Carliste! Pourquoi non? Moi, j'aime les princes, les reines, les cours, les moines, les jésuites même, s'ils sont en robe et pittoresques; et je donnerais toutes les chartes du monde pour une monarchie comme j'entends, ou des Médicis; c'est la même chose. Oh les beaux temps que ceux-là! Quels hommes, quels tableaux, quels poètes! La Renaissance! Messieurs,

je ne connais que ça. Temps de jeunesse, de fraîcheur, d'énergie pour les nations : l'Italie en tête ! Temps où le génie montait de toutes parts au cœur de l'homme, comme au printemps la sève dans les arbres !... les fruits suivirent de près. Dès lors nous avons marché vers les lumières, vers l'industrie, vers la raison, vers l'égalité, la liberté! que sais-je? Lisez les gazettes, les brochures, les préfaces, les discours préliminaires; nous allons en poste vers la perfection.... Sots qu'ils sont ! Oui, nous avons marché, oui. Des bois majestueux, des collines fleuries, des eaux vives où l'âme trouvait sa vie et ses plaisirs, nous avons marché vers les plaines ingrates, plantées de choux, de grain, de colza; hérissées de clôtures, percées de routes, de canaux; fécondées par des milliers de machines, dont l'homme est une, et la plus sotte. C'est là le progrès. L'homme s'est *machinisé* en tout. Pour l'industrie, c'est prouvé. En politique? des principes, des abstractions le font mouvoir, comme la vapeur un piston. En religion? il obéit aux rieurs, aux vaudevilles, aux philosophes, à lui jamais, et puis se moque de ses grands-pères qui croyaient au prêtre. En littérature? Voyez donc, *Peau de chagrin*, huit éditions; *Barnave*, autant : écrits de fange et

d'ordure pourtant, en face d'un conte de Boccace seulement. Mais ces livres se font, comme se taillent les habits, petits ou grands, bleus ou rouges, pour obéir à la mode. Machines les impriment, machines les lisent, mues par d'autres machines, les journaux; engrenages sans fin. La poésie, les beaux-arts? ah oui, parlons-en. Ils sont affranchis pourtant. De quoi? Qui les gênait? Affranchis du beau, oui; mais esclaves du faux, du clinquant, du plat, de l'immonde. Vous me direz : C'est le goût général, ils font bien de s'y conformer.... D'accord; et voilà où nous sommes arrivés en marchant! Ma thèse, justement. »

Pendant cette tirade; Berchet tenant son couteau négligemment, s'en servait à aplatir le sel dans la salière, de l'air d'un homme qui ne veut ni soutenir une discussion, ni paraître consentir à écouter des sottises. « Vous voyez, lui dis-je, que Monsieur est artiste, bien plus encore que carliste. — Je vois, dit-il, que Monsieur est pour que le siècle reste en place.

—« Moi! Point. Détrompez-vous, repartit Duclos, je m'y trouve trop mal. Marchons, courons. Où qu'on me mène, j'y serai mieux, pour ma part. Mais écoutez ceci. S'il est encore quelque coin du monde où l'homme ait conservé ses

traits, la nature sa beauté, l'antiquité ses nobles vestiges; s'il est encore pour les arts une patrie féconde en chefs-d'œuvre, en modèles, en grandes inspirations,... respectez ce sanctuaire! Que le vandalisme de vos lumières ne porte pas sa hache sur ces forêts, son ignoble truelle sur ces monumens antiques, son souffle glacé sur ces âmes où, malgré leur ignorance et leur superstition, vivent encore plus de nobles passions, plus de foi, plus de poésie, plus de dignité humaine, que dans vos égoïstes financiers ou vos misérables prolétaires!...

— « Appuyé! s'écria Lemaître. Touchez-là, Duclos. Voilà de la politique!... de la politique qui rafraîchit l'âme. Vous n'êtes pas fort sur les protocoles, c'est vrai; et sur ce point, Berchet vous aurait battu, j'en parie.... Mais laissez-nous déraisonner, Berchet, c'est le propre des artistes lorsqu'ils raisonnent politique. A propos, vous rappelez-vous la brochure de M. de Châteaubriand?

— « Oui, dit Berchet.

— « Artiste, celui-là; n'est-ce pas? au moins autant que logicien. Toujours pittoresque de pensée, de sentimens, de style; il parle par images, discute par tableaux. Il peut conclure mal, mais il peint en maître. Tenez, sa brochure,... vrai

tableau d'histoire. La France dans la fange, saint Louis dans les cieux, une mère éplorée, l'enfant des rois, et lui!... parbleu, lui que j'oubliais! Il s'y est mis, et sur le premier plan: c'est cette noble infortune, qui suit le corbillard de la légitimité, boudant la France, et regardant si elle le regarde. Tête artiste, n'est-ce pas? C'est Duclos à Fondi, voulant des ruines, rien que des ruines. »

Ici, Berchet tâchant de l'amener sur son terrain: « Châteaubriand! Je trouve, moi, qu'il raisonne fort bien. Non que je veuille d'Henri V; mais il voyait l'élan de juillet comprimé, la révolution confisquée au profit de.....

— « Voici le champagne, dis-je. Votre verre, Berchet?

—« Il voyait la révolution confisquée.....

—« Plus bas le verre, Berchet; et buvez vite, la mousse se perd.....» Car je redoutais infiniment qu'il n'atteignît à la Pologne, à la Belgique, aux protocoles, sur lesquels il était d'une érudition accablante.

—« Et à l'Italie! Messieurs, » ajoutai-je.

—« Oui, à l'Italie! » répétèrent les convives.

— « Je boirai, dit gravement Berchet; mais vous permettrez, Messieurs, à un homme de juillet, de former d'autres vœux que les vôtres. »

Alors Duclos tout à coup : « Bah ! Je me joins à vous, M. Berchet. » Et il lui présentait son verre pour choquer.

Nous partîmes d'un éclat de rire.

—« Et la Renaissance, Duclos ?

—« Et la patrie des arts?

—« Et la truelle?

—« Riez; je persiste. Egalement, c'est un pays perdu. Les voilà qui se battent pour des chartes. Eh bien! qu'ils s'en passent l'envie. A l'Italie ! M. Berchet, libre et indépendante! »

Et il but son verre de champagne; puis, tout en le posant : « D'ailleurs, des Léon X, des Médicis, faites m'en faire, et puis je me rétracte. Vœux inutiles ! l'Italie a fait son temps; c'est l'immuable destinée de l'art. Il se met en marche, en deux bonds atteint au faîte, puis dégringole à toujours. Voyez Athènes, voyez Rome, Louis XIV; toujours même éclat, même déclin. Notre tort, Messieurs, c'est d'être nés deux siècles trop tard. Il est irréparable, ainsi buvons aux chartes!

—« On voit, dis-je, que Duclos a lu Rollin, et fait son collége. Je vous parie, moi, que nous vivons dans un bon temps, et qu'avant dix ans d'ici, nous aurons notre grand siècle.

—« Une once d'outremer que non ! dit Duclos.

— « C'est dit. Vous voulez avec le passé tirer l'horoscope de l'avenir; niaiserie, mon cher. Les temps se suivent et ne se ressemblent pas. Tenez, prenons la France; mettons que Louis XIV c'est Auguste; et que l'art, d'après votre loi, va dégringoler à Paris comme à Rome..... déjà vous voilà enfoncé, Duclos.

— « Je veux, dit Duclos, savoir comment?

—« Voici. Après Louis XIV, l'art s'en va déclinant si vite et si bien que, sous son successeur, il agonise, il est mort. Jusque-là, tout va à merveille; on se croit à Rome, au temps du Bas-Empire, on attend les Barbares. Pour moi, si j'avais vécu dans le temps où Boucher peignait ses colifichets, loin d'espérer pour l'art, j'aurais craint pour l'artiste et fait mon testament, crainte d'être occis par quelque Hun trapu, par un barbu de Vandale. Au lieu des Vandales, vient David qui tire l'art de la fange et le rapproche de l'antique, si ce n'est de la nature; attelle à son char une école brillante; et cette école, aujourd'hui affranchie, vole vers un progrès qui pourrait bien laisser derrière lui le grand siècle lui-même,..... et me valoir une once d'outremer.

—« Dans dix ans, nous verrons; reprit Duclos. Puis, d'un ton gravement comique : « Dans dix ans! Les Russes, peut-être; les Turcs, je ne dis

pas ; mais nous ! non. Poésie, beaux-arts sont derrière ; nous les avons dépassés, et les sociétés ne reviennent guère sur leurs pas. Notre vieille civilisation chemine au rebours de ce qui alimente les nobles créations de l'art : elle étend l'esprit, et rétrécit le cœur ; elle délaisse l'âme, et préconise la matière. Chaptal est plus célèbre par sa cafetière, que Wilkie par ses chefs-d'œuvre ; notre grand homme, c'est Rotschild : Raphaël ennuie, Michel-Ange est au rebut. »

« Songez-y donc, Messieurs ; dans ces grands siècles dont nous parlions, l'art a décliné, et pourtant ! pourtant il était dans tout : dans les mœurs, dans la religion, dans le gouvernement ; on le voyait dans les places publiques comme dans les maisons privées ; c'était l'âme de la société, et il a péri. Comment donc vivrait-il au milieu de nous ! Où sont ses racines ? où sont ses robustes rameaux ? Arbuste rabougri qui cherche sa sève dans des terrains sans eau, il s'étiole, il est nain. A Athènes, à Rome, il suivait le progrès de la nation : il s'élevait avec elle, il périssait avec elle. Chez nous, c'est l'inverse : il brille au matin de notre civilisation ; vers son midi, il râle. Voyez plutôt : notre société est vivante, prospère, bien autrement parfaite, dit-on, que celles d'Athènes et de Rome ;... d'où vient qu'au

rebours de ces cités fameuses, plus elle marche et grandit, plus l'art va s'amoindrissant, comme si elle tendait à rejeter de son sein ce corps déjà mort? C'est un parasite qui vit sur un arbre grand, vigoureux; mais cet arbre lui retire ses sucs, il végète et meurt.

« C'est qu'à l'art il faut un passé, et aujourd'hui on ne croit qu'à l'avenir; il lui faut des croyances, non pas individuelles, mais populaires, et il n'y en a plus; il lui faut une large base dans les sentimens, dans les affections, dans les opinions des masses, et les masses sont morcelées, scindées, tiraillées en tous sens; en un mot, il doit être l'expression de toute une société, de tout un siècle, uniforme dans ses souvenirs, dans ses croyances, dans ses idées...... Aujourd'hui, qu'exprimerait-il? Rien, ou le chaos. Aussi, indifférent par nature, il puise dans Homère ou dans la Bible; dans Mézeraï ou dans Walter Scott: tour à tour chrétien ou païen, historien ou conteur; et, faute d'une impulsion unique et vigoureuse, il n'a ni style, ni éclat, ni grandeur. Il est comme la poésie, comme les lettres, bigarré, marqueté; moins impur pourtant: il ne fait pas rougir les muses.

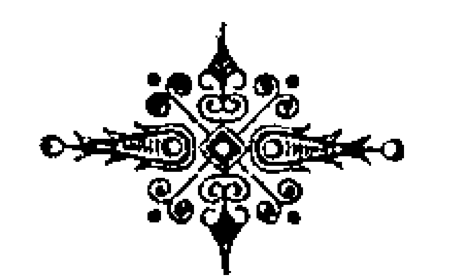
« Que si, à défaut des causes vitales, vous regardez aux causes accessoires (et, à mon sens,

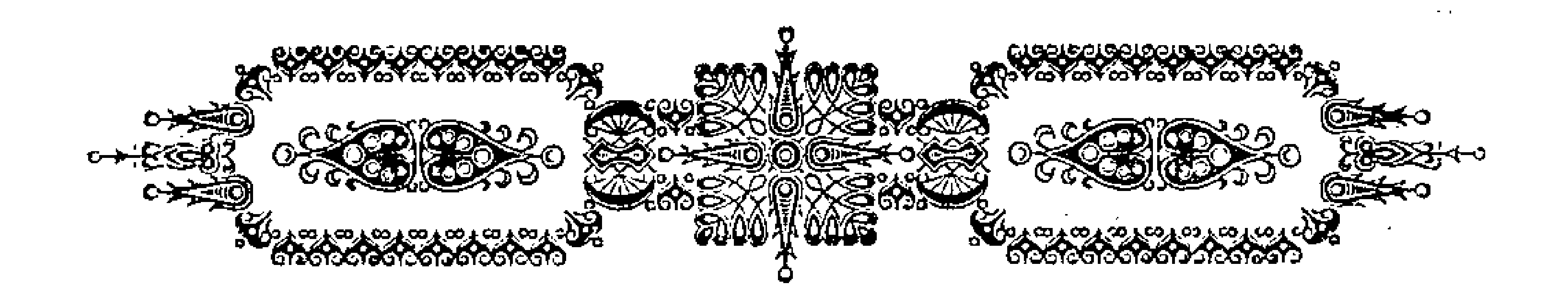
celles-ci seulement l'ont élevé et maintenu en France, sous Louis XIV comme sous Bonaparte), il y a peu de fond à faire sur l'avenir. On dit que les rois s'en vont ; je les regrette : ils consomment beaucoup et sont gros payeurs. Nous y perdrons. L'aristocratie s'en va aussi, j'entends celle des cours, qui aime la pompe et l'éclat, qui courtise les arts et y cherche ses plaisirs et son lustre. Pour l'autre, l'aristocratie bourgeoise, boursière, veux-je dire, qui cherche son relief dans son coffre-fort et l'y trouve, nous l'avons ; mais elle fait peu d'affaires dans la partie des beaux-arts. Elle leur sourit, c'est de bon ton ; elle en parle, c'est de mode ; mais elle n'achète pas : un tableau n'est pas escomptable. Pauvres beaux-arts ! ils se morfondent. Quelques fidèles leur restent, mais si peu, si peu ! Ils rôdent affamés autour du budget qui leur lâche quelques poignées de sous, trop peu pour les faire vivre, assez pour les empêcher de mourir ; et cela même va finir. Encore quelques progrès, et ils seront laissés à eux-mêmes, comme toute industrie doit l'être ; demandez à Say. Alors ils s'assimileront à tout ce qui les entoure dans ce siècle mercantile. Nous aurons des produits, et plus de chefs-d'œuvre. L'art sera une fabrication, la peinture un procédé, les tableaux des meubles ; et nous...

nous, Messieurs, faute de pouvoir être des capitalistes, nous serons des canus. »

Duclos finit là sa boutade prophétique. J'allais lui répondre, lorsqu'il se leva pour partir ; c'était sa manière en pareille occurrence. En effet, le raisonnement l'assommait sans le convaincre. Cet homme tout pittoresque avait juré fidélité à ses rêves, à ses souvenirs, aux temps passés, à l'Italie et aux beaux jours de la Renaissance ; en sorte que, se complaisant à bouder le temps présent, il ne souffrait pas même que la raison y cherchât, pour l'art, l'auréole d'un brillant avenir. Nous nous séparâmes donc, non sans convenir pourtant que tout n'était pas faux dans la thèse que soutenait notre ami.

Huit jours après, je rencontrai Berchet : « Votre Duclos est assommant, » me dit-il.





DES

ADOLESCENS DE NOTRE ÉPOQUE,

ENVISAGÉS

comme GROS D'AVENIR.

(1834.)



Je regardais, l'autre jour, un jeune arbre au coin du chemin. C'était un saule, tendre et frêle adolescent. Plus loin, d'autres saules, déjà vermoulus, étalaient un vigoureux branchage. Arbres vénérables, pensais-je, quelle vieillesse vivace! Que de beauté encore dans ces

antiques souches! Combien d'années, avant que ce rejeton atteigne à cette vigueur! — « N'ayez crainte, me dit le maître de l'enclos, ce rejeton n'y atteindra pas. Anciennement il y avait ici des eaux vives, un sol léger; ce côté était abrité par un taillis : ainsi ont prospéré ses grands-pères. Mais depuis peu l'on a détourné les eaux, le terrain s'est serré en se desséchant, et, le taillis coupé, voici tous les vents qui vont fatiguer cette jeune tige, si encore ils ne la déracinent. »

La destinée des adolescens de notre époque me paraît offrir quelque ressemblance avec celle de ce jeune saule. Je vois bien le sol où ont prospéré leurs grands-pères; mais le sol où ils puissent eux-mêmes prospérer, je ne le vois point. Que si j'appelle eaux vives, pour cet âge, des croyances, des principes, ou, à défaut, des sentimens nobles et enthousiastes, il me paraît qu'en eux et autour d'eux les eaux vives ont tari; on les a détournées. Que si j'appelle bon terrain, des opinions plus ou moins respectables, mais généralement respectées; de salutaires exemples donnés, ou seulement admirés; quelque chose de solide enfin, à quoi ils puissent s'accrocher, quand les vents se déchaînent, fût-ce même de bons gros préjugés, il me paraît

que le terrain a croulé de toutes parts. Mais si j'appelle vents, vents déchaînés, ce néant de principes, de croyances, ce chaos d'opinions qui se heurtent, ces infectes vapeurs que la littérature s'est fait une mission de répandre partout; alors je trouve que, le taillis coupé, les vents n'ont pas manqué de fondre sur cette jeune plante, pour la fatiguer, si encore ils ne la déracinent.

Je me demande donc souvent ce que seront, ce que pourront être un jour, nos adolescens devenus hommes. A coup sûr, aucun rapport avec leurs grands-pères; fort différens de leurs pères eux-mêmes. Mais encore, que seront-ils? A en juger par l'éducation que leur donnent aujourd'hui la société, les temps, les livres, je me figure, je l'avoue, d'assez vilaines gens. Les meilleurs seront ceux qui, nés avec un grand amour de l'argent, et voyant la fortune leur sourire, s'engageront à sa suite, seront du moins travailleurs, hommes d'ordre, piliers de bureaux, occupés d'industrie, de capitaux, de bilans, parlant d'usines et de canaux; gens ennuyeux, intolérables, mais probes, et ayant du moins une passion, celle de l'or et des affaires. A ceux-là, je vois leur sol, c'est l'industrie; je vois leurs eaux vives, ce sont les capitaux; leur taillis, ce sont les parois de leur bureau; et je ne vois pas de

vents qui s'attaquent à eux. Tout au plus l'Eurus et l'Africus verseront leurs cargaisons dans la mer ; mais les assureurs seront là, et l'Eurus, l'Africus en seront pour leurs peines. Faites donc vos fils capitalistes ; donnez-leur la passion de l'or et le goût des affaires. Les industriels sont les hommes de l'avenir. L'avenir est gros d'industriels.

Je serai bien aise d'être mort dans ce temps-là. En attendant je vis, et je ne puis m'empêcher de m'adresser ainsi à moi-même toutes sortes de questions au sujet des adolescens de notre époque. A propos! Suis-je bien certain qu'il y ait des adolescens dans notre époque? Mon Dieu, non : cherchez bien, vous verrez des hommes de quinze ans ; mais d'adolescens, point. Aujourd'hui l'on passe, de plein saut, de l'enfance à l'âge mûr, de la toupie à la gazette, du rudiment à la science infuse. Avant la première barbe, l'esprit est fait, parfait, n'hésite plus, a son idée sur les choses, les hommes, les principes, les systèmes ; le cœur est froid, blasé, vu qu'il se connaît et se domine ; on en remontre aux autres, et surtout à son père qui se fait vieux. Chers adolescens des temps passés, fûtes-vous aussi sots que ceux du temps présent? C'est aussi une question que je m'adresse.

Je ne m'amuse point à chercher les causes de tout ceci : il me suffit de les entrevoir. D'ailleurs on m'assure que nous sommes dans un siècle de *transition*, et je m'empare bien vite de ce mot, qui explique tout, répond à tout, définit le passé, explique l'avenir. Entre l'ancien équilibre social, et le futur équilibre social, il y a tout naturellement un intervalle sans équilibre, où tout chancelle, se heurte, tient à un fil, danse sur un pied ; un sol éboulé, crevassé, mouvant ; un monde (Écoutez ! Écoutez !), un monde qui, privé de son ancien soleil, en cherche un autre, et en attendant oscille dans l'espace, attiré de ci, repoussé de là, avançant, reculant, extravaguant, inquiétant Jupiter, faisant peur à Saturne, donnant des vertiges à Sirius. Mais aussi, quand ce monde aura trouvé son soleil,... Ah ! ah ! Le voyez-vous aller tout doucement son petit bonhomme de chemin, sans regarder à droite, ni à gauche ? Rira bien, qui rira le dernier.

Ce soleil qu'il nous faut, on le trouvera, n'ayez crainte. Beaucoup de gens s'en occupent. Voici M. Gustave Drouineau qui braque sa lunette, et qui l'aperçoit de ce côté-ci, à deux pas : c'est le néochristianisme. Voici Enfantin qui regarde à l'Orient. Bonne idée ! En fait de soleil, j'attends tout de l'Orient. Voici d'autres qui regardent

Louis-Philippe, comme Diogène Alexandre : Ote-toi de mon soleil. Voici quelques-uns qui lorgnent vers Prague, aucuns ailleurs, les plus hardis dans la lune. Le moyen qu'on ne finisse pas par le trouver!

Il paraît que ce qui retarde le plus le futur équilibre, c'est ce qui reste de l'ancien. Et cela se conçoit. Pour bien fonder une maison, là où s'en trouvait une autre, il faut démolir l'ancienne jusqu'à la base, jusqu'aux fondemens, bien nettoyer la place, et puis on élève à nouveau un édifice superbe. La seule chose qui gêne M. Gustave Drouineau, pour élever bien et solidement son néochristianisme, c'est ce qui reste du christianisme; ôtez cela, et voilà M. Gustave qui, rien qu'avec de mauvais romans, vous édifie une religion magnifique, toute neuve, et puis originale, je vous en réponds. Croyez-vous que, sans ce qui reste de l'institution du mariage, M. Enfantin n'eût pas déjà singulièrement embrouillé la paternité, et mélangé les races à ne s'y plus reconnaître? que sans ce qui reste de gens qui tiennent encore à leur propriété particulière, il ne nous aurait pas édifié un superbe système de propriété commune? Croyez-vous que, sans ce qui reste de mœurs et de principes monarchiques, d'inégalités naturelles ou factices, de gens

qui possèdent peu ou beaucoup, nous n'aurions pas, à l'heure qu'il est, la république universelle, l'égalité universelle, la richesse universelle, de Moscou à Lisbonne, et de Stockholm à Timbouctou? Evidemment c'est cette *mauvaise queue* de l'ancien équilibre qui nous gêne. La difficulté est là, elle est toute là, mais elle n'est que là. Un siècle n'est neuf, vraiment neuf, que lorsque la queue du siècle précédent en est complétement sortie. Et ce serait tout de suite fait, sans un tas d'entêtés qui s'y accrochent et tirent fort. Le siècle s'en va, mais la queue s'allonge et reste parmi nous. C'est ce qui fait que les siècles de transition, les plus désagréables de tous, durent si longtemps. A proprement parler, celui où nous sommes dure depuis Adam. Le déluge n'a pas tout noyé : Noé était marié, Lot aussi, témoin sa femme; les monarchies, les religions, les prêtres remontent haut; notre mythologie est grecque; notre droit, romain; notre langue, latine. Je vois une queue, une queue à n'en pas finir!.... Mais je vois aussi qu'il n'en reste plus qu'un petit mouchet; nous l'allons couper : c'est la mission de notre époque.

C'est cette idée, éminemment philosophique, qui nous explique cet ensemble admirable d'efforts pour démolir tout ce qui est, et nettoyer la

place. Religion, morale, famille, propriété, voilà le mouchet; il est dur, la scie y perd ses dents, mais nous l'aurons bien. A force d'écrire, et sous toutes les formes, et pour tous les goûts, et pour toutes les classes, c'est bien le diable si nous ne l'aurons pas. La religion? C'est chose faite. Voltaire saignait le prêtre, renversait l'autel; nous, nous soufflons sur Dieu, pour le faire disparaître. La morale? Elle repose sur des principes, nous les broyons; sur des mœurs, nous en démontrons le ridicule; sur des préjugés : trouvez-m'en un, je l'achète! La famille? Outre qu'elle ne va déjà pas très-bien, nous l'attaquons dans sa base, le mariage; nous démontrons les vertus de l'adultère, les agrémens de l'inceste; nous faisons ressortir comme quoi rien n'est plus risible, plus impayable, plus drôle, qu'un mari honnête, qu'une femme pure, qu'un père qui s'imagine que ses enfans puissent être à lui. Et puis, notez bien, tout ceci sur le théâtre, pour les masses; tout ceci dans des romans, des contes, c'est-à-dire, dans cette espèce de livres dont la jeunesse est avide; car sur elle seule il faut compter, elle seule comprend ces enseignemens, elle seule peut les mettre en pratique, elle seule est *grosse d'avenir*, comme nous disons. J'oubliais la propriété : ceci est plus mal aisé, mais

on s'en occupe ; et puis, où manquent les moyens de persuasion, restent les moyens énergiques ; où la scie ne mort pas, la hache tranche.

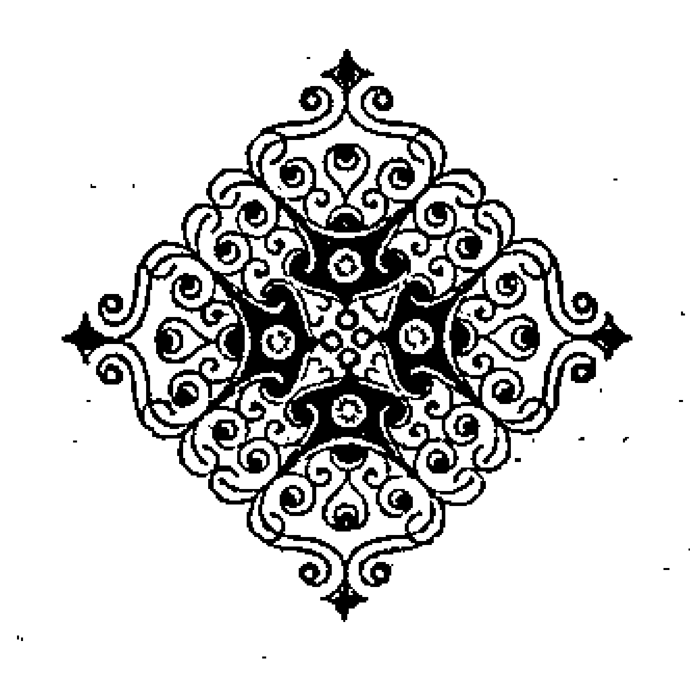
Comme je le disais donc, c'est sur les adolescens que s'exerce principalement l'action de ce système éminemment philosophique. Nul doute qu'ils n'en retirent bien du bon : car on sait ce qu'ont de durée et d'influence les impressions de cet âge, comment c'est alors que le cœur, l'esprit, l'intelligence se font l'allure qu'ils garderont très-probablement plus tard. Ceci explique aussi pourquoi, se voyant chargés, dès la sortie du collége, de tout l'avenir de la société, ces bons petits messieurs comprennent leur importance, mettent leurs pères au rebut, et se font hommes au plus tôt, pour les remplacer. Je lis dans mon journal qu'ils n'attendent pas même la sortie des classes pour faire acte de citoyens, et qu'encore sous l'aile de l'Université, ces jeunes aiglons déchirent de leur mignon petit bec le sein de leur vénérable mère. « Mort à l'Université ! » gazouillent-ils dans leurs innocens journaux. Que n'espérer pas de penseurs si précoces, si imberbes ! Quelle aide ne peut-on pas s'en promettre pour démolir, pour scier le mouchet, pour en balayer jusqu'au dernier poil !.....

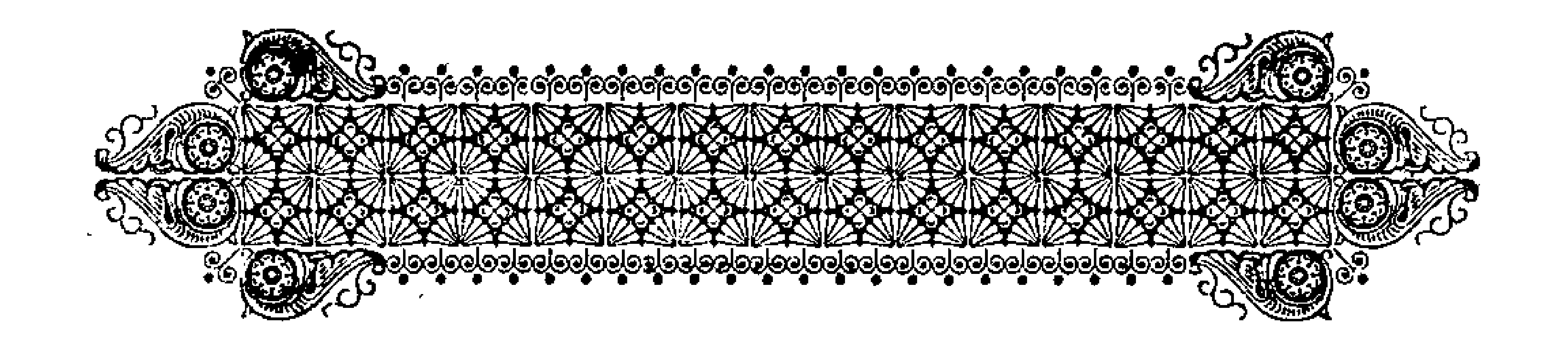
Ainsi, à y bien réfléchir, tout s'explique ;

et si je me fais encore des questions au sujet des adolescens de notre époque, c'est probablement quand je n'y réfléchis pas ; sans compter ce saule, qui est venu à la traverse, et puis le maître de l'enclos qui m'a embrouillé avec ses eaux vives. D'ailleurs, n'ayant plus quinze ans, je n'ai plus la tête forte. On ne peut pas exiger d'un homme de trente-cinq ans, la même vigueur d'esprit qu'on attend d'un adolescent tout gros d'avenir. A la vérité je suis gros, mais c'est que j'ai pris du ventre ; et, par malheur, c'est chose maintenant démontrée que le ventre tue la tête. Delà les *ventrus :* on appelle ainsi les hommes de la majorité dans les Chambres, quelquefois mal-à-propos, il faut en convenir ; car il y en a qui sont grêles, efflanqués, menus comme des gaules, qui ont leur diplôme de ventrus ; tandis qu'au rebours, parmi les plus effrénés tribuns, tel fait gémir le banc sous l'ampleur de sa panse, qui s'offense de toute allusion à son ventre, et se tient pour effilé, effilé quand même. Quant à moi, je suis réellement ventru, je n'ai qu'à me regarder pour m'en convaincre, et j'ai compris dès longtemps la place très-inférieure et modeste que m'assigne dans l'ordre politique, social et moral, ce vice de mon organisation, joint à mon âge avancé. Les belles pensées viennent du

cœur, non du ventre; c'est Vauvenargues qui l'a dit. Ceci encore au profit des adolescens, qui, n'étant gros que d'avenir, entrent facilement dans leurs chausses. Aussi, je leur porte respect, franchement, ouvertement; dans le salon, comme à la rue. Je salue bas, je me range pour laisser passer. Après vous, s'il en reste. Je pourrais railler une tête grise, mais un adolescent, point. J'attends tout d'eux: je lis leurs écrits, j'écoute leurs discours, je me perfectionne à leur commerce, et je tiens à grand honneur, d'être remorqué par cette jeune tourbe dans la direction de l'avenir.

Voisin, faites du bois de vos vieux saules, mais puisez-moi dans ce bourbier de quoi arroser votre adolescent. La boue a remplacé les eaux vives.





DE

JOSEPH HOMO,

ET

DE QUELQUES FABRICANS DE DRAMES.

(NOV. 1834.)



JOSEPH Homo n'est pas mort; il va son petit train, comme par le passé. Les uns en disent du bien, les autres en pensent du mal; il laisse dire, laisse penser, et, depuis tant de temps qu'on le régente, il n'en bronche ni plus ni moins.

Quel être singulier que ce Joseph Homo ! se montrant partout, et pourtant si mal connu ; si grand par momens, si mesquin d'habitude ; si étonnant à l'œil, si pauvre au creuset ; si amateur de lui-même, si contempteur des autres ; en tout temps si variable, et en tout temps si fort le même.

Je le connais, vous aussi, tout le monde aussi. Qui ne se pique de le connaître ? Et cependant, insaisissable protée, il nous échappe à tous, quand nous croyons le tenir.

Bien des gens pensent, (je suis de ce nombre,) que Joseph Homo est masqué, et qu'il ne quitte jamais son masque, pas même vis-à-vis de son miroir, pas même vis-à-vis de lui-même. *Connais-toi toi-même*, cela voulait dire : « Joseph Homo, passe ta vie entière, emploie toute ton intelligence, toute ta force, tous tes muscles, à tirer de côté ton masque, afin de voir ce qui est dessous. » Et celui qui donnait ce conseil périt peut-être sans l'avoir bien pu suivre, tout habile qu'il fût à démasquer les autres.

Cependant il y a des momens dans la vie de Joseph Homo, où il pourrait presque sans crainte essayer de soulever ce masque, où il pressent qu'il y a dessous des traits vraiment beaux, l'empreinte de quelque céleste image ;..... mais c'est

justement dans ces momens-là qu'il ne songe point à le soulever : il craindrait, Joseph Homo, de ternir par un souffle de petite vanité l'image céleste.

Il y a d'autres momens, ces momens-là sont quelquefois des années, des vies entières, où Joseph Homo sent le masque lui blesser la face, et où néanmoins il n'y touche ; des momens au contraire où ce masque allait tomber, et où Joseph Homo l'a retenu avec effroi.... La rougeur alors s'y répand, tandis que le visage interne sue et pâlit.

Quelques-uns nient ce visage interne, ce visage qui sue et pâlit. Moi, je ne saurais : je le sens là-dessous qui grimace, quand bien même le masque sourit ; qui sourit, quand bien même le masque grimace ; et j'ai senti aussi que la volupté pure, c'est alors qu'ils sourient tous les deux, et de bon accord. Mais que c'est rare !

Pour qu'il y ait masque, il faut qu'il y ait visage, ou bien que masquerait-on ? Ne convenez donc pas que Joseph Homo ait un masque, ou bien accordez que Joseph Homo a un visage dessous.

Quelquefois, il est vrai, ce visage cesse de sourire, cesse de vivre : à force d'être froissé, comprimé, étouffé sous une étreinte de fer, il se

décolore, il pâlit pour toujours, la mort en fait sa proie, et le masque qui lui survit, demeure seul, appliqué sur des traits froids et livides. Alors Joseph Homo en fait des siennes : il se rue dans le juste et l'injuste, il joue avec l'honnête et le déshonnête, il s'amuse de la vertu comme du crime, et meurt aussi bien en triomphe que sur l'échafaud.

Toutefois, rarement Joseph Homo descend si bas, comme rarement aussi il s'élève bien haut. Crime pur, vertu pure, ne sont pas son affaire : mélange de bien et de mal, de mal et de bien, c'est la proportion qui varie. Aux bonnes gens il appartient de croire aux parfaits comme aux monstres. Mais, grand ou petit, bon ou mauvais, Joseph Homo se masque toujours. Là où il n'en était nul besoin, il se masque encore.

Quand Joseph Homo mendie dans la rue, déjà bien malheureux, il se masque encore de douleur, de plaies, d'ulcères ; quand Joseph Homo sur le trône, préside à la fête, commande l'hommage, et d'un sourire fait naître la joie et l'amour, déjà bien heureux, il se masque encore de bonheur, de signes de félicité, de dehors d'allégresse.

Quand Joseph Homo n'est pas malhonnête, il se masque de sainteté : s'il n'a pas trompé sur le

poids, vous croiriez, à son air, qu'il a fait double mesure. Quand Joseph est religieux, il se masque de dévotion; quand il n'est pas trop libertin, il se masque de continence; quand il n'est que continent, il se masque d'austère pudicité; quand il s'aime tant lui-même, encore faut-il qu'il se masque de l'amour des autres. « Ma femme, dit-il, fais bon feu; j'ai peur que tu ne t'enrhumes. » Ah Joseph! Joseph!

Bon homme au fond, un peu fourbe avec son masque, mais si peu rusé qu'il se laisse prendre à celui des autres avec une naïveté d'enfant. « Joseph, » lui dit, non pas sa femme, non pas sa servante, mais ce galeux assis sur une borne, ce galeux qui n'ose lui parler que du regard seulement, « Joseph, tu es riche, et c'est bien fait; la richesse te va bien, elle était due à ta vertu, à ta bonté, à ton cœur généreux, compatissant, bienfaisant, munificent..... » Et Joseph lui donne un sou. « Ladre! » dit le galeux en lui-même.

« Joseph, lui dit son prince, tu es habile, capable, unique..... Joseph, tu es mon bras droit, Joseph, tu es ma colonne, si je te chargeais.... » Et Joseph part, court, vole tirer les marrons du feu. Son prince rit à voir comment il s'y brûle les doigts.

Il y a chez nos frères une institution bien di-

versement jugée (je ne me mêle point du débat) : c'est la confession. Là, sous la voûte sacrée, dans le silence du temple, ô chose souverainement belle, bonne, sainte, ou souverainement laide, mauvaise, impie ! Joseph Homo nez à nez avec Joseph Homo; Joseph qui demande à Joseph d'ôter son masque, de lui laisser voir à nu son visage, de lui laisser compter les rides, les tristesses, les livides taches, les ulcères rongeurs....

Que doit-il advenir le plus souvent ? Joseph Homo plus coupable après qu'avant; sous le masque d'airain, un visage plus rongé, plus désolé. Car c'est un grand crime, c'est une hypocrisie bien abjecte, que de mentir dans la réponse, pour qui a accepté la demande au nom de Dieu.

Mais aussi, combien de ces grands crimes ne rachète pas Joseph Homo, sous combien de noblesse ne couvre-t-il pas ces abjects mensonges, si, une seule fois, détachant le masque et se montrant dans sa laideur, il attend avec larmes et avec espoir ! Laideur aimable, abaissement bien grand ! Confesseur! si toi-même tu n'a pas un masque, jette-toi aux pieds de ton pécheur.

C'est ainsi que Joseph Homo est un inconcevable mélange de grandeur et de petitesse, un météore vagabond et changeant, facile à voir,

impossible à saisir, dont l'étude, toujours incertaine, est néanmoins remplie d'un attrait mystérieux et profond.

Et encore, est-ce bien une étude, une chose qui s'apprenne, que la connaissance de Joseph Homo? N'est-ce point plutôt un sixième sens échu à quelques-uns, un don du ciel, rare autant que précieux? Voit-on qu'il dépende de qui que ce soit d'y atteindre par effort, par labeur? Ce qui est certain du moins, c'est que cette connaissance est la mine féconde d'où se tire tout ce qui est beau dans les arts et dans les lettres. Bien des gens croient cette mine aujourd'hui épuisée; je conçois d'où leur vient cette idée, mais je ne la partage pas. A mille époques on a cru de même, et la suite a montré qu'on n'en connaissait seulement pas les plus beaux filons.

Il est pourtant des hommes qui y ont tant pris que, pour un temps, pour un long temps, il a semblé qu'il n'y eussent rien laissé. Après Tacite, que restait-il? Après Shakespeare, où trouver à prendre? Après Molière, combien peu de bribes à faire valoir? Après Richardson, que montrer qui ne fût pas connu? Et c'est vrai qu'après eux sont venus, comme aux mines d'Amérique, les entrepreneurs avec leurs capitaux, avec leurs ouvriers, avec leurs machines; mais la mine était

pour eux trop haute, trop profonde. L'entreprise a manqué, et l'ancien or a dû suffire au monde.

Puissans génies, que ceux que je viens de nommer, et, sans faire tort à personne, les premiers de tous dans l'intime connaissance de Joseph! Comme ils le peignent en traits terribles ou comiques, sublimes ou scélérats, risibles ou touchans, mais toujours vrais, sûrs, profonds! Non pas seulement Joseph d'une époque, d'un pays, d'une ville, d'une rue; mais Joseph de tous les siècles et de toutes les contrées. Non pas seulement Joseph masqué, mais aussi Joseph avec son vrai visage; en telle sorte qu'ils nous mettent sous les yeux ces traits cachés, que, sans eux, nous n'eussions jamais vus peut-être!

Par là, surtout, ces grands hommes nous saisissent, nous prennent à eux, nous étreignent, remuent jusqu'à nos entrailles; car qu'est-ce qui nous intéresse autant que Joseph Homo? Ou plutôt, à qui d'autre qu'à lui saurions-nous nous intéresser directement ou indirectement? Que font les âges, que font les contrées, dès qu'il s'agit de ce personnage! Mais si vous l'avez tronqué, travesti, si vous avez cru que Joseph Homo est un personnage de fantaisie, dont on compose les traits à sa guise, suivant les caprices d'une imagination sans règle, ou les bonds d'une verve

fébrile; alors l'esprit, le cœur, les sens, repoussent ce plat fantôme que vous nous donnez pour Joseph.

Fantôme, rien d'autre; sale fantôme, voilà le Joseph Homo du théâtre de notre époque, du roman de notre époque; marionnette qui tue, sauve, blasphème, prie, viole, bénit, massacre, maudit, successivement ou tout à la fois. Et pourquoi non? Joseph Homo mis de côté, et un fantôme pris en sa place, où est la règle, où est la limite? Je n'en connais plus que le caprice de l'écrivain. La limite du beau, comme celle du possible, c'est la nature même de Joseph; une fois franchie cette limite, une fois méconnue, qui empêche l'absurde, l'impossible, le monstrueux, qui empêche le meurtre et la pitié, le blasphème et la prière, l'inceste et la pudeur, d'être accouplés ensemble? C'est ce que nous voyons. Hideux mélange, immonde assemblage, trop faux pour émouvoir, assez vrai encore pour ébahir le stupide, et indigner l'homme de sens!

Je sais que cette nature même de Joseph comporte tous ces crimes que je viens de dire, et d'autres encore. Joseph n'est pas un saint; Joseph porte en germe dix, vingt passions, dont une seule, allumée, attisée, secondée, contrariée, montée à son faîte, brise tous liens, éclate

en inouïs forfaits. Mais est-ce dans le forfait qu'est le drame? Est-ce dans le forfait qu'est le beau, l'émouvant? Ou plutôt, l'exécution matérielle du forfait n'est-elle pas la seule chose qui n'importe point à l'art, celle qu'il repousse hors de son domaine? Dans Clarisse aussi, il y a un viol : c'est là le gond unique sur lequel pivote cet immense drame; mais, ô preuve de génie, preuve de puissance plus encore que de goût! cet odieux forfait, nul ne le voit, et quatre lignes seulement le supposent.

Si ce n'est pas dans le forfait, est-ce dans les combinaisons extérieures qui l'amènent, est-ce dans les incidens plus ou moins ingénieux de la fable que réside le drame? En quelque partie, sans doute. Et si, dans ces combinaisons, dans ces incidens, l'absurde, l'impossible seraient à repousser, il faut que le naturel, le vraisemblable, soient à atteindre; si l'uniformité, le trivial, seraient des défauts, il faut que l'invention, que l'originalité, soient des qualités méritoires. Mais, ni dans ces combinaisons, ni dans cette fable, ne réside l'essence du drame. Ces choses sont les instrumens, les moyens, et non l'œuvre, non le but. Sans le secours de cette fable admirable et puissante d'Othello, le pathétique ne saurait naître, grandir, s'étendre, pénétrer jusqu'aux

entrailles ; en un mot, le drame ne saurait éclore : et cependant le drame n'est pas dans l'artifice de cette fable, si beau soit-il. C'est bien là le squelette, mais la vie est ailleurs.

Si ce n'est ni dans le forfait, ni dans les combinaisons extérieures qui l'amènent, que réside le drame, soit dans le roman, soit sur le théâtre, soit même dans l'histoire, où réside-t-il? N'est-ce point dans le développement de ce germe que nous avons reconnu se trouver dans l'âme de Joseph Homo? dans la révélation, tantôt soudaine, tantôt graduelle, des voies par lesquelles ce germe arrive à sa croissance? dans ce progrès lié, nécessaire, fatal, dont les degrés inégaux mais constans, mystérieux mais saisissables, tantôt illuminés d'étincelans éclairs, tantôt sourdement éclairés par de funèbres lueurs, mais toujours visibles, nous conduisent jusqu'au gouffre par une pente hardie, mais ménagée?

Là, et là seulement, est le drame. Si Shakespeare le prouve, nos tragiques du jour le démontrent : de ces trois élémens, ils n'ont omis ou négligé que l'essentiel. Prodigues de forfaits, riches de combinaisons, ils ont été pauvres, indigens de ce qui est le drame, de ce qui ébranle, non les nerfs, mais l'âme ; de ce qui frappe, non la vue, mais le cœur, mais l'être moral tout en-

tier. Aussi, impuissans ouvriers, ils ont usé l'instrument sans atteindre le but. Voyez plutôt. De tant de productions saisissantes, palpitantes, déchirantes, sublimes (voir les journaux), la plupart sont déjà aujourd'hui profondément oubliées, pas une ne promet quelques années de vie; du concours miraculeux de tant de jeunes têtes, si grosses de génie et d'avenir (voir les journaux), il n'est pas résulté un système, une voie à suivre, une direction donnée; de tant de poitrines d'hommes (voir les journaux) toutes gonflées de poésie, toutes haletantes de foi et d'amour, il n'est sorti qu'une littérature stérile, vulgaire, cynique, débauchée; sans compter la langue, livrée sans pitié aux outrages, aux brutalités, aux ignobles caprices de toute une populace d'auteurs sans talent ou sans frein.

Il est, si nous avons dit vrai, il est bien malade, le drame; et, pour avoir oublié en chemin Joseph Homo, le voici bien embarrassé. Le seul progrès qui lui reste à faire, c'est de rebrousser pour trouver de l'espace; car, voyez, il n'en a plus, il ne sait plus que se mouvoir sur place. Or, avancer à reculons, il faut convenir que c'est rude pour une école nouvelle, pour une école d'avenir. Si c'est néanmoins le seul moyen de bouger, vous le prendrez, Messieurs; vous

ne sauriez ne pas le prendre ; vous rebrousserez, non pas vers Aristote, s'il vous plaît, mais vers Joseph. Car c'est vrai, c'est parfaitement vrai qu'Aristote vit, comme vous, tout le drame dans la forme, parla du forfait, étudia la fable, et oublia Joseph. Ce grand savant, portant dans la poétique la méthode qui convient aux sciences physiques, étudia la poésie de son temps, comme il étudiait l'ordre animal de son temps ; de l'observation du fait déduisant les lois, et s'imaginant que, jusqu'à la fin des siècles, il en dùt être de l'ordre poétique comme de l'ordre animal. Il regardait au cœur, aux intestins, au sang, à l'organe respiratoire, puis rapprochait, classait, déduisait : pareillement, il regardait aux pièces de Sophocle, à leur forme, à leur contexture, à leur péripétie ; puis, de même, il rapprochait, classait, déduisait. Or si, dans l'ordre physique, la forme est tout, dans l'ordre poétique elle n'est qu'accessoire ; si dans l'ordre physique elle est invariable, dans l'ordre poétique elle est éminemment changeante. Aussi dut-il être, par sa méthode même, aussi grand naturaliste que critique incomplet. La suite l'a prouvé : dans la science il a fait merveille, ses classifications subsistent encore ; dans la poétique ses lois ont duré, c'est vrai, mais trop, in-

finiment trop, et ce n'est pas vous qui là-dessus voudriez me contredire.

Je suis donc avec vous contre lui, mais sans être pour vous; car vous suivez trop bien ses erremens, vous êtes trop de son école. Qu'a-t-il fait, je vous prie? Dans Sophocle, a-t-il dit, il y a un Chœur: que dans la tragédie il y ait un Chœur. Dans Sophocle, a-t-il dit, l'action véritable ne dépasse pas vingt-quatre heures: que dans la tragédie l'action véritable ne dépasse pas vingt-quatre heures. Dans Sophocle, il y a unité de lieu: qu'il y ait unité de lieu. Et vous, vous les grands novateurs, qu'avez-vous dit? Dans Shakespeare, il n'y a unité, ni de temps, ni de lieu: n'ayons unité, ni de temps, ni de lieu. Dans Shakespeare, il y a fougue et irrégularité dans le style comme dans la marche de l'action: ayons de la fougue, ayons de l'irrégularité. Dans Shakespeare, il y a des bouffonneries au milieu de situations graves: ne nous faisons faute de bouffonner au milieu du poignant. Dans Shakespeare, le sang ni le poison ne manquent: ayons à force le sang, le poison; joignons-y l'inceste et l'orgie. Je vous soupçonne encore d'avoir dit: dans Shakespeare, il y a des défauts de goût: ayons aussi d'énormes défauts de goût; c'est le signe le plus certain d'un génie profon-

dément sauvage et passionné. Parité complète. Vous êtes, oui, très-certainement vous êtes de l'école d'Aristote; votre modèle est autre, mais votre poétique est la même : pas plus profonde que la sienne, s'arrêtant au même point, c'est-à-dire à l'endroit où, de la forme, il s'agit de passer au fond; vous à l'anglaise d'il y a deux siècles, lui à la grecque d'il y a vingt siècles; lui donnant le moule d'après Sophocle, vous le prenant dans Shakespeare; lui néanmoins supposant que dans son moule on coulera une forme humaine, vivante; vous, faisant sortir du vôtre un fantôme qui bouge, mais qui ne vit pas, qui a les traits de Joseph, son panache, son poignard, ses jurons, mais rien d'autre.

Aussi, quand je lis dans mon journal que vous prétendez à faire du Shakespeare à si peu de frais, je m'en étonne fort, et je m'imagine qu'il y ait dans cette prétention niaiserie ou impudence. Car Shakespeare n'est pas grand, que je sache, par la forme, par la contexture extérieure de ses drames; et, à tenir compte de son ignorance, de son mauvais goût, du vice de ses plans, je trouve que vous lui êtes, en ces points-là, infiniment supérieurs, et M. Scribe aussi. Mais Shakespeare, intime de Joseph Homo, confident de tous ses secrets, devin de tous ses my-

stères, de toutes ses énigmes, et à ce titre, animant ses drames d'un souffle puissant de vie, de vérité et de poésie, s'élève en ce sens à des hauteurs que je ne vois pas même que vous ayez tenté de gravir. C'est par là qu'il est grand, par là qu'il est Shakespeare, à tout autre égard semblable ou inférieur à vous; mais c'est par là que vous êtes petits, mirmidons. Cela seul il fallait imiter, et cela seul vous avez oublié. Aussi, tandis que lui, par cette connaissance qu'il a de Joseph, a su donner à ses figures, souvent bizarres, grotesques, quelquefois sans vérité dans leurs dehors, la chaleur et le mouvement de la vie elle-même; vous, à des mannequins, dont les traits, la mise et tous les dehors sont bien plus beaux, bien plus vrais peut-être, vous n'avez su comment donner l'être : prenant l'agitation pour la chaleur, et le tapage pour la vie. Tandis que lui, géographe ignare, historien fabuleux, esprit à pédantesques subtilités, à fougueux écarts, couvre des taches grossières sous l'éblouissante lumière dont il éclaire les plus secrets ressorts de la destinée humaine; vous, géographes admirables, historiens consciencieux, esprits à positives idées, à écarts d'intention, nul éclat, nulle lumière : vous éblouissez, mais par le tumulte, par l'incohérence, par la fantasmagorie de mille

couleurs brillantes, mais confusément disposées, et ne concourant à aucune représentation réelle et véritable de Joseph Homo.

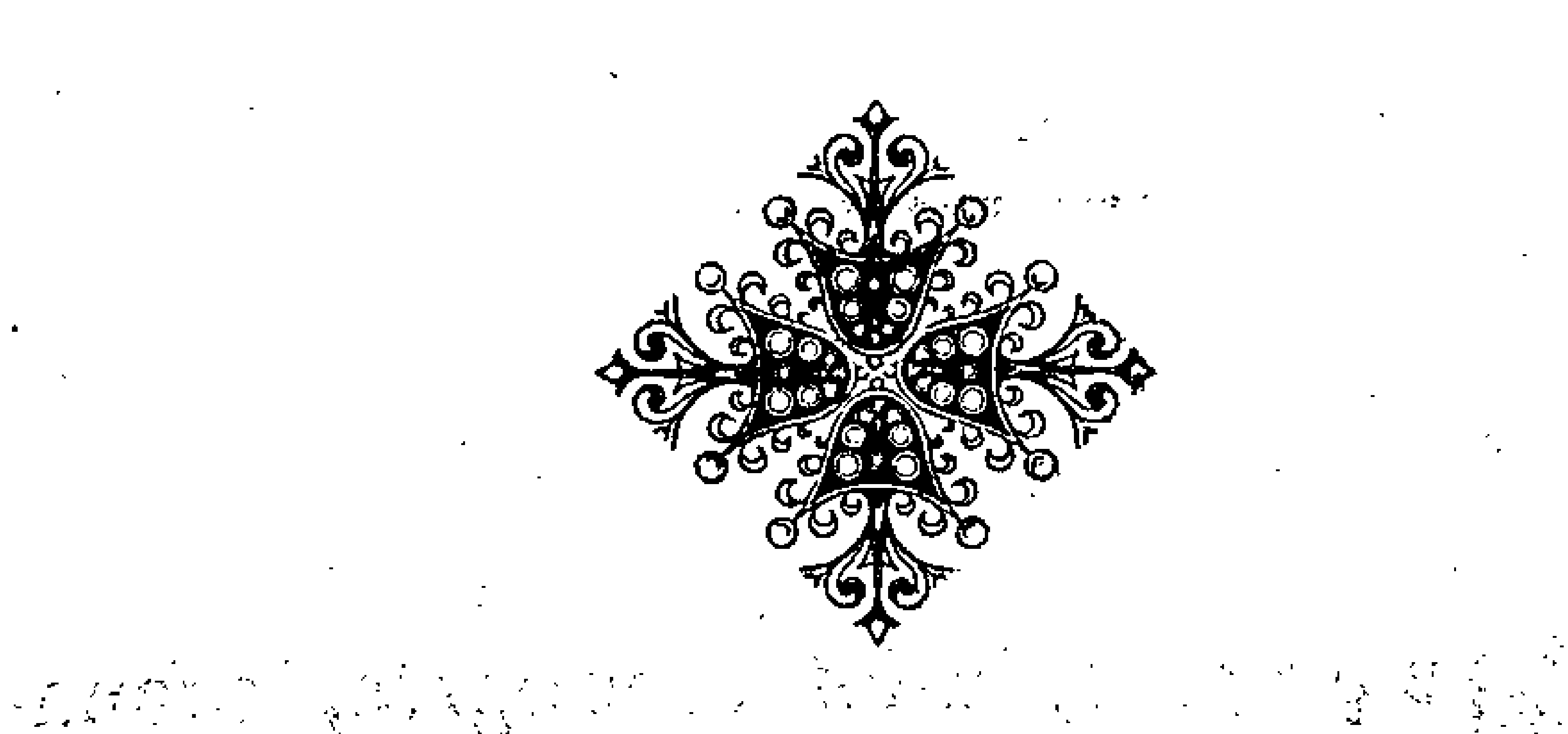
Réfléchissez. A des monstres, à d'absurdes, à d'impossibles figures, il y a moyen, il y a facilité de donner la vie et la réalité, pour qui connaît Joseph Homo, pour qui se règle sur sa nature et ne le perd jamais de vue. Douteriez-vous de la réalité de Panurge, de frère Jehan, de Pantagruel qui mangea six pèlerins en salade? Pour moi, non. Mais encore moins douterai-je de celle de Polonius, de Jago, de Hamlet, malgré quelques traits étranges, qui s'effacent au milieu d'innombrables traits de nature et de vérité.

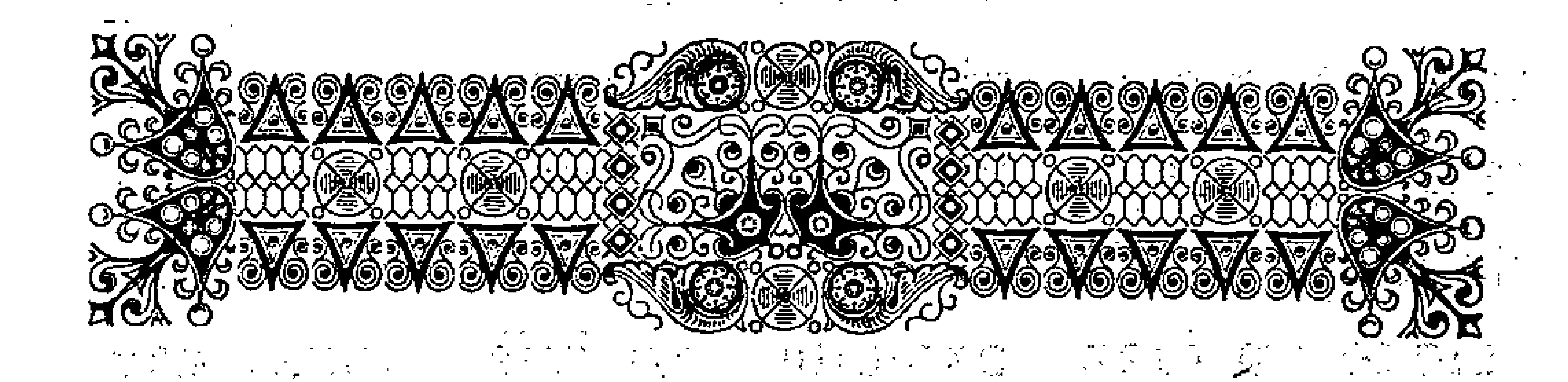
Il faut, dis-je, revenir à Joseph. Toutefois, c'est vrai que Joseph, pour l'heure, est bien changé. Il en a tant vu, il en a tant fait, depuis tantôt cinquante ans, que, vieux roué, il n'a plus de moralité, de croyances, de principes, que juste de quoi en barbouiller son vieux masque. Il croit à tout et à rien, il se moque ou s'emporte, il est ignoble et chancelant : sa vieille carcasse craque et se délabre. Joseph va bien mal. Les charlatans sont autour de lui : « La république te fera du bien, Joseph ; la doctrine te guérira, Joseph ; bon Joseph, une restauration

te restaurerait; viens avec nous chercher la femme, Joseph; Joseph, ton père qui fabriquait du drap n'a de nom qu'en enfer [1]; Joseph, fabrique du drap, exploite, produis, joue, car c'est là le tout de l'homme. » Joseph ne sait auquel entendre. En attendant, il réalise et place en viager.

Que tirer d'un pareil être? Il est bien vrai que la tâche est difficile. Mais si Joseph ne se porte pas mieux, comptez pour beaucoup dans son mal, les mauvaises drogues dont vous l'avez saturé.

[1] Paroles d'un Croyant.





DU

PROGRÈS

DANS SES

RAPPORTS AVEC LE PETIT BOURGEOIS

ET AVEC LES MAITRES D'ÉCOLE.

(1835.)

Le progrès, la foi au progrès, le fanatisme du progrès, c'est le trait qui caractérise notre époque, qui la rend si magnifique et si pauvre, si grande et si misérable, si merveilleuse et si assommante. Progrès et choléra, choléra et progrès, deux fléaux inconnus aux anciens.

Le progrès, c'est ce vent qui, de tous les points à la fois, souffle sur la plaine, agite les grands arbres, ploie les roseaux, fatigue les herbes, fait tourbillonner les sables, siffle dans les cavernes, et désole le voyageur jusque sur la couche où il comptait trouver le repos.

Le progrès (plus qu'une figure), c'est cette fièvre inquiète, cette soif ardente, ce continuel transport qui travaille la société tout entière, qui ne lui laisse ni trève, ni repos, ni bonheur. Quel traitement il faut à ce mal, on l'ignore. D'ailleurs les médecins ne sont pas d'accord : les uns disent que c'est l'état normal, les autres que c'est l'état morbide; les uns que c'est contagieux, les autres que ce n'est pas contagieux. En attendant le choléra, le progrès, veux-je dire, va son train.

Pour moi, je m'imagine qu'ici, de la chose est né l'abus, me fondant sur ce que l'abus naît ordinairement de la chose. Or, que la chose soit, qui le nierait? Le progrès social a été aussi subit qu'immense; il se révèle à chaque instant, sous mille formes, en toutes choses. Rien ne se fait ainsi qu'il y a trente ans, vingt ans, dix ans; tout se fait mieux, plus vite, au profit d'un plus grand nombre. Voilà la chose. Mais devant ces merveilles, Joseph Homo, qui n'a pas la tête

forte, demeure ébloui, étourdi, il bat la campagne. Il voit du progrès partout, dans le soleil et dans la lune, dans les sandwichs et dans les toupets, dans l'Amérique et dans les choux gras. Ce n'est rien que cela, il en veut partout et sur l'heure : dans la religion et dans les capsules, dans la morale et dans les faux cols, dans la politique et dans les binocles. C'est là l'abus.

« Il y a, dit-il, progrès en ceci; donc il y a progrès en tout. Tout progrès, dit-il, est une innovation; donc, toute innovation est un progrès. » C'est ainsi qu'il raisonne, passant du relatif à l'absolu, du vrai au préjugé, et du préjugé à mille sottises, selon la méthode qui lui est propre.

Mais la sottise fondamentale, la sottise mère, la sottise modèle, c'est la manière dont Joseph considère le progrès, non pas comme un moyen seulement, mais comme le but, comme l'unique but du bonheur. De cette façon, il poursuit sans atteindre, car derrière un progrès s'en trouve toujours un autre; de cette façon, il ne jouit pas, la jouissance étant indéfiniment ajournée; de cette façon, il méprise le passé qui est quelque chose, il dédaigne le présent qui est beaucoup, il attend l'avenir qui est toujours devant

lui ; de cette façon, tout en étant mieux, il se trouve plus mal. C'est ce que nous voyons. Partout malaise au milieu du perfectionnement. Partout la chose de demain corrompt à l'avance la chose d'aujourd'hui ; le mieux qui n'arrive pas, gâte le bien qui est sous la main. Point d'assiette, point de sécurité, point de calme ; impossible de se poser, de s'arrêter nulle part. Le progrès est là, avec son grand fouet, qui frappe sur le troupeau : Marche ! — Quoi ! toujours marcher ! jamais faire halte ? — Marche ! — Cet ombrage me plaît, cet asile m'attire.... — Il y en a là-bas un préférable; marche ! — Nous y voici. — Marche encore ! Vous diriez ce vilain petit vieux cramponné aux épaules de Sindbâd le marin, le poussant de ci, de là, à gauche, à droite.

Aussi, pour moi, et pour quelques autres que je connais, le progrès est notre bête noire, notre ennemi, celui qui a importuné nos années, sali nos souvenirs, gâté notre demeure ; il est là en tête, il est là en queue, en flanc, fâcheux insupportable, sot bavard, taquin fiévreux. Et le dimanche, nos boutiques fermées, nous allons en Savoie goûter le repos sous les châtaigniers des Allinges, sous les noyers d'Évian. Là, le progrès nous laisse tranquilles; pas trace.... mais qui sait ce qui peut arriver !

En politique, fièvre continuelle. « Tout est à faire, dit-il. La révolution de quatre-vingt-treize, misère! c'est la révolution qui va venir qui importe ; et quand elle sera faite, vite une autre. Ces cinquante dernières années franchies au pas de course, misère! c'est ce galop que nous allons prendre qui importe. Ce coup de collier que nous avons donné en juillet, misère!.... » Quelle fatigue! Tout ça pour nous faire libres. Rude maître que la liberté! connaissez-vous une sultane plus despote? Le Turc esclave fume tranquillement sa pipe dans son kiosque; nous, hommes libres, nous courons haletans sur une voie poudreuse et sans fin. Aussi, le dimanche, nos boutiques fermées, moi et quelques autres que je connais, nous allons fumer le cigare en Savoie, sous la feuillée. On se croit Turcs, et c'est délicieux.

En littérature, le progrès est là qui tient l'aiguillon, qui pique, presse, talonne, et vous voyez les moutons se ruer sur les moutons. En huit jours le drame monte sur le drame, en vingt-quatre heures le roman enfonce le roman. « Tu as fait du laid, je vais faire de l'affreux; tu as fait de l'affreux, je vais faire du monstrueux; tu as fait du monstrueux, je vais,.... » plus rien; voici le fond du sac, il faut rebrousser. Comme

c'est agréable pour le bourgeois qu'on a mené perdre !....

En industrie, le progrès tout aussi fiévreux, tout aussi hâtif, encore plus importun. Il ne laisse rien en place, balaie tout devant lui; il creuse, mine, plâtre, bouleverse, canalise; il fait des campagnes une officine, des chemins une machine à waggons, des hommes, des charbonniers ou des actionnaires, un tas de drôles véhiculans, voulant véhiculer, ne demandant qu'à véhiculer, qui vous véhiculeront, n'en doutez pas. Et je ne veux pas, moi, qu'on me véhicule; je ne veux pas !.... Et voilà pourtant que j'entre dans le waggon, que je m'assieds sur la chaudière; car j'aime mieux être dans la machine, que broyé par elle. Aussi, le dimanche, nos boutiques fermées, nous allons en carriole, et c'est volupté. Le cocher arrête au commandement; la bête boit aux fontaines, et nous au bouchon. Notre chaudière, c'est le pot au feu; notre vapeur, c'est l'avoine. Cocote prend deux picotins, nous un verre de trop; et fouette, cocher. Si l'on verse dans le fossé, eh bien! la carriole attend, la bête aussi, et tout vient à point. Il n'y a point là de piston qui s'impatiente, point de chaudière qui vous lance bouilli aux nuages, point de waggon qui

vous vienne dessus comme un gros stupide qu'il est.

Et cette fureur de produire, de fabriquer, de perfectionner quand même,.... et ces capitaux créant des prolétaires, et ces produits ne créant pas des consommateurs.... Car le progrès, remarquez-le bien, veut qu'on produise, veut qu'on change, veut qu'on perfectionne, et il ne sort pas de là. Ceci produit, il produit encore; ceci changé, il change cela; ceci perfectionné, passe à autre chose. Beaucoup s'y ruinent; ce n'est pas son affaire. Impitoyable, sans entrailles. Il jette des milliers de dupes sur le pavé: en voici plus loin des milliers d'autres qui lui tendent les bras. Histoire de mon oncle. Mon oncle inventa les fumades: c'est une bouteille de phosphore dans un étui rouge; on s'en mettait par les doigts. Grand progrès, pour le temps! car pour lors ils ne connaissaient que la pierre à feu. Dieux, que sa fumade fut goûtée! On en parla à l'Académie des Sciences, on en placarda le coin des rues, on en remplit les journaux; jusqu'aux servantes qui refusaient d'allumer autrement leur chandelle! La France, puis l'Europe après s'allaient enfumader, et déjà mon oncle songeait aux pays d'outre-mer, lorsque voici venir un drôle qui supprime la bouteille, met

son phosphore en sablon, colle son sablon sur du papier : on n'avait qu'à montrer l'allumette..... Enfoncé mon oncle ; il garda ses fumades : nous en avons hérité. L'autre pareillement allait attraper des millions, lorsque voici venir un troisième. Celui-ci vendait du gaz dans une urne ; vous tourniez un robinet, pan ! une jolie petite flamme bleue..... Enfoncé l'autre avec son sablon. Ce troisième pareillement allait attraper des milliards, lorsqu'on inventa les couteaux-briquets, qui ramenèrent vers la pierre à feu, qui ramena au briquet ordinaire. J'en ai un ; le dimanche, je le porte avec moi en Savoie, et si je l'oublie, on en trouve partout.

C'est donc le progrès qui nous essouffle, qui nous ennuie, qui nous ruine, qui nous harcèle. Encore passe, si l'on pouvait se défendre de ses atteintes en restant chez soi ; mais non, il colporte par les maisons, du premier au cinquième.

Je suis maître d'école, je vis dans une classe, je m'y retranche, je m'y cache derrière quelques bouquins poudreux, vieux amis qui instruisirent ma jeunesse..... Inutile ; le progrès m'a vu, il m'a flairé, il a sonné à ma porte, il s'est fait introduire : cinq fois le jour il me traque dans mon trou !

Celui-ci veut que j'emploie son encre en pou-

dre : plus rien sans l'encre en poudre, pitié pour l'encre liquide; et il m'insulte de l'œil dont il regarde ma vieille, ma chère écritoire.

Celui-là propose sa plume de métal. — J'aime mieux mon boyau. — Mais la plume de métal perfectionnée? — J'aime mieux mon boyau. — Mais avec une encre composée exprès? — J'aime mieux mon boyau. — Par M. Perry? — J'aime mieux mon boyau. Et en moi-même : Coquin! infâme produit de civilisation que tu es! détestable suppôt du progrès, du fléau! fléau toi-même!

Cet autre a mis toute l'histoire sur une page, la grecque, la romaine, la babylonienne : ce sont de vilains filamens en couleurs, d'abominables énigmes, hérissées de dates et de noms propres, quelque chose à dégoûter à jamais de toute histoire quelconque..... Cet autre veut que je sténographie.... Cet autre veut que je lithochromise.... Cet autre veut que je mnémonise, moi et les miens, et mes disciples, et ma servante, et mon bœuf, et mon âne.... Ah dimanche! dimanche! que ce sera plaisir de s'enfuir en Savoie! Vendeurs de progrès, ces drôles y sont prohibés. Là, à l'abri de leurs atteintes, nous coulerons les heures sous ces vieux arbres, auprès de ces hameaux délabrés, voisins de ces

villageois qui ignorent toutes ces horreurs. Heureux, heureux les villageois, les villageois des Allinges! Le progrès n'inquiète point leur vie, ne les poursuit point sur leurs rochers. Le progrès n'a point bouleversé leurs vergers, dénaturé leurs coteaux, défiguré la chaumière qui les vit naître, jeté bas le hêtre qui abrita leur enfance. Ils peuvent s'attacher à quelque chose, compter sur quelque chose, connaître la paix, le calme, la sécurité. La sécurité! à lui tout seul ce sentiment embellit la vie, il dore les journées, il alimente les heures, il est au cœur une douce, une paresseuse pâture, et les merveilles du progrès n'en comblent pas l'absence!

Trouverai-je quelqu'un qui soit de mon avis, de qui le progrès n'ait pas tourné la tête, perverti le jugement, qui ose en médire avec moi, le trouver bête et sot comme je le trouve? Ah! venez, mon ami, rien que ceci m'affectionne à vous; venez, nous vivrons ensemble, vous êtes mon semblable, mon prochain, je vous aime comme moi-même; venez, nous irons en Savoie pour y trouver quelque calme avant de mourir, pour y fuir cette grande fantasmagorie, pour y boire paisiblement à la coupe de la nature, et non pas à cette coupe vacillante du progrès, dont le breuvage change à chaque heure, enivre

mais ne désaltère pas, s'effleure et ne se savoure jamais : mauvaise drogue que les charlatans composent, que les charlatans conseillent, et que le vulgaire boit, tout amère qu'elle est, parce qu'on lui a persuadé que c'est l'élixir de vie.

Venez, mon ami, nos habitations seront au penchant de ce coteau, en vue du lac et de ses lointains rivages, fraîches le matin, dorées le soir jusque sous les solives du porche, toujours paisibles. La vue de la vôtre me sera chère, la vue de la mienne vous sera douce ; car, toujours les mêmes, associées au calme de notre vie, épargnées par la mode qui ne s'attache à rien, ignorées du progrès qui dénature tout, elles auront part avec tout ce paysage, et à plus de titres que lui, dans nos impressions, dans nos cœurs, dans notre existence ; et si quelque fléau venait à les détruire, oui, voisin, nous en contemplerions la place avec larmes....

Venez, nous aurons, s'il le faut, notre progrès, notre lent et tranquille progrès : ce seront les pousses nouvelles de ce chèvre-feuille, les jets de ces lianes que vous dirigez tout autour de votre fenêtre, la pompeuse parure de votre verger en fleurs..... A chaque année, ces simples beautés rajeunies sous la tiède haleine du printemps réjouiront nos yeux, ces rustiques soins

amuseront nos loisirs et fourniront à nos entretiens..... Le calme, voisin, la sécurité, l'habitude, cette douce chose, la paresse, cette chose plus douce encore, planeront sur nos jours; nous n'aurons pas à traîner le boulet du progrès; le mieux ne dérangera pas sans cesse notre bien; l'inquiétude, le malaise, la fièvre, la dévorante fièvre du perfectionnement ne troublera point la paix de notre enclos, et, quand il faudra quitter la vie, du moins nous aurons vécu.....

Doux songe, voisin, mais songe. Ces choses se rêvent, elles ne se pratiquent pas. D'ailleurs, comment pourrions-nous? Vous avez votre boutique, moi mon école, et puis l'on dit que dans ce vallon, sous ces chèvre-feuilles, seul avec son verger, au bout de huit jours on s'ennuie; au bout de l'été on revend; au bout de l'an on revient, guéri du rustique, guéri du songe même. Ah! ceci surtout serait regrettable; ne fanons point ces songes, ne refoulons pas dans le néant ce monde aimable ouvert à notre pensée; ne veuillons point de nos yeux voir, de nos mains toucher cette charmante mortelle que nous rêvâmes si belle, si pure, si sensible à notre voix, si tendrement unie à notre cœur;..... nous serions déçus, et le rêve serait tué! Ajournons tout au moins. Le soir de la vie est, dit-on,

plus propre à ces projets. En attendant, voisin, contentons-nous d'aller le dimanche en Savoie.

Mais passez par la bonne route, je vous prie. C'est aux Allinges, que vous voulez aller? Les Allinges gisent en arrière de Thonon, vers les montagnes : ce sont deux coteaux jumeaux, que couronnent deux châteaux en ruines. Deux frères y vivaient, dans les anciens temps, qui s'y firent une guerre impie; aujourd'hui, plus de guerre, plus de frères, seulement (je le tiens des gens de l'endroit), à minuit, une femme blanche erre autour des murailles, se montre jusqu'au pied de la tour, ou, assise sur l'escarpement du roc, elle gesticule tournée vers les plaines, pendant que le vent siffle dans sa chevelure. C'est terrible à voir, et nul d'entre eux, la nuit venue, ne se hasarde à monter aux ruines. Ils font l'amour ailleurs.

Pour atteindre à ces coteaux, il y a deux chemins: l'un pour les gens du progrès, l'autre pour nous, voisin. Le premier est un morceau de la route du Simplon, chemin d'égale largeur partout, sans ombrages, car les ombrages gâtent les routes du progrès, droit comme la ligne droite, bordé de cailloux tassés, ayant pour hameaux les barraques des douaniers et les écuries des relais. Si seulement on y pouvait ajuster des

rainures et introduire les waggons, ce chemin aurait atteint tout le pittoresque possible, le pittoresque industriel, le pittoresque de notre époque, le pittoresque du progrès. La montre à la main, vous partiriez de Genève à huit heures; la montre à la main, vous arriveriez à neuf à Thonon : c'est six lieues à l'heure! La montre à la main, vous déjeuneriez en trois minutes, à cause du perfectionnement de la vapeur appliquée aux œufs cuits à la coque. La montre à la main, vous visiteriez en sept minutes les ruines, que vous connaîtriez déjà par votre *Guide aux Allinges;* puis, remontant sur votre chaudière, vous arriveriez, la montre à la main, à Genève, avant onze heures, enchanté de votre course que vous raconteriez, la montre à la main, à tout le monde. C'est vrai que le progrès est une admirable chose! il accélère, il multiplie les plaisirs; il double, il triple le prix de l'existence;... n'est-ce pas? badaud, touriste, homme-progrès, homme-vapeur, homme-waggon; n'est-ce pas?

Parlons, voisin, de l'autre chemin; c'est le nôtre. Bonaparte, dans le temps, ne le vit pas, le laissa intact; et comme, par le Congrès de Vienne, la Savoie revint à ses anciens maîtres, intact il est demeuré, intact il demeurera, si

seulement la maison de Savoie demeure. Cette maison aime le pittoresque véritable : je suis de son goût. Les ruines lui plaisent, un rustique délabrement la récrée. Sous sa tutélaire administration, les vieilles routes restent vieilles, mais ombragées; humides, pierreuses, mais sauvages, paisibles, charmantes pour l'homme qui n'est pas waggon. Les aspects variés s'y succèdent à chaque tournant; la marche, tantôt montante, tantôt mollement inclinée, quelquefois abrupte, exerce plus qu'elle ne fatigue; les sources, point emprisonnées sous des voûtes, jaillissent vives et bouillonnantes : elles murmurent le long du chemin, courent dans l'ornière, vous rafraîchissent la semelle, puis s'échappent par la première trouée, et regagnent les prairies. A cette eau pure, voisin, vous buvez, votre bête boit; vous complimentez la villageoise sur la fraîche saveur de son onde, et pendant qu'elle suspend, pour vous regarder, le travail de sa faucille, vous poursuivez nonchalamment votre paisible voyage.

Ainsi est notre chemin, voisin. Il s'appuie aux Voirons, cette verte montagne, se cachant par là sous les noyers et les châtaigniers; puis il sort de ces fraîches retraites, pour ramper en plein soleil autour des rocs qui soutiennent la tour de

Langin. Cet obstacle franchi, il va promener ses contours dans une plaine fleurie, solitaire, où, sans un clocher qui perce de sa flèche un massif de grands arbres, vous vous croiriez sur des bords ignorés des humains. Voisin, ces lieux sont pleins d'un aimable silence, d'un charme indolent et rêveur, où se rafraîchissent les sens, où le cœur s'abreuve et se désaltère. Et tandis que vous les parcourez, voici les ruines de la Rochette qui vous convient à faire halte sous les antiques hêtres qui en ombragent le seuil.

C'est un vieux manoir: de hautes tours, des caveaux ténébreux, des murailles immenses percées d'étroites meurtrières; partout le lierre enchaînant les pierres caduques, le ciment friable, et, dans l'ombre des cours, la mousse qui croît sur la mousse, tapisse d'un double velours les débris amoncelés. On approche avec émotion de ces demeures naguère vivantes, aujourd'hui dépeuplées, refuge des oiseaux de nuit, terreur du pâtre crédule. Du fond de ces décombres, le regard cherche avec volupté la lumière: il s'élève le long des murailles, il plonge dans l'azur du firmament, où flottent, libres et légères, les silencieuses nuées; ou bien, par quelque trou de la muraille, il va se reposer sur la croupe vaporeuse des monts. Cette halte, voisin, je vous la

recommande ; c'est la dernière. De là, vous prenez à revers le coteau des Allinges, et après une heure, au sortir de l'ombre des bois, vous voyez tout à coup s'étendre sous vos pieds les riantes plaines du Chablais, ses golfes tranquilles, ses promontoires boisés, et cette vaste nappe du Léman, où se mirent les lointaines rives de la Suisse.

Voilà le chemin, voisin, qu'il faut prendre. Laissez votre montre chez vous : ils ont, au village de Bans, un cadran solaire qui est la merveille du pays; et puis, l'heure n'est-elle pas d'autant plus douce, d'autant plus charmante, que rien n'en fait sentir le cours, qu'elle se noie doucement dans la durée du jour? Pour l'homme-waggon, oui, car son plaisir à lui ce n'est point de voir, de jouir, c'est de rouler plus vite que son grand-père, plus vite qu'hier, plus vite que jamais : c'est là ce qui le charme, ce qui l'enchante, et non point ces beaux sites ; aussi, tandis que vous oubliez les heures dans le doux exercice de vos membres, de votre pensée, de votre cœur, lui, les yeux sur l'aiguille, mesure, calcule, compte les minutes, refend les secondes....

Mais, je reviens au progrès, voisin. Se mêle-t-il, dites-moi, de vos affaires? frappe-t-il à vo-

tre boutique? met-il le nez dans vos épices, comme il fait dans nos enseignemens, dans nos méthodes, à nous, maîtres d'école? Il nous a, mon cher, singulièrement inquiétés, taquinés; le drôle a fait alliance avec les pères de famille, et le plus souvent il a triomphé de nous autres experts, il a couvert nos paroles de sa grosse voix. Etait-ce son affaire, je vous le demande, que de venir nous régenter, nous régens? Lui, habile forgeron, habile faiseur de canaux, de waggons, d'omnibus, homme de pratique enfin, mais tête carrée, stupide penseur, devait-il s'ingérer dans ce qui est de l'intelligence, dans ce qui ne se résout ni en rainures, ni en actions, ni en coupons, ni en dividendes, ni en fumades, ni en révolutions, ni en canaux, ni même en littérature à deux sous, en Voltaire compact, ni davantage en crinolines, en faux toupets, en Paraguay-Roux, en Racahout, en Créosote, en Lactoline, en drame shakespearien, en roman-monstre, en chocolat blanc? En chocolat blanc! voisin; ah! c'est là le comble du progrès: pensez-vous qu'on puisse aller plus loin? Ce qui était noir depuis des siècles, vous le faire blanc, là!.. Je conçois que les yeux de l'homme-progrès s'écarquillent à cette vue, que ses narines s'enflent, qu'il méprise son pauvre grand-père qui

le but noir, bêtement noir...... Et voyez comme un progrès en amène un autre : voici, en poésie, M. Auguste Barbier qui nous sert du vin *bleu*[1].

Toutefois, voisin, ne plaisantons pas à faux. Je lui passe, à M. Auguste Barbier, son vin bleu; je boirai son vin bleu, je le trouverai bon, offert par un poète de sa taille, et sur une table aussi richement servie que la sienne. Mais ne voyez-vous pas cette foule de poètes-progrès qui ont aperçu ce vin bleu?... Jugez de ce qu'ils vont nous servir, de ce qu'il nous faudra boire, déboire... N'attendez-vous pas les joues vertes de la vierge pâlissante, vert-pomme, vert-de-gris?.. le lac rouge, le ciel puce?... J'attends tout, moi, car je sais que le progrès change, transmute, vire, revire, brouille pour débrouiller, débrouille pour brouiller, et qu'il ne sort pas de là. Mais c'est d'autre chose que je voulais parler.

Il a mis le nez dans notre affaire, il a voulu savoir ce qu'on faisait dans nos colléges, il s'est fait montrer nos outils. Rien qu'à voir qu'ils sont un peu anciens, un peu usés par places, monsieur

(1) .... C'est enfin la fille de taverne,
La fille buvant du vin bleu, etc., etc.
A. Barbier, *Iambe*, VII.

a fait la mine, il a dit : « C'est pourri ; jetez-moi ça. — Mais nous en donnerez-vous d'autres ? — Jetez-moi ça. » On a jeté ; on jette encore, on jettera, car les pères de famille s'en sont mis. Le progrès leur a persuadé que le temps est venu de l'expéditif, du pratique, de l'intuitif, de l'économique, de l'universel, du pittoresque, des méthodes à deux sous sans timbre, de l'histoire naturelle en images, de la physique en manuels, de l'histoire en filamens, de la grammaire en tableaux, du dessin au poncis, de la musique à la planche noire. Et puis, pour arriver là plus vite, il veut tuer le grec, tuer le latin, tuer tout ce qui n'est pas direct, positif, tout ce qui ne cultive que l'intelligence, que l'imagination, le goût, le cœur, l'âme ; conseillant à la place l'allemand, l'allemand pour tous et partout, l'anglais si on veut, l'italien si on peut, l'iroquois même, mais pas le latin : le latin l'effarouche, comme l'écarlate un taureau. Figurez-vous, voisin, qu'on vous dise : Jetez au vent votre cannelle, votre girofle, votre muscade, votre poivre ; les temps sont venus de la bouillie aux chats. Trouveriez-vous cela drôle ? Bien sûr que non. Croyez-vous même qu'il fût bon pour vos pratiques de leur ôter ces épices qui, sans nourrir par elles-mêmes, donnent aux mets l'assaisonnement, le

parfum, pour les bourrer en revanche de bouillie aux chats? Certainement pas. J'accorde que cette bouillie engraissât vos pratiques, les fit dodues, rondelettes; pensez-vous que ce fût bien méritoire de les avoir empâtées de ceci, plutôt que de les avoir simplement nourries de cela? Non, sans doute. Alors jugez comme nous avons vu avec plaisir le progrès établir par chez nous sa bouillie. On s'est tu, parce qu'il a la voix haute, et pour lui le nombre et les temps; mais cette grande marmite qu'il veut nous forcer à servir pour son compte,... c'est joliment dur, allez! Aussi, quand je vais en Savoie, le dimanche, les marmites me font ombrage, j'évite les chaudières.

C'est que, voisin, le progrès n'y voit pas plus loin que son nez, et c'est de là qu'il tire sa force et ses avantages. Car, comme tous les gens qui n'y voient pas plus loin que leur nez, il est têtu, opiniâtre : sur cette tête carrée, le raisonnement s'use sans y pénétrer; cela lui donne un certain air de force que les gens aiment. Tandis que nous autres experts, nous doutons souvent, (car enfin, voisin, quand on réfléchit, quand on approfondit, de quoi est-on bien sûr?) lui! lui ne doute pas, il va de l'avant; c'est sa seule affaire, sa seule pensée : vigoureuse parce qu'elle

est bornée, forte comme six bœufs, parce qu'elle est unique, qui ne demande encore qu'à rompre les traits pour aller plus vite. Et les passans qui voient tant de feu, tant de vigueur, s'y laissent prendre.

Ensuite, voisin, comme tous les gens qui n'y voient pas plus loin que leur nez, la nouveauté le séduit avant tout; il trouvera meilleur le chocolat blanc, soyez-en certain, eût-il un vilain goût de plâtre, parce que, moderne, pour lui, c'est bon; connu, ancien, c'est mauvais; il est donc toujours pour le nouveau. Or, vous savez que c'est un goût assez général, un penchant de l'espèce; cela lui vaut du monde, et sa bouillie a de la vogue.

De plus, voisin, comme tous les gens qui n'y voient pas plus loin que leur nez, il ne comprend que ce qui est prochain, immédiat; après le nouveau, il aime le positif, ce qui va au fait, tout droit, en un saut. Son affaire est de supprimer l'indirect, l'intermédiaire, qui est souvent l'essentiel, l'utile.

Et croyez-vous donc, voisin, que s'il n'était pas fait ainsi, le progrès, il dirait comme il le dit : Le latin aux latinistes? Bien sûr que non. Mais ici, comme ailleurs, et par les mêmes causes, il méconnaît le seul principe sur lequel on

puisse et on doive baser la première instruction : l'exercice et le perfectionnement de l'intelligence. Pour l'enfance, après la moralité, c'est là l'essentiel, tout le reste est accessoire. Eh bien, pour pratiquer cet exercice, pour obtenir ce perfectionnement, on avait, entre autres moyens, le latin, étude complexe, réunissant la richesse et la diversité des élémens à la perfection des méthodes, joignant, quant à son utilité, l'autorité des faits à celle de l'expérience ; en telle sorte que bien des gens pensaient (et moi parmi), que cette supériorité moyenne de capacité dont on fait honneur à certains pays (et au nôtre parmi), tenait, pour peu ou pour beaucoup, à ce que tous, peu ou prou, nous avions été dans la première enfance façonnés par d'habiles maîtres, au moyen d'un instrument supérieur et de méthodes éprouvées. A tous, un peu de ceci était précieux, et non pas aux latinistes seulement. Il y a horloger et horloger, commerçant et commerçant, industriel et industriel ; or, toutes choses égales d'ailleurs, à quoi attribuerez-vous la distance qui vous frappe de l'un à l'autre, et je dirai, de l'un de notre pays à l'un d'un autre pays, si ce n'est à une supériorité, non de connaissances peut-être, mais d'intelligence et de culture, d'aptitude à concevoir, à embrasser, à

saisir avec justesse, à procéder avec méthode? Et cette supériorité, de quoi serait-elle le résultat, plutôt que de ces exercices gradués, laborieux, si propres à former et à étendre les facultés, qui, insuffisans pour le plus grand nombre, quant à la possession de telle langue morte, ne le sont jamais quant au progrès de l'entendement? Mais l'autre n'entend pas ça. Il dit aux pères de famille : Le latin aux latinistes; et cette idée frappe les pères de famille. Pour le commerce, ayez la calligraphie; pour la banque, les chiffres; pour les arts, le dessin linéaire, c'est-à-dire le procédé du compas et de la règle; pour tous l'allemand, parce que l'allemand..... parce que l'allemand..... Parce que l'allemand,.. répètent les pères de famille; et cette idée les frappe aussi. Moins de temps et moins d'argent, et cette idée les frappe encore plus.

Et notez qu'il résulte de ceci une chose risible, je veux dire une chose bien triste, voisin. C'est que le progrès, qui travaille réellement là contre les vrais principes de l'égalité sociale, contre ce qui favorise l'émancipation intellectuelle du plus grand nombre, passe pour l'ami suprême, pour l'ami unique, bréveté, de l'émancipation, de l'égalité; tandis que nous autres qui voudrions, tout en rendant autant que possible les hommes

égaux par l'intelligence, ne barrer à aucun l'abord aux carrières élevées où aboutit le latin, on nous traite d'exclusifs, d'aristocrates,... on nous appelle perruques!

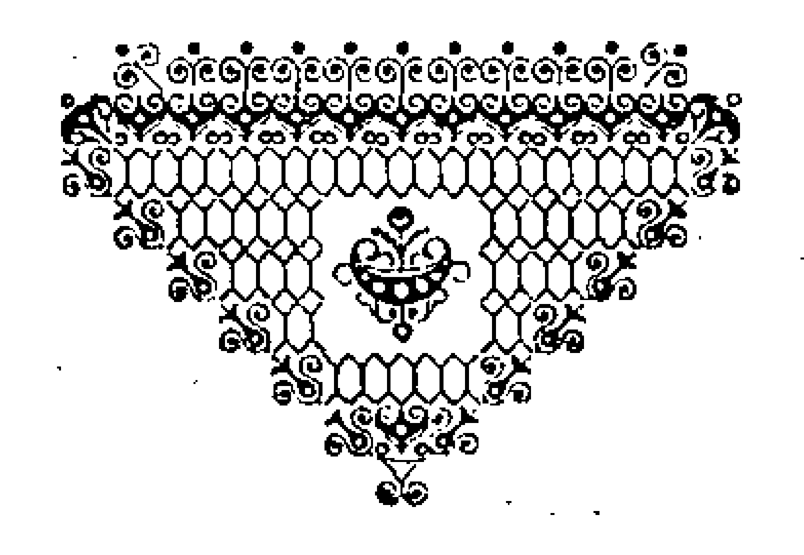
Ensuite, voisin, comme tous les gens qui n'y voient pas plus loin que leur nez, le progrès aime avant tout l'expéditif, l'abréviatif, le facile; tout ce qui est expéditif, abréviatif, facile, lui sourit comme le beau temps. C'est par là qu'il gâte, qu'il détruit toutes les méthodes; j'entends, toutes les bonnes, toutes celles qui, tenant compte de la nature de l'homme, distinguent entre les élémens dont elle se compose, choisissent entre eux, et, pour les développer, font usage du temps avant tout, de l'effort ensuite; dont le but n'est pas d'être faciles, mais profitables, en telle sorte que faisant usage des difficultés, des obstacles que présente l'instruction, comme de leurs plus puissans secours, elles visent, non à les éluder, mais à les faire bien franchir. Le progrès ne considère rien de tout cela. Pour lui, l'homme n'est point une plante à cultiver dans un certain terrain, selon certaines conditions, avec le secours des saisons et des eaux du ciel; c'est un arbre qu'il veut sur l'heure charger de fruits tout mûris. Ces fruits sont beaux, mais ils ne tiennent au bois que par

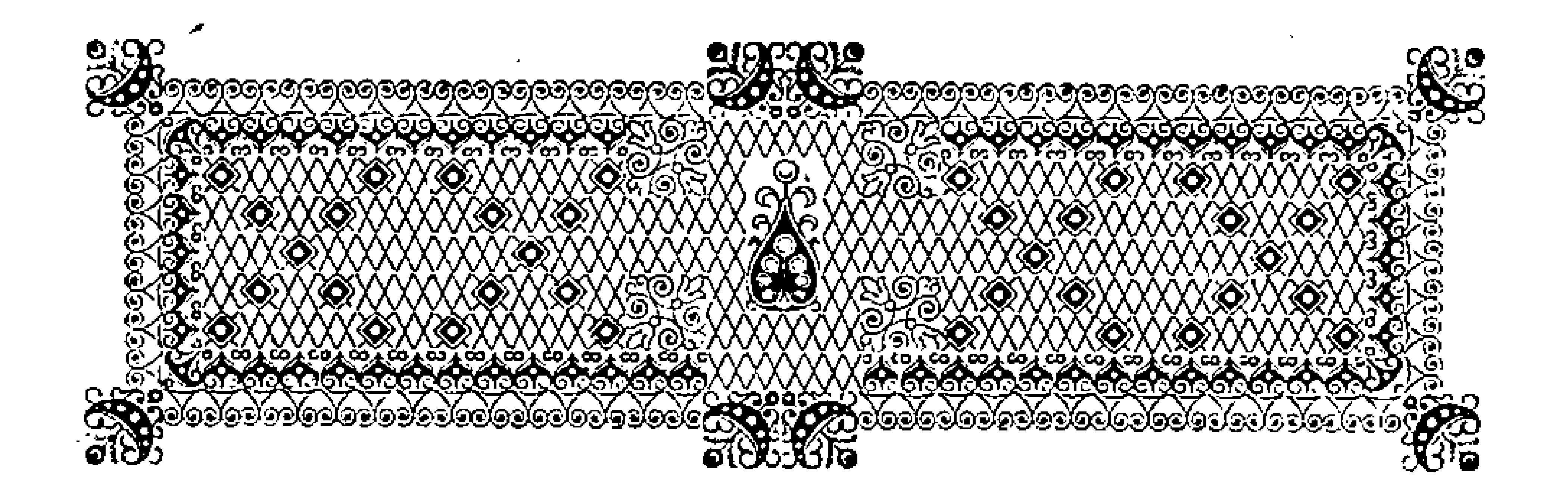
un procédé artificiel : ils ne font pas corps avec lui, ils ne s'alimentent pas de sa sève ; avant peu de jours, desséchés, ils tomberont. Il ne considère point qu'avec chaque être recommence en entier la tâche d'un développement progressif et laborieux : les progrès faits par d'autres lui paraissent acquis à cet être ; il ne s'occupe que de lui en formuler les résultats, et de les faire répéter à sa langue, ou contrefaire à sa main. En beaux-arts, le procédé ; en mathématiques, les formules ; en langage, l'intuition, la routine ; en histoire, les filamens ; en toutes choses, ce qui supprime l'exercice de l'intelligence, le jeu des facultés, partout ce qui met à la place le fatras, la bouillie.

Voilà, voisin, ce qu'il fait, le progrès ; n'est-ce pas un mal qu'il ait voulu se mêler de l'instruction? Encore, s'il était faible, si, seul dans la lice, avec trois ou quatre malotrus, on pouvait le frotter, et puis que ce fût fini. Mais point ; il faut encore lui tirer son chapeau. C'est un chef d'armée à cent mille combattans en tête et en queue. Il a pour lui tous les gens irréfléchis, tous les économes, tous les hâtifs, tous les hommes qui se moquent du reste, tous ceux qui aiment le chocolat blanc, tous ceux qui ne savent pas le latin, tous ceux que le latin ennuie, ou a

ennuyés, ou pourrait ennuyer; tous les radicaux qui veulent l'émancipation des peuples par la diffusion des lumières, tous les rétrogrades qui veulent l'asservissement du peuple par l'ignorance; tous ceux qui vivent de méthodes abréviatives, expéditives, universelles, pittoresques, d'encre en poudre, de plumes en fer, de mnémotechnie, de sténographie, de manuels, de prospectus, de bouillie ou d'autre chose;... et beaucoup, voisin, de ceux qui vendent de la cannelle, soit dit sans vous offenser. Il y a cannelle et cannelle.

Et si je vous comptais comment il entend l'éducation religieuse, morale, sociale!... Mais ceci pour une autre fois. A dimanche.





DU MOINE PLANUDE ET DE LA MAUVAISE PRESSE

CONSIDÉRÉE COMME EXCELLENTE.

(1840)

Qui n'a pas lu la Vie d'Esope le Phrygien, écrite par le moine Planude, et traduite par Jean de Lafontaine? Placée en tête des Fables, on y retrouve toute la bonhomie du fabuliste, la pureté négligée de son style, le paisible et doux murmure de son élégante diction. Pen-

dant des siècles on a eu foi à cette vie d'Esope le Phrygien; mais il paraît que, déjà au temps de Lafontaine, la critique cherchait noise à ce Planude, et prétendait que ses histoires fussent contes en l'air. Lafontaine s'afflige de voir les gens partager cette façon de penser : « Je ne vois presque personne, dit-il tristement, qui ne tienne pour fabuleuse la Vie d'Esope, que Planude nous a laissée.... C'est à cause de ce qui se passe entre Xantus et Esope : on y trouve trop de niaiseries. Eh! qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse, etc... » Sur ces motifs, Lafontaine passe outre et traduit. Critique pour critique, nous trouvons que la sienne vaut celle des doctes : elle est naïve au lieu d'être érudite; légère, pleine de finesse, au lieu d'être lourde et tracassière. Mais c'est d'autre chose que nous voulons parler.

Dans cette vie d'Esope, le monde d'il y a deux mille ans nous est peint sous des traits qui font envie, à moi du moins. Il n'y avait point alors de débat sur les sucres, point sur les chemins de fer, point sur la réforme électorale, et si de monarque à souverain l'on s'envoyait des défis et des notes, c'était de la façon la plus courtoise et sur des objets merveilleusement récréatifs.

« Les rois d'alors, dit le moine Planude, s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à soudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux questions proposées. » Ainsi fit Lycérus, roi de Babylone, à Nectanebo, roi d'Egypte : deux excellens monarques, comme on n'en voit plus. Tous les deux, ils étaient habiles à proposer plus qu'à soudre, mais ils payaient et entretenaient des « personnages d'esprit subtil et savans en questions énigmatiques, » lesquels se chargeaient de soudre pour eux, quitte à se voir quelque peu maltraités si, faute de subtilité, « ils demeuraient court. » Le bossu Esope, passé maître en ces finesses, portait de cour en cour ses talens, choyé des rois, admiré des peuples, et témoignant par son exemple que la sagesse, même laide et bossue, est une royauté plus réelle, aussi glorieuse que l'autre.

Assurément ces excellens monarques, ces personnages subtils, Esope lui-même, trouvaient dans ces défis d'amusans passe-temps; mais les peuples! les peuples, simples alors, point subtils, émerveillés de tant d'inventions, s'essayant respectueusement à deviner, à prévoir, à soudre, se partageant entre Nectanebo

et Lycérus, et attendant comme un jour de fête et de surprise celui de la grande épreuve, qui dira bien ce qu'ils devaient trouver d'agrément à ces défis royaux dont ils avaient le spectacle et l'attente! Je m'imagine voir sur la place publique de Babylone, à l'heure du soir, les sujets de Lycérus devisant sur l'énigme venue de Thèbes aux cent portes; ou, aux bords du Nil, deux pâtres couchés à l'ombre des palmiers qui se content comment, la veille, Esope est arrivé dans Thèbes en tête de ses chameaux portant aiglons et paniers, aux fins de répondre à Nectanebo qui, l'an passé, a défié Lycérus de lui envoyer *des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air*. Dans ces temps-là, l'esprit humain ne consommait pas une question par jour, et, comme on le voit, tout subtils qu'étaient les personnages dont parle le moine Planude, ils prenaient leur temps pour réfléchir, leur commodité pour soudre.

Quelquefois, en considérant la façon dont l'esprit humain s'ennuie aujourd'hui, et celle dont il s'amusait dans ces temps reculés, il nous est arrivé de regretter presque qu'on lui ait ôté cette récréative indolence au sein de laquelle il végétait, cette ingénuité crédule, cette curiosité oiseuse qu'il avait encore aux temps de Necta-

nebo. C'étaient, à la vérité, les siècles de son enfance; mais s'il avait l'inexpérience de cet âge, il en avait la légèreté aussi, le caprice, les vifs mouvemens, la facile gaîté. Au lieu de bâtir et de planter sans cesse, comme font les octogénaires; au lieu de dédaigner le présent, pour s'occuper tant de l'avenir, comme font les octogénaires, il jouait avec mille riens légers, mais brillans, il s'amusait de mille fables puériles, mais, pour lui, charmantes. Pourquoi faut-il que l'esprit humain d'aujourd'hui, riche qu'il est de progrès, rempli de savoir, et, il faut le dire, un peu hautain d'expérience, soit obligé de voir dans ces fables des sottises, et dans ces riens des niaiseries! Ainsi un docte instituteur se voit obligé de déplorer la puérilité du jeune enfant qui goûte un amusement infini à faire tourner sa toupie, et de lui montrer les premiers progrès de sa raison, et ses premiers pas vers la sagesse, dans l'abandon du divertissement qui le charmait.

Disciple émancipé dès longtemps, l'esprit humain d'aujourd'hui est tout raison, savoir, expérience..... oui! mais il n'a plus de toupie, et l'ennui le ronge. Dépouillé d'innocence, de poésie et de foi, il habite sans gratitude ce beau palais du monde, il s'y agite, il trépigne, il ricane,

il s'emporte, il a ses caprices, non ceux de l'enfant, mais ceux du vieillard impatient et débile. Encore si, abandonné à lui-même, il pouvait revenir instinctivement au libre usage de ses forces naturelles, et ne chercher la santé que dans les riches sucs de sa sève native! Mais non; l'imbécile monarque a ses flatteurs, ses bouffons, ses courtisans, qui le trompent pour mieux le conduire, qui le corrompent pour le maîtriser. Il croit à tous ces prôneurs qui le prônent, il sourit à tous ces sourieurs, il se mire et s'admire dans ces glaces menteuses dont l'entoure incessamment une tourbe de valets à gages, et, leurré par tant d'artifices, le vieil édenté se pavane, il fait le beau; à défaut de bonheur, il compte ses esclaves et se repaît d'orgueil. A la vérité, de sourdes tristesses le visitent, parfois il sent ses vermoulures, et, dieu qu'on l'a fait, il se doute qu'il était plus de sa félicité d'adorer que d'être adoré.... Mais hélas! il ne s'appartient plus. Dès le matin, charlatans, dramaturges, histrions, bateleurs sont là, avides de dévorer sa journée et de cueillir son obole. Voici l'heure de s'oublier, pour écouter la presse qui hurle ses fureurs, ses haines, ses oracles..... Voici l'heure de s'oublier, pour regarder sur la scène le drame qui se déroule chargé de forfaits, tout

impur d'adultères et d'incestes; pour voir les fantômes plaintifs, les rois poignardés, les infantes, pudiques de maintien, fraîches de fard, dignes objets de libertines envies. Voici l'heure de s'oublier, pour contempler d'un regard avide comment un souple assassin dispute sa tête à la loi, et de quel air il la porte sur l'échafaud.... Voici l'heure de livrer ses loisirs au romancier, de l'accompagner dans l'ombre des alcôves et dans les ténèbres des mauvais lieux.... Ainsi distrait, mais non pas amusé, le malheureux tue ce temps qu'il ne sait plus remplir : ses joies sont vides; son rire, menteur. Ah! si nous n'avions pas foi au siècle, foi au progrès, foi en la presse, nous serions bien près de croire qu'il fait fausse route, l'esprit humain, qu'il devient libertin à mesure qu'il est plus blasé, glouton à mesure qu'il perd l'appétit, ennuyé à mesure qu'il a plus de jouets, capricieux et fantasque à mesure qu'il est plus ennuyé. Nous irions jusqu'à croire que, tout bien conservé qu'il paraisse, grâce au progrès qui a des faux-cheveux pour les têtes chauves, des râteliers pour les bouches détruites, des yeux d'émail pour les orbites vides, il a néanmoins ses plaies secrètes, ses ulcères honteux, ses emplâtres, ses tisanes, ses palliatifs secrets aussi, et honteux aussi!....

Mais nous avons foi en notre siècle, foi au progrès, foi en la presse, et c'est ce qui nous empêche d'avoir foi en nous-mêmes.

Une chose singulière, lorsqu'on y réfléchit, c'est de reconnaître, rien qu'en regardant autour de soi, combien il y a peu de gens aujourd'hui qui aient foi en eux-mêmes, malgré l'affranchissement de la pensée, qui pourtant ne nous a guère laissé, à défaut d'autre foi, que la foi en nous-mêmes. A la vérité, de notre temps, tout le monde a des opinions sur toutes choses : c'est en cela que consiste le progrès. Il n'est point rare de rencontrer parmi de simples commis-voyageurs, et aussi parmi les commis qui ne voyagent pas, plus bas encore, parmi les habitués d'estaminet, des hommes qui savent très-bien ce qui convient à l'humanité, qui formulent très-clairement une solution péremptoire à toutes les hautes questions de politique, de gouvernement ou d'administration, dont ne s'occupaient autrefois ni les droguistes, ni les apprentis quincaillers, ni les fumeurs de profession, ni les courtauds en paletot, ni bien d'autres. Mais ce qui est rare, de notre temps, c'est de rencontrer parmi ces mêmes théoriciens un homme qui, si par exemple le journal de son estaminet lui étiquetait progrès ce que ses yeux lui montreraient

recul, voulût en croire ses yeux plutôt que son journal. D'où vient cela? Evidemment de ce que pour ces théoriciens, comme pour nous, la foi qu'ils ont en la presse les empêche d'avoir foi en eux-mêmes. Sans doute, il est bon que l'esprit humain en soit venu là; mais c'est un progrès qui a son côté drôle: il donne à l'esprit humain un air jobard qu'il n'avait pas.

Au surplus, en ceci l'esprit humain suit sa loi, car, comme l'ont fort bien démontré les philosophes, l'homme ne peut se passer d'une foi quelconque en quelque chose, sinon de supérieur, au moins d'extérieur à lui : ne croire qu'en lui-même, c'est une foi qui ne suffit pas mieux à sa moralité qu'à la dignité de sa nature. Et en effet, ne croire qu'en soi-même, c'est-à-dire, ne reconnaître aucune loi morale, aucun principe, aucune autorité extérieure à soi ou supérieure à soi, qu'est-ce donc, sinon croire uniquement en ses penchans, ou en ses instincts, ou en ses appétits, ou en ses caprices? Qu'est-ce, sinon s'approcher autant qu'il est en soi de la brute, dont ces choses-là sont bien évidemment l'unique règle? Il est donc de l'homme de croire en autre chose qu'en soi, et c'est son privilége; comme il est de la brute de ne croire qu'en soi et pas en autre chose : c'est son lot, et le caractère

essentiel de son animalité. D'ailleurs, l'histoire est là pour témoigner de la vérité de cette assertion, et notre siècle est là aussi pour en montrer l'évidence. Nos grands-pères, par exemple, avaient foi en Dieu, foi au prêtre, foi au roi, foi au magistrat, foi à la vertu, foi au savoir, foi à toute sorte de choses supérieures ou extérieures à eux-mêmes, et c'est sur toutes ces fois que reposait l'ordre religieux, moral et politique d'alors, tout misérable qu'il fût. Nous, hommes du dix-neuvième siècle, à toutes ces fois qui ont fait leur temps, nous avons substitué la foi en la presse, et c'est sur cette foi uniquement que repose l'ordre religieux, moral et politique de notre époque. Qu'importe alors que l'esprit humain ait aujourd'hui l'air plus ou moins jobard, s'il a suivi sa loi, s'il a satisfait à sa moralité et à sa dignité, si, en s'abdiquant lui-même au profit des hommes de la presse, il s'éloigne ainsi de la brute qui ne s'abdique jamais, ou qui ne s'abdique qu'en se dépravant?

Mais, tout en suivant sa loi, et précisément parce qu'il la suit, l'esprit humain, qui s'est abdiqué ainsi au profit des hommes de la presse, peut désirer que ces hommes-là soient en tout dignes de la foi qu'il a mise en eux. Nous disons plus, il le doit; car, autrement, quelle garantie

aurait-il que ses propres dieux ne le mèneront pas au diable? Aussi, cet air jobard, qui est presque toujours l'indice d'une présomption un peu niaise ou d'une sottise peu vigilante, nous causerait-il de l'inquiétude, si heureusement il n'était de principe aujourd'hui, que la presse remédie elle-même aux maux qu'elle fait. Elle dit une sottise, mais elle la contredit. Elle lance une calomnie, mais elle réfute cette calomnie, et il n'en reste que ce qui reste toujours d'une calomnie. Elle dénigre ce qui est, mais elle prône ce qui a été, ou ce qui sera. Elle loue des livres infects, mais elle annonce la Bible Genoude. Elle professe en masse l'incrédulité, mais elle ne vit que de la crédulité des masses. Si elle abaisse, elle élève; si elle démolit, elle replâtre; si elle balaie, elle salit. Equilibre partout. Je me représente une belle femme assise au chevet du corps social, et tenant d'une main un bistouri, de l'autre, un emplâtre. Avec le bistouri, elle taillade; mais avec l'emplâtre, elle recouvre la plaie, si encore elle ne la guérit. De cette façon, l'esprit humain chemine toujours vers le mieux. Qu'avec cela il soit un peu jobard, son affaire n'en est que meilleure; puisqu'on a remarqué que, dans toute opération, le sujet qui se laisse faire est préférable, pour les opérateurs, au sujet qui

s'enquiert indiscrètement du membre qu'on lui coupe, ou de la façon dont on le coupe, ou de ce qu'il deviendra avec son membre coupé.

Toutefois il y a eu de tout temps des esprits méfians, difficiles, qui veulent peser même, et surtout, les vérités qui sont de principe. Ce furent ces esprits-là qui, dès l'origine, considérant que telle entaille faite au corps social par un charlatan de carrefour peut devenir une dangereuse plaie et atteindre peut-être jusqu'aux gros viscères, auraient été d'avis qu'on se passât d'entailles, quitte à se passer d'emplâtres. La presse leur démontra victorieusement qu'autant vaudrait demander à un Arabe engagé dans les sables qu'il se passât d'avoir soif, quitte à se passer d'eau. Alors, ces mêmes esprits, s'étant franchement rendus sur ce point, se bornèrent à demander qu'au moins on exigeât de ceux qui tailladent le corps social des garanties de savoir et des certificats de moralité; car, disaient-ils, le corps social est intéressé pourtant à ce que ses opérateurs ne prennent pas une artère pour une veine, soit volontairement, soit involontairement. La presse leur démontra victorieusement qu'exiger des garanties et des certificats, c'était, en fait, conférer le privilége d'entaille et le privilége d'emplâtre à la seule classe des hommes

moraux et instruits, ou, en d'autres termes, détruire de fond en comble la liberté de la presse; que chacun, à la vérité, est maître en ce qui concerne son propre corps d'exiger des garanties, parce que, autrement, il courrait le risque de se faire estropier par quelque frater, mais que, en ce qui concerne le corps social, personne n'a le droit de réclamer ces garanties, puisque le corps social appartient à tout le monde, chacun n'étant, au fond, qu'un membre plus ou moins honorable de ce même corps social. Dès lors, l'immense majorité des esprits s'est rendue à la force de cette argumentation; tandis que d'autres, mais en très-petit nombre heureusement, s'obstinent à croire qu'il n'est pas de nécessité absolue que la presse, pour être bonne, soit en grande partie mauvaise; que le corps social, comme tout autre corps, a besoin des soins de médecins ou de chirurgiens probes et instruits, mais qu'il a moins besoin, comme condition de santé, d'être quotidiennement drogué par tous les charlatans et les fraters à qui la chose peut convenir; qu'au surplus les charlatans et les fraters sont mal placés pour trancher cette question-là. Ce sont ces esprits que la presse appelle *incorrigibles*, *rétrogrades*, *éteignoirs*, *éternels ennemis des lumières*, *du progrès*, *de la*

liberté, *de l'égalité* et même de *l'humanité*. Elle les bafoue, elle les traque, elle les rosse partout où elle les rencontre.

Ces esprits-là ne sont certainement pas aussi jobards que tant d'autres, mais il faut avouer qu'ils sont étrangement têtus. Quand toute la presse leur crie que la presse est excellente par elle-même, et que c'est là une vérité de principe, ils s'obstinent, eux, à se préoccuper de ce que sont ou de ce que valent les hommes de la presse! Quand la presse tout entière leur crie que c'est à la chose seulement qu'il faut regarder, et pas aux hommes, ils s'obstinent, eux, à regarder aux hommes surtout, et à la chose aussi! De là leur inconcevable erreur, et ce ridicule auquel ils sont en butte. C'est la presse en effet, non l'homme de la presse, qui régit l'esprit humain. C'est dans l'instrument qu'est la garantie, non dans celui qui manie cet instrument. Si un piano est juste et si la musique qu'on en tire est belle, variée, expressive, irez-vous, avant de jouir ou au lieu de jouir, vous enquérir si le musicien est honorable, s'il paie ses dettes, s'il a une, deux ou trois maîtresses, si même il sent réellement cette musique qu'il exécutait avec un regard inspiré, avec des poses inspirées, et avec des grimaces inspirées aussi? Point : vous payez, et vous écoutez.

Pareillement, une fois qu'il est de principe que la presse entretient par elle-même la santé du corps social, irez-vous, avant d'en tirer bénéfice ou au lieu d'en tirer bénéfice, vous enquérir si tel qui prêche l'émeute et le bouleversement, n'aurait point pour principal mobile de dévouement au bien public l'envie de devenir président, sénateur, ou seulement sous-préfet? si tel qui sape la religion et les mœurs, n'est pas intéressé à ce qu'il n'y ait ni religion ni mœurs? si tel drôle dont la société, ou seulement un corps de l'Etat, a froissé l'orgueil, est bien libre de les calomnier impudemment? si tel autre, que l'opinion méprise, a le droit de parler au nom de l'opinion, de s'en faire l'apôtre, de se donner pour son homme de confiance et de s'introduire ainsi déguisé dans les maisons respectables? ou bien encore s'il est bon qu'il la corrompe, cette opinion, afin que, corrompue, elle n'ait plus le droit de le mépriser? Point : vous payez, et vous laissez dire. Il vous suffit de savoir que ces hommes, honorables ou avilis, sincères ou hypocrites, bassement jaloux ou noblement ambitieux, manient tous un instrument dont le jeu est toujours salutaire, ou, en d'autres termes, que c'est la presse qui entretient la santé du corps social. Et ici, j'aime encore à me la représenter sous l'air

de cette même belle femme, veillant au chevet de son fils malade et bien-aimé. Dans sa sollicitude, elle appelle auprès de lui, avec les médecins de l'endroit, tous les drogueurs de la banlieue, et tous se mettant à l'œuvre tous à la fois, ils traitent dans toutes les méthodes ce fils chéri; et tant qu'il lui reste de quoi rétribuer leurs services, ils lui prodiguent les soins les plus désintéressés. Un malade ordinaire ne résisterait pas à ce régime; mais le corps social y trouve la vie, parce qu'il est immortel de sa nature.

Au surplus, il est si vrai qu'il ne faut pas se préoccuper trop de la valeur morale des hommes de la presse, que le jeu même de cet instrument semble réclamer, de la part de ceux qui veulent le manier avec avantage, une souplesse et une liberté de mouvemens bien peu compatibles avec les gênes de toute sorte qu'impose le respect de soi-même et des autres. Sans doute, beaucoup l'ont manié, beaucoup le manient à cette heure, qui sont des hommes honorables, bien intentionnés, dignes de tout respect. Mais justement, si l'intention les enhardit, l'honneur les gêne, la décence les retient : ils sont gauches, inhabiles, modérés surtout, modérés dans l'attaque, modérés dans la riposte, modérés partout, et, en fait de presse, qui dit mo-

déré, dit vaincu, battu, mort. Ne voyez-vous donc pas l'autre qui, après avoir lancé sur cet homme honorable telle sorte de projectiles qu'on ne saurait lui rendre, parce qu'il faudrait pour cela les ramasser, sonne la victoire, triomphe, fait le fort, le clément même, afin que son mort revienne, et qu'il puisse le salir de nouveau pour triompher encore? C'est que, si

La liberté n'est pas une comtesse,

la presse n'est pas non plus un salon où l'on vienne s'asseoir pour discourir avec une société choisie : c'est une arène un peu boueuse, où l'on descend pour se battre contre le premier venu. Par conséquent, moins on y apporte d'équipage, plus on y est preste et alerte ; plus on y est malpropre ou mal vêtu, moins on y craint la boue et les déchirures ; moins on y présente de surface à l'adversaire, mieux on évite ses coups ; plus on y est fait, à ces coups, moins on en souffre. C'est pour cela que, d'ordinaire, le jeune homme qui débute dans cette lice pose son nom avant d'y entrer, tout autant pour en être plus libre, que pour ne l'y pas salir. C'est pour cela aussi que tant d'aventuriers qui n'ont été bons à rien, sont encore bons pour écrire dans un jour-

nal; que tant de gens à qui vous ne confieriez pas la gestion de vos affaires, ni de la moindre de vos affaires, sont encore bons pour que l'esprit humain leur confie les siennes. La chose convient à l'esprit humain, comme elle convient à ces gens-là. En effet, celui qui n'a pas le sou, a une opinion, ou peut, sans rien débourser, s'en procurer une; celui qui n'a pas assez de moralité pour trouver une place de caissier ou de commis, dispose d'assez de loisirs pour diriger la moralité publique; celui à qui ses désordres ont ôté toute influence, peut encore se faire craindre en s'armant d'une plume; celui qui n'aurait qu'à se montrer pour soulever le dégoût et le mépris, peut encore, caché derrière son masque de journaliste, troubler les simples, passionner les stupides, enrégimenter les méchans, ameuter les misérables, et inquiéter les honnêtes gens. Donnez à cet homme la valeur morale qu'il n'a pas, et le voilà aussitôt garrotté, manchot, incapable; sans compter qu'il a tout à perdre, là où l'autre a tout à gagner. De là vient que la presse qui, en fait, ne convient parfaitement qu'à un petit nombre de personnes, appartient en principe à tout le monde : car si l'on veut qu'elle ait toute sa puissance, il faut absolument qu'elle ait toute sa liberté. Du moment

que vous voudriez gêner le dernier des chiffonniers dans la manifestation publique de ses doctrines, tout est perdu. Et cela est évident; puisque vous ne sauriez entraver un seul chiffonnier dans la manifestation publique de ses doctrines, sans qu'il en résultât *ipso facto* que l'opinion du pays n'est plus représentée, ou du moins qu'elle ne l'est plus qu'imparfaitement, misérablement.

C'est pourtant en ce point que j'ai éprouvé dans le temps ce scrupule-ci : à savoir si la presse représente bien réellement, bien fidèlement le pays. Qu'elle le gouverne, c'est autre chose. Tout le monde admet bien que l'on peut gouverner les esprits, sans pour cela les représenter; les mener perdre, sans que pour cela ils vous en aient chargé. C'est donc *représenter* que j'entends, non *gouverner*, ce sur quoi je n'ai point de scrupule. Au surplus, voici l'histoire. Je m'amusais un jour, dans un cabinet de lecture, à chercher, parmi les feuilles publiques, celle qui représente les gens tranquilles, dont je suis un, laborieux, tout entiers à leurs petites affaires, lorsqu'un monsieur qui me regardait faire, prit la peine de m'avertir que j'étais occupé là à perdre mon temps. Je crus qu'il se moquait. « Parions, dit-il, que vous êtes de ceux qui veulent de l'ordre, un peu de sécurité, pas

trop de révolutions ?...... Tenez ! je le vois, rien qu'à votre figure. — Assurément, » dis-je. Il se prit à rire : — « Et alors, comment pouvez-vous bien vous imaginer que la presse, qui a tout justement pour mission d'accélérer le mouvement social, au moyen de révolutions faites qu'elle voudrait défaire, de révolutions mal faites qu'elle voudrait refaire, et de révolutions pas encore faites qu'elle voudrait faire, aille se mettre à représenter tout justement ceux que les émeutes inquiètent, ou que les révolutions dérangent ! — C'est juste, dis-je ; seulement je n'y avais pas songé. » Et comme il vit mon effroi de n'être pas représenté : — « Il n'y a pas là, reprit-il, de quoi vous alarmer. Les gens laborieux et paisibles se représentent eux-mêmes. On les voit à l'œuvre, et leur affaire chemine sans le secours des gazetiers. — C'est juste, dis-je, et bien heureux !..... Mais faites-moi alors l'amitié de me dire qui donc la presse représente ? — C'est bien facile, répondit-il. Elle représente ceux qui, pour réussir plus vite et à moins de frais, mettent à la loterie politique leur enjeu d'argent, d'habileté, de doctrines ou de passions. — Vous entendez les abonnés ? — Pas du tout. J'entends les journalistes ; car vous ne pouvez ignorer que, dans cette loterie-là, le bon numéro, lorsqu'il vient à sortir,

est pour les journalistes avant d'être pour les abonnés. — Ainsi la presse ne représenterait réellement et fidèlement que les seuls journalistes ! — Mais sans doute,» dit-il, comme étonné lui-même de mon étonnement.

En effet, je n'en revenais pas. Et à peine l'eus-je quitté, ce monsieur, que, tout en regagnant mon logis, je me posais à moi-même des problèmes. Une supposition, disais-je. L'émeute éclate. Si elle n'a pas réussi, pour qui les coups de sabre? — Pour les ouvriers. — Si elle a réussi, pour qui encore les coups de sabre? — Pour les ouvriers. — Et dans le premier cas, pour qui ne sont pas les coups de sabre? — Pour les journalistes. — Dans le second cas, pour qui les préfectures, l'intérieur, les finances, le gouvernement tant provisoire que définitif? — Pour les journalistes. — Or, qui est-ce qui a dressé les ouvriers pour l'émeute qui donne des places aux journalistes si elle réussit, et rien que des coups de sabre aux ouvriers, si elle ne réussit pas, et encore si elle réussit? — Les journalistes. — Qui donc la presse représente-t-elle infidèlement? — Les ouvriers. — Et fidèlement? — Les journalistes. Bête que j'étais! pensai-je.

Je n'étais pas bête, si l'on veut, mais j'étais ce qu'est l'abonné. L'abonné serait-il abonné, s'il

ne tenait pour certain que son journaliste le représente? Et c'est bien pourquoi, quand l'émeute lui brise ses vitres, quand elle lui envoie des balles dans sa chambre à coucher, quand elle lui pille sa boutique, ou se rafraîchit de ses denrées, au lieu de s'en prendre à son journaliste qui lui a lancé l'émeute jusque dans sa boutique, il s'en prend invariablement au gouvernement qui délivre sa boutique de l'émeute. C'est que le gouvernement ne le représente pas du tout, tandis que son journaliste le représente tout à fait. Il va plus loin encore, l'abonné. Son journaliste le raille, il l'insulte, il le livre, lui, en personne, à la risée publique, sous le nom d'*épicier*, de *boutiquier*, et lui, en personne, rit avec son journaliste, comme il veut, tant qu'il veut, à commandement ; en sorte qu'on jurerait que c'est lui qui représente son journaliste, et non pas son journaliste qui le représente.

Ce monsieur avait donc mis le doigt sur la chose. Mon erreur n'était autre que celle de l'abonné. Je croyais que le journalisme aime une opinion pour autre chose que pour ce qu'elle lui rapporte ; je croyais qu'il cherche à la représenter parce qu'elle est bonne, tandis qu'il cherche seulement à s'en emparer pour la vendre. En un mot, je me représentais le journaliste comme un

homme qui remplit une mission, tandis qu'il faut se le représenter comme un homme qui exerce une industrie; et alors tout s'explique, tout se légitime aussi. Car si le marchand de draps ne cherche, au su et avec l'approbation de tout le monde, qu'à tirer bon parti de ses draps; pourquoi le journaliste devrait-il, sous peine d'être méprisé, ne songer qu'à tirer parti de ses idées pour le bien d'autrui, et en particulier pour le bien de ceux qui le salarient à cet effet? Demande-t-on au marchand de draps qu'il habille l'humanité pour l'amour d'elle? à l'agent de change qu'il tripote pour l'amour des capitalistes? « Les agens de change, dit M. J. Janin, n'agitent que des écus, les journalistes remuent des idées; ceux-là vivent de leur argent, les autres de leur esprit. S'inquiéter de la fortune d'un écrivain, lui demander pourquoi il n'habite pas un grenier avec une femelle et cinq ou six petits, lui demander pourquoi donc il se permet d'avoir un domestique pour le servir, une pendule pour lui chanter les heures, un tapis à fouler aux pieds, une femme jeune et belle à aimer, une voiture qui l'emporte hors de la foule, qui le fasse pénétrer à son tour dans le monde des heureux et des riches : c'est là une de ces questions insolentes que nous ne permettrons plus à

personne [1].» Voilà qui est parler ! Or, M. Janin doit s'y connaître. Faire de son esprit marchandise, de sa marchandise argent, de son argent bonne vie, et honni qui mal y pense. Aussi, quand M. de Balzac, qui doit s'y connaître tout autant que M. Janin, a attaqué la presse et dévoilé ses turpitudes dans son roman des *Illusions perdues ;* quand tout récemment Mme E. de Girardin, qui doit s'y connaître tout autant que M. de Balzac, a attaqué les journalistes et dévoilé leurs pratiques, dans sa comédie de l'*Ecole des Journalistes,* qu'a fait M. Janin ? Il a bravement défendu sa chose, à tout aussi bon droit, aux mêmes titres, avec les mêmes argumens que la betterave emploie contre la canne à sucre.... Parce que M. Janin n'a vu dans sa chose qu'une industrie, ni plus, ni moins : industrie d'idées, au lieu d'être industrie de draps, de bitumes, ou de bonnets de coton. Et il aurait dû ajouter que son industrie a cet avantage sur les autres industries, que l'abonné s'y contente du lustre, de l'apprêt, ou seulement du nom du fabricant ; tandis que le chaland du marchand de draps, outre toutes ces choses, veut du bon, du solide,

[1] Lettre à Mme E. de Girardin, insérée dans l'*Artiste* du 17 novembre dernier.

de l'étoffe, sans quoi il plante là son marchand de draps, et s'en va droit chez un autre.

Et puis, si le journalisme était autre chose qu'une simple industrie, s'il était une mission, par exemple, comment, je vous prie, s'expliquer ce phénomène quotidien de journalistes qui, après s'être injuriés, déchirés, après s'être accusés réciproquement de lâcheté, de vénalité, d'infamie, dans leurs feuilles du matin, s'en vont ensuite dîner ensemble, à la même table, le plus amicalement du monde? Bon Dieu! pour peu que ces missionnaires-là prennent au sérieux leur foi et leurs anathèmes, il faut bien vite ôter les couteaux, ne pas laisser les bouteilles. Mais ce sont des industriels, et alors, laissez les couteaux, apportez des bouteilles. Quand les marchands de drap ont passé leur matinée à se dénigrer les uns les autres auprès de la pratique, ils se réunissent vers une heure à leur table d'hôte, et là, tout est union, cordialité. On se passe les plats, on boit à son voisin, à son vis-à-vis, on noue des parties, on fume le cigare de l'amitié. C'est que, si des draps sont des draps, des opinions sont des opinions, voilà tout: tandis que d'être confrères, c'est un lien; de faire dans la même partie, c'est une communauté de mœurs, d'habitudes, d'intérêts surtout, qui rend

ces dîners délicieux, dit-on. La discrétion y est de rigueur; à cela près, on y fait de bons rires. « Vous allez lire, écrit M. J. Janin à Mme E. de Girardin, vous allez lire devant des gentilshommes, imprudente que vous êtes, une comédie où vos frères de la lutte périodique sont traités sans réserve et sans respect! Allons donc! Comprenez mieux votre dignité et la nôtre. Rions de nous, si vous voulez, mais en famille [1]. » Plus je relis cette lettre de M. Janin, plus je trouve que M. Janin est non-seulement le plus spirituel des journalistes de Paris, mais aussi le plus franc, le plus drôle, le moins pédant, le plus exempt de cette hypocrisie qui est l'âme cachée de cette partie de la presse, dont l'âme avouée est la fureur désintéressée du bien public.

Ainsi donc, le journalisme ne représente que les journalistes; et pour qu'il représentât fidèlement le pays, il faudrait que le pays fût tout entier composé de journalistes : mais alors qui serait abonné? A la vérité, le journalisme affirme bien qu'il représente le pays; mais suffit-il donc, pour représenter réellement, d'affirmer qu'on représente? Suffit-il même d'être salarié par dix mille, par vingt mille abonnés? et le berger,

[1] Même lettre. Voyez l'*Artiste* du 17 novembre dernier.

parce qu'il tond les moutons, peut-il dire qu'il les représente? Pour représenter, en effet, il faut avoir avec ceux qu'on représente des habitudes, des intérêts, des affections, des devoirs communs; et alors on les représente réellement quand même on ne l'affirmerait pas chaque matin, et fidèlement, quand même on ne recevrait pas un sol pour cela. Pour représenter les gens, il faut s'aimer dans eux, et les aimer dans soi, comme font entre eux les journalistes, comme fait M. Janin quand on touche au journal. Pour représenter les gens, il faut, non pas savoir seulement, mais ressentir leurs besoins, afin qu'à la connaissance s'unisse la conviction, et à la conviction le zèle sérieux, chaud, honnête, sincère. Pour représenter, enfin, il faut, avant tout, que votre pensée ne soit pas aux gages de votre intérêt, ni votre fortune à la merci de votre opinion, ni votre opinion au plus offrant; et comment y parviendrez-vous si votre industrie, comme le dit si bien le même M. Janin, consiste tout justement à faire argent de vos idées? On ne représente que ses pairs. Que si j'étais mouton, je n'irais point prier le berger de me représenter,

Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire,

Tout aussi peu en chargerais-je le loup, le renard, ou quiconque vit de mouton, ou s'habille de laine, aimant mieux n'être pas représenté du tout, que de l'être d'office par quelqu'un de ces officieux-là. Si donc le journalisme est bon, c'est parce qu'il est bon en principe, et pas du tout parce qu'il représente les abonnés ; bien qu'il soit bon que les abonnés croient qu'il les représente, puisque, sans cela, ce n'est pas le principe qui le ferait vivre, qui lui achèterait des tapis, ni des pendules, ni des femmes jeunes et belles à aimer, ni des carrosses pour emporter les journalistes loin de la foule qu'ils représentent, ou loin de l'émeute qui les représente.

Aussi trouvé-je que, communément, on ne rend pas assez de justice à l'abonné. C'est sa bourse qui nous défraie, c'est sa candeur qui nous sauve. Essayez un peu, par la pensée et rien que pour voir, de le supprimer un instant. Tout aussitôt le journalisme se tait, et le journaliste a les dents longues. Contre du pain, il vend à la hâte et à vil prix tapis, pendules, carrosses; faute de pain, il renvoie celle qu'il aimait, comme fit Titus Bérénice, *invitus invitam*. Jusque-là, c'est à merveille. Mais figurez-vous bien le consommateur d'opinions, celui qui les achète toutes faites, et pour cause! Figurez-vous l'habitué de

cafés, d'estaminets, et généralement tous les habitués quelconques ! Figurez-vous, pendant que les docteurs vendent leurs pendules, le corps social qui gît abandonné sur son grabat comme un incurable sans argent ! Figurez-vous l'esprit humain sans vrai Dieu, comme un païen ; sans prêtres, comme un athée ! Figurez-vous enfin l'abonné, le pauvre abonné, qui éclate de graisse, qui étouffe sous sa laine, qui bêle amèrement de ce qu'on ne le tond plus !...... Heureusement qu'une pareille catastrophe n'est aujourd'hui plus à craindre, parce que le journalisme qui entretient les plaies qu'il guérit, entretient encore bien mieux les besoins qu'il exploite. Les boulangers se bornent à cuire le pain, et, pour le vendre, ils comptent sur l'appétit public. Mieux avisés, les journalistes ne comptent pas du tout sur l'appétit du corps social, qui commence à se faire vieux : ils l'excitent, ils l'aiguisent, ils l'affriandent ; ce sont chaque jour plats nouveaux, sauces nouvelles, hachis, salmigondis ; cuisine d'enfer !

On peut donc considérer l'abonné comme acquis désormais à la civilisation et aux journalistes. Déjà l'on remarque que la littérature tout entière tend à se faire journal, à l'exemple du roman qui s'est fait feuilleton. Pourquoi cela,

sinon parce que l'esprit humain tout entier tend à se faire abonné? Ah, vienne ce jour! Qui peut bien dire quelles seront alors les destinées de l'esprit humain? Personne. Mais tout le monde, dès à présent, peut bien dire quelle vie feront les journalistes.

Plus qu'un mot. Il y a des abonnés qui se doutent parfaitement que le journalisme ne représente pas du tout le pays, et qu'il représente encore moins les abonnés; mais ils s'en consolent gaîment, drôlement même, en pensant qu'il représente l'opinion publique et que c'est tout ce qu'il faut. Mais, abonné, c'est au contraire tout ce qu'il ne faut pas! Car, l'opinion publique, qu'est-ce? C'est l'assemblage des opinions particulières, mais pris uniquement dans ce que ces opinions ont de commun; autrement, on ne l'appellerait pas *publique.* Et le journalisme, qu'est-ce? C'est l'assemblage des opinions particulières aux journalistes, mais pris tout justement dans ce que ces opinions ont d'opposé, de contredisant et de contradictoire. Le jour donc où deux journalistes auraient une opinion commune, au moins un, sur les deux, deviendrait superflu: aussi est-ce ce qui ne se voit pas. Le jour où les trente-six gazettes d'une grande nation auraient une opinion commune, ne fût-ce

que sur le bien et le mal, il y aurait assurément là un commencement d'opinion publique, mais il y aurait en même temps là un commencement de ruine pour le journalisme : aussi est-ce ce qui ne se voit pas non plus. Ainsi, abonné, prenez garde à vos propos. Disons, si vous le voulez, que le journalisme représente l'opinion publique, mais comme un jeune héritier représente la mère qu'il a mise au tombeau.

D'ailleurs, ouvrez l'histoire, ou seulement les yeux. Vous vous assurerez que, partout où règne une opinion publique, c'est-à-dire commune à tous, hommes et choses étant jugés par tous d'après cette commune mesure, il y a gloire et mépris dans la société, comme il y a vice et vertu. C'est ce qui s'est vu dans d'autres siècles que dans le dix-neuvième. Mais là où règnent trente-six gazettes qui professent sur chaque homme et sur chaque chose trente-six opinions opposées, par cette raison qu'elles mourraient de faim le jour où elles en professeraient de semblables, chacun ayant toujours à sa disposition trente-six mesures pour juger hommes et choses, il n'y a plus précisément ni gloire ni mépris dans la société, parce qu'il n'y a précisément ni vice ni vertu. Le scélérat y a son apologiste ; l'homme de bien y a son calomniateur. Guizot y est atra-

bilaire, presque atroce; Lacenaire y est énergique, sublime presque. Le mariage y est honoré, l'adultère aussi. L'ordre y est prêché, l'émeute aussi, l'assassinat aussi, pourvu qu'il soit politique; la religion même, en latin par de Quélen, en français par Châtel, en bonnet rouge par Lamennais. C'est ce qui ne s'est vu que dans le dix-neuvième siècle. Ainsi le journalisme ne représente pas l'opinion publique, il la met en lambeaux, et c'est de ces lambeaux qu'il se nourrit. Aussi vivra-t-il tant qu'il y aura des pouvoirs à abattre, quels qu'ils soient; tant qu'il y aura des croyances à détruire, des principes à saper, ou seulement des opinions à mettre en poussière. Il vivra tant qu'il restera quelque chose à dissoudre, c'est-à-dire, tant qu'il sera nécessaire qu'il vive; car, une fois la société dissoute, à quoi bon le journalisme?

FIN.

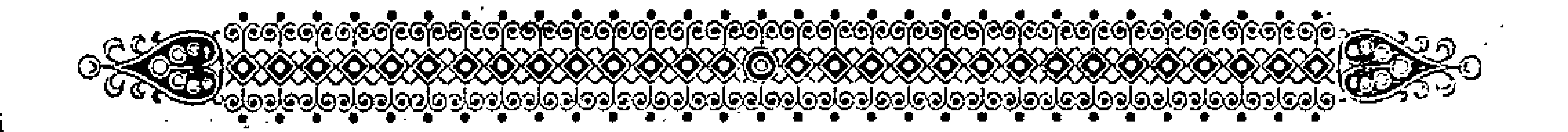


TABLE DES MATIÈRES.

Nouvelles.

Mélanges.